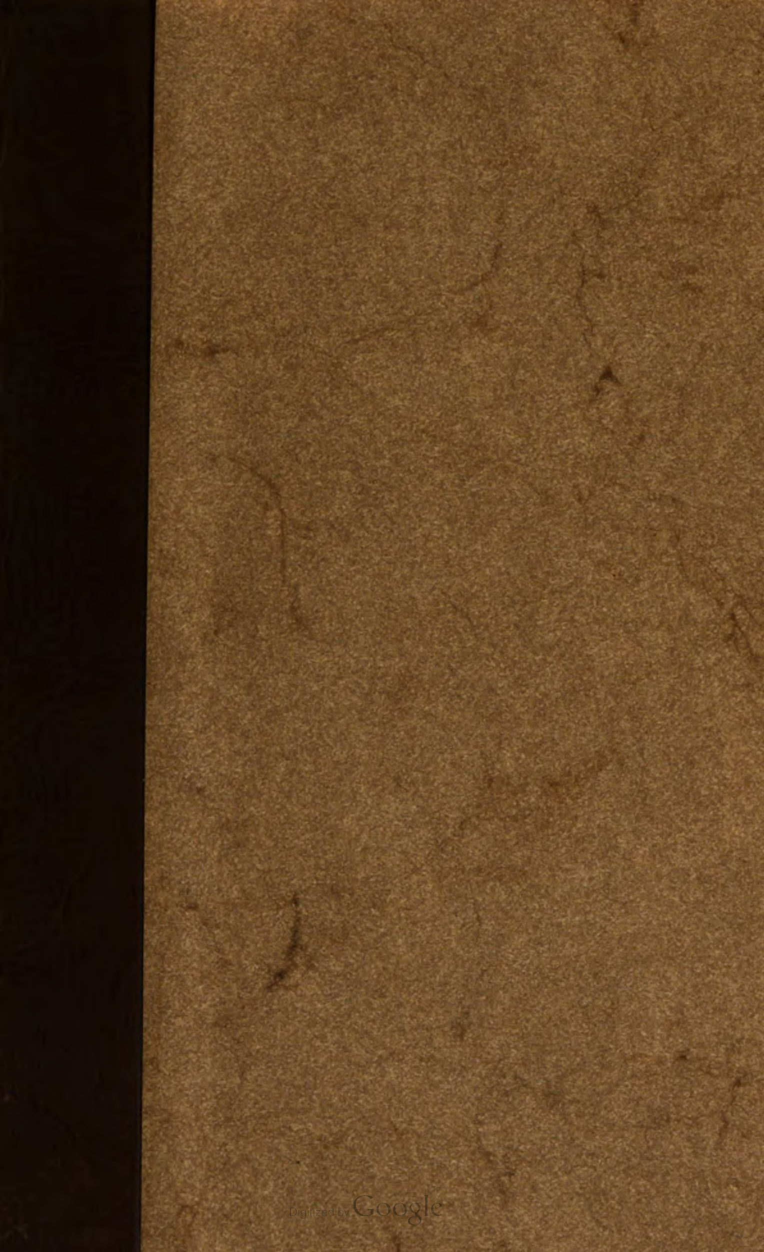


restauré le 25 mars 2001



HISTOIRE

# MERVEILLEVSE ET NOTABLE DE TROIS EXCELLENS ET TRES renommez filz de Roys,

*A sçauoir de France, d'Angleterre & d'Ecosse, qui firent, estans ieunes, de grãdes prouësses, & obtindrẽt victoires signalees, pour la manutention & defence de la Foy Chrestienne, au secours du Roy de Sicile.*



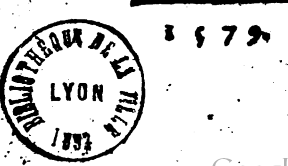





A LYON,

PAR BENOIST RIGAVD.

1579.

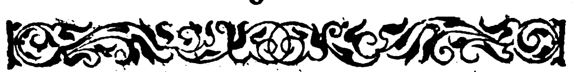


# AV LECTEVR.

CE grand Orateur Romain prince des Philosophes Latins, aussi maints autres tresprudens, doctes, & vertueux de l'ancien aage, soyent Grecs, ou Latins, nous ont enseigné par leurs graues escris, que ou le subiect de quelque autheur de soy est à desirer pour contenir choses graues honnestes, & ou le lecteur peut ensemblement prouffiter & recreer son esprit, il ne faut vser de long exorde ou digressions qui peuuent attedier le lecteur: ains aussi tost toucher le nœud & point principal de la matiere. Ce qu'aydāt Dieu ie pretēs en ce present œuure contenāt la vie mœurs & faits plus qu'heroiques des trois filz de Roys de France d'Angleterre & d'Escosse, seulement diray en passant que ledit œuure pour estre rare & pour en estre la memoire quasi perduë & esteinte causant l'iniure du tēps aussi des guerres ciuiles & intestines en ce plus qu'affligé Royaume de Frāce me merite di-ie (apres auoir esté reueu & corrigé par les lieux plus corrompus encor mis en plus beaux langages & meilleux stille) qu'au-

parauant comme si riche thresor estre enfouy mis & caché soubs terre ains sortir en lumiere pour seruir d'vn esguillon ou plus clair miroir de vertu à la noblesse Françoise pour si mirer & imiter ces trois ieunes princes Chrestiens : qui pour l'honneur de Dieu & pour la tuition & deffence de la foy Chrestienne entrepriudrent courageusement secourir le bon Roy de Sicille, encontre le grand Turc ennemy iuré de la Chrestienté, qui ia auoit enuahy & detenoit la plus grand' par de ces terres & païs, y exerçant tout genre d'impieté, & cruauté, faisant passer au fil de l'espée & par le fer, hommes femmes & enfans sans nul prendre à mercy : son d'esseing estāt comme il est par le iourd'huy entierement ruiner & miner la chrestienté, nous faire regnier Iesus-Christ, adherer & croire à son faux Prophete Mahommet. Pour à quoy obuier ces trois dessusdits genereux Princes époints & stimulez d'vn deuoir de pieté exposent eux & leurs biēs pour reprimer l'orgueil & abbattre la rage & cruelle furie de ce Tigre & Lyon rugissant. Finablement pour mettre en repos non le Roy de Sicille seulement ains toute la Chrestienté suyuant en cela à la trusse leurs tresillustres maieurs & deuanciers qui alienerent & liberalement vendirēt leurs propres heritaiges, pour conquerir la

rir la terre saincte, mise en proye aux Turcs Barbares & infideles nations: lesquelles virilement ils en deschasserent & y replanterent les marques & trophées de nostre foy & par dela ilz s'acquirent vn los immortel icy bas au cieux lieux eminent à iamais. Or à loisir & au loing ie te prie amy lecteur lire ce present discours qui de soy est graue & plein d'erudition par lequel tu receuras vtilité en diuerses sortes: aussi indicible plaisir & tout contentemẽt d'esprit priãt l'autheur de c'est œuure (Iesus-Christ) t'auoir à iamais en sa saincte protection & te donner sa grace de Lyon ce vingt & troisieme de Feurier l'an de salut 1579.



# HISTOIRE MERVEILLEUSE & notable de trois excellens & tresrenommez filz de Roys.

*Comment Dieu donna au Roy & à la Royne de France vn filz lequel eut nom Philippe, & fut de tresexcellente beauté.*



E Roy de France, & la Royne son espouse firent tant, que par leurs bonnes œuures la grace de Dieu abondoit en eux. Et comme entre les autres choses vne des grand' graces que Dieu donne à l'homme en sa pleine vie, c'est de luy donner generation laquelle les peres & meres apparceuoyét estre agreables à Dieu, plaisant à eux & à leur peule. Nostre Seigneur qui remunere les biés qu'on fait en ce monde au double aperceuant la bonté d'iceux Roy & Royne & de leurs biensfaits leur dõna de sa grace vn filz dont ilz furent tant ioyeux que plus ne pouuoyent, car nulz enfans n'auoyét. Et en verité ils eurét bien cause,

car

car il valloit plus qu'en lettre ne pourroit estre escrit tant enuers Dieu nostre createur comme aussi enuers le monde, Et le forma Dieu de telle beauté & de telle valleur sens & vaillance & de toutes conditions qu'à filz de Roy peut & doit appartenir non pas seulement pour le royaume gouuerner, Mais pour toute la monarchie du monde auoir soubz sa main. Or pour penser qu'à sa naissance le pere la mere & tout le royaume furent resiouis & en rendit chacun graces & louanges à Dieu en faisant processions generales partout le royaume ainsi qu'en tel cas appartenoit. Car Dieu leur auoit donné heritier & hoir masle pour apres le trespas du pere tant estoit aimé tenir la possession dudit royaume & auoir par succession venant de si noble & bonne lignee. Et plaisoit plus au peuple du royaume que quelconque autre Prince chrestien qu'il peussent auoir apres la mort de leur Roy.

Vous pouuez penser qu'iceluy fils fut baptizé comme à fils de Roy appartient, Et luy fut donné nom Philippe, de sa nature & des gardes qu'il auoit en ieunesse & minorité vous pouez aussi croire qu'il

fut diligemment & moult hautement entretenu & nourry obserué & gardé. Et en apres quand il eut passé sept ans fut mis és mains de moult notables cheualliers esleuz, lesquels par le Roy & son bon conseil furent choisis pour les plus notables du royaume affin que par eux il fut introduit, & condictionné en toutes bonnes mœurs & conditions : car au temps d'adonc les fils des Roys & grands Princes estoyẽt mis tousiours, puis qu'il commençoyent à cognoistre & estoyent en aage de chastoy, és mains de plus notables cheualiers, & plus preud'hommes que les Roys eussent en leur terre & n'en vsoyent pas les peres & meres de leurs liberalles voulontez : mais par grande & meure deliberation de conseil pource que les conditions de Princes peuuẽt beaucoup nuire ou aider à la chose publicque. Et que les Princes bien conditionnez peuuent faire & resoudre vn royaume bien desolé. Et au contraire le plus grand & le plus puissant royaume qui soit & en plus grande recommandation de faire & mettre en chetiueté. Et pour les causes dessusdites eslisoyent les preud'hõmes pour gouuer-

ner leurs enfans. Dont il aduint à ce dit. Philippe filz dudict Roy qui fut si hautement nourry, & conditionné en toutes choses hõnorables enuers Dieu & le mõde que tous ceux du royaume grans & petits l'aimóyent aussi chierement que pere peut aimer son filz. Et aussi c'estoit la plus belle creature que langue d'homme pourroit deuiser, & la plus douce personne à veoir que ceux qui le regardoyent considerant les mœurs & cõditions qu'il estoit orné, & paré n'en pouuoyent estre soulez & plus croissoit, & plus multiplioit en luy bonne renommee, sens, loyauté & courtoisié, & tãt qu'il vint en l'aage de dixhuit ans en telle perfection tant aimé & honnoré qu'à peine y auoit il hõme au royaume qui fust content, si vne fois ne l'auoit veu.

Or vous lairray vn peu à parler de luy iusques temps en sera, & vous parleray du filz du Roy de Sicille que pour celuy tẽps estoit plus prochain des infidelles & ennemis de la foy lequel souffrit luy & tous ceux de son royaume, plusieurs peines & duretez pour soustenir la foy de Iesucrist & tant qu'estre en aduenture de leur

totalle destruction ainsi que plus à plain pourrez veoir à ce present liure.

*Comment le Roy de Sicille eut à femme la fille du Roy d'Espaigne de laquelle il eut vn moult belle fille qui fut nommee Yolante & des affaires du royaume de Sicille. Et comment plusieurs Princes chrestiens estoyent souuent enhortez d'aller au secours du dict Roy à l'encontre des Turcz.*

OR dict le conte que au temps dont ie vous ait parlé estoit le royaume de Sicille le dernier & celuy mesmes qui dernierement fut conuerty tant par armes que autrement lequel royaume tenoit la foy de Iesu-Christ En celuy royaume auoit vn Roy nomme Alphons vaillant à merueille craignant Dieu & gardãt ses commandemens autant que Roy ne Prince pouuoit faire comme bié apparut: car pour la foy chrestienne mist & exposa son corps par plusieurs fois & respandit son sang en maintes batailles iceluy Roy estoit à marier, Et pour auoir confort, & aide contre les infidelles qui nuict & iour luy

luy faisoyent guerre merueilleuse tant le Turc comme autres tenãt la loy damnable de mahommet : eut conseil auec ses Princes, & barons de demander à femme & à espouse la fille du Roy d'Espaigne nõmee Sibille. Et appelloit on iceluy Roy d'Espaigne Albaro & auoit à femme la fille du Roy portingal. Si fut conclud en iceluy conseil par tous ceux du royaume que pour les causes dictes, & considerees & aussi que le Roy de France n'auoit nulles filles qui estoit le plus puissant lieu ou ledict Roy de Sicille se peust allier pour auoir aide secours & confort, & pour soustenir la guerre contre les mescreans sarrazins. Or adoncques se conseil fust creu & notables messagiers enuoyez & tãt que par le Roy d'Espaigne la fille fut accordee, & donnee par mariage audict Roy de Sicille dont tous ceux du royaume furent tresioyeux pensans, & attendans fermement par ledict Roy d'Espaigne estres grandement secouruz & aidez : mais il s'en passa assez legierement la belle & plaisante fille fust accordee, & baillee entre les mains des ambassadeurs que puis apres l'emmenerent aux royaume de Si-

cille

cille la ou elle fust receue à grand' noblesse, & honnorablemẽt selon l'estat du païs le Roy l'espousa à grand' ioye, & neurent gueres esté ensemble que par la grace de Dieu la Royne fut enseinte dõt tous ceux du royaume en eurent grand' ioye entendans que tant plus seroit enclin le Roy d'espaigne de les secourir, & aider en leur necessité & grand besoing qu'auoyent au royaume de Sicille : la Royne porta son temps tant que par la grace de nostre seigneur elle deliura aubout de neuf mois d'vne belle fille & fut baptisee , & nõmee Yolante laquelle fut en son temps la plus belle, la plus douce, & la myeux conditiõnee de toutes bonnes mœurs & la plus aimee que dame ny damoyselle qui fust viuant, & nõ sans cause: car en elle estoyẽt toutes les bonnes vertus qui peuuent & doyuent estre en fille de Roy : la beauté n'est pas à deuiser: car trop estoit excessiue & pource me deporte d'en plus dire : car ie n'ay sens ne l'angue qu'y souffist: mais pensez que c'estoit l'outre-passé du mõde pour son temps en beauté & en vertu , & pouuez croire qu'il soit ainsi : car pour l'amour d'elle plus que pour l'amour de son

pere

pere qui estoit si bon, & si vaillant qu'on ne pourroit plus, le royaume de Sicille fut plus aidé, & soustenu cent mille fois : car chacun auoit pitié de la destruction de ceste belle fille. Et quand elle vint en l'aage de treize à quatorze ans sa renommee fut si grande qu'elle courut en tout le monde tant en chrestienté comme ailleurs & se son pere l'eust voulu donner aux ennemis de la foy il eust eu paix par tout son royaume sans autre chose donner du sien: mais pour riens ne l'eust fait: car il estoit tel enuers Dieu que mieux eust ayme la mort, par ainsi chacun iour croissoit la guerre & perdoit plus qu'il ne gaignoit. Toutesfois se defendoit cõme vaillant cheualier tant que petit à petit sa finance se despendoit son païs se perdoit & ses nobles hommes amoindrissoyent : car souuent aduenoit qu'il y auoit des rencõtres ou il y en auoit plusieurs occis & tuez & tellement que souuentesfois auoit fait sçauoir ces nouuelles à plusieurs Roys chrestiens, & l'estat ou il estoit requerant au nõ de nostre seigneur Iesus-Christ que pour sa saincte foy soustenir le voulissent secourir, & aider, & souuentesfois par messagiers nota-
bles

bles le faisoit sçauoir à son beau pere que point ne luy aidoit, & pareillement de toute chrestienté auoit peu d'aide & ainsi peu ou neant auoit le noble Roy de Sicille de secours & d'aide : Toutesfois les chaualiers tant de France comme d'ailleurs qui reuenoyēt dudict païs de Sicille fort incitoyent les Roys & Princes souz qu'ils estoyent d'entreprendre le voyage & leur remonstroyent la grand' pitié que c'estoit de la destructiō de la belle fille du Roy de laquelle chacun disoit tant de biē qu'on ne s'en pouuoit souler & pour l'amour, & pitié que plusieurs auoyent d'elle il demoureroyent à leurs despens bien longuement au seruice du Roy qui ne le pouuoyent soudoyer tant estoit son royaume desolé & pour l'amour de sa fille eut plusieurs seruices.

Les nouuelles tresperçoyent les oreilles de plusieurs Roys chrestiens & tant que chacun iour apeine il n'estoit disner soupper ou coucher de prince ou il n'en feut parler. Et disoyēt ceux qui venoyent de ceste marche qu'ilz tenoyent ledit royaume de Sicille totallement perdu sans iamais nul secours. Apres disoyent & remonstro

monstroyent la douleur que c'estoit. Si vaillant Prince si vaillant Roy si beau royaume & si grand, & si belle fille & si bonne estre mise à destruction par gens infideles la honte qu'e c'estoit à la chrestienté! Le peu de seruice que les chrestiens faisoyent à Dieu la crainte qu'ils auoyent que Dieu ne s'en courrouçast. Toutes ses choses estoyent souuét diuisees és courts des Princes chrestiens: Mais pourtant nul s'esmouuoit & n'estoit nulle apparence de luy bailler ou enuoyer aucuns secours.

*Comment le filz du Roy de france incitoit souuent son pere de donner secours au Roy de Sicille, & des responces que luy faisoit son dict pere. Et comment s'en determina, apres toutes responces ouyes de s'en partir tout seul sans prendre congé de son pere laquelle chose il fist: & s'en alla à Toulette ou il fut vng long temps sans estre cogneu de personne. Et du dueil que le Roy & la Royne demenerent apres son departement. Et enuoyerent messagiers par les royaumes chrestiēs pour sçauoir s'on le pourroit trouuer.*

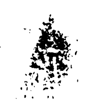
Ie

IE vous ait raconté des mœurs & conditions du fils du Roy de france qui estoit l'hõme de Sicille qui plus craignoit & aymoit Dieu. Ce voyage de Sicille estoit souuent à ses oreilles & souuent en parloit à son pere, & l'incitoit de tout son pouuoir qu'il enuoya secours à ce pauure Roy desolé,& qu'il regardast que Dieu ne se courroçast. Et quand autre chose n'y auroit que charité & pitié si deuroit il secourir vn tel Roy desolé & mesmes la ieune fille de deshonnour & destruction & luy disoit ce qu'il l'entendoit se Roy Prince ou seigneur le deuoit faire pour auoir Prince viuant les biens,& les vertus du noble Roy de Sicille & de sa fille le deuroyēt à ce esmouuoir. Ainsi par plusieurs fois & presque chacun iour le tresnoble filz du Roy de frãce admonestoit tant son pere qu'il fut contraint de luy respondre disant telles parolles ou semblable. Mon cher filz ie cognois que ce vous m'enhortez & admonnestez de faire secours au Roy de Sicille vous procede de bon courage tant enuers Dieu comme enuers noblesse : mais pour vous faire vn peu entédre mon faict. Vous cognoissez asses les

affai

affaires de ce Royaume les peines & trauaux que i'ay eu & souſtenu pour le garder & maintenir en bonne paix & tranquilité : car plusieurs grans Princes & seigneurs tiennent de moy que aucunement par ennuye & grandeur me pourroyent faire guerre dōt le royaume pis en voudroit par la grand' iuſtice que i'ay tenuë & fait courre par tout le royaume c'eſte choſe n'auint oncques ne n'auiendra ſi Dieu plaiſt I'ay maintesfois penſé en ceſte matiere : car ie voudroys bien faire ſeruice à Dieu qui luy fuſt agreable:mais ie ne ſçay commēt i'y puiſſe entrer Si ie y commetz aucun de mon ſang leurs parens de pareil degré en auront enuie.Les autres Princes & Roys qui ſur moy viendront ne voudroyent pas aller ſoubz eux.Et par ainſi le ſeruice que feroye à noſtre ſeigneur porteroit peu ou neant de prouffit.Si i'y alloye mon royaume lequel Dieu ma donné en garde demouroit ſans paſteur:car vous eſtes encore ieune : & ainſi à mon retour ſi Dieu me donnoit grace de retourner pourroye legieremēt trouuer mon royaume empeſché , & deuiſé en telle maniere que ce ſeroit grand dommage de moy &

de vous & la chose publique dont à tard viendroye à repentir de vous y enuoyer encores que chacun fust content d'aller soubz vous & en vostre compagnie pour chose qui me peust aduenir ne le feroye. Ains aimeroye mieux que Dieu m'enuoyast la mort, Vous cognoissez que mon esperance & le seul confort de ce royaume de l'entretenir en paix apres moy c'est vous. Et pource que vous m'en parlez si souuent ie vous en aduertis volontiers affin que n'en ayez nulle volonté ne quelsconque esperance de ne vouloir entreprendre ce voyage: car si ie sçauoye homme en mon royaume tant fust grand qui de ceste chose entrprendre vous mist volonté. Ie le feroye de male mort mourir comme celuy qui bien en seroit digne: car il osteroit en ce royaume la grace que Dieu nous à donnee, c'est d'auoir hoir masle apres moy, lequel est assez au gré de tout le royaume pourquoy il pourroit estre plus desolé que celuy de Sicille prenez ores que ce cas n'aduenist par les ennemis de la foy : mais par enuye & guerre de cousins, & autres laquelle chose briefuement aduiendroit par faute de iustice



&

& bon gouuernement, & i'ay espoir en Dieu qu'il me donnera sa grace telle que apres ma mort tiendrez ce royaume ainsi que i'ay fait iusques à ores & s'il luy plaist à vous donner vie qui est la chose en ce monde que plus desire. Et ainsi si vostre imagination à esté par cy deuant d'entreprendre ce voyage vueillez vous en deporter, car c'est la chose en ce monde que plus enuis consentiroye. Vous voyez des autres Princes Chrestiens, en especial le Roy d'Espaigne, lequel est beau pere audit Roy de Sicille lequel print sa fille sur espoir d'en estre conforté & aidé quelque sommation requeste ou priere qu'il ait de sondit beau filz nonobstant qu'il en ait si belle generation que ceste belle fille qui sur toutes autres en à l'a renommee comment il s'en acquite, car à ce que i'entens il n'en fait aucune semblance. Ie regarde d'autre costé le Roy d'Angleterre qu'à vn filz tresbien conditionné comme on dit & en aage d'entreprendre telles aduentures. Et si a ledit Roy d'Angleterre deux belles filles & ieunes. Parquoy son royaume ne peut aller hors de ligne, mais peut tousiours auoir beaux filz pour gouuer-

ner ſon royaume, il ſçait les nouuelles comme ie fais. Toutesfois il n'eſt nulle nouuelle qui ſe bouge ne face quelconque appareil d'aide ou ſecours audit Roy de Sicille. Regardez outre le Roy d'Eſcoſſe qu'à trois filz dont l'vn eſt en l'aage d'armer bien nourry & conditionné comme i'entens, vous deuez ſçauoir veritablement que ces nouuelles leur ſont toutes telles qu'à nous, toutesfois ils ne s'en bougent : Nonobſtant que ce ſoit le Roy par deça que ie ſaiche qui moins ait d'excuſance, car il à trois filz comme dit eſt & s'il en vouloit enuoyer l'vn & fit requeſte au Roy d'Angleterre & à moy, ie croy que pour faire ſeruice à noſtre ſeigneur il n'y à celuy de deux qui ne luy fiſt aide & ſecours de bon cœur, regardez outre l'Empereur qui eſt la vraye deféce & ſouſtenãce de l'Egliſe & le bras d'extre, dont elle doit eſtre defenduë, ouyez vous nouuelles qu'il face aide ne ſecours à ce Roy de Sicille, doncques moy qui ſuis lointain de la marche des differens langaiges & habillemens & en partie pource que nous n'entendons l'vn l'autre ſommes comme haineux que ie doyue eſtre
le pre

le premier promouueur n'inciteur d'entreprendre ce voyage,regardez toutes les Allemaignes ou tant de hauts Princes sout lesquels ne ce presentent quand i'en trouueray aucuns qui ce voyage voudront entreprẽdre & ils enuoyeront vers moy, soyez seur que ie feray seruice à Dieu à mon pouuoir : mais iusques à ce n'ay intention nulle d'y enuoyer n'y aller, ou faire quelque secours.

Et le ieune filz entendant les parolles de son pere considerant qu'elles estoyent raisonnables. Aussi ayãt cremeur de trop corroucer son pere luy respondit tresp eu. Mais toutesfois ne ce peut tenir qui ne luy dist monseigneur nonobstãt que voz parolles soyẽt bonnes & raisonnables vous pouuez penser ce chacun disoit ainsi de tous les Princes terriens comme vous dites, iamais homme ne seroit esmouueur de ceste besongne voules-vous auoir plus grand Prince ne meilleur chef que le Roy de Sicille. Enuoyé luy de vos gens, & ce vous doutez de les bailler à grands seigneurs par enuye commettez y gens de moeur estat, bons & vaillans cheualiers. En leur baillant charge de faire ce que le

Roy de Sicille leur commandera, en ce cas ils auront bon capitaine. Et ne fera nul Prince Chrestien qui peut faire de vous ces exemples pareils que vous faites des autres, & peut estre qu'à vostre cause & à vostre titre vous esmouuerez le demeurant de la Chrestienté à bien faire, parquoy l'honneur doublera & multipliera en vous pource que vous serez le motif & commencement de ceste besongne.

Et le Roy considerant les parolles de sondit chier filz. Lesquelles luy sembloyẽt moult honnorables & moult bonnes & veritables: Nonobstant qu'il n'eust nulle n'aucune volonté de ce faire. Car la coustume est & à esté qu'en toutes choses qui coustent dont on entend auoir aucuns compagnons on est volontiers le dernier au moins, on n'est pas volontiers le premier à faire la despence. Respondit à son filz, il me semble que vous ne dites pas mal, i'y pẽseray & auray aduis sur ce q̃ m'auez ouuert. Le tresnoble filz du Roy qui moult saige estoit cogneu assez tost que c'estoit vne maniere pour eschapper de luy & que son pere n'auoit nulle volonté d'entendre ceste matiere. Adoncq il s'en partit

partit, & alla tout pensif, & tresdoulent & moult courroucé, car la foy de Iesus Christ luy estoit tousiours au deuãt. Il vint en sa chambre de retraict, & auoit auec luy plusieurs gens. Ausquels il fist lire plusieurs belles histoires & vies de saincts, seruans à la foy Chrestienne.

Par lesquelles histoires il veit les peines & trauaux que les saincts Apostres & martirs auoyent souffert pour acquerre la gloire perdurable. Et assez tost apres il reuint en sa chambre en laquelle il trouua plusieurs ieunes filz qu'estoyent issus de noble sang qui d'enfance auoyent esté nourris auecques luy. Et lesquels il aimoit naturellement, & chacun endroict soy l'admonestoit de parler au Roy pour ce voyage de Sicille lesquelz ils sçauoyét de vray que sur toutes choses il desiroit. Et volontiers chacun parle à son maistre de chose qui luy vient à plaisir. Aussi chacun d'eux qu'estoyét d'aage & de temps eussent sur toutes choses volontiers veu le voyage, & disoyét souuent à leur maistre, Si vous entrepreniez ce voyage vous auriez toute la suitte du mõde, chacun seroit ioyeux de soy mettre soubz vous. Oncques He-

ctor de Troyes n'Alexandre n'eurent la renommee qu'auries apres vostre mort, Le ieune filz oyant chacun iour toutes ces parolles saichant la volonté de son pere telle que dit est, respõdit moins qu'autresfois par auant n'auoit fait : dont ceux qui parloyent à luy de ce ceste matiere furent bien esbahis, & pensoyent a eux mesmes qu'il n'en estoit pas si chaud comme autresfois il auoit esté : mais certes si estoit ou plus. Ainsi chacun ce departit, car l'heure estoit d'aller dormir, Le ieune filz estant en son lict continuellemẽt pensoit aux paroles qu'il auoit euës auecques son pere, Apres luy reuenoyẽt en remembrãce les histoires qu'il auoit leuës vn peu deuãt son coucher: ramẽteoit aussi les peines qui sont en ce mõde, & que les choses mondaines n'ont point de fin, Il se debatoit en luy-mesmes disant telles paroles.

Ha ha vray Dieu ie ne te puis faire seruice i'ay le vouloir & si n'ay le pouuoir, pourquoy ie considere les peines que les saincts dont i'ay auiourd'huy leu ont enduré pour venir à ton royaume, Las ie n'euz oncques peine fors que tout bien & gloire : Comment doncques pourray-ie acquer

acquerir ceste couronne sans fin, Ie suis de ta grace attendant d'en auoir vne qui est terrienne & que tresbriefue puis laisser: car mort en sera departie, & n'auray non plus grand' possession ne partaige en terre que le moindre de ce royaume. Bien heureux seroye si ie pouuoye faire vn change c'est de la couronne mortelle à la courõne immortelle. Si te prie vray Dieu q̃ tu m'y vueilles aider. Ie ne ie sçay voye que par laisser ce païs & m'employer en ton seruice, Apres il ce retournoit en son lict & disoit en telle maniere, quel seruice te puis-ie faire ie n'ay nul pouuoir que de mon corps qui ne vit oncques rien qui ne sçait que c'est d'armes & qui plus est ne vit oncques compagnie assemblee suis enfant & ieune quel seruice doncques pourray-ie faire à Dieu. Apres disoit dea ce que i'ay leu auiourd'huy pour acquerir le royaume du ciel ne ce faisoit point en grand' compaignie mais seulemẽt par le corps d'vn homme c'estoit celuy qui vouloit acquerre la gloire & souffisoit à Dieu s'il y mettoit son corps dont toutes choses considerees s'il plaist à Dieu i'y mettray le mien & abandonneray toute

la succeſſion qui en ce monde me peut venir pour luy, luy promettant de bon cœur d'aller au ſeruice de ce Roy de Sicille Et iamais n'en partir qu'il ne ſoit en paix ou que ie ne meure moult duremēt en la defence de ſon royaume & tout ainſi entierement ce conclud Philippes departir & habandonner le royaume deſſuſdict penſant de tellement cōduire ſes affaires que iamais homme viuant ne peut riens ſçauoir ne cognoiſtre.

En c'eſte determination & propos arreſté continua l'enfant deſſuſdict bien l'eſpace de deux mois & plus touſiours penſant à ſon affaire, & fiſt tant qu'il eut de l'argent aſſez pour partir, & viure deux ans, conſidere qu'il eſtoit ſeul & auſſi gueres plus n'en pouuoit porter ſur luy en penſant que dedans le terme des deux ans il auroit trouué quelque aduenture Il cognoiſſoit en luy meſmes tous les petits cheuaux ſurquoy il alloit à la chaſſe & leſquels valoyent le mieux. Il trouua maniere de prendre l'vn des meilleurs & celuy qui mieux luy plaiſoit. Et par vn l'vndi de nuict que belle & clere eſtoit s'en partit de la ville de Paris: car pource temps

on ne

on ne fermoit point les portes & fut en ui ron le xxij. iour de Feburier, & de ſon aage xix. ans Et au partir d'icelle ville print en ſon courage que iamais iuſques au finement de la guerre deſſuſdicte ne ſe feroit à homme cognoiſtre: mais à ſon pouuoir ſe celleroit & pour eſtre mieux cellé il changea ſon nom & conclud de ce faire nommer le Deſpourueu lequel nom deſor-mais en auant quand ie parleray de luy ſera nommé Si penſa outre & douta que quand on ſçauroit ſon partemẽt que par toutes marches on le querroit & en ſpecial ſur les marches de Sicille pource que beaucoup de gens luy en auoyẽt ouïz parler & pource s'auiſa qu'il n'iroit pas ce chemin & qu'on querroit ou il feroit allé ou reuenu ainçois tireroit le chemin contraire & cheuaucheroit quatre ou ſix iournees grandes affin qui ne fuſt ratainc en tirant tout droict le chemin ou royaume d'Eſpaigne: car bien ſçauoit pource que le Roy de Sicille auoit eſpouſee la fille du Roy d'Eſpaigne que plus de nouuelles ſçauroit en celuy royaume d'Eſpaigne qu'en nul autre Et c'eſte concluſion determinee chauaucha le droict chemin

vers

vers les Espaignes en si grand' haste qu'il faisoit plus en vn iour de chemin q̃ deux des meilleurs cheuaucheux du Roy son pere n'eussét fait en deux & en tous lieux ou il venoit se mussoit & descognoissoit tant qu'il pouuoit, tant qu'en brief terme & auant qu'il fust paruenu en Espaignes fut si deffait & amaigrit que peu de gens l'eussent cogneu : Car il n'auoit pas la vie qu'il auoit accoustumee d'auoir dont tant luy ennuoyoit que ce la grace de Dieu ne l'eust reconforté ie ne croy point qu'il fut venu iusques aux Espaignes sans estre en danger de sa vie Toutesfois à quel trauail & peine qu'estre peut il arriua à Toulette ou le Roy se tenoit. Et pource qu'il pésoit bié qu'é tous royaume y en auoit de Frãce desquels paraduéture il auoit aucuns par-dela qu'assez brief le pourroyent cognoistre Auec aussi la renommee que tantost pourroit resoudre de son partemét d'auec le Roy son pere Il luy sembla bon de trouuer secret hostel en la ville de Tolette ou il ne luy fut besoing d'estre souuent veu Et tant fist que par le moyen d'vn genti-l'homme qu'il auoit trouué en chemin il se fist loger en la maison d'vn notable bourgois

bourgois des plus riches de la ville lequel auoit eſpouſé la tante de leur beau neueu & le logerent de bon cœur & firent treſbõne chere dõt il aduint bié au Deſpourueu: & eſtoyent moult bonnes gens & auoyent vn beau filz & vne belle fille ſage & gracieuſe & de grande & notable recommandacio & de bonnes condicions & honnorablement nourris & richement Et au Deſpourueu de treſbõ cœur firent la meilleure chere qu'ilz peurent Et en brief temps cogneurent qúe telle perſonne c'eſtoit: dont tant l'aimerent & auſſi cherement comme leur propre filz Et dedans fut aſſez longuement pour ſe repoſer: car trop trauaillé eſtoit En laquelle eſpace il reuint à ſa beauté & en furent l'hoſte & l'hoſteſſe le filz là fille & toute la meſnie en telle amour enuers luy que chacun l'aimoit cõme ſoy-meſmes, Apart & en priué monſtroit ioyeuſement a filz de l'hoſtel ce qu'il ſçauoit, & tãt luy aprenoit des choſes que ceux de la ville qui les luy voyent en eſtoyent tous eſbahis Il aprenoit à la fille de l'hoſtel à chiquiter le ieu des eſchetz & de la harpe & toutes choſes hõneſtes qui appartiennent à femme

me desquelz les hommes peuuent bonnement vser.

Aduint que luy estant en ce propos apres le trauail qu'il auoit eu lequel il n'auoit accoustumé, si se coucha malade d'vne si griefue maladie que tous ceux qui le visitoyent n'en attendoyent que la mort & luy dura ceste maladie demi an ou plus sans ce que par nulle voye ce peust leuer du lict & tant en fut abattu que nul ne l'eust cogneu tant l'eust veu par auant. Toutesfois n'estoit il pas ainsi qu'il auoit accoustumé n'en telle cõpagnie & ioyeuseté & biẽ luy aggreuoit sa maladie; pource qu'il voit qu'il estoit retardé du seruice de Dieu. Mais nostre seigneur Iesus-Christ en laquelle garde il c'estoit recommãdé & qui vouloit auoir son seruice luy fist auoir ceste maladie : car autrement n'eust peu faire qu'il n'eust esté cogneu par le grand sens qu'il auoit : car oncques si grand' douleur ne fut veuë en royaume qu'il fut pour son departement ou royaume ainsi comme vous orres ensuyuant.

Le mardy au matin dont le filz du Roy partit le l'vndy, vindrent plusieurs nobles

cheua

cheualiers & escuyers comme ilz auoyent accoustumé pour venir au leuer de leurs maistre si ne trouuerét point la chambre ouuerte, & mesmement son chambellant il l'auoit fait vuider la nuict qu'il partit en prenant aucunes excusations enuers luy, dont ledict chambellan auoit esté contét Et tantost apres auoit fait vuider tous les valetz de chambre & pensoit chacũ qu'il eust desir d'auoir priuemẽt auecques luy quelque belle fille qu'il ne vousist estre cogneuë Ainsi tous ensemble s'en retournerent au matin à l'huis de la chambre de leur maistre, & le priué en estoit aussi estrangé que le plus lointain : car nul n'y osoit toucher, pource qu'ilz pensoyét que leur maistre feust en grand plaisir & aussi que la iournee ne luy semblast pas estre si auant. Et tellement attendirent que le temps passa & estoit pres de douze heures du matin. Laquelle chose il n'auoit pas accoustumé d'ainsi estre tant au lict. Si se conclurent ensemble qu'il estoit bon que le chambellan touchast à la porte laquelle chose il fist craintiuemét : mais nul ne respondit riens dont il se deportoit souuent d'y toucher & tellement toucha que

deux

deux heures sonnerent nouuelles en vindrent au Roy que fust assez esmerueillé prestement se douta & descendit les degrez & vint en la salle deuant la chambre de son filz ou il trouua tous les cheualiers & escuyers qui le seruoyent Ausquels il demanda que ce pouuoit estre. Il luy conterent toute la verité dont le Roy fut assez esbahy: car oncques: mais telles nouuelles ne luy estoyent auenues S'y toucha vn peu, & assez brief luy-mesmes y toucha à l'huis tant fort que s'il le deuoit rompre & nul ne respondict dont le Roy eut grād despit. Et finablement fist porter l'huis outre & trouua la chambre toute paree & le lict ou nul n'auoit couché, dont le Roy fust moult esmerueillé si le fist querir par tout: mais nulles nouuelles n'en peurent estre ouyes & quand on vit que nul n'en sçauoit parler on enuoya aux palefreniers valetz d'estables & trouua lō que le meilleur cheual qui y fust estoit hors. Ainsi fut le Roy plainemēt informé & asseuré que son filz n'estoit pas en la ville & qu'il estoit partit & cognoissoit assez que ce n'estoit pas pour reuenir briefuement en son royaume, n'en sa contree demourer, dont telle

telle douleur & angoiſſe le print au cœur qu'il ne ſe pouuoit ſouſtenir, & du hault qu'il eſtoit ſe laiſſa choir à terre, comme ſi l'ame fuſt partie de ſon corps. Et grand' piece apres ſe reuint en faiſant les plus piteux regretz que iamais homme pourroit faire. Helas chier fils & que t'auois-ie mesfait, tu me metz affin ſans deſſerte, ie t'aimois plus que moy-meſmes, tu eſtois m'a ioye mon confort & mon eſperance, Las tu la m'as oſtee à moy qui ſuis ton pere. Et par ce moyen tu es cauſe d'abreger m'a vie, i'eſtois celuy qui plus volontiers euſſe alongé la tiẽne: car ie me fuſſe combattu iuſques à la mort pour te l'alonger, Or cuidoye que noſtre Seigneur t'euſt donné à moy pour me rendre ioye, & tu es venu en ce ſiecle pour abreger mes iours, Pleuſt à Dieu que ie t'euſſe accordé ta requeſte & que ie t'euſſe enuoyé en Sicille auquel lieu ie penſe que tu vas: mais tu es ſi d'eſpourueu que ie ne penſe iamais que tu faces la moitie du chemin veu ta douce nourriture. Las mes amis aidez à conſeiller vn deſconforté qui ce clame auiourd'huy le plus chetif Roy qui viue. Helas ma femme ces nouuelles venues

à voz oreilles ie fais doubte quand vous les ſçaurez que vous puiſſiez porter la grand' angoiſſe que voſtre cœur ſouffrira ie vous requiers mes amis, enquerez par tout ſi homme viuant de ce royaume n'eſt allé auec luy : car encores ce me ſeroit moult grand' conſolation.

VOus pouuez penſer que les nouuelles venuës à la Royne elle fut tant deſplaiſante comme cœur de mere doit eſtre qui attent auoir perdu vn tel filz comme auez ouy racompter, Nulz viuans ne la pouuoyent reconforter les regrets d'elle nul ne les ſçauoit deuiſer. Le Roy & elle qui volontiers & par raiſon naturelle euſſent reconforté l'vn l'autre ne pouuoyēt la bouche ouurir: mais comme gens morts eſtoyent & tant que chacun qui l'a eſtoit auoit telle part & pitié du dueil qu'au Roy n'à la Royne n'entendoyent : mais chacun ſes cheueux detiroit, & menoit vie comme en deſeſpoir. Les nouuelles s'eſpandirent par la ville & cité de Paris alors euſſiez ouy braire & crier toutes manieres de gens grands & petits, il n'eſt homme qui ſceut recorder le dueil qu'en la dite cité fut : car nul n'en

pour

pourroit plus faire pour auoir perdu à vn iour tous ces amis. Pareillement aduint par tout le royaume de France generalement, car chose mõdaine ne fut oncques tant aimee comme fut ce gentil filz de Roy en toutes les parties du royaume. Et non pas seulemẽt en ce royaume de France: mais en tous les autres royaumes voisins lesquels quand ils ouïrent la perdition de c'est enfant en firent merueilleux dueil, bien vous vueil dire qu'au royaume de France de c'este heure fut perdue toute ioye, qui tant dura que le pere vesquit: car chacun iour renouuelloit & il auoit bien cause: car oncques despuis ne vint la chose au monde que plus aimoit, c'estoit son treschier filz dont il mourut & abregia ses iours. Toutesfois par conseil & aduis de tous les nobles hommes qui pour lors estoyent deuers le Roy, gens furent enuoyez de toutes pars tant en Sicille comme par tous autres royaumes chrestiens. Et demeurerent en leur voyage faisant demy an au plus sans que nul d'eux n'en peut sçauoir quelques nouuelles: Car nul n'eust iamais pensé en l'hostel la ou il estoit malade que c'eust il esté,

Souuentesfois en son lict la belle Florentine fille de son hoste & son frere Iehan le venoyent visiter, & luy disoyent les nouuelles qui causoyét du royaume de France comment le filz du Roy estoit perdu la renommee qu'on disoit de luy le dueil qu'estoit au royaume pour l'amour de luy finablement on n'en sçauoit trouuer nouuelle. Dont à ce iour toute l'esperance de France fut perdue. le dueil aggraue sur toute riens & par tout le royaume fut plus grand dueil demené qu'au commencement, Toutesfois autre chose n'en peuuent auoir ; car contre le vouloir de Dieu rien ne se peut faire, & pource lairrons le royaume de France en telle desolation, comme compté vous ay, & parlerons du Despourueu lequel est à l'hostel de son bon hoste Tierry à Tollette, ainsi malade comme par cy deuant vous auez ouy racompter.

Com

*Comment le Roy de Sicille enuoya vne embassade deuers le Roy d'Espaigne son beau pere, pour auoir secours, à l'encontre des Turcs, laquelle se vint loger en l'hostel ou ledit Philippe estoit malade, & se faisoit nommer le despourueu auec laquelle il s'en alla en Sicile.*

TOut ainsi que ie vous ay deuisé, par cy deuant fut le Despourueu en celle maladie à l'hostel de son hoste par si longue espace de temps qu'il sembloit mieux estre mort que vif, dont sondit hoste sa femme son filz & sa fille auoyẽt telle douleur que plus n'en pouuoyent: car tant l'aimoyent comme s'il eust esté leur filz ou frere & tout ce qu'il pouuoyent faire pour sa guerison ils le faisoyent, & tous les meilleurs maistres medecins qu'aucunement ils sçauoyent trouuer quelque chose qu'il coustast ils faisoyent visiter ledit Despourueu. Auec ce auoit tous les iours en sa compaignie son hostesse & sa fille qui en toutes ioyeuses nouuelles à leur pouuoir le mettoyent. Et tant firent qu'apres longue continuation de maladie il reuint en santé: mais longuement fut auãt qu'ils fust à tous points ressours, & y

fut si long terme que toutes le nouuelles de la perdition du fils du Roy de France furent mises au neant & oubliees & qu'il eut en partie perdu la crainte d'estre cogneu, tant pour la griefue maladie qu'il auoit euë, comme pour la longueur du temps qu'il y auoit qu'il estoit party de son pere. Toutesfois pendant le temps de sa demeure ia pource ne cessoyent les guerres de Sicille: car le grand Turc & son frere le Roy de Perse nommé Fierabras continuellement s'enforçoyent de perconquerre le royaume qui desia estoit plus qu'à moitie conquis. Pour ceste cause le Roy de Sicille fut contraint d'enuoyer par tous les païs du royaume chrestien faire sommation & prendre Dieu à tesmoin s'ils bailloyent ouuerture ou passaige au Turc & à son frere que ce n'estoit pas sa coulpe mais celle des Roys & Princes Chrestiens & sans secours ils ne pouuoit plus durer. Pourquoy il estoit contraint d'ainsi faire si dedãs vn certain iour nommé que les messagiers pourtoyent, ilz n'auoit secours & aide. Et par tous les royaumes Chrestiens enuoya cheualiers moult notables si fist il pareillement par
deuers

deuers nostre saint pere le Pape & à chascun de ses messagiers auoit ordonné de leuer lettres des deuoirs ou il s'estoit mis.

En ce mesme temps enuoya vn des notables cheualiers qui fust en son roiaume & en qui grandement il se fioit deuers le Roy d'Espaigne son beau pere, pource que fort estoit esmerueillé que de luy n'auoit point eu autre secours. Et icelui cheualiers qu'y fut enuoié, auoit nom Ferrant le Seneschal & grand maistre d'ostel du Roy lequel cheualier auoit vn frere moult vaillant homme, & à merueilles saige cheualier lequel tenoit vne partie des frontieres à l'encontre des ennemis de la foy & treshonnorablement & vaillamment se maintenoit. Ledit Ferrant partit du roiaume de Sicille pour tirer és Espaignes & tāt fist par ses iournees qu'il arriua à Tollette auquel lieu il pensoit trouuer le Roy d'Espaigne comme il fist. Il enuoia deuers aucuns du cōseil du Roy pour auoir logis : car il y venoit en bon estat lesquels en firent deuoir & par l'ordonnance du Roy pour le meilleur logis & honnorable fut ordonné d'estre logé en la maison Tierri ou le despourueu se

 tenoit

tenoit lequel estoit fort amendé despuis sa maladie Ferrant vint à la ville bien accompagné comme dit est & tenoit grand estat & honnorable si fust receu moult honnestement : car son logis estoit tout prest comme dit est. Quand le Despourueu sçeut la cause pourquoy il venoit tout l'or de son pere ne l'eust pas autant resiouy : car bien pensoit que s'il pouuoit il luy feroit tant de seruice luy estant à Tollette qu'il seroit son seruiteur & s'en iroit auecques luy à son retour ou royaume de Sicille. Il s'accointa de ses gens & tant l'aimerét pour les biens qu'ils voioiét en luy qu'ilz le firent venir deuers leurs maistre qui volontiers le veid : car sa philozomie ne sa maniere ne pouuoit desplaire à nully, Il se faisoit le moindre de tous & seruoit le cheualier & tous ses gens en telle maniere que chacun en estoit content & tant fist le temps durant que Ferrant le Seneschal fut à Tollette qu'il fut requis d'aller auec eux en Sicille. Et mesmes le Seneschal luy en fist parler vous pouuez penser que c'estoit la chose que plus desiroit & qu'il eut moult grand ioye au cœur quand il vit qu'il auoit maistre
lequel

lequel estoit si prochain du Roy de Sicille. Et aussi il entendoit que son frere auoit le gouuernement de la guerre depar-delà bien se pensoit de tant que d'estre auec sondict frere & vser sa vie & faisoit de moult grãs guerres pour la foy. Assez longuement demoura Ferrant, le seneschal à Tollette sans guerres exploiter qui peust porter prouffit à son maistre qu'il luy auoit enuoyé. Et quãd il veit qu'autre chose n'en pourroit auoir il print congé du Roy d'Espaigne, & pendant sa demourée à Tolette le Despourueu auoit faict faire harnois pareilz aux autres qu'estoiét venus armez du païs si print congé de son hoste & hostesse de leur fille & de leur filz Iean ausquelz il auoit trouué tant de biens qu'il ne suffisoit pas les remercier: mais de si peu qu'il auoit fist à chacun present de quelque souuenance, leur promettãt sa foy ce iamais Dieu luy donnoit puissance de leur faire seruice ou plaisir de le faire de bon cœur sondict hoste & tous ceux de l'hostel firét aussi grãd dueil apres luy comme ce eust esté leur filz en maudissant l'heure de la venue du cheualier Sicillien, Et sur tous autres florenti-

ne leur fille en faisant dueil merueilleux: car c'estoit l'homme du monde que plus voulontiers elle eust eu en mariage. Nonobstant qu'elle entendict qu'il n'eust riés vaillans & qu'elle eust vn tresriche mariage. Bien luy sembloit qu'auecques tel hõme ne pourroit auoir pouureté. Toutesfois en ce dueil la departie ce fist. Et croyés que le Despourueu auoit grand regret au departement & que bien ce sentoit estre tenu à l'hoste & à l'hostesse & à tous ceux de la maison. Si faisoit il au beau nepueu de l'hostesse qui leans l'auoit logé il ne print pas congé de celuy qui leans l'auoit amené loger. Car il n'estoit point en la ville nonobstant si luy laissa il aucun present lequel il bailla à sa cousine la fille de l'hostel. Luy print bien à certes qu'elle le recommandast à luy. Et ainsi ce departit de l'hostel de son bon hoste incontinent.

Com

*Comment à la premiere iournee que le Despourueu fut venu en Sicille il print prisonnier le Roy Fierebras qu'estoit frere du grand Turc: Et comment ledict fierabras requist à Ferrāt le seneschal qu'il peust veoir le Despourueu qui l'auoit prins & fist tāt qu'il l'alla veoir par le congé de Ferrant son maistre & des parolles & deuises qu'ilz eurent ensemble, & comment ledict seneschal fist assauoir au Roy de Sicille la prinse du Roy Fierabras.*

FErrant le seneschal desplaisant que si pauurement auoit besongné cheuautant par ses grādes iournees qu'il approucha bien pres du royaume de Sicille, & en allāt droict son chemin aduisoit son nouuel seruiteur considerant en luy-mesmes sa beauté, sa maniere de faire son humilité dont tant estoit esmerueillé que plus ne pouuoit : car iamais il n'eust pensé ne cuidé que vn seul corps d'hōme peust auoir tant de biens & si soit en son cœur se en vaillance il auoit autant de vertu qu'il a de corps & de maniere, ce seroit la plus parfaicte chose que Dieu eut faict naistre depuis le temps de sa passion, & toutesfois s'il

s'il ne vouloit riens aux armes si est il digne de seruir vn Roy Il n'est pas dict que toutes les vertus soyent en vn corps d'hõme tous ces gens qui estoient comme grace de Dieu en leurs couraiges pensoyent le conseil dont n'auoyent riens affaire se Despourueu faisoit tant qu'il n'y auoit point en la maison de son frere tel seruiteur que luy. Ainsi & par celle maniere cheminerent tant qu'ilz entrerent au royaume de Sicille & vindrent loger celle nuict à vne ville nõmee Capre de laquelle Oliuier frere de Ferrant estoit le Capitaine & ou il se tenoit le plus souuent: car Fierabras le frere du Turc se tenoit en vne autre ville a quatre lieue pres d'illec nommee Fonde. Et laquelle ville il auoit conquise sur le Roy de Sicille. Ferrant estoit trauaillé & lasé & fut grandement festoyé de son frere Oliuier si ce pensa qu'elle seiourneroit huit ou quinze iours. Et assez brief tẽps apres la venue de Ferrant les nouuelles en furent sceues à Fierabras Roy de Perse frere du Turc lequel dist à ses gens Ce seroit mal faict à nous ce nous n'alions veoir Ferrant qui est retourné d'Espaigne qui seiourne auec son frere nostre

noſtre voiſin ſi nous preniõs quelque priſonnier nous ſçaurons de toutes nouuelles Ferrant eſt vaillãt cheualier & ne faut point douter puis qu'il eſt vn peu ſeiourné qu'il luy ait quelque beſongne ou grãde eſcarmouche Il ya grand temps deſia que nous fuſmes courre deuant Cappre il ſera bon que nous y alliõs demain au matin. A ce conſeil accorderent tous ceux qui eſtoient auecques luy: car le temps eſtoit beaux & doux, & eſtoit pour lors comme l'entree d'Auril ainſi qui le conclurent le firent & le lendemain au beau matin & à la belle roſee ſe partirẽt de leur place & garniſon enuiron deux mille cõbatans tirant leur chemin deuant la place ou eſtoit Ferrant & ſon frere Et tant firẽt qu'ilz arriuerent aſſez pres de la place. Ilz mirent deux embuches deſquelles eſtoit Fierabras en la plus groſſe & vn ſien prochain-parent eſtoit en la ſeconde quand la guette apperceut les coureurs elle ſonna à tout. Ferrant ſe leue & vint à la porte à laquelle il trouua ſon frere tout preſt auquel il diſt. Frere ceſte cource ce faict pour moy, & pour prendre aucũs de nous pour ſçauoir de mes nouuelles Ie vous

prie

pric que nul ne faille ie sçait de vray qu'il y a grosses embusches en ceste ville n'auez que cinq cens combatans. Et le Roy Fierabras sans les autres garnisons en à auec luy plus de deux mille & pource là s'aillie à la prinse des ennemis ne fut oncques prouffitable. Oliuier qui estoit bien homme de guerre dist bien à son frere qu'il disoit vray & fist fermer les portes dōt plusieurs estoient deplaisant, & sur toutes les autres le Despourueu qui auoit ouï les motz dessusditz, & qui desia estoit armé & à cheual auec les autres desirant à voir aucun faitz d'armes dont il n'auoit oncques riens veu. Quād il vit ceste conclusion il renuoya son cheual & monta sur les murs & vit les coureurs qui estoyent peu ou neant de gens & moult fort s'esmerueilloit que si petite compagnie venoit si pres ou tant de gens de biē estoyent sans ce qu'homme osast vuider de la place & ne luy sembloit point merueille ce le royaume de Sicille auoit affaire. Apres que les coureurs eurent long tēps pourmené & crié deuant la place & que bien virent que c'estoit pour neant & que nul ne sortiroit ilz mandirent au Roy ce qu'ilz

qu'ilz trouuoyent pour ſçauoir ſon plaiſir. Le Roy oyant ces nouuelles ſi cõclud deuant la place venir & monſtrer ſa puiſſance: car aucunement parce moyen penſoit parler à Ferrant ainſi fut fait il fiſt rõpre ſes deux embuches & s'en vint en ordonnance deuant la place, le Deſpourueu voyant ceſte cõpagnie ce penſa bien qu'il eſtoit auec vn ſaige maiſtre & q̃ ſans penſer par auãt que faire la faillie n'eſtoit pas faiſable: Il veit que ſes embuches & compaignies cepartirent en pluſieurs places & lieux & aduironnoient la ville cõme pour ſiege.

FErrant & ſon frere voians q̃ ſes Turcz qui eſtoient illec ſe mettoient en pluſieurs compagnies eurẽt conſeil de liurer vne eſcarmouche à vne des portes où la moindre compaignie eſtoit penſant que chacun viendroit veoir l'eſcarmouche, & à toute puiſſance Quand la choſe fut conclue de ſaillir ſur le Roy, & où ſa banniere eſtoit ainſi que ie vous ait deuiſé fut fait & chacun monta à cheual & firent l'eſcarmouche acouſté ſur le Roy le cry ſe leua chacun tira ceſte part tant que le Roy fut pauurement accompaigné Ferrant & ſon frere

frere firent ouurir la porte & tous en vn flot saillirent hors de la ville si roidement & de telle force que voulsist le Roy ou nõ il luy faillit prendre place & reculler villainement, & y eut des siens mors plus de vintz, en laquelle besongne se monstroit sur tous autres le Despourueu & tant faisoit d'armes que chacun le pouuoit veoir & cognoistre. Les ennemis s'en esbahyssoient, & tous ceux de son costé en auoiét ioye & le suiuoient pour veoir ses faitz en grans merueilles la plus part des gés d'armes ne le cognoissoient forsceux auec lesquelz il estoit venu du royaume d'Espaigne plusieurs allerent à Ferrãt qui tenoit aucune partie de gens en ordonnance & luy racomterent les grans merueilles que son seruiteur le Despourueu faisoit dont il estoit moult ioyeux, & prioit à chacun qui ses nouuelles luy apportoient que si aucun affaire il auoit qu'on levousist aider & secourir. Le cry & la noise leua de toutes pars & tant q̃ les Turcz se retrahirent & vindrent pour secourir le Roy. Eux ensemble venuz la force fut moult grande au regard de ceux de dedans. Les deux freres cognoissant qu'il estoit heure de retraire

retraire faisoient retraire leurs gens & sonner la retraitte de tous costez. Mais le Despourueu qui en ce ne se cognoissoit ne faisoit nul semblant de se retraire: mais à tous costez & de toutes pars se deffendoit & assailloit ses ennemis, & tant que Ferrant fut contraint de le venir querre, & le mist deuant luy en luy disant rudement qu'il se trahist, & le Despourueu le fist volontiers. Et tant que par trop attendre Ferrant, & les siens furent si pressez qu'à bien peu s'en fallut que leurs ennemis n'entrerent à la porte aueçq eux. Et au r'entrer dedans les barrieres Ferrant pource qu'il estoit demeuré derriere pour aller querir le Despourueu, son seruiteur fut porté par terre prins en Fiance & voiant le Despourueu ces choses bien cognoissant que par luy venit ceste aduenture aima mieux la mort que faillir à rescourre son maistre, il tourna la teste du cheual & ferit en la moienne de ses ennemis de telle façon que ce qu'il r'encontroit il pourtoit par terre & destruisoit & il mettroit à mort & fist tāt par ces prouësses & vaillances qu'il vint à ceux qui emmenoyent sont maistre. Et ce ferit moult

 aigre

aigrement au milieu d'eux. Et tantost par sa grand' vaillance en deliura la place, reserué du Roy à qui desia on auoit liuré son maistre, Lequel nullemẽt ayant cognoissance de luy ne le vouloit laisser aller toutesfois par force luy conuint s'enfuïr & aller.

Et quand Oliuier vit son frere prins & les grandes armes que faisoit le Despourueu si rassembla trestous ces gens. Et tout à vn fait fist rencontre tellement & par telle vigeur que voussissent les Turcs ou non, il fallut qu'ilz perdissent place. Le Despourueu voiãt que ces gens gaignoient & l'approchoient & qu'il auoit ia recouuert son maistre cognoissant le Roy assez prochain de luy print le cheual du Roy par la bride & mist la teste d'iceluy Roy soubz ces bras, & tant fist par sa puissance qu'il amena le Roy entre les Chrestiens & le liura à son maistre qui prestement le fist mener en la ville & ordonna que chacun ce retirast, Si print son seruiteur par le frein & voussit ou non l'emmena auec luy : Les gens du Roy voiant la perdition de leur maistre & la fierté des Chrestiens que tout à leur aile

l'emme

l'emmenoient en la ville. Et pouuez penser que le dernier qu'y entra ce fut le Despourueu bie͂ luy annuioit que la chose auoit si peu duré, & luy sembloit que c'estoit le plus grand plaisir qui oncques iour de sa vie eust esté nonobstant qu'à son harnois & à son corps paroissoit bien qu'il n'auoit pas esté tousiours paresseux n'aussi esté doucement traitté, & en plusieurs lieux le sang luy couroit des blesseures & horions qu'il auoit eu sur luy. Si tost qu'ilz furent entrez dedans la ville, les ponts furent leuez & gens ordonnez sur la muraille pour la garder. Le Despourueu apres ce qu'il eut conuoié son maistre iusques à son logis s'en alla à son hostel desarmer. Les Turcs voiant ainsi leurs gens morts & leur Roy prisonnier & aussi plusieurs de leurs gens pensans veritablement que de nuict ne pouuoient nul bien faire eurent voulonté de partir: mais il sembla à plusieurs qui l'à estoient qu'il valoit mieux de demeurer deuant la ville iusques au plaisir du Turc à qui ilz firent sçauoir ces nouuelles & que besoin leur estoit de bien garder autour de la ville que leur Roy ne fust transporté: car si

le Turc y vouloit haſtiuement venir mettre, le ſiege aſſez legierement pourroit r'auoir ſon frere, auſſi conclurent ainſi & le firent, Se logerent deuant la ville, prindrent vn meſſaige & haſtiuemẽt enuoyerent deuers le Turc luy dire toutes ces nouuelles, Ferrant qui fut en ſon hoſtel deſarmé & bien ioyeux de la bonne adueture que noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt luy auoit de ſa grace ce iour enuoyé il alla vers le Roy qu'eſtoit ia deſarmé, & qui ſelon l'aduenture faiſoit bonne chere: car bien penſoit d'eſtre brief ſecouru par toute la ville n'y auoit cheualier n'eſcuyer dame ne damoiſelle bourgeois ne bourgeoiſe qu'vn chacun endroit ſoy ne deuiſaſt & parlaſt du Deſpourueu de ſa grãde vaillance & de la beauté de ſon corps & luy donnoit chacun le los & deſſus toutes autres de ceſte grande beſongne en diſant, Ne luy vint il pas de moult grand couraige quand il vit ſon maiſtre prins & emmené luy ſeul entre tant de peuple & d'ennemis le recourre. Et quand il auoit ſi vigoureuſement prins le Roy priſonnier & finablement l'amena iuſques à ſauueté, il n'eſt perſonne tant ait hanté les ar-
mes

mes qu'oncques vist vn iour faire plus de vaillances. Ses ennemis s'espouuantoient & fuyoient ces coups, ceux de son party en auoient ioye & reconfort & le moins hardy en deuenoit vaillant, Telles paroles & semblables se disoient tout au long de la ville de grands moyens & petits. Aduint que Ferrant venu deuers le Roy son prisonnier le festoya moult à son pouuoir si auant que maistre pouuoit faire à son prisonnier en le reconfortant & luy donnant espoir que par luy & par son moyen bonne paix auroit entre son frere & le Roy de Sicille & qu'il esperoit que pour paruenir à ce moyen Dieu luy auoit donné la grace de l'auoir prisonnier : car sans grace de Dieu ne pouuoit estre, pource qu'il sçait de vray que celuy par qui ces biens luy sont aduenus, iour de sa vie n'auoit plus veu tirer espee : mais n'est homme tant soit bien vsité de la guerre qui vist oncques mieux faire, ne qui plus & sçeust mieux que celuy qui n'auoit oncques rien veu a fait à ce iour, Par ainsi luy semble, & à tous ceux de sa compaignie que nostre Seigneur y à ouuré & prioit bien à certes au Roy son prisonnier qu'il
 voussit

vouſſit mettre peine à ſon pouuoir de mettre paix entre ſon frere & le Roy de Sicille ſon maiſtre, & qu'en ce faiſant il acquerroit grand' gloire & ſa renommee en doubleroit & ce mettroit hors des dangiers ou il eſtoit de preſent & qu'il conſideraſt l'honneur & la louange que chacun luy porteroit d'auoir eſté cauſe d'vn ſi grand bien comme d'auoir eſté moyen de la paix & vnion d'entre deux ſi puiſſans Princes, & doncques pour la continuation de la guerre tant de deſtructions de terres & ſeigneuries, appouuriſſement de peuple, meurtre de cheualerie & de nobleſſe general, gaſt de chacune partie eſtoient voyables & apparẽtes aduenir, ce par grand moyen d'apaiſement n'eſtoit brief pourueu & qu'à ce pourchaſſer eſtoit tenu de faire s'il ſe vouloit acquiter pour le bien de la choſe publicque & pluſieurs autres grandes remonſtrations luy fiſt que longues ſeroyent à reſcrire.

Fierabras Roy de Perſe ſoy voyant priſonnier oyant les parolles de ſon maiſtre luy diſt & reſpondit en telle maniere s'il plaiſt à mahom que ie puiſſe faire quelque

que bien touchant la paix de ces deux Roys ie m'y employeroye voulontiers prenez ores que ie ne fusse pas prisonnier. Car oncques ne fuz d'autre voulonté: mais le debat est tel entre eux c'est pour soustenir la foy & creance qu'ils ont contraire: car contre la creance que ie tiens & le Dieu que i'adore ne me voudroye nullement mesler i'aimeroye trop mieux la mort & en celle foy ou ie suis ie veux mourir, Si vostre Roy estoit content de tenir nostre loy assez de legier la paix y pourroit estre, & au contraire ie n'y voy nul remede, car mon frere me lairroit auant mourir de mille morts, par ma foy dit Ferrant de Seneschal doncques n'y aura il iamais paix. Apres ces parolles Ferrant voulust laisser le Roy reposer: car certes tresfort estoit trauaillé: mais il ne fut pas content de luy pource sur toute rien il desiroit de veoir celuy qui l'auoit prins, & en fist à son maistre tres-instante requeste. Ferrant considerant que son seruiteur estoit tresfort foulé de la peine qu'il auoit soufferte celuy iour & pource ne l'auoit enduré demander celuy iour, nonobstant que plus desiroit à le voir que

 ne

ne faisoit le Roy Fierabras : car il y auoit son amour bouté plus ardemment qu'vn l'oyal amoureux n'aima oncques sa dame & bien y auoit cause : car il auoit rescours de mort pource que s'il eust esté mené deuers le Turc tout l'or du monde ne l'eust pas rachepté, pource qu'il sçauoit bien que c'est vn des forts ennemis qu'il eust, si respondit au Roy Fierabras. Certes sire ie croy que c'est heure il repose : mais si Dieu plaist demain au matin le vous ameneray, le Roy respondit vostre plaisir soit fait : mais iamais aise ne seray tant que l'auray veu. Et plus hardiment le desiroit qu'vn bien malade ne desire guerison. Ferrant qui vit la voulonté du Roy, & qu'il luy desiroit a complaire ne sçauoit que faire : car il doutoit que son seruiteur ne fust durement blessé & greué & pource ne l'osoit mander, si ne sçauoit que respondre, toutesfois il pria au Roy qu'il eust patience iusques au matin & le Roy luy respondit, ma voulonté ne peut estre accomplie ie suis prisonnier, bien vous dis si ie fusse deliuré comme vn autre ie iroye à pied auant que ie dormisse quelque trauaillé que ie soye deux lieues loin

 pour

pour le voir s'il estoit aucunement malade ou blessé & si vous me voulez faire ceste grace que de moy mener ou il est vous me feriez vn tressingulier plaisir.

FErrant oyant ces parolles print conclusion en luy-mesmes qu'il iroit voir le Despourueu son seruiteur & que bien y auoit raison & dist au Roy que ce son seruiteur ce pouuoit aider qu'il l'emmeneroit le lendemain. Ou s'il plaisoit au Roy, & sondit seruiteur fust tant aggraué de maladie qu'il ne peust aller, il le pourroit de son humilité le veoir ainsi ce departit du Roy, lequel luy pria moult fort que le plus brief q̃ faire ce pourroit, il le peust veoir sa creãce n'estoit pas qu'il fust homme mortel en ce monde : mais spirituel enuoié du ciel pour son peché & aucuns maux qu'il pouuoit par auenture auoir commis & meffaictz parquoy ne pensoit point qu'il peust nullement estre trouué veu ce qui luy auoit veu faire, Ferrant ce print à rire : car il sçauoit veritablement q̃ le Roy ne disoit pas mal pource qu'oncques iour de sa vie n'auoit esté si esmerueillé de chose qu'il eust veu nonobstant qu'il cogneust sa personne, & que tant biẽ

le voyoit taillé de tous mẽbres que pour faire vn tresgrand faict. Mais les moult grans armes que faictes auoit estoient cõme impossibles à tout corps humain. Adonc il s'en partit du Roy & vint à l'hostel ou le Despourueu estoit logé qui estoit couché sur vn lict assez mal ordonné, & auoit on iusques à ceste heure peu pense de luy il entra en la chambre dont le Despourueu fut tant honteux que plus ne pouuoit & se cuida dresser: mais à grad peine se pouuoit soustenir son maistre le courut embrasser quand il le veit en c'est estat les larmes luy vindrent aux yeux de pitié qu'il auoit de luy & que si pauurement estoit visité soy donnant à luy mesmes voz hautz faitz remuneré & la coulpe est mienne ie vous prie mon filz qu'il me soit pardonné ie cognois bien que celà qui m'a donné ioye & honneur i'ay mis en oubly & ait prins l'honneur mienne laquelle vient de vostre bõté & celuy que le ma donné ie laisse en telle pauureté mõ ami pardonnés moy. Car le demourant de ma vie i'auray plus grad soing de vous que ie n'ait tu toutesfois il ne tient pas en moy que vous ne fussiez mort sans aide, si vous

vous eussies eu playe mortelle vous ne m'auez pas fait le pareil. Les peines que vous auez endurez à esté pour sauuer ma vie & mon honneur, & comme plain de peché d'ingratitude vous ait de tous pointz mis en oubly à grand' peine vous eusse ie rescoux és mains des ennemis quand en seureté vne seulle visitation ne vousait enuoyee.

Le Despourueu oyant les parolles de sondit bon maistre fut tant esbahy & honteux qu'il n'osoit leuer les yeux & en luy faisant le plus grand honneur qu'il pouuoit le remercioit de la visitation & de l'honneur qu'il luy faisoit non ce reputãt digne de c'est hõneur & luy dist monseigneur ie ne fis oncques chose n'aussi desserui que par vous me fust faict si grand honneur & reuerence Dieu me doint la grace de vous faire seruice qui vous puisse plaire & comme honteux se voulut tirer arriere de son maistre : mais il ne luy souffit il enuoya querre les maistres en sa presencé le fist visiter & le trouua tresfort blecé nonobstant que nul mal de mort n'y auoit aucas qu'il fust bien garde & visité il luy ordonne & appareille le Roy

Fierabras

Fierabras enuoya plusieurs de ses gens & messagiers deuers Ferrant en luy priant pour Dieu qui le peust veoir, son maistre Ferrant fist tresbien & gentemẽt appointer la chambre & apporter tout ce qu'il luy failloit. Et bien secrettement manda le Roy lequel s'en vint de sa bõne voulente & de tresioyeux cœur. Et pour le desir qu'il auoit ne sentoit les grans maux qu'il auoit souffert la iournee: il vint en la chambre & y trouua Ferrant qui deuisoit auec Despourueu qui estoit la appuié cõtre la couche, & sitost que Ferrant vit le Roy il se dressa & se mist à genoux print le Roy par la main & luy monstra le Desspourueu son maistre que de ce riens ne sçauoit prestemẽt qu'il apperceut le Roy en telle peine se mist à genoux le Roy l'embrassa & le fist releuer en luy disant mon doux ami si vous eussiez esté auiourd'huy sidoux & humble deuers moy cõme vous estes depresent ie ne fusse pas icy : mais vostre tresgrand fierté m'y à amené, pareillement Ferrant qui cy est n'y fust pas ne la plus part de sa compagnie, & toutesfois si vous esté fier en estour doux & humble ble en autre maniere vostre faict en vaut mieux

mieux. Ie regarde voſtre perſonne, nonobſtant les peines qu'au iourd'huy auez endureez ſont ſemblables à voz œuures: car de vaillance nul ne ſe compare à vous pareillemẽt de beauté, & ſtature de corps n'en ſçay nulz qui à comparé ſe facent, & pleuſt aux dieux que ie puiſſe demeurer le demourant de ma vie voſtre compagnõ nonobſtant que ie ne ſoye digne parce que ie puiſſe tenir ma loy & que à tous les biens que i'ay ne iamais auray vous fuſſiez priſonnier.

Le Deſpoureu que ce voit ainſi honnoré, & priſé au premier fait d'armes ou il auoit eſté en ſa vie eſtoit tant honteux que plus ne pouuoit & ne ſçauoit que reſpondre ſeullement ſi vous me louëz moult la recommandation en eſt plus voſtre que mienne : car à celuy qui dict les biens doyuent retourner les honneurs, ie ne ſçait q̃ dire de vous : car certes c'eſt la premiere aduẽture ou ie fus oncques: mais il me ſemble ſi toutes mes gens vous euſſent reſſembler monſeigneur mon maiſtre qu'icy eſt ne vous euſt pas en ſa main nonobſtant qu'il y ait mis grand' peine cõme vous pouuez auoir veu & s'il eſtoit ainſi

ainsi que Dieu par sa grace vousist consentir que par vostre bõ moyẽ paix peust estre entre le Turc vostre frere & le Roy de Sicille de bonne heure pour vous mesmes fuste-vous prisonnier vostre grand' renõmee multiplieroit au double ie pense & croy veritablement que mõseigneur mon maistre qui cy est ne voudroit en ce cas de vous nulle finance : mais tiendroit pour vostre rançon vostre peine & labeur tresbien employee. Et au regard de moy ie vous en voudroie de bon cœur supplier si auant que faire le dois, & puis le Roy Fiebras luy respondit mon tresdoux ami, & compagnõ s'il en estoit à mon vouloir ie vous certiffie que à vostre requeste ie m'y voudroie employer nonobstant que ie ne croy point que iamais en eusse puissance veu l'estat ou les choses sont, Entre telles parolles regardoit tousiours le Roy le Despourueu, vous pouuez bien penser qu'aussi faisoit son maistre Ferrant qui tant l'aimoit que plus ne pouuoit & chacun iour y boutoit son amour ne luy sembloit que par le moyen de son seruiteur si Dieu luy vouloit sauuer veu son commécement grand bien luy pourroit venir il

luy

luy sembla qu'il estoit temps de coucher si fist partir le Roy qui partit moult enuis en luy disant Sire vous estes trauaillé & si est vostre maistre qui vous print par les coupz que donné luy auez s'il vous plaist vous irez reposer & luy aussi.

A ces parolles s'ẽ partit le Roy & print cõgé du Despourueu lequel il voyoit tant voulentiers qu'à grand regret s'en departit Ferrant le cõuoya iusques à son hostel & à son retour vint veoir le Despourueu & luy laissa ces gens & gardes pour bien penser de luy & tant que ce fust son propre corps, puis print congé de luy & s'en reuint à son chasteau auquel lieux il escriuit vne lettres au Roy de Sicille sur telle forme. Apres les recommandatiõs & maniere d'escrire sire ie suis arriué en vne vostre ville au retour d'Espaigne des le 27. iour de mars, & pource que moy mes cheuaux & toutes mes gens estions tresfollez il faillit par necessité que ie demourasse auec mõ frere aucune espace de temps pendant ma demeure le Roy Fierabras lieutenant du Turc estoit à Fonde qui est à quatre ou à cinq petites lieues d'ici ou il sceut tãtost ma venue, & pource qu'il desiroit

siroit comme i'ay sceu sur touts riens prẽdre & auoir aucuns de mes gens pour enquerir des nouuelles d'Espaigne & ce que i'y auoie besongné si conclud de venir contre ceste vostre ville. Et auoit en sa cõpagnie deux mille combatans & plus & mist deux embuches & enuoya ses coureurs deuant ceste vostre ville: mais pource que mon frere & moy nous doutions des choses telles qu'elles estoient & pensions assez son intention, nous ne laissasmes nulz saillir, & quand ledict Roy veit & sceut par ces gens que nulles apparence de saillir ny auoit, il ce departit & vint à puissance deuant ceste ville de tous costez & ce partirent ces gens en plusieurs parties aduironnãt ladicte ville, lors nous fismes mettre vne grãde escarmouche sur la plus loingtaine porte du lieu ou le Roy ce tenoit par lequel cry & escarmouche la plus grand part des gens du Roy tirerent à ce costé, & lors le Roy assez asseuré de sa grand' puissance nous feimes vne sortie à laquelle apres plusieurs grans armes faictes d'vne part & d'autre fut prins ledit Roy & par puissance amené en ceste vostre ville auquel lieu il est depresent & quand

quand ses gens ont puis veu la prinse de leur seigneur ilz ont fait & font encores maniere de demeurer deuant ceste ville. Et pense par imagination qu'hatiuement les gens du Roy Fierabras ont enuoyé deuers leur Turc & pour ceste cause ne m'ose partir n'emmener ledit Roy vers vous la prinse d'iceluy Roy est comme miraculeuse faite par vn ieune filz de ma maison qui est tel en toutes choses que ce porteur vous dira & croy quand vous les verrez qu'il vous plaira assez & plus qu'escrire ne vous pourroye, vous estes tenu à luy & si Dieu plaist ce ne sera pas le dernier seruice qu'il vous fera ie prie à Dieu qu'il vous doint sa grace & voz haults desirs accomplir, escript en vostre ville de Capre.

LE huctiesme iour d'Apuril ainsi ses lettres escrites il alla & print vn si notable messaige à son pouoir sage & discret & luy bailla ces lettres entre minuict & le point du iour, le fist partir & passa comme il pleust à nostre Seigneur Iesus Christ sans aduenture trouuer, & tant que paissiblement à tout ses lettres & en brief temps vint par deuers le Roy de Si-

cille lequel il trouua tresennuyeux, toutesfois quand il eut leu ses lettres en eut moult grand' ioye, & les leut en la presence de tous ceux qu'en la court estoient & qui les vouloient ouir lesquelz deuotement & tous ensemble en louerent nostre Seigneur pensant que c'este prinse aucun bon fruit auroit. Apres le Roy demanda au messager sa creance luy disant qu'il la dist tout hault pource qu'il sembloit que nul mal n'y pouoit estre lequel message luy dist, Si nous reputons en vostre ville ce fait & aduenture estre miracle & vous diray les raisons. En la ville de Tollette à eu vn ieune homme qui n'a point plus de vingt ans par l'espace de demy an malade à la venue de monseigneur nostre maistre estoit au retour de sa maladie, Ce ieune hõme est tant bel de corps & de visage qu'il semble que Dieu & nature l'ayẽt fait de leurs propres mains : de gracieuseté & maniere passe tout homme & se dit gentil-homme de bonne maison non pas riche, monseigneur nostre maistre fut logé à l'hostel ou il auoit eu lointaine maladie. Et tãt fist ledit ieune homme de bien à luy & a ces gens & de seruice

ce que chacun s'en louoit, & tant que monſeigneur le retint & l'à amené auec luy ſouuent deuiſant auec ces autres gens de la beauté bonté & gracieuſeté de c'eſt homme, Et luy ſembloit qu'il ne pourroit faillir à eſtre vaillant comme il à veu : car à c'eſte beſongne il luy à veu tant faire d'armes qui n'eſt pas croyable monſeigneur noſtre maiſtre fut prins, luy ſeul de ſa main le ſecourut, & par ſa grande vigueur chacun print cœur & hardieſſe pour les grands armes qu'il luy voyoyent faire, & quãd il vit ſon maiſtre au millieu, & en la main de ſes ennemis, il fiſt plus fort : au millieu de ces ennemis il vint la combattre le Roy & fut lors en grand danger : chacun qui le voyoit faire telz armes ne l'euſt abandonné, Finablement par ſon bienfait fut le Roy prins & amené dedans voſtre ville, & plus de cinq cens hommes morts ſur la place & comme le ſoleil luiſt ſur terre reluiſoit la vaillance de ce ieune filz deuant tous autres, Il eſt natif du royaume de France, chacun qui le voit pour cõcluſion le iugeroit hõnoré, & qui plus eſt le Roy ſon priſonnier iura ſes dieux qu'il voudroit auoir ſa

compagnie le demeurant de sa vie pour partir à toute sa cheuance; monseigneur nostre maistre en est tant assoté & tant l'aime que plus ne peut il ne semble pas à voir ces manieres qu'il ait rien fait: mais est honteux quand on le louë, les yeux baissé à terre comme vne simple fille, il ne tient pas le Roy à son prisonnier ainçois le tient à Ferrant son maistre. Le Roy des nouuelles fut moult ioyeux & ce pensa bien que Dieu ne luy enuoyoit pas ce ieune homme que plus grand aide ne luy deust faire il fist sonner les cloches par toutes les Eglises de la ville & luy propre en personne la Royne sa fille toutes les dames & damoiselles & alloyent en regraciant Dieu de la bonne aduenture qui luy auoit donnee & pour entendre & sçauoir qu'elle chose le Turc feroit il retint le message de Ferrant assez long temps tant pour sçauoir s'il mettoit siege deuant sa place comme aussi pour attendre nouuelles des autres païs & royaumes ou il auoit enuoyé pour secours.

VOus pouuez assez sçauoir qu'en la chambre des dames furent tantost les dites nouuelles espandues que le messagier

ſagier de Ferrant auoit dites & racomptees moult bien au long toutes les vertuz du ieune eſcuyer bien autant ou plus que ledit meſſage n'en auoit dit: car vous cognoiſſez que les rapporteurs y mettent aucune choſe du leur. La Royne ſa fille toutes les dames & demoiſelles oyant recorder la treſparfaite beauté & vaillance de ce ieune filz vous pouez penſer que chacune endroit ſoy tant fuſt aage deſiroit de le voir, & n'eſtoit nul iour qu'entre eux n'en teniſſent & bien eſtoyent contens qu'il euſt du bien en luy: mais il y vouloient bien partir, & ainſi enuye ce commença à nourrir entre ces gens de la court & du Deſpourueu qui depuis fut bon: car pour valoir comme celuy ieune homme en armes chacun en doubla la moitie de ſa force qui tant de biens fiſt au royaume de Sicille qu'il en fut deſpuis honnoré.

*Comment le Roy de Sicille enuoya messagiers par tous les royaumes Chrestiens, pour leur faire sommation qu'il ce deschargeoit de sa conscience, & comment ilz arriuerent en France, Angleterre & Escosse, & la responce qu'ilz eurent.*

VOus auez bien ouy recorder cy arriere les messagers que le Roy de Sicille auoit enuoyé par les royaumes & que chacun messager auoit charge luy sommer ceste fois pour toutes, tous les Princes ou il alloyent pour la descharge du Roy leur maistre s'il n'estoit secouru prestement il tenoit son ame & son honneur enuers Dieu & le monde pour descharge des messaiges venuz enuers plusieurs Roys Chrestiens en especial deuers ceux de France, d'Angleterre & d'Escosse. Le Roy de France ayant memoire de son filz que n'agueres auoit perdu pesant en luy-mesmes que Dieu l'auoit fait pour ce qu'il ne luy faisoit nulle aide ne confort. Et à ceste cause luy auoit osté la chose au monde que plus aimoit, renouuella grand' partie de son dueil, & ce pensa qu'il estoit tant vieil & foible qu'il n'y pourroit

aller

aller : mais ce l'vn des Roys d'Anglererre ou d'Escosse y vouloient aller ou enuoyer aucuns de leurs filz il leur feroit aide de dix mille combattans, payez pour vn an. Le message du Roy de Sicille ayant la responce du Roy de France fut de luy tres-content & auoit pitié & compassion de son dueil : car mieux sembloit mort que vif, s'en partit de luy & s'en vint au royaume d'Angleterre ou il trouua le Roy auquel il exposa sa creance & luy dist la responce du Roy de France, lequel il auoit ainsi laissé desolé, & luy sembloit ce son filz fust encores par dela que de tresbon cœur luy eust baillé charge. Le Roy d'Angleterre oyant ce pensa fort en son cœur à ceste besongne accomplir & eut plusieurs consors & par plusieurs fois & apres meure deliberation il respondit au message en telle maniere, Ie cognois qu'entre les autres Roys & Princes Chrestiens suis plus fort de biens qu'à moy n'apartiēt, Ie luy vueil bien faire seruice non si grand qu'y suis tenu, Ie n'ay qu'vn seul filz pour tenir mon royaume apres ma mort pour rien ne luy enuoieroie. I'ay vrayement deux filles : mais ce n'est pas

chose qui me plaise pour tenir mō royaume apres ma mort toutefois ce vous trouüez quelque Roy ou quelque Prince qui vueille entreprēdre ce voiage ie luy aideray moult de ma puissāce. Et si mon frere & mon voisin le Roy d'Escosse qu'à trois filz le voloit entreprēdre i'y mettroie encores plus grand' aide& plus grand' peine que ie ne feroie en compaignie d'autruy. Et peut sembler qu'il le peut plus legierement faire que le Roy de France ne moy: car il à trois filz,& par ainsi il en peut bien enuoier l'vn s'il estoit contēt de le faire il seroit seul chief de ceste besongne qu'il luy seroit moult grand' gloire & honneur auec le seruice qu'il feroit à Dieu, le message & cheualier de Sicille oiāt les responses du Roy d'Angleterre ne sçauoit que respōdre. Car ces paroles luy sembloient assez raisōnables, adōc il s'en partit de luy & print son chemin vers Escosse& s'ē alla.

Et tant fist qu'en brief temps il y paruint, & trouua le Roy auquel il luy presenta ses lettres & dit toute sa creance & ce qu'il auoit trouué aux Roys de France & d'Angleterre. Le Roy d'Escosse pensa fort sut ceste besongne & luy sembla que chacun des Roys dessusdits luy baille-

roient le chappellet & cognoissoit assez qu'il auoit plus d'enfans maslespour y enuoyer que nul des autres, & pource que la matiere luy sembloit fort grande il ne respõdit pas de prime face: mais assez lõg temps y pensa & pour ceste causse enuoya assembler tous les estatz de son royaume, & eux venus deuers luy leur ouurit & declara tant par lettre comme de bouche ce que le cheualier de Sicille luy auoit apporté si n'auoit voulu faire quelque responce sans leur auis & consentement & donna congé d'y penser à chacun deux ou trois iours: car la matiere le valloit bien & leur assigna iournee pour reuenir ou il estoit depresent pour dire chacun son aduis ainsi ce departit le bon seigneur. Vous pouuez penser que chacun iour ce deuisoient ensemble de ceste matiere, & tant que par les parolles qu'ilz eurent ensemble furent tous instruitz qu'ilz deuoient respondre le iour vint qui leur estoit assigné deuers le Roy auquel il ordonnerent vn tresnotable cheualier pour faire la responce pour les trois estatz en general lequel cheualier apres les honneurs & reuerences faictes au Roy pour

 les

les estatz de ces païs dit ce qu'il s'ensuit.
Nous auõs tous messeigneurs qui cy sommes Princes, prelatz barons cheualiers escuyers & bonnes villes de ce royaume pensé sur ce qu'il pleust à vostre bõne grace nous ouïr touchant l'auertissemẽt que vous auiez eu du Roy de Sicille, lequel aduertissement touche grandemẽt nostre saincte foy Chrestienne la saluation de vostre ame & de vostre royaume. Et pour vous en donner conseil nous auons prins & eu meure deliberation & aduis ensemble telle que ie vous diray offrant enuers vous à la conclusion que nous y aduenturerons noz corps & partie de noz cheuāces nous cognoissans nostre souuerain seigneur que vous estes Roy creé, vous & tous autres pour la defence & regime de la chose publicque & consequemment pour garder & maintenir la foy. Et à ceste cause estes oingt & sacre & ce vous faillez à la garde defence & regime de la chose publicque de la foy vous allez hors des termes pourquoy vous estes creé nous cognoissons aussi l'ancienneté des Roys de France & d'Angleterre lesquelz n'ont nulz enfans en especial le Roy de France:
car

car il à perdu le ſien le Roy d'Angleterre n'en à qu'vn vous en auez trois dont vous estes moins excuſé qu'ilz ne ſont, chacun des deux vous offre bien ſeruice grand, il nous ſemble veu noſtre dignité les enfans que vous auez & les offres qu'on vous fait que par raiſon à voſtre honneur n'y pouuez prendre excuſance : mais deuez conclurre d'y enuoyer vn de meſſeigneurs vous enfans lequel vous plaira & pour ſçauoir à noſtre aduis nous cõcluons tous que l'aiſné y ſeroit plus propice : car il eſt le plus preſt aux armes que nul des autres & plus meur pour conduire vn grand fait & c'ainſi le vous plaiſt à faire nous vous faiſons les offres que vous auons diſt par auant. Et tel à la correctiõ de meſſeigners qui cy ſont preſens eſt leur eſt aduis en general lequel ilz m'on commandé & ordõné vous dire pour & au ſurplus en eſtre fait ainſi que voſtre maieſté royalle perſeuera & cognoiſtra que meilleure ſera à laquelle du tout ilz s'en raportent.

Le Roy d'Ecoſſe en oyant les parolles que ledict cheualier de par les trois eſtatz de ſon païs luy auoient eſté recordees, penſa moult fort en ceſte matiere & luy
ſembla

sembla que la chose luy touchoit fort ; à ceste cause remise à l'endemain enuiron deux heures apres midy, & ordonna bien à chacun qu'ilz fussent à ceste heure au lieu dont ilz partoient & ainsi chacun ce departit : mais le Roy qui à ceste matiere pensoit plus que nul autre. Car il luy sembloit que tant luy touchoit que plus n'en pouuoit, diligemment estudioit chacune heure en luy-mesmes quelle chose il feroit & consideroit que par les deux Roys de France & d'Angleterre ceste besongne estoit en partie mise sur luy. Et puis pensoit & aduisoit que les trois estatz de son royaume le remettroient sur luy pareillemẽt : parquoy pouuoit sembler que que comme contraint par honneur & ne pouuoit refuser à ce faire à ceste emprinse & y enuoier son filz, & puis apres les considerations de luy mesmes escriuoit au contraire en pensant ceste armee ne peut estre faicte n'accomplie sans grans mises & despens. Ie suis le moindre des Roys & la plus grand' despence tourne sur moy. Il faut considerer que prenez orez que i'aye arde bien grande & notable & si tresgrande qu'il n'est à estimer d'vn chacun

cun deux toutesfois faut il que des gens de mon païs, & royaume mon filz soit accompagné vienne la plus grande compagnie de luy, qui ne pourra estre sans grand faict & mision dõt de present ie suis à malaise. Auec ce si i'y enuoie mon filz aisne qui est la chose qui plus le Roy escriuoit en son courage, & ne sçauroit quel chemin il deuoit tenir il se leua au matin pour aller ouïr chanter messe moult grande & parfaicte deuotiõ cõme il auoit tousiours de coustume & recommandant son fait à Iesus-Christ nostre sauueur. Apres la messe ouïe comme tout ferme de ce qu'il deuoit faire apres disner à l'heure ordonnee entra en sa chambre ou les estatz estoient desia venuz le visaige & maniere assez triste & douloureuse. Luy la venu (apres silence commandée) parla à ses hommes, & subiectz en les remerciant bien à certes du bon vouloir qu'ilz auoient enuers luy. En loüant Dieu de bõ cœur que les estatz de son royaume estoiẽt de telle & si haute prodéce craignans & aimans Dieu cõme il voyoit par experience: car chacun deux à son pouuoir offroit seruice à nostre seigneur Iesus-Christ dont il estoit tant ioyeux

yeux que plus ne pouuoit & pareillement il sçauoit veritablement & cognoissoit la grand' amour naturelle que tous ceux de son sang & lignee auec le surplus de trois estatz dessusditz que l'aimoient de bonne amour pource que chacun deux vouloit & disoit l'honneur de luy & du royaume chacun disoit il ne se doit pas esbahir si ceste matiere ne va bien pres pour plusieurs raisons beaucoup de gens mesdisans pourroient dire regardes ce presumpteux Roy le moindre des trois, c'est assauoir de France & Angleterre de luy-mesmes entreprent ce voiage que les autres ont bien doute à entreprendre lesquelz ont tant de seigneurs notables de leur sang & lignee qu'assez legierement de plusieurs de leurs royaumes pourroiét trouuer chief souffisant. Ainsi la chose me pourra plus tourner à chargé que à loüer. ge ie considere d'autre costé que par les deux Roys dessusdictz est pres de toute la charge sur moy chacun d'eux me veut aider & vous mes amis parens, & subietz me conseillé d'entreprendre ce voiage & le bailler à mon filz aisné qui est la chose que plus i'aime offrez voz corps & voz
cheuan

cheuances pour me faire aide à ce haut fait entreprédre, & par ainsi si ie n'y auoie le courage de ce faire pourroie estre de tous estrangés & entre vous mesmes tenu homme de peu de foy & de lasché courage, & pource quelque chose qu'il me puise aduenir quelque fraits ou missions que i'y doye mettre esperãce plus entre vous qu'à nulz autres ie suis determiné ou concluz en me signant du signe de la Croix recommandant mon fait à mon createur de faire à mon filz entreprendre ce voiage : car ie n'ait filz que luy qui ne fust trop ieune s'il plaist à Dieu à qui seruir ie le metz il legardera. Et du surpl⁹ face à son plaisir ie luy supplie qu'il luy plaise prendre son seruice en gre & vous prie au surplus tous mes bons parens & amis que vous entretenez enuers moy vostre parolle tous les estatz assemblez oiant la responce du Roy eurent grãd ioye quand ilz apperceurent sa bonne voulõté, & chacun la main leuee promirent au Roy seruice de corps & de biens. Lors fut la chose parfaictement concluse & print iour du departir qui fut assez long, la conclusion ainsi prinse le messaige du Roy de Sicille fut

fut deliuré auquel on dist de bouche pour ce que par lettres on ne vouloit refcrire toute la voulonté du Roy d'Escosse & la conclusiõ qu'il auoit prinse auecques ces estatz ou cas que les Roys dessusditz luy facent aide.

---

*Comment apres le retour du messagier le Roy de Sicille manda à Ferrant qu'on luy amenast le Roy Fierabras & comment en luy admenant fut secouru & emmene par ces gens.*

LE cheualier de Sicille moult ioyeux s'en partit d'Escosse & print son chemin par vn Angleterre & par Frãce & racomta aux deux Roys que toute la prinse auoit esté en Escosse en leur suppliant treshumblemẽt que par eux ne faulsist ce sainct voiage estre mis sus il eut promesse des deux Roys que pour rien n'y faudroient : mais franchement entretiendroient ce qu'autrefois luy auoient dit. Le messagier aiant fait son deuoir comme dit est print son chemin deuers Sicille & arriua deuers le Roy, assez tost apres la venuê du messaige de Ferrant & racom-

te

téandit Roy son maistre tout son besongnement en la maniere cy dessus deuisee & vous pouez penser que le Turc n'estoit pas sans auoir messages & espies par tous les royaumes Chrestiens. La conclusion d'Escosse ne fut pas si tost sceuë en Sicille comme il le sceut & pource prestement deliura le message des gens de son frere qui est logé deuant Ferrant, & leur manda qu'ilz laissassent les logis & retournassent en leur garnissons : car il auoit ouy nouuelles pour lesquelles il n'estoit point determiné de mettre le siege pour l'heure. Et au regard de son frere il le r'auroit quand il pourroit & ne pouoit pour le present amender celte fortune, ainsi le logis ce departit deuant Ferrant & enuoya prestement Ferrant deuers le Roy dire ces nouuelles. Et vint celuy message deuers le Roy auãt que celuy qui par auant auoit esté enuoié fust deliuré du Roy. Ces nouuelles sçeuës le Roy leur manda que tel iour il auroit des gens pour venir au deuant de luy & admener le Roy Fierabras plus seurement ainsi qu'il fist: car au iour n'y eut point de faute & luy mandoit outre si faisoit toutes les dames & damoi-

feſſes qu'il n'oubliaſt pas ſon nouuel eſcuier duquel tant de biens auoient ouy recorder. Le meſſaige venu vers Ferrant vous pouez penſer que chacun deſiroit ſçauoir des nouuelles ce fuſt aſſez legierement ſçeu que Ferrant ne demeurroit gueres par dela.

CE venu à la cognoiſſance du Deſpourueu luy qui deſiroit ſur toutes choſes demeurer en lieu de frontieres pour eſproúurer ſon corps & ſa ieuneſſe & faire ce pourquoy il eſtoit party du ſon pere ce ſentant bien guery de toutes ces plaies & bleſſeures fiſt requeſte à ſon maiſtre qu'il luy pleuſt qu'il demeuraſt auec ſon frere : car n'entendoit oncques qu'il ne deuſt demeurer és frontieres : car pour eſtre hôme de court ne luy failloit point partir du lieu dont il eſtoit. Quand Ferrant entendit ſon nouuel eſcuier que deſia luy demandoit congé lequel il cognoiſſoit tel que nul ne ſi accomparoit, S'il fut corroucé ne fut pas merueilles & à peine peut il tenir maniere, & luy diſt, Comment Deſpourueu vous ai-ie amené de ſi loingtain païs pour m'abandonner, faites vous doute que ne trouuez aſſez à combat

combattre en ce païs ou que ie soie homme de si poure condition que de demeurer le pied au feu. I'ay bien intention de me trouuer plus souuent sur les ennemis que ne ferez en ceste place, & que souuent si vous estes auecques moy verrez des coups donner que si demeuriez par deça, & toutesfois si mon seruice vous desplaist dites le moy tout à vn mot & i'en feray ce que ie deuray. Le ieune filz treshonteux & desplaisant qu'il voioit son maistre courroucé à luy & qui nullement ne luy cuidoit desplaire pour demeurer auec son frere luy respõdit, monseigneur ie n'entendy oncques qu'en vous n'eut moult de vaillance ne pour ceste cause ay parlé de ma demeure: mais pour la doute que ne fussiez pas si souuent au hutin comme vostre frere pource qu'on dit que le Roy vous aime: & croit & par ainsi pensoie qu'il vous voulsist tenir aupres de luy vous sçauez qu'il n'est pas coustume de raison que les Roys & Princes chief de guerre soient tousiours és frontieres & pour ceste crainte veu que ie ne vis oncque rien ie craignoie que vostre demeure ne fust plus souuent deuers le Roy qu'ailleurs

sieurs, & partainsi me sembloit que desormais en auant ie ne pourroie au mestier d'armes gueres apprendre & voiés la cause qui m'a fait venir deuers vous si ie vous ay courroucé vueillez le moy pardonner. Car ie sçay Roy ne Prince tant que vous hanterez armes & la guerre pour qui ie vous abandonne : i'ay tant de biens & vaillances veu en vous que ie ne doute point que plus n'y puisse apprendre que mon courage me monte ou peut porter, Ferrant luy respondit mon enfant par faute de guerre trouuer ne me laisserez vous tant que ie viue : car il en y-a assez au royaume dont ie suis pour vostre vie & pour plus ieune que vous apres aiez plus grand paour de faillir que vous n'aiez que la guerre ne vous faille ainsi furent tous d'vn accord & le Roy enuoia ses gens au deuant de Ferrant lequel ilz trouuerent aux champs à tout le Roy Fierabras & s'en partit de son frere Oliuier & luy recommanda moult fort la place & la frontiere qu'il auoit en garde & cheuaucherent vn iour tout entier sans en auoir nul autre empeschement n'encombrement.

Vous pouez sçauoir que les gens du Roy

Roy Fierabras qui se doutoient de l'alleé de leur maistre qu'on ne l'emmenast deuers le Roy de Sicille faisant toute diligence d'enquerir de son departement & tant firent qu'ilz sçeurẽt par certain qu'il estoit party & que Ferrant l'emmenoit bien seurement, Aussi la puissance que contre luy estoit venuë ilz eurent aduis & conseil ensemble & dirent que la puissanse n'estoit pas si grande qui n'eussent grand honte de laisser leur maistre ainsi emmener & deuiserent eux tous ensemble que mieux valoit de mettre peine & grand' diligence pour le secourir, & resco urre quand ilz cuideroient estre à seureté qu'en lieu la ou il se doutassent & à c'este cause & aussi que la lune estoit belle, & clere si conclurent de partir au soleil couchant & faire si grand chemin celle nuictée que d'estre bien à leur aise au deuant de Ferrant & de sa compaignie, Ainsi fut fait deuant le point du iour paruindrent par chemins estranges au chemin ou Ferrant deuoit passer & d'aduenture en ce mesme lieu auoit assez pres du chemin en chacun costé vn bois, Ils firent deux embuches en chacun bosquet en

mirent vne, & firent monter gens sur les arbres pour veoir au long du chemin ou Ferrant deuoit venir & pouoient estre en tout le nombre de cinq mille à cinq cens combattans, Enuiron la compaignie de Ferrant auoit de l'ostel de gens du Roy de tous ses plus prochains seruiteurs le nombre de six mille six cens combattans ou plus lesquels auoient en celle nuitee en leurs logis auec Ferrant & le Roy Fierabras fait tresbõne chere, & fort auoient aduisé le Despourueu qui leur sembloit de corps & de façon beaucoup plus beau que le messaige ne leur auoit dit, Ilz desiroient fort de le voir en armes comme ilz firent plus brief qu'ilz cuidoient. Ilz se deuisoient ensemble à luy en tous ses propos & tout ce qu'ilz vouloient dire ils le trouuoient tant sage que chacun s'en esbahissoit. Le iour vint Ferrant qu'estoit sage cheualier de guerre merueilleusement dist à ses gens messeigneurs si le Roy nostre souuerain seigneur estoit prisonnier comme cestuy que nous menons & i'eusse sa puissance que noz ennemis ont, si ie vouloie rescourre nostre maistre i'aimeroie mieux le faire pres de sa marche

che que loing & vous vistes les raisons hier, nous cheuauchasmes armes, sallades en teste. Ie ne voy point au iourd'huy homme qui se charge d'harnois, Tant qu'à moy ie m'armeray comme ie fis hier. Plusieurs personnes dirët qu'il disoit vray aucuns n'en firent compte, il besongnoit bien au Despourueu d'estre tousiours armé : car il n'auoit point de varlet pour porter son harnois, Ferrant s'en partit du logis ou il auoit dormy la plus part de ses gens armez aucuns non qui le cōparirent & cheuaucha le chemin qu'il desiroit faire, enuiron tierce vindrët assez pres dont les embuches estoient, plusieurs gens de court qu'auoiët des leuriers cheuauchoiët à trauers champs pour trouuer les lieures & tant qu'il vindrent sur le trac de leurs ennemis, Prestement le firent sçauoir à Ferrant qui garde ne s'en donnoit : mais il estoit desia si pres que trop tard venoit pour y mettre remede il s'arresta tout quoy, & fist bailler bonne garde au Roy Fierabras & se mist en ordonnance de ce que peut faire. Les ennemis & les guetes qu'estoient sur les arbres racompterent aux deux embusches ce qu'ilz veoient lesquelz

quelz conclurent de saillir & rompre les Chrestiens, Ainsi fut fait & tout à vn faits & par deux costez coururent sus Ferrant & à sa compaignie, & selon la puissance de Ferrant il les recula puissammẽt: mais finablement n'eussent eu nulle duree ce n'eust esté la grand' vaillance & vertu du Despourueu qui tant d'armes fist à ce iour que chacun s'en esbahissoit, il abatoit hommes & cheuaux, nul cõtre ces coups n'auoit duree & tant estoit douté des ennemis que chacun s'en fuioit. Ainsi qu'il faisoit ces grands faits d'armes au dernier de luy par puissances & par armes grandes le Roy Fierabras fut rescoux de ces gens & baillé à vingt hommes qui prestement prindrẽt leur chemin à tirer vers leur place: Car desia par les faits du Despourueu estoient comme tous desconfits. Le Despourueu qui vaillammẽt ce combattoit ouït le cry & la noise en disant, le Roy Fiarabras est recouz, voiez le la ou il s'en va, Il tourne son visaige c'este part & voit que ia estoient alongez tresfort, il point son cheual des esperons & va apres le Roy le plustost qu'il peut, Aucuns des gens de Ferrant le poursuiuant iusques

au

au nombre de six qui tirerent apres luy & nul autre ne fut veu le Despourueu ce hasta tellement qu'en vne valee rataindit le Roy son prisonnier & ceux qui l'emmenoient si frappat parmi eux & tant fist d'armes que quatre ou cinq d'eux en occist auant que les six autres luy peussent venir à secours Lesquelz venus auec luy eut legierement desconfit le demourant. Et par ledict Despourueu son prisonnier reprins de sa main & pource qu'il se trouuerent tant lassez de courre & retaindre leurs ennemis il descendirent : car nul d'eux ne pouuoit plus nullement cheuaucher sans soy soulager.

Et pendant ce temps Ferrant qui estoit demoure maistre auant le partement de son escuier, trouua que le Roy son prisonnier estoit enuoie & le Despourueu son seruiteur perdu si fut dolent ce ne fait pas à demander non pas de la partie du Roy: mais de celle de son seruiteur par lequel Dieu nostre createur luy auoit donné deux si belles aduentures selon les sens de son corps : car moult sage estoit il sembloit mieux desespere que en son sens il maudissoit l'heure que nostre seigneur ne

 l'auoit

l'auoit fait à ce iour mourir tous ceux qui estoient en sa compagnie tantost cogneurent que le Despourueu n'y estoit pas à ce qu'il luy auoient veu faire & que par son corps ceste aduēture leur estoit aduenue & estoient en telle desplaisance que plus ne pouuoit estre entre gens qu'il estoiēt en ceste cōpagnie en ce grād dueil eux remettans ensemble regarderent le chemin par ou le Roy Fierabras auoit esté emmené qui estoit le droit chemin des ennemis & virent soudre six ou sept cheuaux il se remirent ensemble cuidans que ce fust nouuelle besongne & que ce fussent leurs ennemis qui tous venissent courre sus ilz enuoyerent aucuns courant au deuant lesquelz approcherent de si pres qu'il congneurent vraiement que c'estoiēt de leurs gens. Ilz vindrent à eux & prestement congneurent le Despourueu qui ramenoit le Roy Fierabras tant puissant que plus ne pouuoient. luy dirent ha ha tresnoble cheualier bien soiez vous venu vous reconfortez au iourd'huy la plus desolee & desconfortee compagnie que iamais fut veuë sur la terre. Laquelle par vous & voz faitz à tel honneur qui pardeça n'a

ça n'a esté veu l'heure soit benoiste de vostre veuuë hastiuement sans delait l'vn d'eux se partit & quād il vint deuant Ferrant à peine pouuoit il parler & adonc quand il peut parler il dist ainsi. Messeigneurs faictes bonne chere louë Dieu de bon cœur voyez cy le Despourueu sain & gaie qui par force & puissance vous ramaine le Roy Fierabras pēsez la ioie qu'il y eut entre celle compagnie quand la parolle fut ouïe, & pource ceste heure de Ferrant ne d'autre ny eut ordonnance tenue. Mais chacun qui mieux peut courre au deuant de luy courut, la presse y estoit si grand' que nul ne le pouuoit approucher Ferrant l'acolloit & baisoit, non pas seulement le visage c'il y eust peu aduenir: dont le pauure ieune homme estoit tant honteux & tant esbahy qu'il ne sçauoit tenir maniere Ferrant qui le vit en cest estat luy dist mon bel amy ne soiez point honteux de receuoir l'honneur lequel vous estés desirant d'acquerir le iour que ie vous y vi fut la meilleure iournee que ieuz oncques. Or regardez mon ami ce ie vous auoie point menti auez vous failli à ce commencement de trouuer aucunes

eunes aduentures auec moy vous estoit il besoingpour ceste cause demourer auec mõ frere ce ainsi fust aduenu auiourd'huy estoit aduenu la plus piteuse aduenture qu'il aduint oncques en Sicille que par vn seul corps est venue à bon chef.

Et quand chacun endroit soy disoit au Despourueu tant de belles parolles qu'il ne sçauoit que respondre : mais comme tout honteux il ce mettoit entre les autres le plus qu'il pouuoit pour acheuer toutes les parolles il rendit le Roy Fierabras son prisonnier en la main de son maistre la chose ainsi aduenue est grand' ioye recouuree s'en partirent tous ensemble pour prendre leur chemin pour leur en aller en tresbõne ordonnance : car la iournee les aprenoit & disoit chacũ que Ferrant estoit vn tressage & noble cheualier & que bien leur auoit dit ce qu'il leur estoit aduenu depuis ce iour en auant ne trouuerent nulle rencontre ou empesche qui leur feist destourbier en leur voiage, & tant firent qu'en assez brief temps arriuerent & paruindrent deuers le Roy: mais ainçois leur venue plusieurs qu'estoient allez retenir le logis aussi aucuns allez

allez retenir le logis aussi aucuns Roys d'armes poursuiuās qui à ceste besongne estoient hastiuement allez deuers le Roy & luy auoient comte toute la verité & la maniere de ceste besongne, croiés que le Roy fut tres ioyeux q̄ plus ne peut merueilleusement s'esbahissoit de la prouësse & les grans vertus qu'il ouït dire chacū iour estre en ce ieune hōme le Despourueu tant le desiroit à veoir que plus ne pouuoit bien luy sembloit que c'estoit aucun signe que Dieu le vouloit recouurer: car les œuures qu'il oioit recorder de luy sembloient estre non faizables à corps humain. Si le Roy estoit en c'est estat si estoyent tous les cheualiers & escuiers, dames & damoiselles, & la belle fille gēte Yolāte fille du Roy qu'en tout estoit honneste & preudefemme, quād aucunes fois oioit parler des biens que au corps de ieune filz estoient trop ce delectoit & y prenoit tant grād plaisir que c'estoit merueilles & luy sembloit à son entendement que telle prouësse ne pouuoit estre en homme de petit estat aussi bien sçauoit q̄ sans grand' nourriture & auoir esté en haute maison ne pouuoit sçauoir les biens & honneurs

qu'il

qu'il sçauoit des lors en son courage à ce quelle oyoit dire eust bië voulu qu'il eust esté de tel lieu que pour l'auoir nonobstãt qu'oncques iour de sa vie n'auoit esté amoureuse & tant qu'elle vesquit demoura ainsi fors tãt qu'on voit aucunesfois plus voulentiers vn qu'autre en tout honneur.

*Comment Ferrãt & le Despourueu amenerent le Roy Fierabras leur prisonnier & le presenterent au Roy dont il fist moult grand ioye & du recueil que le Roy fist au Despourueu & comment la fille du la belle Yolente luy changea son nom.*

AInsi chacun endroit soy parloit de luy par tout tant la ville comme dedans la court & dés grans biens & vaillance du Despourueu pendant le temps Ferrant & sa compagnie arriuerent en la ville à l'encontre de sa venue les rues de la ville estoient si plaines de gens qu'à peine y pouuoit on passer chacun desiroit à voir Ferrant qui si hautement auoit besongné par deux fois apres son retour d'Espaigne & desiroient fort chacun endroit soy de

voir

voir leurs amys qu'à ceste derniere besongne auoient esté, & pareillement desiroiét à voir le Roy Fierabras & les autres prisonniers si faisoient ilz le Despourueu duquel auoient ouy dire tant de bien ainsi les maisons estoyent toute chargees de gens encores y auoit vn autre raison : car passé long temps n'auoient eu nulle bonne aduenture fors tousiours pertes & grãs dommages si leur tournoit à plus grand' ioye les deux iournees dessusdictes ainsi Ferrant à moult grand' peine passant parmy le peuple vint à son hostel auquel il fist descendre le Roy Fierabras & toutes ses gens: car il desiroit soy heberger & aller deuers le Roy, & luy mener son prisonnier & de ce aduertit toutes ces gens, afin que chacun s'apprestast. Assez tost apres ilz furent tous prestz & vindrent deuers leurs maistre qui se partit quand il se vit accompagné pour aller deuers le Roy son maistre qui desia l'attendoit & estoit à la grand' salle du palays qui estoit si pleine qu'apeines y pouuoit-on, & pour mieux voir Ferrant & ses gens aussi le Roy son prisonnier plusieurs estoient montez sur tables, bãcz, fenestres, tant que tout estoit

char

charge parmy la ville auoit si grand presse que Ferrant mist pres d'vn grant quart d'heure auant qu'il peust venir à la salle ou le Roy estoit, & tant fist que à grand peine peut venir à l'huis de la salle On rõpit la presse deuant luy nonobstant quelle fust bien estroicte il marcha & mist le Roy son prisonnier deuant luy auquel il monstra le Roy de Sicille, le Roy perceuant le Roy Fierabras nonobstant qu'il fust son prisonnier toutesfois pour l'honneur de luy marcha auãt & osta son chapperon & le print par la main.

Le Roy Fierabras soy voiant prisonnier à la volonté du Roy de Sicille luy fist tresgrand honneur: car pour lors il estoit son subiect. Eux deux mains approcherẽt le banc & puis fut appellé Ferrant & deuiserent les deux Roys & ledict Ferrant bien peu toutesfois le Roy de Sicille desiroit sur toutes riens à voir le Despourueu & regardoit par tout le cognoistre: mais le ieune filz qui de sa condition estoit hon toux & tant humble que plus ne pouuoit c'estoit mis derriere les autres, & comme des derniers le Roy qui ne le pouuoit nullement cognoistre ne voir il dist à Ferrant

ou est

ou est vostre nouuel seruiteur qui est Fran-çois comment ne luy faites vous moult grand honneur & reuerence, ne le vaut il pas à ce que i'ay ouy dire, si fait autant que fait homme qui soit en ceste salle sans nulz excepter : car ie le desire fort à voir & ay bien intention de luy faire honneur, & le remunerer selon mon pouoir. Le Roy Fierabras qu'ainsi ouït le Roy de Sicille parler luy en sceust moult grand gré, & dist par ma loy il le vault, & pleust aux dieux que i'eusse vn tel seruiteur qui tenist la loy que ie tiens, & ie le d'eusse tenir compaignon tout le temps de ma vie à tout ce que i'ay vaillant. Et qu'aussi bien fust ilz Roy de mon royaume que moy-mesmes les choses que ie luy ay veu faire son incroiables, ie suis son prisonnier par deux fois & nonobstant que par luy soye en ce dangier toutesfois c'est vn des hommes viuans que i'aime le mieux, & ne me pourroye nullement saouller d'e-stre en sa compaignie.

Le Roy de Sicille dist a Ferrant qu'il appellast le Despourueu, & Ferrant le fist ainsi. Quand le Despourueu se ouït ap-peller luy qu'estoit comme des derniers

deuint tout vermeil d'honte que tant de gens l'aduisoient il vint deuers le Roy qui moult ioyeux en fut, & voulontiers le veit venir & se mit à genoux, & le salua ainsi que bien faire le sçauoit : car tout honneur estoit en luy, Le Roy le print par la main & le fist leuer & le regardoit tant ententiuement que merueilles & plus le regardoit & plus estoit esmerueillé de sa grand' beauté il deuisa auec luy aussi fist le Roy Fierabras, & en toutes ses deuises le trouuoient tel & si bien respondant qu'on n'eust sçeu qu'amender, Et plaisoit plus son fait au Roy de Sicille & à tous ceux qui le voyoient, & y tenoient plus de vertuz qu'on ne leur en auoit raporté, Il estoit fort regardé de tous ceux de la salle, chacun prioit pour luy que Dieu par sa grace le voussit maintenir & garder pource que le Roy Fierabras estoit deuers le Roy de Sicille, assez brief on les fist departir. Et chargea le Roy de Sicille à Ferrant son Seneschal qui le ramenast & apres disner reuint vers luy, & admenast le Despourueu si iroit voir la Royne & les dames & damoiselles. Le Roy Fierabras s'en partit & Ferrant en sa compaignie,

gnie, Le Despourueu print congé du Roy & s'en alla auec son maistre, ainsi la presse se desrompit, & s'en alla chacun en son hostel en parlant tout le iour de la beauté & gracieuseté du Despourueu: mais ceux qui l'auoient veuë en l'estourdisoiét bien que sa beauté & gracieuseté ne faisoient rien à sa vaillance aucuns si respondirent que doncques passeroit il tout le monde: car à sa beauté nul ne peut accomparer. Le Roy apres que l'assemblée fut departie fist mettre les tables pour disner, auecques luy disna la Royne & sa fille & pouez croire que ce disner & au long de la salle on ne tenoit parole que du Despourueu. La Royne & la belle Yolante & toutes les dames & damoiselles le desiroient tant à voir, veu ce qu'elles en ouirent dire generalement que le disner leur sembloit trop long & disoient, bien est heureux Ferrant le Seneschal à qui Dieu a enuoié c'est homme. Par luy est auiourd'huy fort honnoré, & plus renommé que cheualier de ce royaume, Si i'estoie le Roy i'auroie le Despourueu de mon hostel: car il n'à point de si bon thresor. Ferrant ce doutoit assez qu'ainsi le Roy ne fust conseillé,

il n'est rien au monde que tant cremoit ne chose que plus le peust courroucer & pource alla apres disner qu'il allast deuers le Roy, & la Royne, il print le Despourueu par la main & l'emmena en sa chambre seul à seul, & luy dit. Mon tresdoux amy & mon enfant le Roy vous à auiourd'huy fait moult grand honneur, i'en suis tresmoult ioieux : car il ne vous en peut trop faire toutefois i'ay doute que par enuie q̃ par tout regne, le Roy ne soit enhorté de vous vouloir auoir en sa maison, Si ainsi estoit & que vous fussiez en voulõté d'y aller & me laisser, plus grãd desplaisir ne me pourroit aduenir : mais ie cõsidere que bien souuent quand aucuns par autruy viennent en honneur souuent abandonnent ceux par qui il y viennent pour prendre plus haut seruice laquelle chose considere ce que i'ay veu en vous iusques à present le cœur ne me peut iuger que vous le voulsissiez faire: car en vous à trop de bonté ie sçay bien que vous n'estes pas de retenuë telle qu'à vous appartient & pource vous ottroy que de ce iour en auant vous aiez d'ordonnance quatre cheuaux voire six ce voulez : car tant qu'il vous

vous plaira demeurer auecques moy vous partirez à mes biens comme mon filz si aucun en auoie, & ce d'aduenture Dieu ne m'en enuoie nulz ie vous feray mon heritier, rendant graces à Dieu d'auoir vn tel successeur.

Le Despourueu moult humblement remercia son maistre & luy promist seruice & obeissanse à son pouoir sans auoir pensee, ne nulle voulonté de querir nul autre maistre, tant que seruir le voudroit & que son maistre viuoit. Et de ce à la requeste de Ferrant luy promist sa foy laquelle foy baille il fut baillee, il fut plus asseuré que toutes les obligatiõs du monde, Assez tost apres s'en partit Ferrant de son hostel pour aller deuers le Roy & saluer la Royne sa fille & les autres dames que pieça n'auoit veuës. Et emmena auecques luy le Despourueu qu'en son couraige fort desiroit de voir sa fille du Roy, laquelle de beauté bonté & toutes taches estoit renommee par le monde, il s'ordonna le plus gentement qu'il peut aller auecques son maistre, & si bien à point vindrent que le Roy estoit prestement leué de table & estoyẽt encore tou-

tes les dames deuers luy. La presse n'estoit pas si grãde qu'elle auoit esté du matin. Et pource pouoit-on plus aise veoir Ferrant & sa compaignie, le Despourueu pour la grand' humilité de luy n'estoit pas des premiers dont tresdurement son bon maistre en fut desplaisant : car à son pouoir il le vouloit auancer, le Roy le recueillit moult liément, apres qu'il eut salué le Roy il print son nouueau seruiteur le Despourueu par la main & le mena voir la Royne en luy disant, Ma dame voyez cy vn gentil Frãçois que ie vous admene, Si sa beauté n'est raisonnable, sa vaillance la recompense. Par luy & son bienfait à le Roy le frere du Turc en sa prison, A moy n'en doit estre attribué honneur ne los: mais à Dieu & à cest escuyer. Et pource ma dame ie le vous presente, affin que de vostre grace vous en plaise prendre cognoissance, elle respondit à Ferrãt. Certes Senechal grand temps y à que ie ne vy si beau present ie le voy voulontiers. Et auiourd'huy qu'il à esté deuers monseigneur le Roy ie n'ay point veu que generalemẽt il n'ait esté voulontiers de tous veu. Il soit le tresbien venu ie le verray & festoie

festoieray plus à loisir ce Dieu plaist. Et vous prie que souuent le menez ou enuoiez esbattre auec ma fille & les ieunes dames & damoiselles de ceans. Il faut de tous poincts essaier s'entre vous dames & damoiselles est tel qu'il est entre vous. Et s'il ne sçait pas bien sa maniere ie croy qu'en brief l'aura aprins : voulontiers dit on que gens de guerre ne sont pas voulontiers damerez.

Et le Despourueu respondit ma dame ie vous mercië moult humblement. Bien le vous vueil aduertir, que de la guerre ie n'en sçay rien ne n'en ay apprins sinon ce que mon maistre qui present est ma apprins & mon monstré : Car oncques en ma vie n'y fus qu'en sa compaignie en laquelle on peut apprendre moult, ennuit de vespre ie luy vey penser & dire ce que lendemain aduint, Ferrant luy respondit par ma foy beau filz se vous estes aussi legier d'apprendre vostre contenance entre les dames que vous auez esté d'apprendre le mestier d'armes, en brief en serez meilleur maistre que ceux qui vous apprendront, comme vous estes de moy en la guerre. La Royne ce print à rire &

dist ie croy que desormais il y seroit mieux venu que vous, pource que ieunesse demande son pareil apres ces deuilles Ferrant le fist leuer & l'emmena saluer celle belle fille Yolante, que le Despourueu desiroit tant à voir, il n'y alla pas enuis: mais tres-voulontiers. Et quand il vit la grand' beauté qu'en elle estoit, il se pensa en son couraige que rien n'estoit de ce qu'il en auoit ouy dire, au regard de ce qu'il voyoit, il la salua bien humblement. Et la belle fille le print par la main & luy dist. Mon tresdoux amy vous soiez le tresbien venu, certes à ce que ie voy vous auez nom le Surnommé: car vous n'estes pas despourueu de beauté n'y de toutes autres conditions comme i'ay ouy dire si me semble que ce nom vous fut donné à moult grand tort & me semble aussi que les faits de monseigneur mon pere en sont mieux pourueuz & plus grandement que par auant, Dieu par sa grace vous à ceans admené. La Royne & Ferrant & ceux qui oyoient ces parolles commencerent derechief à rire & leur sembla que gracieusement auoit parlé à ceste ieune damoiselle. Et depuis ce iour en auant ce nom

luy fut donné qui chacun iour multiplia, pource qu'ē toutes manieres on l'essayoit, & plus estoit essayé & plus le trouuoit on pourueu de toutes choses qu'à homme noble appartiennent.

En aucune espace de temps en attendant la venue du filz du Roy d'Escosse seiourna Ferrant en sa compagnie auec le Roy pour la nouuellete du secours qu'ilz attendoient des Roys de France d'Escosse & d'Angleterre, Et pendant la demeure de Ferrant souuētesfois & vn chacun iour le Despourueu qui maintenant ce nomme surnommé par le nom que la fille du Roy luy à donné : Songneusement alloit voir les dames & damoiselles, en especial la Royne & sa fille il y estoit tres-ioyeusement receu & chacun iour estoit esprouué, en dances, & en chanter en ieu deschez en deuises & en toutes choses que les dames peuuent penser qu'il soit ceant à noble homme de faire : mais en toutes choses passoit tous ceux qui estoient presens le Roy pour l'essaier fist faire ioustes & tournois nul ne faisoit si biē que luy à barres à la paume, à larc, getter la barre ne trouuoit son maistre ne son pair à beau-

coup pres & tant qu'en toutes choses on le tenoit leslite & passé tout de tous les autres & ainsi ce passa vn espace de temps il ennuioit assez au Despourueu que aucune guerre ou fait d'armes ny auoit pour ce qu'il n'estoit pas parti de la maison de son pere par faute de dames & damoiselles à platé. Combien que nulle n'en y eust que tant luy pleust que la belle Yolante: mais il estoit parti seulement pour faire seruice à Dieu de son corps en la guerre qui estoit en turquie & ce n'eust esté ce que bien sçauoit que l'armee d'Escosse ce mettoit sus quelq̃ aise qu'il eust il n'eust pas esté content de ce iour, nous lairrons à parler vn peu du Roy de Sicille de la Royne & de toute sa court & vous parlerons de l'armee d'Escosse.

---

*Comment les Roys de France & d'Angleterre enuoyerent aide au Roy d'Escosse pour aller au secours du Roy de Sicille, & comment Dauid filz du Roy d'Escosse y alla & fut chef de larmee & vindrent arriuer deuãt le port de gaiette ou estoit le Turc.*

LA conclusion ainsi prinse que vous auez ouy le roy d'Escosse qui sçauoit toutes ces nouelles enuoia à tous les roys de france & aussi d'Angleterre & leurs escriuit sur leur esperance & ce qu'ilz auoient respondu ou cheualier de Sicille qu'il auoit conclud d'enuoyer au seruice de Dieu ou au secours de Sicille Dauid son aisné fils.

Bien sçauoient lesdicts deux Rois que en luy n'estoit pas trouué le nombre de gens assez suffisans que pour faire ledict secours ne auecques ce la finance qu'à ce faire conuenoit. Et pource il leur prioit bien à certes que chacun d'eux luy voulsist acertener quel aide & secours ils voudroyent faire à Dieu au Roy de Sicille & à sondit fils à fin que sur ce auoir aduis & bien les aduertissoit que sans leurs ayde il tenoit sa conclusion. Maints notables cheualiers & messaigiers furent enuoyez deuers les deux rois, & la chose espanduë & publie par tout le royaume d'Escosse. Il ne fait pas à doubter q̃ Dauid d'Escosse qui ceste charge deuoit auoir quãd il sçeut la nouuelle qu'il ne fust en la plus grãde ioye qu'oncques mais auoit esté & disoit à ses

compa

cõpagnons fils de Princes q̃ ieunes enfans auoyent esté nourris auecques luy, & pareillement en y auoit des fils des grans barons. Mes amis quelle grace deuons nous à Dieu qui en haute fleur de ieunesse nous donne ceste aduenture. Dauid estoit beau fils & ieune assez de pareil aage du Despourueu bien conditionné comme a fils de Roy appartiẽt & bien le monstra comme pourrez ouïr cy apres s'il vous plaist si auant lire. Riens n'estoit tant desplaisant au Roy que sa briefue allee: car c'estoit le iour au monde que plus cremoit & bien y auoit cause: car il ne vesquit oncques gueres depuis. Toutesfois le veit il auãt qu'il mourust. Car il attendoit aucunes nouuelles des Rois de France & d'Angleterre cõme i'ay dit cy deuant. Pendant le temps faisoit toutes ces apprestes prouisions & ordonnances pour son fils, & les faisoit si hautes & si presomptueuses qu'en Escosse n'auoit point esté fait le pareil, pareillemẽt tous les princes barons & cheualiers s'habilloyent ou faisoyent habiller leurs enfans pour aller en ceste armee laquelle ils desiroyent estre briefue veu la conclusion prinse. Plusieurs anciẽs cheualiers estoiẽt

fermes

fermes & conclus du demourant de leur vie aduenturer en ce voiage ainsi qu'ils firent, & ce tenoient bienheureux de faire en leur temps leur dernier voiage & finer leurs iours & le demourant de leurs vies en si hautes entreprinses pour le corps & pour l'ame.

Les messaigiers qui deuers les deux Rois allerent exploicterent tant que chacun d'eux vint à sa change. Celuy qui arriua deuers le roy de France fist bien son messaige & à droit, & ne luy oublia pas à remonstrer la responce que ledict roy luy auoit faicte au cheualier de Sicille. Et que sur ceste fiance le roy son maistre s'estoit determiné d'y enuoyer son fils & non autrement. Le roy de France sachant de verité auoit dit icelles paroles au cheualier de Sicille pour son honneur n'eust nullement voulu aller au contraire : & pource par grande deliberation de conseil & ordonnãce y enuoier son cõnestable à tout dix mille combatans qui estoit tel qu'il auoit dit au cheualier de Sicille, en luy certifiant que au iour que le roy d'Escosse auoit prins il n'y auoit de son costé nulle de faute, & ainsi se departit le messaigier qui

honor

honorablement fuſt receu & eut mout de grans dons. Or venons à celuy d'Angleterre qui ſemblablement en ſubſtance declara ſa charge comme auoit fait celuy qui eſtoit allé en France. Le Roy d'Angleterre oyant les paroles du meſſaigier du royaume d'Eſcoſſe & qu'il voyoit s'il ne bailloit aucun ſecours & ainſi que dit auoit ſur luy en demouroit la charge apres qu'il eu beaucoup pẽſé en ceſte matiere, & pluſieurs fois mis en conſeil conclud d'y enuoyer ſon admiral & luy bailla le nombre de bien ſix mille combatans. Promettant par ſa foy qu'au iour que le Roy d'Eſcoſſe luy auoit mandé ny auroit nulle n'aucune faute. Et ainſi deliura le meſſaigier & luy fiſt faire dons honnorables & defrayer par ſon royaume les deux meſſaigiers chacun en chemin ſe miſt à la voye & tant firent qu'en brief temps l'vn apres l'autre reuindrent deuers le Roy leur ſeigneur auſquels ils reſpondirent comme ils auoyent beſongné. Ces nouuelles ouyes le Roy d'Eſcoſſe apperçeut bien que nul retardement n'y auoit de l'allee de ſon fils ſi fiſt à toute diligence faire ſon appareil. Et qui euſt veu par tout le royaume d'Eſcoſſe

cosse chacun endroit soy de bon couraige appareillé, nul n'est qui plaisir n'y print & tant que point de faut n'y eust qu'au iour que le Roy d'Escosse auoit dit au cheualier de Sicile l'armee ne fut preste à partir lors chacun des Rois endroit soy tindrent promesse. Merueilleuse chose & grande beauté estoit de veoir les trois compagnies ensemble que pour l'honneur du Roy d'Escosse se tenoient en seule obeïssance de Dauid son fils. Bien sçauoit le Despourueu que le Roy son pere y enuoyoit de ses gens & à ceste cause estoit à grand marrisson comment d'eux se faisoit descongnoistre pource que à son pouuoir ne vouloit point estre congneu. Or vint le iour de l'assemblee des puissances de trois Rois qui toute se fist en Escosse au port de Oly, auquel lieu d'Oly toute la puissance de la ville qui sailloit au port & apres ce que les vaisseaux furẽt partis & q̃ chacun y eut mis viures & harnois selon leur estat ils prindrẽt congé du Roy, lequel ne peut oncques parler, en especial à son fils, ains le faillit soustenir ou il fut cheu & le faillit porter en vne chãbre,
car il

car il estoit tellement atourné qu'il sembloit mieux mort que vif tout ceux qui demouroyent, & qui leurs amis voyent en aller auoyent telle douleur que le Roy ne pouuoit cõforter, car chacun endroit soy estoit transsi. Ceux qui se partoyent n'auoyent nulle douleur sinon que du desplaisir qu'ils voyent que leurs amis en prenoyent le Roy auoit recommandé son fils au conte du glas & au conte de bouchant qui saiges cheualiers & congnoissans en guerre estoyent & leur auoit bien dit auãt leur partement mes amis & cousins mets en vostre main & garde la chose au monde que plus i'ayme ie le recommande en la garde de Dieu ou ie l'enuoye & en la vostre, mais au dire à Dieu ne leur peut riens dire. Quand chacun fut en son basteau, les voilles furent leuees & tirees à mont, le vent si bouta que du port les fist departir. Le peuple & tous ceux qui estoyent sur le riuage les commandoyent à Dieu, & furent vne sepmaine entiere à faire belles processions generales par tout le royaume. las ceste grãde & notable armee porta peu de prouffit à la Chrestienté dont ce fut pitié & dommage, il faut penser

penser que Dieu fait tout pour le mieux & que par aduenture ceux qu'alloient en son seruice n'y alloient pas comme il deuoient, Ie remets ces choses en la cognissance de nostre seigneur Iesus-Christ.

Du partement de ceste haute & grande armee estoit plainement informé. Le grand villain Turc, & pareillemét le Roy de Sicille: mais de tout le royaume de Sicille n'auoit vn seul homme du païs auecques l'armee. Le Turc par tous les portz lesquels ils tenoit presque tous auoit gens pour luy faire sçauoir nouuelles & ce tenoit aux champs bien pres des portz où il pensoient qu'ilz pourroient arriuer pour prendre terre, & auoit toute son armee la plus grande qu'il pouuoit auecques luy. Luy estant aux champs assez brief luy vindrent certaines nouuelles qu'on voyoit les nauires des Chrestiens pour venir prédre terre au port de Gayette. Le Turc oiant ces nouuelles tira ceste part toute son armee, & menuë artellerie auec, & se rengea luy & ses gens sur le riuage. Et assura ses canons & couleurines pour deffendre, & destourber la descendue des Chrestiens, & ainsi les attendoit Dauid d'Es-

cosse à toute la compaignie approucherent le port & poursuiuirent leurs ennemis en voulonté de destourber la descendue pource qu'il estoit tard, & qu'il ne cognoissoient la condition du port ilz eurét conseil d'ancrer pour le lendemain au matin & mieux cognoistre qu'elle chose il auroient à faire & ainsi le firét que vous auez ouy. Et la s'y faisoit pour telle heure beau temps & clair qui lors eust ouy en la nauire des Chrestiens trompettes & clerons, menestriers, tabourins, ce sembloit vn lieu de ioye. Ces banieres & penons armoier sur le port des bateaux venteler. Ceux qui le voyoient & oyoient de terre au beau soleil qui faisoit leur sembloit bien la plus grand' richesse qu'ilz eussent oncques veuë. Nöz bons Chrestiens ne cuidoient iamais voir l'heure qu'ilz eussent auoir affaire à leurs ennemis. Deuers les vespres eussiez vous veu mettre fallots sur les vaisseaux & faire telle clarté qu'il sembloit que Dieu fust descendu en lost du Turc sur la terre furent alumez plusieurs feuz, & à celle heure telz sons de tabours ouys, mieux sembloit que ce fust enfer qu'autre chose. Apres

ces

ces choses ainsi deuenuës Dauid d'Escosse manda le connestable de France & l'admiral d'Angleterre, & le plus qu'il peut des notables cheualiers & escuiers en leurs priant que chacun voussist aduiser & conseiller qu'elle chose estoit de faire. Apres plusieurs paroles, & deuises la conclusion du conseil se porta en telle maniere qu'on prendroit iusques à vingt ou trente galiottres des plus legieres qui fussent en toute l'armee & les feroit-on fort garnir de canons & serpentines & autres habillemens, & s'en iroient coustoiant les terres pour voir la maniere de la defence & aussi vn peu cognoistre la maniere des ennemis. Et sembloit que ce fait on pourroit plus seurement conseiller qu'elle chose il estoit de faire & estoit leur aduis qu'en chacune galliotte y eust vn notable cheualier ou escuier cognoissant & aiant vsé le mestier d'armes. Et conseil fut creu & chacun capitaine qui eut charge d'ordonner ces gens le firent & tant qu'à l'heure dite chacun fut prest & fut comme rentés à l'heure qu'on sonne le disner affin que chacun eust mieux loisir de soy aprester, les galiottes ou bar-

quettes furent bien plaines & pouez croire que chacun n'y alla pas qui voulut pour la grande voulonté & desir que chacun auoit de bien faire & le grand nombre des nobles hommes qu'estoient en ceste armee.

Et quand ilz furent tous bien assemblez ilz s'en partirent de la grande nauire & puis s'espandirent en plusieurs lieux tirant vers le riuaige. Les Turcs voyant ceste compaignie tirant vers eux cuiderent veritablement que chacun venist pour descendre & prendre terre, Ilz ce ietterent sur la riue au plus pres qu'ilz peurent de l'eau tendans de leur destourber leur entreprinse, dont ilz firent follie : car les galliottes les approucherent de si pres qu'ilz tirerent tous à vne fois dedans eux de toute leur artillerie, Tant canons, serpentines, colleurines, arbalestres, arcz, comme pres que le iect de deux pierres. Car les barquettes aloient à bien peu d'eau: & ilz estoient droict sur le port bien pres du bord, à ceste premiere emprainte & besongne y eut plusieurs, & grand foison des Turcs morts & naurez & de bien grands seigneurs : car les plus notables

bles desiroient à estre tousiours deuant, Plusieurs bannieres & penons y eut du traict ruez par terre, Finablement en ce iour porterent merueilleux dommaige au Turc & à ces gens. Et sans guerre de perte reuindrẽt sains & saufz, aux grands vaisseaux qu'estoient ancrez deuant le port, Bien aduiserent la conduite en maniere de leurs ennemis & chacun endroit soy y mist la plus grand' peine qu'il peut, Et en especial ceux qu'y estoient commis, Et enuiron l'heure de souper chacun fut retourné à son vaisseau. Tout ce que fait y auroit esté auoient bien veu ceux de la grosse armee: Car la grosse nauire n'estoit pas si lointaine du port, que moult legierement ne la puissent bien voir. Et sembloit bien à ceux qu'y estoient demeurez que ceux qui auoient la charge de conduire & mener les galiottes s'estoient bien & moult honnorablement tenus & gouuernez. Dauid d'Escosse le connestable de Frãce, l'admiral d'Angleterre manderent leurs gens venir au bateau de Dauid d'Escosse pour racompter ce qu'ilz auoient veu lesquelz assez tost y vindrent apres & recorderent tout en general que

la compaignie des Turcs qu'ilz auoient veu en terre estoit moult grande. Et leur sembloit que veu le grand traict que sur eux venoit, il auoiét monstré ce iour tresgrande voulonté. A tous generalement sembloit ce la grande nauire pouoit approucher comme les petites que legiere chose seroit de prendre terre: mais à leur aduis s'ilz vouloient ainsi demeurer qu'ilz auoient fait, veu la grand'iniquité qu'estoit à ceste armee impossible estoit de faire la descendde, Pource estoit bien d'y penser: car la compaignie qui la estoit de par les trois Roys n'estoit pas ainsi à aduenturer & trop pouoit toucher tant pour le bien de la Chrestienté comme pour le bien desdits royaumes. Dauid d'Escosse & tous les autres seigneurs oyans ce rapport ne sçeurent que dire. Ilz dirent & cóclurent qu'vn chacun y pensast & que lendemain au point du iour, apres la messe ouye chacun d'eux retournast deuers Dauid d'Escosse ou ilz estoient de present & que chacun pensast sur ceste matiere pour alors en dire leur opinion. Ainsi sur ce fait chacun alla soupper & reposer. Nous reuenons au Turc & à ces gens qu'assez es-



mer

merueillez furẽt de la maniere des Chrestiens: Car moult y auoient perdu.

Apres le departement des galiottes le Turc manda tous ces gens pour auoir conseil & aduis pour sçauoir qu'il estoit de faire. S'il deuoit laisser les Chrestiens prendre terre ou la defendre. Il voioit clerement que si les Chrestiẽs continuoiẽt en ce qu'ilz auoient fait le iour deuant ilz n'y pourroient gaigner mais tousiours perdre. Si pria à chacun bien à certes qu'ilz le voussissent conseiller & dire qu'il estoit bon de faire. Apres ceste parolle demanda son aduis à icelluy de ces gẽs qui mieux luy sembloit homme pour tel cas conseiller sans ce qu'il regardast à grandeur ou lignage des persõnes, & estoit ce cheualier nommé Balthazar. Lequel en son temps il auoit usé sa vie en guerres tant sur Chrestiens comme sur Turcs, lequel Balthazar apres plusieurs excusatiõs qu'il mist sur les autres disant qu'il n'estoit pas idoine ne suffisant pour parler deuãt eux. Quand il vit qu'il ne pouoit estre excusé dist en telle maniere, Sire vous estes mal adressé a moy à vostre correction : mais puis qu'il vous plaist que ie parle & que

 mon

mon excusance n'a lieu, ie diray à correction ce qu'il me semble, Vous auez veu auiourd'huy la maniere des Chrestiens qui moult de dommaige nous ont porté & plus qu'on ne vous en dit, vous voyez bien que tout leur desir est de prendre terre à ce port ou nous sommes, dont ie me donne moult de merueille : car leur descendue estoit plus propice ailleurs & pource fais-ie doute qu'ilz n'ayent nuls du Roy de Sicille auec eux. Et parainsi ie croy qu'ilz ne sçauent ou aller prendre bord. Si me semble que ce nous faisions ennuis sur la riue de la mer chacun endroit soy grands fossez lesquelz fussent entierement garnis de vostre artillerie qui dedans seroit croisast du lieu à autre tellement que nulles nauires ne nous puissent de si pres approcher. Auec ce que grands tranchis fussent faits ou grand nombre de gens puissent estre mucez. Et que vostre grosse armee ce tirast & monstrast le trait d'vne arbalestre arriere. Ie pense & si cuide sçauoir veritablemét. Quand les Chrestiens verront cest œuure que plusieurs ou par aduenture toute la puissance viendront pour prendre terre. Eux venus au

traict

traict de noz canons ie ne croy point que nuls vaisseaux y peussent arrester sans estre effondrez & noyez en la mer. Et pour ce que i'ay dict ceste opinion tousiours à correction ie le le veux aucunement soudre. Nous sommes grād peuple fort pourueuz de pionniers, le terme est long iusques à demain au matin pour chacun endroit soy faire plus d'ouurage que n'ay deuise. Et au regard de moy i'en feray à mon endroit qui à ce conseil ce voudra tenir tant q̄ par raison à mon fait n'y aura nulle faute. Et ainsi chacun veut faire son deuoir ce n'est pas pour la moitié de la huict ma parole est simple, de simple homme ne peut issir autre chose, Chacū me pardōne endroit soy. Car certes ce mieux sçauoye mieux diroye & m'offre au meilleur conseil & à la cōclusion qui ce prendra m'employer de toute ma force & mō petit pouuoir. Apres ces paroles le Turc passa outre, & demanda aux autres ensuiuans. Celuy qui second parla dist : Sire vous auez ouy les paroles de Balthasar qui son tēps tout entierement a hanté la guerre & les esbats, & pour ouurir ceste matiere à mon aduis ne pouuez mieux adresser ainsi que

bien à monstré sans tenir longues paroles de point en point. Ie ne sçauroye mieux dire que ie luy ay ouy dire. Et offre de mõ corps & de mes gens faire les diligences endroit de moy soit de demourer sur le riuage soit d'aller auec vous, car tout ce qu'il vous plaira à moy commander ie suis obeissant. Ces deux finerent leurs paroles: à qui le Turc demãda riens n'y eut d'amende, mais vn chacun de son aduis fut de l'opinion de Balthasar, & vn chacun s'offroit à employer à la peine de fosser & tant faire qu'auant le iour la chose fut faicte. Et prestemét on conseil print à la conclusion que vous m'auez ouy dire, ceux qui deuoient faire la diligence sur la riue de la mer furent ordonnez & fut à chacun baillé sa charge laquelle auant le iour fut accõplie & si bien faicte q̃ nul n'y sçauoit qu'amender, car la chose n'auoit pas esté si bien deuisee qu'elle fut accõplie & faicte.

Bien auez ouy que les Chrestiens pour aduiser à leur fait conduire auoyent mis heure d'estre deuers Dauid d'Escosse. Et vn peu apres le point du iour & la messe ouye ainsi chacũ fut à ceste heure au vaisseau dudict Dauid & ne voyoit-on encores

tes gueres auāt ne loing. Et en especial ne pouuoit en veoir sur la terre. Ils ce mirent en conseil & parla le conte du Glas pour ledict David d'Escosse son maistre, en disant: Beaux seigneurs vous sçauez nostre departement d'hier au soir & comment chacū print à penser sur nostre besongne laquelle n'estoit pas petite. Monseigneur qui cy est sçauroit volontiers vostre aduis & qu'il est licite de faire. Et ne faict nulle doubte qu'entre vous tous Princes & Barons de telle authorité comme vous estez, ne vous soyez maintesfois ceste nuict resueillez pour auoir aduis & penser à ceste hautaine œuure ou nous sommes, pource en faisant ce vous y acquerrez la gloire du ciel, honneur & renommée & vous acquittes en la charge qui vous est baillee. Si vous prie qu'il vous plaise à conseiller mon tres-cher seigneur qui cy est present. Et il est tout prest de croire voz deliberations & les aidera executer à son petit pouuoir le Roy son pere luy a ainsi ordonné: Et pource est-il party de son païs. Et apres celles paroles David d'Escosse demanda au connestable de France, & luy dist qu'il luy prioit qu'il en dist son aduis.

Le

Le connestable ne s'en fist gueres prier & bien auoit raison. Car c'estoit le chief de France. Si dist Monseigneur ie me donne à merueilles d'vn si sage Roy cõme le Roy vostre pere qui cy vous a enuoyé en ceste grande & noble compagnie sans auoir vn seul homme du royaume ou vous deuez arriuer à correctiõ ce me semble vne gran de faute de tant que noz ennemis voudront nous n'auons garde de prendre terre d'vne chose seule seruons au royaume de Sicille c'est que la puissance du Turc est deuant nous & autre aide ne luy pouuons faire. Encores ne sçay-ie se le Roy de Sicille est de riens aduerti de nostre venuë. Et pource ne sçay-ie que conseiller sinon qu'aucuns fussent aduisez à qui on baillast la charge d'aller deuers le Roy de Sicille & que nous demourissons à lancre ou nous sommes depresent iusques à la reuenuë d'iceux vn fort point y a. Ils ne sçauent pas le chemin ne là où il le trouueront, ie ne fais doubte que du retour, car s'il paruenissent iusques là le Roy de Sicille les fera bien reduire. Ie n'y voy autre voye. Plus y pense & plus me semble la chose estrange & pour ce ne sçauroye

donner

donner conſeil à ce. Ie vous prie demandez en aux autres qui plus en ont veu que moy ceux qui ont les grandes charges ne ſont pas les plus ſaiges. Ie ſuis preſt de vous obeïr & faire ſeruice comme il m'eſt commandé & croire le conſeil des ſaiges & preud'hommes mieux cognoiſſans en tels manieres que ie ne fais leſquels aſſez legierement peuuent eſtre prouuez.

David d'Eſcoſſe aperçeut aſſez que le conneſtable auoit bien raiſon d'eſtre deſplaiſant,de ce qu'aucuns du païs n'auoyẽt nullement auec eux ne nulles nouuelles du Roy de Sicille n'auoyent euës. Demanda outre & vint ſa demande à l'admiral d'Angleterre qui de tous points enſuiuit le conneſtable de France,& monſtra plusieurs aigres manieres plus eſtranges que ne fiſt ledict conneſtable & en parla comme trop deſplaiſant en baillant grande charge à ceux qui auoyent la conduicte de leur armee. David d'Eſcoſſe demanda outre mais il ne trouua nul qu'il luy en ſçeuſt bailler ferme propos,& en ceſt eſtat & eſtrif, & que nulle concluſion n'auoit en conſeil,ceux qui eſtoyẽt ſur le baſteau; & qui deſia pouuoyent veoir en terre par

le ſoleil

le soleil qui estoit leué en apperçeuant cle
rement que le Turc ce retrairoit & toute
son armee & q̃ beaucoup plus loing d'vn
traict d'vne arbaleste faisoit tendre ses pa-
uillons. Ils annoncerent ces nouuelles à
Dauid d'Escosse, & à ceux qui auec luy e-
stoyent lesquels monstrent prestement à
mont & vindrent sur le tillas & apperceu
rẽt que ce qu'on leur auoit dit estoit vray
les aucũs disoyent que ce que le Turc fai-
soit estoit pour auoir bataillé & prendre
des Chrestiens à moitié descenduz & que
ainsi en pourroit auoir bon marché: les au
tres disoyent que ceste retraicte se faisoit
pour la grande perte qu'ils auoyent eu le
iour des canons & artileries des Chrestiẽs
laquelle ne vouloit plus attendre, & tou-
tesfois tous ceux qui en parloyent disoyẽt
bien que comme bien conseillez ils se re-
trayent, pource qu'ils ne peuuent combat
tre la nauire eux estãs de pied. Or estoyẽt
maintenãt en telle ordonnance que leurs
ennemis les pouuoyẽt bien peu greuer &
estoit la descenduë plus perileuse que par
auant. Neantmoins il fut ordonné q̃ ceux
qui auoyent esté le iour de deuant dedans
les galiottes & barquettes iroyẽt disner &
apres

apres boire ils feroyent comme il auoyent fait pour tousiours estre aduertis de la maniere & cõduicte de leurs ennemis. Et qui plus est on leur ordõna faire semblant de prendre terre. Nonobstant que la descenduë leur fust expressemẽt defenduë. Ceux qui ouïrent ceste charge s'en partirent & s'en allerent ordonner & prindrent heure au son des trõpettes de chacun entrer es barquettes & tant y en entra qu'il passoit le nombre de beaucoup du iour de deuãt pource que chacũ desiroit à voir quelque bien & en especial les ieunes cheualiers & escuyers requeroyent fort d'y entrer quãd ils furent tous assemblez, ils se espandirẽt comme il auoyent fait le iour deuant. Aucuns des gens du Turc en moyen nõbre partirent de leurs logis faignans de venir defendre la terre. Ceux qui estoyent dedans les barquettes se hasterent d'approcher la terre pour leur traict. Ce voyant ceux des galiottes ils approcherent de si tres pres que bien eussent sailly à terre se ils eussent voulu, & l'eussent fait s'il ne leur eust esté defendu. Les Turcs qui estoyent es fosses que vous m'auez ouy dire, lesquelles ils auoyent faict à la

nuictee

nuictee en si bonne maniere que leurs artileries courissoit tout le riuage, & estoit si bien garnis que riens n'y failloit & gens ordonnez pour incessamment tirer ladicte artilerie.

Quand ils virent les barques & galiottes des Chrestiens si pres de la riuiere que plus ne pouuoyent sans descendre en faisant vn cry tres-horrible, & grād saillirent hors de leurs fosses. Et tout à vne fois firent tirer toute leur artilerie. Quand le Turc ouït la noise: Il fist getter vn cris en marchant luy, & toutes ces gens vers le riuaige en telle maniere que toutes noz gēs en furent espouuentez. Et non sans cause. Car plusieurs barquettes estoyent à terre & peu y en auoit illec qui de canons & serpentines ne fussent peries. Et tellement que presque toutes abandōneez & la plus part de ceux de dedans estoyent tellement n'aurez qu'il ne se pouuoient aider & les autres ne s'osoyent monstter pour la grande quantité du traict qui sur eux venoit & y eut de ceste premiere venuë trois ou quatre des galiottes & barquettes peries & effondrees en l'aue. Esquelles maints notables cheualiers, & escuyers

cuyers finerét leurs iours. Il ne fault point douter que noz gens qui estoyét és grandes nauires, qui ceste grand douleur voyoient n'eussent dueil autant qu'il pouoyent porter : car en ceste petite nauire estoit la noble fleur & eslite de toute ieune cheualerie, A ceste heure eussent bien voulu estre à terre pour sauuer leurs vies en aide & rescousse de leurs amis. Nonobstant tout ce desconfort faire ne se peut autrement. Les Turcs faisoyent leurs deuoir de destruire les Chrestiens, Et les Chrestiens mettoient peine d'eux sauuer sans guerre faire. La plus part d'eux reuindrent au dehors de la ville, desquelz y auoit tant qui estoyent attains de gros canons & serpentines quand la chose fut toute outre, & que tous ceux qui estoient sauuez furent retournez, ilz compterent de perte, huict de leurs petits batteaux, dont homme n'estoit rechappé sans les autres blessez qui és autres barquettes estoyent, ceste besongne fist autãt de mal à la Chrestienté comme vne bataille : car tel estoit auiourd'huy de hault & de grãd couraige que fort estoit amoindry de sa voulonté: Les regrets & complaintes que

chacun faisoit à son amy tant de morts comme de blecez ne seront point à recorder : mais bien pouez penser que la douleur, & la plainte, y estoyent moult grandes. On n'attendoit de la plus part des nauires que rendre leurs ames à Dieu, les testamens & les recommãdations qu'iceux faisoyent à leurs parẽs & amis. Tant ceux de la compaignie comme ceux de leurs païs faisoyẽt redoubler le dueil auecques ceux qui bien sçauoiẽt qui les failloit ietter en la mer apres leur mort. Et qu'autre sepulture ne pouoyent auoir, Ie vous lairray de ce dueil qu'estoit moult grand: car le parler m'en ennuye & reuiendray au Turc & à sa compaignie, qui celle ioye ceste nuictee demenerent que vous pouez penser.

Bien sembloit aux Turcs que pour le commencement ceste aduenture leur estoit belle & cognoissoient par eux mesmes que le couraige des Chrestiens en estoit fort amoindry comme il estoit en eux la nuict de deuant pour la partie que la petite nauire leur auoit fait. Ilz honnorerent fort le cheualier qui ce cõseil auoit donné, Et si conclurẽt de la demeurer iusques

ques à ce qu'ilz verroient la nauire des Chreſtiens eſloigner pour la douleur que ceſte nuictee eſtoit en loſt des Chreſtiens n'y eut nul conſeil ne concluſion prinſe chacun auoit aſſez affaire à viſiter ſes amis, Il n'eſt douleur ne meſaiſe ne fortune qu'il ne faille paſſer. Lendemain Dauid manda le conſeil & apres ce qu'il eut fait ces plaintes & regrets de ceux qu'il auoit perdu à leurs amis prochains. Et que il leur eut prié que chacun print en patience il miſt en conſeil en ſon fait & pource que l'opinion de chacun ſeroit trop longue à recorder, ie viendray à la concluſion qui fut telle. Ilz prindrēt deux nobles hommes ieunes cheualiers expers & ſages de leur aage & bien aduiſez & ordonnerent de prendre de nuict vne petite galiotte & vne groſſe lieuë deſſoubz la puiſſance du Turc prendroient terre ſe mettroient en peine de prendre quelque bergier ou poure hōme deual les champs qui enuys ou voulontiers les menaſt deuers le Roy de Sicille & dirent qu'ilz ne reſcriroient point:car lettres ſe pouoient trouuer. Bien chargerēt le meſſagier aux deux cheualiers que tous deux eſtoient

du royaume d'Escosse il auoyent veu tout ce qu'il estoit aduenu à ceste armee pourquoy plainement en pourroient aduertir le Roy & n'auoient de dire sinon que larmee des Chrestiens ne se mouueroit du port ou elle estoit sans ouïr nouuelles du Roy de Sicille laquelle nouuelle ils attendirent la : car vn seul marinier n'auoyent en toute leur compaignie qui sçeust la marche ne le païs dont pitié estoit à telle compaignie les messagiers prindrent congé de Dauid d'Escosse & à tous les seigneurs & princes qui l'à estoient, lesquelz chacun de soy doucement leur prierent de bien faire le message & de brief ouïr nouuelles d'eux, & mirẽt terme de quinze iours les attendre & non plus : car viures ne leur pouoient plus longuement durer chacun des deux cheualiers, les messagiers promirent d'en faire leur deuoir. Ainsi s'en partirẽt & vindrent à leurs vaisseaux ou ilz dormirent & reposerent en attendant la nuict & aduiserent à leur aduis vn bois qui estoit en terre de leurs ennemis enuiron vne lieuë & demie pres d'eux & leur sembloit le bois moult grãd ilz le monstrerent à ceux qui les deuoient mener

mener en la barquette lesquelz ce firent bien fors de les conduire.

Apres ce qu'ilz eurent dormy & que la nuict approchoit ilz soupperét & prindrent viures pour deux ou trois iours & s'armerent legierement au couuert & prindrent leurs espees ou grands cousteaux qu'ilz emporterent auec eux & promirét foy l'vn à l'autre & ilz y auoyent & pouoient auoir assez fiance: car cousins germains estoient enfans de frere & de sœur du meilleur lignaige d'Escosse de baronnie & de leur aage des plus renommez. Quand la nuict fut venuë ilz ce partirent d'auec leurs amis qui en plourant prindrent congé d'eux & ce mirent à la voye dedans leur barquette. Et tant firent que sans estre apperceuz ne cogneuz de quelque personne viuant descendirét au bois dont ie vous ay parlé, ceste forest estoit moult longue & au bout d'icelle estoit la place dont le Roy Fierabras de Perse c'estoit party quand fut prins du Despourueu. Et duroit ceste forest iusques à la plaine veuë de Cappe ou Oliuier frere de Ferrant ce tenoit ou ce mirent les deux cheualiers à terre qui auoyent

grands prieres à Dieu qu'il les vousfist conduire de tous ceux qui demeurez estoient. Ilz cheminerent parmy la forest iusques au iour, quand il fut iour ilz paracheuerent vn moult grand chemin & fort foulé & battu des cheuaux & des chariots qu'vn chacun iour alloyent & menoient viures de la garnison du Roy Fierabras en lost du Turc,le plustost qu'ilz peurent laisserent ce chemin pource qu'ilz pensoyent bien qu'il alloit à quelque ville & tant firent qu'ilz vindrent au bout de la forest, & alors apperceurent la ville de Fonde, dõt ie vous ay parlé ou les Turcs estoyent,ilz ce bouterent le plustost qu'ils peurent mettre dedans le bois & n'eurent gueres allé quand ilz rencontrerent vne vieille femme qui portoit sur sa teste vn fagot qu'elle venoit de cueillir aux bois. Quand elle apperceut les deux cheualiers dessusdits, elle vit bien à leurs habillemens qu'ilz n'estoyent pas des gens du Turc. Si ce douta moult, & leur dit en mettant son fagot ius de sa testé sur lequel elle ce mist à genoux, en langaige que bien le pouoyent entendre. Messeigneurs ie loue Iesus-Christ de ce que ie vous ay trouuez

trouuez,ie voy bien que vous estes Chrestiens, certes aussi suis ie,& pource que ie ne sçay si vous cognoissez le païs, ie vous aduertis que là a ceste main à vne tresgrosse garnison des gens du Turc. Et ce disoit elle pource qu'elle pensoit bien qu'ilz auoyent veu la place, & affin aussi que plus grand, fiance eussent en elle, & qu'ilz ne l'occissent pas pource que de ceste guerre n'eschappoit femme n'enfant.

Quand les cheualiers l'ouyrent ainsi parler, ilz cuiderent bien qu'elle dit vray. Ilz la tirerent encores plus fort & profont auant au bois pour mieux parler à elle, & luy demanderent la plus prochaine place que tenist le party du Roy de Sicille. Et leur dist que c'estoit à quatre lieuës d'ilec & qu'vn cheualier nommé Oliuier frere du Seneschal de Sicille le tenoit. Et leur dist outre que nagueres auoit le frere du Turc qui ce nommoit le Roy Fierabras de Perse qu'estoit prins deuant ceste place à vne course qu'il auoit fait & encores estoit prisonnier. Les deux cheualiers furent ioyeux de ces nouuelles, & prierent à la bonne dame qu'elle les voulsist mener

la dame fist semblant de clocher & estre boiteuse: car de rien plus grand paour n'auoit, elle estoit cogneuë en ceste place pour pire & desloyalle qu'en son temps fust, & celle y eust peu estre prinse pour rien n'eust eschappé. Ilz luy demanderent quel chemin ilz pouoyent bien tenir & seurement, & elle leur dist la verité. Et leur dist toute l'ordre de ceste forest, vous ne pouez faillir qu'elle ne vous maine aumoins pres d'vn traict de canon pres. Oyant ces nouuelles ilz laisserent aller la bonne femme & ce departement d'elle, & tirerent le chemin de dedans la forest le plus prest du bord qu'ilz peurēt & tant qu'ilz pouoyent bien au dehors. Et en iettant leur veuë aperceurent leur vieille à qui ilz auoyent parlé qu'auoit ietté son fagot ius & couroit de telle façon pour aller vers la place ou les Turcz estoyent qu'elle ne sembloit pas boiteuse: car à peine l'eust vn cheual attainte tant fort couroit & tant fist qu'elle paruint à ladite place tant hastiuement auoit couru qu'à peine pouoit elle parler. Et quand elle peut auoir son alaine elle appella le capitaine & luy dist ce qu'elle auoit trouué & la

grand

grand paour qu'elle auoit euë, & commēt elle auoit œuuré & tout ce qu'elle leur a-uoit dit, & comment à son aduis ils n'e-stoyent pas du royaume de Sicille & fai-soit doubte qu'ils ne fussent de l'armee des Chrestiens qui estoit sur l'eaue.

Et apres ces paroles elle dist au capitai-ne: Se vous voulez il ne vous peuuent es-chapper. Le capitaine oyant ces paroles il appella ces gens & fist encores conter à la vieille de rechief tout ce que dit luy a-uoit. Et disoit bien la vieille & affermoit qu'ils estoiēt de pied & aussi sçauoit pour certain qu'ils tirent vers la place d'oliuier à laquelle ils ne pouuoient venir que par deux passages. Ils s'appoincterent iusques à vingt de la garnison & ce mirēt en deux parties pour aller es deux passages par où ils pouuoient passer, ils en prindrent dix autres qu'ils enuoyerent auec la vieille pour sçauoir s'ils les pourroient trouuer encores ou elle les auoit laissez, les deux cheualiers Chrestiens qui la vieille auoiēt veu courre laquelle n'estoit point boiteu-se comme elle disoit cogneurent pour cer tain tout son courage, & pourquoy elle ti-roit si fort vers la place Sarracine comme

gens de guerre & sages cheualiers. Ils se tirerent profond au bois & au plus espes qu'ils peurent en allant le chemin que la vieille leur auoit dit & enseigné sur coustiere de la forest sans ce qu'il tenist ne voye ne sentier. Les autres Turcs dont ie vous ay compté qui cheuauchoient pour aller aux deux passages que i'ay dit ne tenoient pas grand compte du rapport de la vieille mais disoyent entre eux. Nostre capitaine à bon temps qui adiouste foy aux paroles de ceste vieille qui est pire que le plus noir diable d'enfer, aussi bien pourroit elle auoir fait sur nous quelque mal puis qu'elle le fait sur les autres. Il ne se fait pas trop bon fier en elle, honni soit il qui s'en hastera. Il faut bien aduiser deuãt nous les gens Oliuier sont gens de grand façon & vaillans duremẽt, ce nous approchõs leur place iusques à leur veüe, il faut dire & est à doubter que nous ne retournerons pas sans auoir debat, en telles paroles ou semblables alloyent tous cheuauchant moult bellement, & tant qu'ils venissent aux passages l'vne compagnie des dix qui c'estoyent mis ensemble, ils apperceurent les deux cheualiers qui issoyent du

du bois & prenoyent leur chemin à la place Oliuier, laquelle il voyoient quand les Turcs les apperceurent ils brocherent apres eux le plus fort qu'ils peurent. Les deux cheualiers apperceurent bien que c'estoyent ennemis. Ils ce mirent à la fuite vers la forteresse. Quand ils virent que plus auant ne pouuoyent, ils abandonnerent leurs cheuaux, & puis reprindrent leurs chappeaux en leurs mains en faisant signe à ceux de la place qu'il leur fissent aide. Et ce mirent contre vn arbre en defence contre les dix, la guette de la place qui ce voyoit tout clerement sonna à tout & en aduertit ceux d'entour luy. Lesquels hastiuement le dirent à Oliuier qui moult fut esbahi que ce pouuoit estre, toutesfois pource qu'il voyoit tous les chãps descouuers, & que c'estoit si pres de luy il n'eut point de doubte de faire saillir ces gens, & n'arresterent gueres qu'ils ne venissent au secours des deux cheualiers qui tresbien & vaillamment ce combattoyent & desia en auoyent occis vn, & faisoyent telle voye autour d'eux que les Turcs ne les osoyent approcher. Les Turcs apperceuans la saillie que ceux de dedãs la place fai

ce faisoyent, ne les oserent attendre. Ains ce mirent à la fuite tout droit vers le bois. Ils n'eurent point de suite : car si tost que les gens d'Oliuier trouuerét les deux cheualiers il s'arresterent à eux & les menerent en la ville deuers leur maistre qui les receut à moult grand' ioye, quand il sceut quels gens c'estoyent. Et leur demanda & enquist fort de leurs nouuelles.

Les deux cheualiers voyans Oliuier, dont de sa vaillãce auoit ouy parler furét tres-ioyeux d'estre arriuez en sa main, & en louërent Dieu. Luy compterent bien au long la tres-piteuse auéture que le iour deuant leur partement estoit venuë sur les Chrestiens le desconfort ou Dauid fils du Roy d'Escosse & tous les Princes de France d'Angleterre & d'Escosse estoient & que nuls ne sçauoient ou ils estoient. Ne du Roy de Sicille ne sçauoient quelconques nouuelles dont chacun se donnoit merueilles. Considere que par l'armee dessusdicte ledict Roy estoit bien aduerti de la venuë du téps & heure de leur partement, & oncques vn seul homme n'auoit enuoyé au deuant d'eux dont chacun le prenoit à moult grand desplaisir.

Et à

Et à ceste cause ils auoient enuoyé deuers luy & n'auoient terme que quinze iours.

Et quand Oliuier excusa le Roy au mieux qu'il peut, car bien voyoit qu'il estoit besoing, & que les Chrestiens auoient droit & de la grande fortune qui leur estoit aduenuë fut tres-amerement desplaisant il les fist reposer & leur promist de les faire cõduire deuers le Roy de Sicille qui estoit à deux petites iournees aupres de eux, duquel nous voulons parler pource que long temps nous en sommes tenus. Le Roy de Sicille sçachant veritablement l'armee & entreprinse faicte par les trois Rois de France, & d'Angleterre & d'Escosse, mist les estats de son ost ensemble & eut grand conseil & tendoit l'armee des Chrestiens venir en Sicille chacun luy conseilloit de mettre sus tout son pouuoir vn peu auant que l'armee des Chrestiens arriuast il creut le conseil & le fist ainsi & manda par tout son royaume que nul ne demourast que tantost & sans delay ne venissent vers luy armez accompaignez au mieux qu'ils pourroyent aduertissant par ses lettres qu'au terme qui les mandoit auoit esperance d'auoir secours de la Chre

stienté

ftienté il fut au iour qu'il les manda ſelon la pouureté du royaume & la perte qu'il auoit eue treſbien accompagné : car audit royaume n'auoit celuy qui plus ne deliberaſt mourir que demourer en tel eſtat que de long temps auoient eſté & pource venoient toutes manieres de gens accompagnez & habillés q̃ chacũ endroit ſoy pouuoit & furent en plus grand nõbre aſſemblez & en plus grãd' puiſſance que le Roy de Sicille auoit eu puis long temps chacũ auoit deſir d'eſtre à la deſcẽdue des Chreſtiens eſperans qu'à celle iournee veroiẽt fin de guerre ainſi le Roy de Sicille accompagné attendoit chacũ iour nouuelle des Chreſtiens ſans ce que vn ſeul homme de leur coſté y ſçeuſt enuoier, & par ce moiẽ y eut faute en toutes les deux parties tant du coſté de l'armee de mer comme du roy de Sicille. Et par faute de chacun à ſon compaignon faire ſçauoir nouuelles grãd dommage en aduint dont ce fut grand pitié le Roy attendant nouuelles fut aduerti, & à certaine par ſes capitaines que le Turc mettoit toutes ſes gens ſus & tiroit comme ils auoient ſceu par aucuns priſonniers des gens du Turc qu'il auoient prins

à l'en

à l'encontre de l'armee des Chrestiẽs qui comme il entendoit estoit pres de prẽdre terre. Le Roy sçachant de certain ces nouuelles il en fut moult esbahi des nouuelles lors se mist au champ,& estoit auec toutes ses gens & à deux lieües pres du Turc se costoyoit, mais sa puissance n'estoit pas pour attendre le Turc ne ses gens,toutesfois quand il vit & sçeut pour certain que les deux armees estoient l'vne deuant l'autre. L'vne sur terre,& l'autre en la mer. Et qu'il cogneut assez sans grand' cause que Turc ne partiroit d'illec, il eut conseil de faire semblant de mettre le siege à vne place assez bonne nõmee Sesses estant à quatre lieües pres du port ou le Turc estoit & mist nuict & iour bons cheuaucheurs autour du logis du Turc, parquoy riens ne luy peust suruenir que biẽ ne fust aduerty du temps & heure pour partir, car point n'auoit intentiõ de tenir son siege ainçois auoit intentiõ de partir si tost qu'il auroit la venuë du Turc, & à ceste cause n'auoit charoyé n'amene auec luy que sa menuë artilerie & ce qu'il en faisoit n'estoit que pour faire partir le Turc du port ou il estoit à fin que les Chrestiens peussent descendre,

ſcendre, & qu'il ſe peuſt ioindre auec eux. Et luy la venu il eſtoit reconforter de combattre le Turc & toute ſa puiſſance. Ainſi fut la concluſion prinſe & miſt comme en maniere de ſiege ſon logis deuant icelle place deuant laquelle eſtoyent lors les deux cheualiers deuers Oliuier. Et pour ceſte cauſe, & que veritablemēt ſçauoit ou le Roy eſtoit leur promiſt-il de les faire conduire deuers luy dedans deux iours.

Le lendemain que les cheualiers furent repoſez à leur aiſe: Oliuier les fiſt treſbien monter ſur bōs cheuaux & leur bailla conduicte telle qu'aiſement les menerent deuers le Roy, car à lors n'y auoit gueres à faire. Pource que tous ceux dequoy on ſe pouuoit paſſer fors la garde des places eſtoyent deuers le Turc, & tant en y auoit que les garniſons en eſtoyent defornies, comme il apparut cleremēt à la place deuāt laquelle le noble Roy de Sicille alors faiſoit ſa demourance. Ainſi que les deux cheualiers, & leurs conduiſeurs cheminoyent, ils ſe mirent en deuiſe du Roy de Sicille, & recorderent les gens d'Oliuier aux deux cheualiers d'Eſcoſſe les peines que

que ce poure royaume auoit souffert, lequel royaume ils tenoiẽt comme au dessus & secouru & disoient que quand la venuë de l'armee des Chrestiẽs, vn homme comme vn Ange en beauté & comme saint George & vaillance leur estoit venu & qu'oncques puis sa venuë ils n'auoient eu que toute bonne aduenture en tous leurs faitz & entreprinses. Les deux premieres bonnes aduentures vindrent soudainement apres sa venuë & leur compterent la maniere commẽt elles estoient aduenues. Et que despuis vn Sicillien valoit six Turcz, qui par auant eux ne valoient pas vn Turc. Et maintenãt ou que ils ce trouuassent bien deux fois moins que les autres les Turcz n'y auoient duree. De ces nouuelles furent les deux cheualiers d'Escosse moult resiouïs & ne desiroient autre chose fors que leurs gens ce puissent trouuer auecques le Roy de Sicille. Et pour enquerir plus auant de ce ieune homme nouuellement venu en Sicille demanderent son nom. Certes sire dirent les conducteurs quand il vint par deça son nom estoit le Despourueu. Mais pource que chacun à tant de biens veu en

 luy,

luy, les dames de l'hostel de la Royne luy ont donné nom le Surnommé, Pource que tant estoit pourueu de tous biens, & que de nulle chose ne le voyoiēt despourueu, Ainsi maintenāt son nom est le Surnommé. Et ne vous faut point desirer de le cognoistre, ne qu'on le vous monstre, Regardez le plus bel, le plus plaisant. Le plus vaillant de larmee du Roy cest il & parainsi le pourrez legierement cognoistre. Les deux cheualiers d'Escosse cheuauchoient legierement & ioyeusement ayant ces deuises, eux donnans grands merueilles comment en vn corps d'homme pouoit auoir tant de loüenge, fort desiroyent à le voir, Et n'estoit pas merueille.

---

*Comment les messagiers des Chrestiens qui estoyent sur mer arriuerent à une place que le Roy de Sicille faisoit assaillir & comment la ville fut prinse par la proësse du Despourueu & tint le Roy conseil sur l'affaire des Chrestiens qui venoyent à son secours.*

TAnt cheuauchereēt qu'ilz approcherent lost du Roy de Sicille, Et à leur bien

bien venuë y auoit vn tresgrand assault à la place, Ilz descendirét de leurs cheuaux, & comme gens de grand couraige ainsi armez à la couuerte qu'ils estoient vindrent audit assault & trouuerent assez de pauois qu'estoyent iettez par terre, Chacun print le sien & approcherent la muraille en regardant ceux qui le mieux faisoyent, Ils virent par force de deffense abandonner l'assaut & cesser & chacun ce retraire à leur grand dommaige pour les Chrestiens : car tant y auoit de blessez & de maurez que merueilles estoit. Toutesfois ils virent sus vne tour vn des cheualiers du Roy de Sicille qui vaillamment ce combattoit, & pour rien ne descendoit ains estoit maistre d'icelle tour: mais suite n'auoit, il faisoit signe que chacun retournast, toutesfois peu de gens en faisoyent maniere, sembloit que chacun ce tint pour mort, on voit bien de loing que fort estoit assailly : mais merueilleusement ce defendoit & ne l'osoit nul attédre à coup de main. Il estoit hault, pierres ne le pouoyent greuer, n'y ne luy pouoyent faire dommaige sinon coups de main, & tant des gens des Turcz redoutoyét ces coups

que nul ne l'osoit au coup attendre. Ainsi comme demy en paix estoit sur celte tour ou il ce voyoit abandonné, Il faisoit signe à ces gens en leur donnant courage de reuenir. Les dessusdits cheualiers d'Escosse n'eurent gueres là esté quand ils ouyrent crier, le Despourueu est perdu s'il n'à secours, que seroit le plus grand dommaige au royaume de Sicille, tãtost bien cogneurent que c'estoit l'escuyer dont auoyent deuisé en venant, que par faute de suitte estoit demeuré là. Lors prindrent eux deux vne eschelle & auallerent les fossez, & la vindrent dresser aupres de la tour. assez tost apres eurent grand' suitte. Toutesfois ce furent les premiers montans à l'eschelle: l'assault recommença de toutes pars plus aigre & plus dur que par auant n'auoit esté. Les deux cheualiers d'Escosse que toutes peines mettoyent de monter à mont, & eux faire cognoistre tant du Despourueu cõme de ceux de lost faisoiét toute diligence que nobles hommes pouoyent faire plusieurs fois furent abbatus de l'eschelle, & plusieurs fois remonterent. Le Despourueu voyant leur vaillance & qui nullement ne les cognoissoit, ce recom

recommanda à nostre Seigneur & ce seigna en prenant sa conclusion de descendre de la tour pour aller sur les murs, il estoit en hault & les autres en bas qui ne l'osoyent à coup attendre. Aussi plusieurs estoyent allez sur les murs pour garder la ville qu'estoit fort assaillie, parquoy legeremẽt de ceux qui l'assailloyẽt fut descombré, & les fist mourir ou fuïr tant qu'il vint sur la muraille l'espee en sa main, dont tant faisoit d'armes que chacun fuyoit deuant luy. Et par les armes qu'il faisoit les deux cheualiers d'Escosse & plusieurs autres gaignerent la muraille. Les Turcs ce tirerent aux marches & guerpirent les murs, ceux qui entrerent en la ville ouurirent les portes, le Roy & sa compagnie entrerent sans defense: car auant la venuë du Roy, le Despourueu & sa compagnie auoyent tout occis & mis à l'espee, ainsi ceste ville fut prinse, sans de de rien estre endommagé laquelle estoit bonne & forte & bien seante. Ceste chose venuë à la cognoissance du Turc, il en fut desplaisant & bien sentoit en son cœur que la perte luy estoit moult grande & comme à peine impossible de recouurer,
 il

il s'en donnoit à luy-mesme la charge pource que tant auoit mandé de gens que à peine y auoit il demeurez nul pour garder la place. Les deux cheualiers d'Escosse que virent ce iour en la personne du Despourueu plus de biẽ qu'il n'en auoyẽt ouy dire. Ils trouuerent hostel au mieux qu'ils peurent, & desiroyẽt fort d'accomplir leur charge qu'ils auoyent deuers le Roy: auec ce desiroyent de voir le Despourueu desarmé.

Et pource le plustost qu'ils peurent firent tant qu'ils trouuerent ceux qui les auoyent conduits lesquels enuoyerent deuers le Roy, luy signifier que deux des seruiteurs de Dauid d'Escosse estoyent venus deuers le Roy, par ledit Dauid, & si requeroyent fort de parler à luy, disant que leur message estoit tresbrief & hastif. Le Roy nonobstãt que la chose fust encores assez en trouble & qu'il ne sçauoit ou nuls de son conseil auoyent prins logis pource que la ville estoit de nouuel gaignee pourquoy chacun s'estoit logé sans fourrier : leur fist dire que dedans deux heures il les mãderoit, & ordonna à ceux qui les auoyent conduitz de leur tenir

compa

compagnie iusques à ceste heure, auec ce que selon la disposition ou les choses estoient missent peine de leur faire bonne chere & de les tenir bien aises.

Et apres que le Roy de Sicille eut logé & ses gens vn peu appaisez qui grand occision auoiens faite, & trouué grand cheuance, Il fist sçauoir ou ceux de son conseil estoient logez & les enuoya tous querir. Puis manda les cheualiers d'Escosse qui comme vous pouez penser n'auoient pas changé habillement : car leurs sommiers n'estoient pas en ce lieu, Ils vindrent deuers le Roy les visages assez gros & emblez des coups qu'ils auoient receuz & le saluerent treshonnorablement comme cheualiers d'honneur & qui de telles choses estoient assez accoustumez & premierement rendirent graces à Dieu de la grande & bonne fortune que celuy iour auoient euë en luy donnant grande recommandation & louange, veu la place qu'il auoit conquise qu'en cest estat n'estoit pas cõquerable sans la grace de Dieu vaillance de sa personne & de sa noble cheualerie, Apres de par Dauid d'Escosse les princes & seigneurs de l'armee des

Chreſtiens eſtans pour lors en mer deuant ledit port de Gayete firent ſemblable recommandation diſant au Roy que pour faire ſeruice à noſtre Seigneur Ieſus Chriſt auſſi à luy & à ſon royaume ceſte grande & puiſſante armee de par les trois Roys de France, Angleterre, & Eſcoſſe & de laquelle armee Dauid fils aiſné du Roy d'Eſcoſſe s'eſtoit mis ſus, & toutesfois nonobſtant que par eux & les propres meſſagiers que deuers eux auoient enuoyez il euſt bien eſté aſſeuré de ladite armee & du iour qu'icelle deuoit partir: mais neantmoins ſi n'auoient il eu de par luy vn ſeul meſſage n'aduertiſſement qu'elle choſe ils deuoyent faire n'y n'auoyent en leur compaignie vn ſeul homme du royaume qu'eſtoit aſſez choſe pour eſbahir de ſi puiſſans Roys tant d'vn coſté comme d'autre ſi pourement conduire ſi grands affaires & deſia tant de maux & hontes pour la Chreſtienté en ſont enſuyuis, & recorderent les deux cheualiers d'Eſcoſſe tout ce qu'il leur eſtoit aduenu la iournee auant leur partement & la grād' fortune que ce iour eſtoit aduenue ſur la Chreſtienté, & bien ad-
uerti

uenuë sur la Chrestienté,& bien aduertirent le Roy de la fleur de cheualerie de larmee des Chrestiens auoit ce iour esté presque perdue & perie & tant y en auoit de mors que du recorder estoit moult de dõmage & leur ennuioit. Si deuoit il faire au Roy auquel seruice il venoient & disoient outre, ce bref n'auoient nouuelles du Roy qu'impossible estoit de la demourer bien le vouloient aduertir que ce leur retour ce faisoit ce seroit à grand charge & desplaisir de toute la cheualerie & à sa coulpe requerans bien & humblement de tost & hastiuemẽt estre expediez: car leur charge estoit telle, le Roy de Sicille oyans ces parolles & nouuelles que luy disoient les deux cheualiers nonobstant que ceste iournee eust esté ioyeuse pour luy de la prinse de ceste ville si fut il trouble en son courage & dist qu'il leur rendroit & deliureroit demain pour tout le iour: car il desiroit fort de voir ceste haute & noble cõpagnie A laquelle il estoit tant tenu que plus ne pouuoit & croy veritablemẽt que c'est la fleur & leslite de cheualerie.

Vous beaux seigneurs auez auiourd'huy monstre quelle elle peut estre vous

vous estes faictz cognoistre & voir par
eux qui oncques ne vous auoient veu voz
vestures & habillemens sont auiourd'huy
plus cognuz en ceste compagnie de vail-
lans & de couars qui ceux qui plus longue-
ment y ont esté ie croy bien que voz vi-
sages ne sont pas cogneuz des couars
mais l'abillemét, & le doz peut estre assez
cogneu de tous ceux qui estoient derrie-
re ie suis d'iceux & pource ie vous cognois
à vostre habillement ie croy assez que ce-
luy qui estoit en la tour vous cognoistroit
plus legierement au visage que moy veu
que l'auiez descouuert & que à ceste heu-
re luy esties bien à besoing, les cheualiers
remercierent moult le Roy de ce qu'à sa
petite desserte tant d'honneur leur por-
toit, bien disoient que celuy qui estoit en
la tour estoit seul à leur aduis cause de la
bonne auenture du Roy, & ne leur sem-
bloit point qu'il ne souffisast assez pour la
moitié de ceux de dedans & ne sçauoient
que faire de dire pour tout pource que nul
ne l'osoit attédre pour sa prouësse & vail-
lance, dont peut il sembler que luy seul
eust ésté maistre du demourát. En ces de-
uises Ferrant le seneschal auecques son
seruiteur

seruiteur le Surnommé vindrēt deuers le Roy. Les cheualiers d'Escoſſe ſi toſt qu'ils virent le Surnommé entrerent dedans par la bonne relation qu'ilz auoient ouye de ceux qui les auoient conduitz ſceurēt de vray & de certain que ceſtoit celuy dōt ilz leur auoient tant parlé : car plus grand beauté ne pouuoient ilz voir en homme, & ſi penſoient veritablement que c'eſtoit celuy de la tour pource qu'ilz auoiēt ouïz la commune voix qui crioit ayde au Surnommé qui eſtoit en la tour. Il leur ſembloit certainement que le nom que les dames luy auoient donné eſtoit plus pour luy qu'à ſon premier nom: car Dieu, & nature l'auoient du tout treshautemēt pourueu.

Sitoſt que le Roy le vit en la chambre il le vint embraſſer & demanda au cheualiers d'Eſcoſſe cognoiſſez vous c'eſt homme l'vn d'eux reſpondit bien. Certes ſire ouï, ſi trois noms pouuōit auoir ie diray que c'eſt le nompareil Dieu par ſa grace le maintienne par la renommee que de luy court ſeul: luy deſarmé nous l'auons bien cogneu par ces faitz & ſa renommee deſſuſdicte, Si auons nous quand il eſtoit ar-

mé noſtre bon maiſtre Dauid d'Eſcoſſe quand par nous ſçaura ce que veu auons illec il mettra peine de l'accointer. Car nous ſçauons certainement que le plus grand deſir qu'il ait eſt de couuoiter de moult vaillans gens ie ſçait bien que ſon corps & ſes biens ſeront à ce gentil eſcuyer comme à luy meſmes. Et le Surnõmé les remercia de bon cœur de l'honneur qu'ilz luy portoient. Priant à Dieu que la centieſmepart qu'il en diſoiẽt peuſt eſtre en luy. Il cognoiſſoit aſſez que la loüenge venoit des bons pource qu'vn mauuais cœur ne daigneroit autruy louër. Ie dis ce cy pource qu'au-iourd'huy vous incongneuz chacun endroit ſoy c'eſt faict cognoiſtre en vne ſeulle heure plus que nulle en ait de ceſte compagnie. Et certes ie vous ait auiourd'huy plus cogneuz de veuë que gueres de gẽs de c'eſt oſt, le Roy qui cy eſt doit regracier Dieu & vous de ſa bonne aduenture ſi ie vouloie dire les reliques que chacũ faiſoit au Surnommé & le Surnommé à eux ſaches que chacun honnoreroit ſa partie apres ces deuiſes le Roy fiſt conduire les cheualiers d'Eſcoſſe en vn hoſtel ou on les fiſt tenir touſiours
tous

tous aises & honnorablemẽt seruir & mist son conseil ensemble pour sçauoir quelle chose il feroit sçauoir aux Chrestiens & furent long temps debatans ceste matiere en la fin fut trouué d'accord d'enuoier gens notables deuers Dauid d'Escosse Et les Seigneurs de France, & d'Angleterre & que de la les feroient departir & les tirer à vn autre port bien loing dillec qu'on nomme la tour du Grec. Ainsi aisement & sans nul peril pourroient descendre & prendre terre & nonobstãt qu'iceluy port fut plus dangereux & plus lointain pour eux trouuer auec le Roy de Sicille toutesfois sans eux grandement aduenturer la descenduë estoit plus prouffitable pour toutes les deux compagnies & leur sembloit bien que les Chrestiens descenduz que le Turc auroit beaucoup à faire.

Les cheualiers qui deuoient faire ce message, furent ceste nuict ordonnés & de tresbon cœur entreprindrent ce voyage le l'endemain du matin les cheualiers d'Escosse furent mãdés, & leur dist le Roy de Sicille en telle maniere Mes amis tressages & vaillans cheualiers i'ay ouy la credence que par vous me mande Dauid

d'Escosse

d'Escosse mon bon cousin & les autres Princes & seigneurs mes bons cousins & amis laquelle vous mauez tresnotablemét declarez, les miseres & pouretés qu'ils ont souffert pour l'honneur de nostre Createur, & pour secourir ce pauure desolé païs & royaume Chrestien me sont à ouïr recorder tresplaisantes, & pour mon excusance faire ie sçeuz vraiement par mes gẽs qui deuers lesditz trois Roys auoient enuoyé leur respõce & le temps que l'armee deuoit partir : mais depuis par eux ou autre d'eux n'en eux vne seule nouuelle par lettres ou autrement. Et pource que comme vous sçaués les choses muẽt bien souuent en si haut fait ie ne sçauoie que penser : car i'entendoie que par eux ie seroie aduerty de la venue laquelle si ie l'eusse sceu n'eust pas esté ainsi conduicte que elle est de present. Si conuient laisser la voulonté de Dieu & venir à conclurre le surplus le mieux que faire ce pourra & pour à ce pouruoir i'ay ordonné ennuit quatre cheualiers de mes gens qui sont depardeçà qui plus sçauent les marches & mettront peine à leur pouuoir de vous remmener deuers vostre maistre, & au sur

plus

plus luy diront mon aduis, & ce que i'ay trouué en mon conseil cognoissant telles matieres : lequel pouuoir à leur aduis ilz ayderont à executer & ne reuiendrõt deuers moy iusques à ce que vostre maistre & moy nous trouuerõs ensemble. Si vous pourrez appareiller pour partir auecques eux & prendre l'heure de vostre partement les cheualiers d'Escosse oyãs le Roy furent tres-contens de sa responce prindrent congé de luy & s'accointerent des cheualiers qui les deuoient conduire, Le Roy leur donna congé il les fist armer & bailler seruiteurs, & chacun donna beaux dons selon la puissance, & ainsi les dessusdicts cheualiers de Sicille cõme d'Escosse ce partirent & prindrent leur chemin moult loingtain pource qu'il failloit qu'ilz entrassent en vn autre port pour arriuer par mer aux nauires des Chrestiẽs car par terre ne pouuoiẽt ilz aller : toutesfois ilz firent tant par la diligence qu'ilz firent que ilz n'y mirent que vn iour ou deux auant le terme que Dauid d'Escosse auoit baillé à ces seruiteurs ilz arriuerent deuers luy. Il ne fait pas à demander s'il en eut ioye luy & toute la compagnie : car

tant estoient ennuiez que plus ne pouuoient & ne cuidoient iamais voir l'heure de leur retour tantost q̃ venue fut sceuë & qu'on entendoit qu'ilz amenoient des gens du Roy de Sicille vous pouuez penser que autour deux la presse fut si grande tant des amis des cheualiers d'Escosse qui les tenoiẽt à moitié perduz, & que ioyeux estoient qu'ilz auoient accõply leur charge dont ilz auoyent grand honneur eux & leur lignie comme aussi des autres qui de tout leur cœur desiroient sçauoir nouuelles chacun endroict soy en demandoit mais comme hommes bons & sages n'en dirent riens tant qu'ilz eurent parlé à Dauid d'Escosse leur maistre le plustost qu'il peurent les deux cheualiers d'Escosse allerent vers luy & laisserent ceux de Sicille en leurs vaisseaux accõpagnez de plusieurs cheualiers iusques à ce qu'ilz eussent sçeu le plaisir de Dauid d'Escosse & l'heure qu'il luy plairoit qu'ilz les amenassent vers luy ceux venuz deuers leur maistre ilz furent hautement conuoyez & festoyez nul n'en doit auoir merueilles: car de merueilleux, & vaillant courage ilz auoient fait ceste entreprinse & accomply

la charge qu'il leur auoit donnee. Ils luy dirent comment ils auoient besongné, & que quatre cheualiers de Sicille ils amenoient deuers luy chargez entierement de la voulonté de leur maistre & auoient charge de demeurer deuers luy iusques à ce qu'il seroit arriué deuers le Roy leur maistre, ces nouuelles furent tres-plaisantes à Dauid & tous ceux de sa cõpaignie il manda tous les seigneurs princes qui l'à estoient & leur recorda ce que ces cheualiers auoient besongné & comment les gens du Roy de Sicille y estoient venuz, Ils conclurent ensemble prestement de les enuoier querir par les deux cheualiers d'Escosse qui amenez les auoiẽt & aucuns autres notables seigneurs auec eux lesquels prestement y allerent & assez tost apres reuindrent deuers Dauid les bons cheualiers de Sicille en leur compaignie lesquels bien humblement saluerent Dauid d'Escosse & tous les seigneurs de la compaignie en recommandant leur maistre à eux & à toute la noble cheualerie & compaignie qu'en ceste armee estoiẽt, Ils furent receuz tresliement de Dauid, & de tous les seigneurs qui presens estoiẽt

 ils

ils firent leurs charge & accomplirét telle que vous auez ouy ils s'offroient en accomplissant icelle leur charge de les mener & conduire & de non partir d'auecques eux au plaisir de Dieu qu'ils ne fussent deuers leur maistre, Apres leur credence ouye on les fist mener en vn autre batteau bien accompaignez de cheualiers & escuyers, & le conseil demeura ensemble pour aduiser sur ces paroles qu'il estoit de faire, & conclurent qu'il falloit bien se conduire par le Roy de Sicille & ces cheualiers, & que pour ceste cause estoient aucunement esparses pour le grand sejour, & conclurent de demeurer iusques au second iour illec & ensuyuir le conseil que le Roy de Sicille leur dõnoit & conseilloit, & d'icy en auant eux mettre en la garde & conduite des cheualiers de Sicille que pour ce cas ledit Roy auoit enuoyé vers eux. Helas pourquoy le firét il, Grand dommaige & inconueniét en sortit par toute la Chrestienté comme vous orrez prestement.

Et quand ainsi fut finé, les cheualiers de Sicille furent mandez & leur fut dite la conclusion qu'entre les seigneurs auoit esté

esté prinse, De laquelle ils furent trestous
assez contens, Et leur sembla la conclu-
sion estre bonne. Chacun ce departit d'il-
lec, on amena lesditz cheualiers de Sicille
loger le plus honnorablemẽt qu'on peut,
& les fist on festoyer de tout ce qu'en tel
cas se pouoit trouuer. Dauid d'Escosse fist
dire à ces cheualiers qu'il auoit enuoyez
en Sicille qu'ils fussent au soupper deuers
luy pour luy dire des nouuelles, Et la ma-
niere du païs de Sicille: & pria pour ceste
cause au soupper le connestable de Fran-
ce & l'admiral d'Angleterre & plusieurs
autres seigneurs qui là estoient pour ouir
deuiser ces deux cheualiers tant du païs
de la contree comme de leur allee quand
ils partirent de deuers luy. Assez tost apres
le soupper fut prest, & s'assirent les sei-
gneurs que ie vous ay dit à la table, les
deux cheualiers estoient deuant la table,
ausquels on fist t'apporter les nouuelles,
Chacun à son tour dist ce qu'il en sçauoit,
& compterent la maniere de la bonne da-
me qu'ils auoient trouuee, comment elle
ce fist boiteuse de paour qu'ils ne la con-
treignissent à les conduire, & comment
apres ce qu'ils l'eurent laissee aller, ils la

virẽt courir vers vne place que les Turcz tenoient, de telle façon qu'à peine vn cheual l'eust r'ateinte, que lors n'auoit garde de clocher. Chacun se print à rire, puis compterent leur aduenture commẽt par le rapport de la vieille auoient esté poursuiuy & presque destruitz, & auoient esté des Turcz r'atains à vn traict d'arc pres d'vne place, que le frere du Seneschal de Sicille tient, & si furent si hors d'alaine que ne pouoient: & tant qu'ils se mirent contre vn arbre, si se defendirẽt au mieux qu'ilz peurent en attendant que ceux de la garnison les venissent secourir comme ils firent.

Apres ils compterent comment le capitaine les fist le lendemain conduire & mener deuers le Roy ou ils le trouuerent, faisant assaillir vne tresbelle & gente ville que les Turcz tenoiẽt, & s'estoit logé deuant affin de faire desloger le Turc & sa compaignie. Et que les Chrestiẽs eussent temps de descendre, & ia y auoit esté longue espace & n'y auoit que quatre lieuës du logis du Turc iusques à icelle ville. Apres pour plus grandes nouuelles recorderẽt la maniere de l'assault la vaillãce du

du Surnommé, les biens qu'auoient ouy dire en venant & ce qu'ils auoient veu. Apres comment quand ils estoient venuz deuers le Roy ils auoient esté hautement honnorez dudit Surnommé & que c'estoit la plus belle personne qu'oncquesmais iour de leur vie ils auoient veu & ne pensoiẽt point que nature deust ne sçeust iamais faire le pareil. Et tant en dirent que chacun des cheualiers qui l'ouïrent, & autres manieres des gens qui l'à estoient en auoient tresgrand merueille. Et si ne fust que les cheualiers qui ce comptoient de leur aage, & estoient des plus renommez de la compaignie des Chrestiens ils eussent icelles paroles tenues par bourdes: car de telle vaillance ne bonté il leur sembloit estre impossible, pareillement la beauté. Toutesfois les cheualiers en disoient moins qu'on ne leur auoit dit ne qu'ils n'auoient veu, de la personne du Roy de Sicille, disoiẽt beaucoup de biens & bien compterent l'excusance qui leur auoit fait: dont tous les seigneurs qui l'à estoient, s'en tindrent aucunement coulpables, & disoient que c'estoit tresmal fait, qu'auant le partemẽt de l'armee du royau-

me d'Escosse on ne luy auoit fait sçauoir ne mander ses gens pour estre conduitz.

Adonc estoient les choses en cest estat qu'ils ne les pouoient amender chacun prioit à Dieu que le demeurant de leur armee peust estre mieux conduit & plus à leur honneur & proffit, encores leurs dirent les deux cheualiers d'Escosse que par la grand vaillance du Surnommé la hardiesse de tous ceux de Sicille estoit redoublee: car ce que six Turcz eussent mis à desconfiture des Siciliens le nombre de vintg & plus, auiourd'huy la chose est retournee. Et ne failloit que six des Sicilliens cõtre vingt & cinq de gens du Turc. Et au regard du païs il leur plaisoit tresfort & leur sembloit que s'ils ce pouoient ioindre auec le Roy de Sicille que legierement viendroient au dessus de leurs ennemis. Les quatre cheualiers de Sicille qui souppoient en vn autre vaisseau n'eurent garde d'oublier à recorder comment les deux cheualiers d'Escosse c'estoient moult vaillamment portez à l'assaut de la ville que le Roy de Sicille auoit prinse. Et comment apres vn de leurs gens auquel nul ne ce compare ils furent les premiers.

miers entrans dedans ladite ville, & tant firent que de ceux qu'oncques ne les auoient veuz furent cogneuz par leur prouësse. Et apres l'assaut finy chacun de l'ost du Roy de Sicille en leuoit paroles du bien & de l'honneur qu'ils auoiét veu és deux cheualiers. De ces nouuelles estoient tresioyeux ceux qui presens estoyent à les ouïr recorder : car les autres disoient si vous estes tous tels que sont ces deux que vous nous auez enuoyez le Turc n'aura nulle duree contre nous. Ces nouuelles s'espandirent deuers les seigneurs qu'à table estoient & en furent moult ioyeux & sçeurent grand gré aux deux cheualiers qu'ils auoiét là enuoyez firent ils aux cheualiers de Sicille que si honnorablement les recorderent, Apres ce soupper chacun ce retira, pour lendemain faire aduiser à toutes leurs besongnes comme entendans de partir l'autre iour ensuyuant.

*Comment apres que les cheualiers de Sicille furent arriuez deuers les princes Chrestiens qu'estoyent sur mer, il ce leua vne si grande tempeste, que toutes les nauires furent transportees en diuers lieux, & toute l'armee desfaite. Et la nef ou estoit Dauid d'Escosse rompue contre le port deuant l'ost du Turc, & tous ces gens noyez ou mis à l'espee fors que luy qui fut prisonnier, & ce fist appeller Athis.*

ENtre minuict & le point du iour grand vent & grand tempeste ce meust en la mer, par tello façon que les batteaux l'vn contre hurtoient & venoiét les ondes de mer de telle vertu qu'aux vaisseaux tenans à l'ancre hurtoient, Noz bons cheualiers voyans ceste tempeste & fortune estoient sur les vaisseaux à deux genoux les mains iointes enuers le ciel criant à Dieu mercy luy recordant que de leur païs & possessions estoient partis pour luy faire seruice. Et à ceste heuro la noise estoit tresgrande sur la nauire, que le Turc qui estoit sur terre & sa compaignie le pouoient bien ouïr tout à plain, voire demie lieuë tout oultre eux, Vous pouez

pouuez bien penser que de ce grand oraige & de ceste grande tẽpeste ledict Turc & sa compagnie estoient moult ioyeux & les Chrestiens moult desplaisans & courroucez du destourbier, & tant continua celle tempeste que iusques presque Soleil leuant, & furent les Chrestiens en telle necessité que de coupper leurs ancres, tirer la voille à mont, & eux mettre en l'aduenture de Dieu. Plusieurs vaisseaux s'en alloient à la voulonté du vent, & aucuns autres cõme les ondes les menoient: car voille ne tref n'auoient n'homme si hardy qui osast cõduire le gouuernal. Les autres vaisseaux ce hurtoient contre les roches. Et tellement frappoient de si grãs coups qu'ilz ce froissoient & rompoient comme verres, & tout estoit pery & frappoient les vnz contre les autres. Et ce rẽcontroient tellement qu'ilz ce faisoient effondrer au fons de la mer & ceux qu'en estant demouroient estoient tellement froissez que leaue y entroit à voulonté parquoy en brief temps estoient peryz & ceux de dedans.

Le conté du glas, qu'au vaisseau du ieune Dauid d'Escosse estoit faisoit le plus

 piteux

piteux regret que iamais homme pourroit faire: Car bien voit par les vaisseaux qu'il veoit periz & noyez deuant luy aussi par les autres qu'il voit nager & aller auant la mer à l'aduenture de Dieu les auçuns sans voile & les autres à demye, & plusieurs à plaine voille, dont il voit les auçũs plõger en la mer les autres si eslongnez que à peine les pouuoit on veoir & des vaisseaux en ce dangier estoit bien à son aduis toute la mer chargee & disoit oyans chacun à fortune merueilleuse io me tenois hautement honnoré dauoir en ma conduicte le filz aisné de mon souuerain seigneur en si grand seruice que le seruice de Dieu. Or voy-ie maintenant qu'à Dieu ne plaist son seruice ne le mien, ains nous faut mourir, & finer miserablement noz vies & de la mort qu'en ce mõde plus doutoie mon createur ie te prie reçois l'ame de monseigneur mon maistre & de nous tous de sa cõpagnie en ta gloire: cognois q̃ pour toy & ta cause & pour te faire seruice no⁹ sommes à la mort. Telz regretz & parolles faisoit le conte du glas qui moult sage cheualier estoit & vaillant & tousiours encores ce tenoit le vaisseau

à l'ancre

à l'ancre qui gueres de compagnie n'auoit que tout le demourant ne fussent en mer à l'aduenture de Dieu ou periz, & sembloit à chacun coup que le vaisseau ou ilz estoient deust effondrer en la mer ; & disoient les maronniers.

Il vous faut mettre à l'aduenture de Dieu. Le ieune Dauid d'Escosse voyant ceste douloureuse fortune si consentit de coupper la corde de l'ancre, laquelle tantost qu'elle fut couppee le vaisseau ou il estoit arriué en terre droit deuât le Turc, rompit en plus de mille pieces, la mer n'estoit pas perfonde en ce lieu ; toutesfois peu ou neant en eschappa qui ne fussent periz, reserué Dauid & iusques au nombre de six qui par aide furent tirez à terre eux là venuz le Turc meu de cruauté ordonna qu'on les mist à l'espee.

Et ceste ordonnance ouye chacun le voulut accomplir & vindrent pour tuer le ieune Dauid qui de tous biens estoit remply. Voyant le conte du glas il ce mist au deuât pour le defendre & trouuer maniere de le mettre à rançon : mais son aide ne vallut riens : car assez bref il fut occis aupres de Dauid son maistre & pareillement

ment tous les autres qui aiderent à sauuer la vie de leur maistre estoient enclins & pource faire c'estoient mis deuant & ne demoura sur terre plus de viuans que le ieune Dauid d'Escosse. Soy voiant en ce grand dangier il reculla & mist son dos contre aucune partie du vaisseau rompu qui sur terre gisoit, esperant de defendre sa vie & la faire chere acheter à ceux qui auoient intention de le faire mourir. Et luy semble qu'en ce faisant il mourist plus aise & si n'auoit à sa vie nul regret. Qui lors l'eust veu defendre & habandonner sa vie d'vn tres-vaillant cheuallier il luy deust souuenir, à chacun noble homme cognoissant l'estat de noblesse & la fortune de la guerre deust venir à pitié. Il faisoit autour de luy telz rencz que nul ne l'osoit approucher. Et quand il faisoit sem blant de marcher chacũ le fuioit. Le Turc voiant les armes qu'il faisoit en auoit grãd despit & crioit moult haut. Comment vn seul Chrestien desconfira-il ceste armee ie ne m'esbahiroye pas ce toute la compagnie estoit à terre, s'ilz estoyent chacũ de telle condition si à l'encontre deux ayons peu de duree & de resistence.

Le

Le Turc auoit vn ieune filz de l'aage de xxiij. ans ou enuiron qui regardoit en grand' pitie ce ieune seigneur d'Escosse que si tres- vaillãment ce defendoit, moult esmeu en celle grande pitie contre la voulonté de son pere marcha en dérompant la presse & tant fist qu'il vint tout deuant en faisant chacun rattaire arriere de Dauid. Et puis luy dist, mõ ami tu vois clerement que la force ne te peut demourer & que tu estriues & combatz c'est raison ne te vueilles pas laisser occire rés toy à moy de ta franche voulonté ie te meneray deuant le Turc & prieray pour toy. Ces parolles ouyes le pauure Dauid en fut tressu ioyeux selon l'aduenture que Dieu luy a-auoit enuoyé bien cognoissoit que celuy qui parloit à luy estoit vn tresgrand seigneur & luy sembloit bien hõme de grand estat à l'abillement qu'il luy veoit porter, & à la grand obeissance qu'on luy faisoit. Car depuis qu'il fut venu nul ne fut si osé ne si hardi de le passer, & respondit monseigneur vous voyez l'estat ou ie suis si ie me combas en defendant ma vie nul ne s'en doit donner merueilles. car à ce que i'ay veu voz gens n'ont eu iusques à ores

pitie

pitié de moy. Las que pouuoient faire si pauures personnes desolez sur la terre cõtre vostre compagnie qu'en vostre mercy estoyent, & humblement mercy crioyent sinon moy seul y est demouré. Plusieurs gens tiendroiét plus ceste rigueur & maniere de faire tyrannie qu'à honneur de l'offre que vous me faictes humblement ie vous en remercie A vous me rẽs voyés là mon espee, laquelle il luy tendit, Il est vous de ma mort ou de ma vie laquelle ce ne feust sur vostre asseurãce i'eusse mis peines encores vn peu à me defendre si en eussies faict à vostre bon plaisir. Le ieune filz du Turc nommé Orbrays l'asseura de bonne foy & homme si hardy depuis qu'il en out la foy ne fut de l'approcher.

Quand le ieune enfant Dauid filz du Roy d'Escosse fut prins & amené par le dict Orkays par deuant le grand vilain Turc son pere lequel luy fist oster son bacinet & le vit le visage & de corps biẽ fait & de tresexcellente beauté : si dist à Orkays vous auez voulu prendre c'est homme prisonnier mieux l'aimeroie mort que vif si nostre loy il ne veut croire : car merueilleusement est taillé de bien faire & par

par experience il le vous à bien monſtre ſi vous eſtes content il vaudroit mieux que preſtement on en deliuraſt le païs. Le ieune filz Orkays oyãt ſon pere fut en moult grande frayeur & deſplaiſir & ce penſa bien en luy meſmes qu'auant il ſe lairroit tuer auecques ſon priſonnier & diſt à ſon pere monſeigneur le premier priſonnier qui fut oncques prins de ma main l'ait amener deuant vous la peine que i'y ait eut n'a pas eſté grande: car ſans combatre il s'eſt fié en moy, ou hõme ne l'oſoit approcher: car ie ne croy point qu'en vn hõme ſeul ait le pouuoir de deſtruire ceſte compagnie parquoy vous deuyez auoir crainte de luy. Vous pouuez de luy & de moy faire voſtre plaiſir: car ie n'ait pas inuention qu'il meure ſans moy veu la foy que luy ait promiſe. Et ſe nul autre de vous y met la main croyez que ce ſera à mon deſplaiſir & que de mon corps & de ma puiſſance le defendray. Et ces parolles diſoit leſdict Orkays à ſon pere de telle façon & de ſi grand courage que tout le viſage luy eſtoit rougy.

Tout entendoit bien le ieune Dauid d'Eſcoſſe & de viſage aſſeuré comme celuy

luy qui attendoit la mort, ſans auoir nul regret à ſa vie diſt au Turc en telle maniere. Sire ie me tiẽs bien heureux des parolles que ie vous ay ouy dire de moy & ne fais doute ſi ie meurs fors que ie meure en plus grand' orgueil dequoy mon ame en puiſſe eſtre bleſſee de ma vie ne tiens plus nulle conte s'il plaiſt à mon createur i'ait aſſez veſcu: tãt de nobles hommes i'ay veu auiourd'huy finir deuant moy que ie n'ait plus nul regret de ſuiuir leur compagnie laquelle ( comme ie ſçait veritablement & ſuis ſeur ) eſtre de ceſte heure à eux treſplaiſante ie me ſuis rendu à ce ſeigneur qui deuant vous eſt ſur ſa foy ie ne ſçait qu'il eſt. Neantmoins ie luy quitte, & luy pardonne, & à vous auſſi ma mort priant à noſtre Seigneur qu'auiourd'huy à bonne fin me vueille prendre, le Turc qui auoit ainſi ouy parler ſon filz, & qui le voioit autremẽt courroucé eut pitié de luy & nonobſtãt qu'il fuſt treſdur en courage contre les Chreſtiens ſi eut il pareillement pitié de Dauid d'Eſcoſſe que ſi hardimẽt & de ſi ferme maniere le voioit parler en attendãt la mort de tel courage qu'il ſembloit tout reconforté & bien vit

ſi firent

si firent tous ceux de la compaignie qu'il estoit homme de grand reconfort & n'estoit point à espouuãter, & il respondit à son fils. Ie veux que vous ayez seuité pour emmener vostre prisonnier en vostre grãd logis ou quelque part que vous voudrez ie penseray sus & parleray à vous, & ne fais point de doute qu'apres ce que vous m'aurez ouy vous ne soyez content de ce que ie voudray. Ainsi le ieune Orkays emmena son prisonnier & pour doute qu'on ne luy fist desplaisir, le tint ceste nuict en sa chambre sans le vouloir nullement laisser esloigner de luy : car il pensoit la cruauté de son pere estre telle que s'il s'esloignoit il le feroit mourir. Et puis s'en riroit comme s'il auoit fait occire vn chien ou quelque autre meschante beste & pour ces doutes demeura continuellement auec son prisonnier que pour quelque affaire que son pere eust de luy il n'y alloit sans le mener, & comme vn oiseau de proye, qui de son premier oiseau qu'il à prins est moult assoté en ce point estoit Orkays de Dauid.

Et apres ceste grand' tempeste qui estoit ainsi aduenuë, & couruë sus aux

Chreſtiens vous pouez penſer que les vaiſſeaux qui par la mer alloient ne tournoient pas tout vn chemin, les vns par fortune arriuerent és portz & mettes, ou ils furent priſonniers, & tout au party d'iceux qu'à ces portz arriuerent finirent leurs iours miſerablement és priſons des Turcs ou à ſeruir ou mener bœuf ou vaches aux champs:car on les vendoit comme cheuaux, & eſtoient battuz chacun iour de ceux qui les achettoient quand ils ne faiſoient ce qu'ils auoient en charge comme chiens, & ſi n'en auoient plus de pitié. Les autres vaiſſeaux à qui Dieu vouluſt eſtendre ſa grace arriuerent les vns en Eſcoſſe. Les autres en Angleterre & en France. Pluſieurs arriuerent en autres royaumes & portz Chreſtiens, Parquoy en aſſez brief temps ceſte douloureuſe nouuelle fut eſpanduë, & vint aux oreilles des Roys de France, d'Angleterre & d'Eſcoſſe qui de ceſte aduenture furent merueilleuſement courroucez, & dolens,de cœur chacun endroit ſoy mandoit ceux qu'ils ſçauoient qu'en ceſte grand' fortune auoiët eſté,& enqueroient nouuelles de leurs amis & ſeruiteurs:mais nuls

nuls de quelque part qu'ils vinssent ne sçauoient nulle certaineté, ne qu'els gens ils auoient perdus & sauuez, chacun espe-roit son amy estre sauué pource qu'il le desiroit.

Le Roy de France attendoit tousiours que la plus part de ses gens deussent re-tourner, Si faisoit pareillement le Roy d'Angleterre. Et le roy d'Escosse auoit les oreilles ouuertes attendant nouuelles de son fils qu'il auoit enuoyé, & qu'il aimoit tant ardemment que pere plus ne pouoit aimer son fils, & se fioit fort au sens & à la cõduite du bõ Glas auquel il l'auoit baillé en garde, toutesfois long temps se passa que nouuelles n'en oyoit point des des-susdits, Des autres en reuint plusieurs, & n'y eut du royaume d'Escosse pas six na-uires de perte. Le Conte de Bouchant fut sauué & plusieurs des notables hommes d'Escosse. La grand' perte fut au vaisseau de Dauid : car vous pouez penser qu'il e-stoit fort accompaigné de noblesse: consi-deré encores que le Conte du Glas estoit auec luy du royaume d'Angleterre si re-uindrent plusieurs, & reuint l'admiral & la plus part de la noblesse, aucuns autres

vaisseaux en y eut de prins. Du royaume de France reuindrent aussi plusieurs: mais le bon connestable demeura. On ne sçait s'il fut noyé ou s'il fut prins, pour finable conclusion à ce que chacũ espera de trois royaumes, desquels l'armee en estoit faites apres le retour de ceux qu'estoient retournez par esperance, le tiers de ceste armee fut mise à perdition, & de ceux qui moururent, tous ceux que le Roy de Sicille auoit enuoyé deuers Dauid d'Escosse en furent, ie ne vous sçay que dire si les deux cheualiers d'Escosse qu'auoient entreprins le voyage furent sauuez ou non: car ie n'en trouue rien en escript.

---

*Comment en plusieurs royaumes Chrestiens furent les Roys aduertis de la fortune sur mer de l'armee, & les regrets qu'en firent lesdits Roys de France, d'Angleterre & d'Escosse, & comment le Roy de Sicille se determina de tenir bon cõtre le Turc & se retira à Naples & laissa Ferrant & le Surnommé pour garder la place laquelle ils auoient prinse.*

NOus reuiendrons au Roy de Sicille qu'assez tost fut pour certain informé

mé de ceste venuë & aduenture dessusdite de laquelle il fut tant dolent que nul ne le pouoit rapaiser, & se donnoit en partie la cause de ce meschef. Et comme triste & doulent maudissoit l'heure de sa naissance & si souhaitoit sa mort quand par sa faute & negligence tant de notables princes, & seigneurs, & cheualiers y estoyent periz & morts de si douloureuse mort à sa petite defense, & disoit. Ie sçay bien s'ils eussent esté en terre & que ie me fusse enuers eux ainsi acquitté que ie deusse, que les deux telles puissances que ledit Turc auoit n'y eussent pas arresté. Or mõstre bië Dieu que ie ne luy suis pas agreable, & que i'ay fait aucun peché qui moult luy desplaist vous pouez penser que si le Roy de Sicille disoit telles paroles que chacun des Roys de Frãce, d'Angleterre, & d'Escosse ce tenoient d'icelle cõdition, & pensoiẽt bien en eux mesmes que le seruice qu'ils faisoient à Dieu ne luy estoit pas agreable. Car par leur couraige propre ils cognoissoient que ce seruice se faisoit plus par vaine gloire ou pour vouloir auoir renommee que par l'amour qu'ils eussent à nostre Seigneur.

Et par ainsi tenoient le iugement de Dieu & sa vengeance iuste & leur propre conscience le iugeoit tel & disoit le Roy d'Escosse, las s'y enuoyay mon fils, pource que les Roys de Frãce & d'Angleterre s'excusoient sur moy, & pour mon honneur ne l'osay laisser, si ie n'eusse craint auoir honte encores fust il auecques moy à son partement, ie demenoye tel dueil que nul ne me pouoit rapaiser, ces choses ont fait courroucer Dieu, ie ne faisoye pas comme fist Abraham d'Isaac son fils, ie n'offroye pas seruice à Dieu de mon enfant: mais l'offroy au monde, & par nõ crainte d'auoir honte de Dieu qui est iuste & qui cognoit les conditions des hõmes & leurs pensees: lequel à refusé ce seruice comme il fist le sacrifice de Cayn, & bien auoit cause: mais mon poure fils de ce rien ne pouoit, & de si grãd couraige y alloit qu'il me semble que Dieu deust auoir pitié de mon foible cœur: Ie crie mercy à Dieu, & luy prie qu'il ait pitié de mon poure enfant ou qu'il soit. Et ainsi en pitié auec ces parens & amis, le poure Roy d'Escosse ce desconfortoit & gemissoit son peché en pleurs & en larmes priant pour son

son fils. Le Roy d'Angleterre cognoissant assez que longuement auoit attendu de bailler secours au Roy de Sicille & ce que fait en auoit, auoit esté pour plus partir à l'honneur si aucun y en auoit de ce que l'armee proffitoit que pour la crainte & amour de nostre Seigneur. Et encores il ce tenoit aucunement coulpable de ce que le Roy d'Escosse y auoit enuoyé son fils aisné Dauid qui estoit tãt saige, si bien adressé, tant bel hõme & remply de bonnes mœurs que plus ne pouoit, & sentoit en son couraige que ce que fait en auoit, auoit esté pour bailler charge au Roy d'Escosse son voisin ou du moins le faire festoyer affin que moins fust puissant contre luy : car bien sçauoit qu'il n'y enuoyeroit point son fils sans estre accompaigné de toute sa puissance. Et par ainsi comme le Roy d'Escosse iugeoit en son couraige que nostre Seigneur auoit esté iuste de luy refuser son seruice. Le Roy de France auoit enuoyé son armee en la compaignie de Dauid d'Escosse en autre intention que les Roys dessusdits : car il auoit doute que nostre Seigneur ne ce courrouçast à luy s'il ne luy faisoit secours

pourquoy à la requeste de son fils que tant de fois luy auoit admonnesté il ne s'y auoit voulu incliner dont il auoit perdu sondit fils, & eut tant de douleur au cœur qu'aduenture estoit, si iamais du lict se leuoit & pource ce doutoit que Dieu qui desia sur luy auoit prins vengeance ne le print apres sa mort sur son royaume qui demeuroit desnuë & sans hoir. Il eut fait à Dieu ce seruice, toutesfois ils cognoissoit en luy mesmes que ledit seruice il auoit fait à nostre Seigneur plus par crainte que par amour & pourtant faisoit doute que nostre Seigneur ne l'eust pas bien prins en gré.

Ainsi ces trois Roys que vous auez ouy ce donnoient chacun en soy la charge & coulpe de ceste douloureuse aduenture. Et n'y auoit nul d'eux que par ouïr dire ne plaignist merueilleusement ce ieune fils d'Escosse & en especial audit royaume d'Escosse chacun en faisoit tel dueil que nul ne le vous pourroit racõpter. Car par les vertus qu'en luy estoient chacun l'aimoit de si parfaite amour qui sembla à ce iour que ceste perte n'estoit iamais recouurer ne r'auoir. Es trois royaumes des-

suidits

ſuditz eſtoient plorez & regrettes de tous en eſpecial de leurs parens & amis Ceux qui eſtoiét demourez & neſtoient retournez en leurs païs neantmoins chacũ auoit eſperance qu'en q̃lque lieu fuſſent priſonnier & d'en auoir encores au temps aduenir nouuelles & furent en ceſte eſperance iuſques à la mort & les femmes qui en ceſte beſongne auoient perdu leur maris. Et aucunes demourérent à marier le demourant de leur vie qu'oncques puis ne les virent, d'autres en y eut qui aſſez ce haſtirét que depuis quelles furét remariees reuindrét leurs maris: ce mõde n'eſt pas vny en chacun païs il en à d'vns & d'autres, nous vous lairons le dueil qui ce fiſt par tous les royaumes deſſuſditz & retournerons au Roy de Sicille qui ainſi comme vous mauez ouï comter c'eſtoit apres la deſtruction des Chreſtiens deſconforté outre meſure, neantmoins il apperceut comme ſage que le deſconfort ne luy valoit riens mais il monſtroit le ſens d'homme vertueux: apres grandes fortunes il aſſembla ſon conſeil en plus grand nombre qu'il peut, & leur diſt en telle maniere ou ſemblable.

Mes amis chacun de vous est accertené de la piteuse aduenture qu'est aduenuë à nostre secour auquel tant de Princes & grans seigneurs auoit. Et lequel secour nous venoit de trois royaumes desquelz nous pouuyõs beaucoup plus fort aider, & faict à supposer que d'iceux n'aurons plus aide. Car ie tiens ceste compagnie ou la pluspart perduë qui n'a pas esté sans grans missions & despens à chacun desditz Roys & royaumes, & parce moyẽ nous mesmes nous faut attendre : car de mõ beau pere le Roy d'Espaigne ( deuers lequel i'ay tãt de fois enuoyé ) ne nous est nul secours apparent, ce royaume est en grand' aduenture si Dieu n'en à pitié,, Et en tant qu'en nous est plus grand besoing de tres-diligemment mettre peine à le garder qu'oncques-mais ne fut. Nostre esperance sur autruy est faillie faisons de nous mesmes : car autre confort ne pouuons attendre chacun endroict soy prene courage & soit content d'attendre la voulonté de Dieu, & le party lequel luy voudra enuoier & de moy qui ay plus à perdre que nul de vous. Ie me reconforteray à nostre Seigneur en l'ayde de vous mes

bons

bons amis & en vostre conseil, duquel ie voudroye vser & suis prest d'auecque vo⁹ mon corps ma vie, & mes biens aduenturer, vous requerant bien à certes que chacun de vous me donné conseil confort & aide, & que brief soit aduisé que i'ay do faire.

Ainsi le Roy de Sicille parlant à ses gēs les larmes cheant de son doux visage faisoit auoir grande pitié à tous ceux qui l'oient & auoir grād' voulōté d'aider à defendre son royaume si luy respōdirēt. Sire la longueur de prendre conseil ne vaudroit riens : Mais faut que la conclusion soit briefue. Car vous pouuez penser que le Turc montera (par la destruction des Chrestiens qu'il à veuë) ensi grand orgueil qu'il ne luy semblera pas que tout le monde, & le ciel: pareillement la terre & les estoilles ne le doiuent adorer & que riens ne soit contre luy Et pour ceste cause viendra prestement à l'encontre de vous Vous n'estes pas puissant de l'atendre auec ce que maintenant il ont leurs couraiges mout redoublez & voz gens sont amatis & cōme descōfortez de ceste piteuse aduenture. Pourquoy ne croions

point

point vous bien cōſeiller q̃ vous le deuez attendre ſi en pouuez demander l'auis à ceux qu'il vous plaira & moult brief y cō-clure le cas le requiert. Le Roy apperceut que le cheualier diſoit vray à luy propre, en demanda lequel cheualier ne s'en fiſt gueres prier : car il voioit que le temps e-ſtoit & diſt en telle maniere. Ce que i'ay dit par cauſe de brieuete ie le vueil repe-ter croiez que le Turc s'il vous ſçayt icy, en ceſte place vous viendra aſſieger & c'il à bon conſeil il ne fait point à douter qu'il n'en face ainſi. S'il ce faict & vous l'attendez vous n'auez pas à viure pour voſtre armee âinſi longuemēt ne pourrez tenir de combatre.

I'en ai dict mon aduis & pourtant me ſembleroit Que en ceſte ville qui n'eſt riens deſolee mais plus forte de trop que quand vous y veniſtes car chaſcun à repa-re ſou lieu Vous laiſſer voſtre menuë artil-lerie : dōt elle ſera tres-hautemēt fournie auecques le nombre de deux mille com-batans & vn bon chef ou deux des plus notables de voſtre armee. Et vous deuriez ennuit ou du moins au point du iour par-tir & tirer à Naples vers la Royne Et tout

le dē

le demourant de vostre cõpaigne laquelle à de ceste heure grand dueil au cœur cõme ie cuide, & ce le turc alloit deuant elle, elle est tres-mal acompaignee, s'ainsi le faittes vous pouruoirez à tout. Ce le turc vient deuant ceste ville elle est forte, c'elle est biẽ garnie il y despẽdra sa cheuãce, & ce y seiournera grand temps auant qu'il l'ait. Et quand il l'aura il n'aura autre chose qu'il n'auoient par auãt. Apeine serons nous en tel estat que nous estions à la venuë des des Chrestiens.

Ce temps pendant il faut auoir espoir en Dieu qu'il nous aidera. Auant la venue de ceste armee nous faisons biẽ: car nous en sommes de riens amoindris les cœurs ne nous sont fallis pour vne fortune s'elle est tournee sur no⁹ le cheualier qui ses parolles disoit estoit Ferrant le senechal qui voulentiers fut ouy & escouté de tous & bailla grand couraige à tous ceux. qui la estoient apres ceste parolle le Roy demãda aux autres cheualiers, & escuiers Lesquelz sans vous faire plus long cõpte louërent & recommanderent fort l'opinion de Ferrant & disoient que mieux ne sçauoient dire & que la douleur & l'amentation

tion de la fortune aduenuë failloit cesser comme chose oubliee sinon à prier Dieu pour les ames: Et failloit de bon couraige & franc vouloir aduiser à la deffence, & entretenement du royaume, eux de tous pointz concluans & ensuiuans l'opinion de Ferrant. Le Roy oiant les parolles, & reconfort que ses propres subietz luy faisoient il fut mout ioieux & de grand courage luy mesme eut voulonté de se deffendre. Et ordonna Ferrant qui se conseil auoit donné demourer en ceste place ou il estoit acompaigné de deux mille conbatans telz, qu'eslire les voudroit & le fist seul chief de ceux qui demouroient illec. Ferrant ne le refusa pas ains de bon cœur & noble couraige tresliberallemēt à prins la demeure & garde d'icelle place. Pria ses amis finablement trouuer le nombre de deux mille combatans, treslegerement chacũ y demouroit voulentiers auecques luy pour le grand sens & vaillance qui en luy estoit.

Et quand le Surnommé sçeut que son maistre demouroit pour nulle chose n'eust esté si ioyeux il pensoit de se veoir assiegé ou en sa vie n'auoit esté, & si pensoit chascun

cun iour faire armes C'estoit la chose que plus il desiroit riẽs ne le pouuoit courroucer Biẽ se tenoit heureux d'estre au seruice de vn tel maistre ainsi toute la nuit Ferrant fist asseoir son artillerie es lieux plus propices : dont il estoit tresbiẽ pourueu, & vers le point du iour vint deuers le Roy qui oioit sa messe pour partir & se recommanda à luy & à toute sa compaignie certifiãt que à son pouuoir il garderoit la place tant qu'il en partiroit à honneur. Apres la messe ouyë le Roy print congé de Ferrant, & de tous ceux qui en la garnison demouroient en embrassant les nobles hommes de humble couraige leur priant bien à certes que chascun endroit soy se penast de bien faire & fussent obeissans à Ferrant leur capitaine, lequel il laissoit en ceste place son lieutenant. Et biẽ les aduertissoit que l'obeissance qu'ilz luy en tendroient il la tenoit cõme à luy mesme faitte & leur en sçauroit aussi bon gre ou meilleur que se en sa presence, & personne il luy estoit fait. Et ainsi d'eux se departit en tirant le chemin vers la place ou la Royne estoit Vous deuez penser que ce n'estoit pas sans grandes penses

pensees. Neantmoins tousiours se reconfortoit en nostre Seigneur son esperance y auoit toute fermee. Ferrãt demoura en la place & tantost que le iour vint bailla à chascũ sa garde selon que besoing en estoit à son aduis. Ordonna gens pour aller visiter les viutes pouldre artillerie qui en la place estoient pour luy en faire raport affin de en viser selon ce qu'ilz veroient qu'ilz seroiẽt pourueuz. Et finablement ledit Ferrant & ses gens firent incessamment toutes les diligẽces que gens de guerre pouroient faire à la place tãt en fortification comme autremẽt Nous vous lairrons à parler de Ferrant & de sa compaignie, & retournerons à parler du turc qui sur la graue de la mer estoit auecques toute sa puissance en tel orgueil & præsumption qu'à peine nulz l'osoient approucher, & bien cuidoit estre Roy dessus les autres Roys Et que sa renommee deust estre espandué plus que celle d'Alexandre.

Com

*Comment le Turc alla aßieger Ferrant & le Despourueu en leur place ou le Roy de Sicille les auoit laissez en garnison, & comment le fils du Turc nommé Orkays, deliura Athus son prisonnier qu'il auoit prins de sa main : & le fist conduire seurement iusques en la ville ou estoit Ferrant & le Surnommé, lequel le receut & retint à son compaignon.*

CElle nuict apres la perdition des poures Chrestiens ce fist le grand villain Turc seruir plus pompeusement que par auant n'auoit fait, & demeura toute ceste iournee en son logis: car la fortune luy dura presque iusques à midy, apres soupper manda à ces gés de venir à luy pource qu'il vouloit prendre conclusion de son partement & leur dist, seigneurs vous voyez la grace & miracles que noz dieux ont auiourd'huy monstré, vous auez bien veu que tournant la main tantost le grand orgueil de la Chrestienté à esté par eux abatu. Maintenant pouez penser que le Roy de Sicille & ces gens perdront couraiges, cognoissez le miracle de noz dieux, & que leur hardiesse decherra, & au contraire elle doit en nous croistre: comme i'ay esperance qu'elle fera. Nous apperceuons clere-

ment que les dieux les veulẽt gaster & nous aident: doncques seriõs nous pas bien mauuais & dignes d'estre reputez de laische & meschant couraige puis que nous auons leur aide s'en brief temps n'auions reconquis le demourant de ce royaume qui est pres-que tout nostre, il nous en fault mettre peine & rescourre mon frere le Roy de Perse, lequel est tenu estroictement des Chrestiens, qui est mon frere germain. Et comme i'espere aura grand dueil au cœur de ce qu'il n'aura pas esté à ceste iournee & veu le miracle de noz dieux, Ie vous prie que chacun pense en luy-mesmes qu'il est bon de faire: car il peut sembler qu'apres tel miracle chacun doit auoir desir de suyure & parfaire la voulonté de noz dieux laquelle il nous ont demõstré si appertemẽt, Si soit aduisé entre nous d'accomplir leur voulonté, Chacun en ce cõseil disoit vrayement qu'il estoit bien heure de besoigner & que de nuls costez n'estoit apparent de venir secours au bon Roy de Sicille, Apres plusieurs demandes toutes les opinions en vn s'accorderent, Si fut que le Turc tirast auec toute sa grosse puissance & vint assieger la ville de Sicille que dernieremẽt auoit esté prinse par ces ennemis, & la recouurast aussi

aussi legierement comme prinse auoit esté car point ne pensoient que nul sans le Roy de Sicille y voulsist demeurer, & si le Roy y demeuroit ce seroit grand' ioye pour le Turc & sa compaignie.

Encores à ceste heure rien ne sçauoient que le Roy de Sicille fust party, Ceste conclusion fut tenue esperant qu'à icelle place ne trouueroiét nully és autres places qui par auant auoient esté & ce tenoient cõtre eux pource que le couraige de leurs ennemis tenoient cõme perdu. Et pource que leurs logis estoiét en terre & toute leur artillerie deschargee aduiserent que bien leur falloit seiourner en ce lieu trois ou quatre iours pour partir honnestement & sans nul desroy, & nonobstant la grand' aduenture qui pour eux estoit aduenuë si craignoient ils les Sicilliens, pource que parauant vn d'eux comme dit est valoit six de leurs gés, & leur sembloit s'ils laissoiét nuls n'aucũs d'eux derriere que poure ioye leur en adviendroit. Ceste longueur & demeure vint tres a point à Ferrant & à sa compaignie; Car en ce terme fortifierent leur ville plus du tiers qu'elle n'estoit en fosseries, boullevars, en aggrarites & en autres choses que faire pouoient en si brief terme. Et n'y auoit

cheualier n'escuyer qui ne falut qui portast la hote, & plus grand plaisir y prenoiēt qu'à quelque autre chose q̄ passé long tēps eussent fait. Qui lors vist le Surnommé estre pionnier & mener la pesante broisete ou porter la hotte il y eust prins plaisir s'il l'eust cogneu. Car mieux valoit au labouraige deuant tous autres comme il faisoit en fait d'armes & en vaillances. Et tant ioyeusement le faisoit que chacun le voyoit voulentiers. Son maistre Ferrant deuisoit à ces gens en telle maniere, comment en pourroit il faire de faire aucune chose que le Surnommé ne passast deuant tous autres, voyez le laboureur, comment tout le temps de sa vie s'en fust meslé. Finablement chacun s'accordoit qu'il n'y auoyent point de pareil veu. Ainsi en ce terme ce fortifierent & asseurerent tellement que bien leur tardoit que la venuë du Turc demeuroit tant.

Or vint le iour que le Turc auoit prins conseil de partir vous sçauez que grand iournee fait qui par telle compaignie va: ils n'alerēt ce iour que lieuë & demie loing ils partirent & enuoyerent bons cheualiers pour sçauoir nouuelles du Roy de Sicille & de sa cōpaignie, lesquels cheuaucheurs prindrent aucunes poures gens assez pres

de

de la garnison de Fordant par lesquels ils sceurent pour certain que le Roy de Sicille s'estoit partiz & qu'il auoit laissé grand garnison en la place qu'il auoit cõquise, qui bien auoient intention de la garder & deffendre contre la puissance du Turc. Et bien dirent les laboureurs qu'estoint prins que pour la fortune des Chrestiens qu'estoient perdz sur la mer, la voulonté & hardiesse des Sicilliens n'estoit pource de rien amoindrie mais ainçois estoit multipliee, car bien voyoient qu'autre confort d'eux n'auroient. Si auoient bien intention de defendre leurs corps & leurs vies de toute leur puissance. Et bien sembloit aux nobles hommes qui le siege du Turc attendoient qu'ainsi ne le l'auroit pas : mais luy cousteroit plus que la plus-part de sa guerre qu'il auoit faite en Sicille ne luy auoit cousté, les cheualiers que ie vous dy reuindrent ceste nuictee en l'ost du Turc, auquel ils recorderent ce qu'ils auoient trouué.

Et firent les poures gens qu'ils auoient prins amener deuant le Turc qui les ouit tres-voulontairement parler. Et si trouua en eux ce que ces coureurs & cheuaucheurs luy auoient dit, neantmoins il ne demanda point le conseil sur ceste matiere,

 ains

ains tint son siege fermement conclud les quatre iours par auant. Et pource proposa de partir le lendemain au matin & faire son logis à vne petite lieuë du siege qui tendoit à mettre ceste nuict. Orkais le fils du Turc, deuisant à son prisonnier Dauid, luy demanda son nom & de quels gens il estoit, & qu'il auoit intention de faire, & luy remonstra que par raison bien ce deuoit tourner de leur loy: car il auoit veu grands miracles sans plus auant le prescher. Et luy dist que par poureté ne laissast pas à estre de leur creance: car si son plaisir estoit d'ainsi le faire il ne luy faudroit iour de sa vie, & si demourroit des plus prochains de luy. Dauid luy respondit que de sa grand' humilité le remercioit & si voulonté auoit de tourner à autre creance que ses predecesseurs & luy n'auoient tenuë: La grād' amour & honneur de luy, qui luy auoit sauué la vie, luy feroit plustost incliner qu'autre chose: mais il estoit deliberé qu'en ceste mourroit pour souffrir autāt de martire que possible seroit de faire à hōme endurer, & bien luy dist que de plus auant luy en parler seroit peine perdue, luy suppliant treshumblement que desormais se vousist deporter. Au regard qu'il estoit en son païs gentil-

homme

homme, mais il ne croyoit point qu'à ceste heure qu'il y eust nul plus poure que luy. Son nom estoit Athis. Et cuidoit encores auoir pere & mere viuans qui n'auoiẽt pas trop grand pouoir de l'aider à ietter hors de ce dangier. Quand Orkays l'ouit ainsi deuiser il eut pitié de luy, & luy demanda s'il n'auoit point de maistre, & si son maistre estoit mort, Athis qu'à ceste heure à prins ce nom qui longuement luy durera en ce liure luy respondit, Celuy à qui i'obeissoie fut tué à la riue de la mer entre mes iambes, dont fort m'ennuya & me sembla cruauté : car il se venoit rendre à vostre pere, qui apres sa prinse si luy eust pleu le pouoit faire mourir comme vous faites moy, quand il vous plaira qui de vostre courtoisie m'auez iusques à ce iour sauué, Orkays estoit tresdeplaisant que son prisonnier ne vouloit tourner à sa loy, & voyoit bien que la compaignie d'eux ne pouoit loguement durer dont il luy desplaisoit : car moult fort l'aimoit pource que beau & saige le voyoit, & que sa vaillance auoit esté deuãt luy bien monstrée. Si se pensa à par luy commẽt sauuer le pourroit & garantir : car bien sçauoit qu'auecque eux ne pouoit demeurer sans tenir leur loy ou mourir & bien voyoit que

son pere en auoit grand' voulonté, il s'aduisa d'vne coustume qu'entre eux estoit laquelle entre tous notables princes & grāds seigneurs estoit gardee & entretenue. Et par ceste coustume fut plainement deliberé ledit Orkays fils du Turc de luy sauuer & garantir la vie.

La coustume estoit telle que quand vn fils de Roy grand prince baron ou grand seigneur auoit prins vn prisonnier, le premier qu'oncques iour de sa vie auoit prins de sa main quelque chose que payer peust s'il n'estoit chief de guerre qu'il le montast & armast honnorablement & luy bailloit cent escuz en la bourse & puis le faisoit conduire moult seurement iusques en son païs, si print ledit Orkays sa voulonté ferme d'ainsi le faire & luy sembla que par ce moyen son pere ne luy voudroit, n'endureroit à l'esconduire : car moult en seroit blasmé & mocqué de toute noblesse.

Et ainsi en ceste pensee s'en vint deuers son pere & luy dist monseigneur vous sçauez que par pitié que i'ay eu du gentilhomme Chrestien l'autre iour à la fortune que leur aduint, ie le prins prisonnier de ma main & luy sauua la vie, vous me voulutes faire moult grand tort : Car vous estiez content

tēt que depuis que ie l'euz asseure il fust prins & mis a mort. Ce m'eust esté moult grand honte. Moy qui suis vostre seul filz ma premiere foy baillee en armes estre si villainement faulsee. Se i'en fuz desplaisant vous ne m'ē deuez sçauoir nul mauuais gré. vous sauez qu'il est de coustume entre tout le pais de par deça & mesmement a vous & voz predecesseurs que gens de tel estat & beaucoup moindre que nous ne sommes, deliurent leurs prisonniers premiers. Et suis aduerti pour certain qu'ainsi auez fait en vostre temps, Ie ne croy point que vous ne vueilles de riens amoindrir & que vostre intentiō ne soit que ie puisse (comme vous) de la lignee dont ie viens ont fait donner congé a mon prisonnier & le bailler comme ie doy. Aussi de le faire conduire seurement iusques à tant qu'il soit auec les chrestiens. Et ainsi ie vous supplie. Le Turc qui ouit son filz parler en telle maniere luy en sceut tresbon gré. Et bien congneut que par raison & honneur sa requeste ne luy pouuoit reffuser nonobstant que de ceste deliurance le cueur luy disoit mal : pource que tāt d'armes luy auoit veu faire toutesfois il se accorda à la requeste de son filz & moult voulentiers eust veu que tant eust fait que

le chrestien eust creu en leur loy mais son filz luy respondit que bien luy en auoit parlé & que pour rien ne le feroit. Et ainsi se despartir de son pere & sen vint à son prisonnier & luy cõpta de mot a mot sans riés celer comment enuers son pere auoit exploit. Et que la cõclusion estoit prinse pour lendemain le faire partir, & pource vouloit sçauoir ou il vouloit aller fust deuers le Roy de Sicille ou ailliours car en quelque lieu qu'il voudroit il le feroit conduire. Et l'aduertissoit que le lendemain se partiroiẽt pour aller mettre le siege deuant vne ville chrestienne qui naguerés auoit esté conquise sur son pere laquelle n'estoit pas forte & n'entendoient gueres y demourer. Et le lendemain deuoient aller gesir au plus pres d'icelle. Pour aduiser la façon, & maniere d'icelle pour mettre leur siege.

Adonc quand Athis ouit ces nouuelles & que place des chrestiens y auoit si prouchaine de luy qui en si briefz iours deuoit auoir siege. Apres les remerciemẽs quel fist à Orkais son maistre comme sage & mout bien aduisé, & celluy qui toute honneur sçauoit il luy dist que pour riens ne voudroit aller aillours qu'ẽ ceste place prochaine nõ pas monstrant semblant que ce fust de desir d'estre

d'estre en guerre mais pour doute de la loingtaine conduite & des perilz qui s'en pourroient ensuiuir. Il enquist à Orkais qui dedans ceste place estoit & luy dist qu'vn nommé Ferrant seneschal du Roy de Sicille y estoit. Si tost qu'Athis l'ouit nommer il luy remébra de ce que les cheualiers d'Escosse luy auoiét dit & raporté, il sçeut pour certain qu'auec celuy seneschal demouroit le tres-vaillát cheualier dont tant luy auoiét parlé. Si sa voulonté estoit parauant d'aller en ceste place elle redoubla plus qu'on ne pourroit penser. Orkais son maistre de bon voulloir luy conseilloit tout le côtraire: disant, mon amy ceste place ne peut durer ne regner contre nostre pouuoir. Si vous estes dedans reprins ie cognois monseigneur mô pere tel que tout l'or du môde ne vous sauueroit. Et ainsi ie vous conseille tirer autre part & n'ayez doute q̃ ie ne vous y feray côduire tresbié. oncques pour chose que Orkais dist à Athis il ne peut l'esmouuoir n'oster de son opinion dont il fut moult desplaisant & le pourueut d'vn tresbon cheual & l'abilla des propres armeures de son corps si bien & si gentement que pour le temps d'adonc nul ne pouuoit mieux estre & luy bailla cent cinquante florins d'or de

leur

leur monnoie en sa bource & conclud que le lendemain quand y viendroient à leur logis il le feroit conduire moult seurement iusques à la ville & dist à son pere le Turc la voulonté de son prisonnier, par laquelle voulonté. De plus en plus le courage luy donnoit son ymagination à cognoistre qu'en cest homme auoit grand vouloir & honneur de courage, toutesfois pource qui auoit promis à son filz Orkais ne voulut point faucer sa promesse & accorda qu'ainsi fut faict.

Ilz ce desllogerent le matin & tant & si auant cheuaucherent qu'à vne lieüe de la ville arriuerent. Et alors ledit Orkais appella sondict prisonnier & si luy dist Athis mon ami il est heure que le parsement de vous & de moy ce face, pleust aux dieux que ma compagnie vous fust autant desiree comme ie desire la vostre. Certes à grand peine s'en feroit la departie, neantmoins i'aime mieux que vous departez de moy que mon pere vous fist mourir voyez la ville Chrestienne ou mon pere entent à mettre le siege. Pour Dieu n'y allez pas, ie vous feray bien côduire, ie sçay biê si vous y allés que ia sans mort n'en partirez. Athis respôdis monseigneur en la garde de celuy qui m'a icy amené se

me

me recommãde & puis qu'il vous plaist me faire celle grace que de me donner congé ie vous prie qu'il vous plaise mõ faire conduire en ceste place. Orkais le print & le mena deuers son pere pour prendre congé tout ainsi armé & habille qu'il estoit. Le Turc fut hors de sa tente à ceste heure accompagné de plusieurs Princes il vit son filz qui amenoit son prisonnier & leur dit voyés mõ filz il à grãd desir de deliurer c'est homme, & il à droit, & toutesfois le cœur m'en dit mal. Les autres respondirẽt monseigneur que peut faire vn homme seul, laissez vostre filz faire ce qu'il doit gueres de mal n'en peut venir, en deuisant par telle maniere approcha Orkais tout en ce riant de son pere: & luy dist monseigneur ie vous amene ce Chrestien pour prendre congé ainsi habille que vous le voyez, si mieux luy pensez faire faittes luy: car ie luy ay fait au mieux que i'ay peu & ce mieux ie luy peusse faire ie luy fisse du bon cœur. Le prisonnier descendit de dessus son cheual & puis il print congé du Turc & de toute la compagnie que la estoit. Et remercia humblement Orkais son maistre filz du Turc priãt à Dieu qu'il luy donnast grace de luy pouuoir luy faire aucun seruice saulue la loy &

luy

luy ainsi accõpagné de plusieurs Rois d'armes & poursuiuans l'emmenerent iusques aux barrieres ou Ferrant ce tenoit, & requerent parler à luy: puis, luy dirent en telle maniere Ferrant monseigneur Orkais fils du Turc nostre souuerain seigneur à ceste derniere aduenture qui contre les Chrestiens aduint par vn bateau qui ce rompit aucuns Chrestiens vindrent en terre entre lesquelz cestuy fut l'vn lequel par les mains dudit Orkais filz de nostre sauuerain comme dit est fut prins & plus n'en y eut de sauuez, Et pource que ce fut la premiere prinse laquelle par raison & honneur ne voulut retenir, il le vous renuoye en l'estat ou vous voyez, vous aduertissant que d'oresnauant il fait son deuoir s'aucun autre cheoit en sa main : Ferrant oyant parler le heraut cogneut que en tel cas selon le temps d'adõc chacun Prince, duc, conte, baron ou grand seigneur faisoit le pareil, si respondit aux Rois d'armes & heraux Orkais vostre maistre à fait son deuoir & le tiens bien pour plainement acquitté. Et pource vous vous pourrez bien retraire quand il vous plaira, il fist apporter le vin & les fist boire & leur fit la meilleure chere qu'il peut, & leur demãda si de brief auroiẽt le siege, les heraux luy

luy respondirent vous en voyez grand apparence & plus n'en dirent, & à ce temps ilz estoient seruiteurs communs tant à l'une partie comme à l'autre si ce n'estoit pour leur foy.

Apres le departement des Rois d'armes dessusditz Athis entra en la ville où nul n'estoit tant coustumier de festoier les estrangiers que le Surnommé, Il le fist mener en son hostel, & le fist de tout poinc desarmer & bien loger & l'alla voir. Et quand il le vit desarmé il luy sembla tant beau & en ces parolles tant bië dressé que mieux ne pouuoit, ainsi que chacun quiert son semblable luy qu'est filz de Roy print en amour le filz du Roy d'Escosse, tellement qu'oncques depuis l'amour ne s'en desist & le faisoit tous les iours coucher auecques luy il eut part à sa cheuance, il n'eurent oncques que vn lict, que vne bource & tout vn vouloir, neantmoins Athis ce humilibit enuers luy. Et bien conclud en son cœur moult fermement que iamais en nul iour du monde à nulle personne viuant il ne diroit nullemët dequel lignage il estoit. Et tout le temps de sa vie à vn chacun tant luy fut priué fist entendre qu'il estoit des parties d'Escosse filz d'vn bien pauure gentil-homme & ainsi

ceste

ceste nuict il fut amené deuers Ferrant & les seigneurs qu'illec estoient & beaucoup interrogerent le dessusdict de la maniere de sa prise, comment la grād' fortune vint sur mer & comment le Turc se gouuernoit si auant qu'il pouuoit sçauoir de tout, compta la verité en especial de la fortune de mer & de sa prinse. On luy demanda apres s'il sçauoit riens des cheualiers de Sicille que le Roy y auoit enuoyez, il dit que nō chacun les plaingnoit moult fort: car vaillās & notables estoyēt vous pouuez sçauoir que des vaillances que fait auoit à la prinse assez legierement aduenuë ne faisoit nulle mentiō & ne s'en vantoit pas: bien disoit si la grace de Dieu ne l'eust fait prendre par le filz du Turc il eust esté mis à mort comme les autres & nul n'en vit eschapper. Chacun que l'oyoit recorder son aduenture le tenoit à grandeur. Et bien voyoient qu'il estoit hōme de grand honneur & fust Ferrant tresioyeux de ce que le Surnōmé l'auoit prins en sa compagnie & moult bon gré luy en sceust. la nuict vint, chacun s'en alla à celle heure reposer apres le guet assis: car bien sçauoyent que le l'endemain du matin le siege des que le iour apparut tous ceux de la place ouyrent messe & s'asirent, & se tindrent

tindrent tous prestz pour attendre ce que ce iour leur pourroit aduenir : pource qu'il estoient aduertis que le Turc auoit iuré de les prendre d'assault comme le Roy de Sicille auoit prins ses gens quand ils gardoyēt ladite place cōme est dit dessus : mais Dieu par sa grace ne le consentit pas ains fut vne partie de son orgueil deuant icelle place abbatuë.

Or vint le iour, en l'ost du Turc eut grād son, Et si tres-grand' noise de tabours & de bussines que rien plus. Ils s'en partirent vers soleil leuant, en trois batailles tresbien ordonneez, & pource qu'assez auoient de gens que tresbien cognoissoiēt l'estat de la ville, ils ordonnerent en leur logis le siege qu'ils deuoient mettre, qu'estoit de trois costez. Et bailla la charge de l'vn des sieges à Orkays son fils, l'autre à son connestable, & le tiers à luy. Et ainsi tous rengez & ordonnez chacun sa bataille, approcherent la ville & se tindrent chacun au lieu ou il deuoient demeurer assez loing de prime face pour la doute des canons : car bien pensoiēt ceste nuictee approcher de plus pres quand la nuict seroit obscure, Ferrant voyant le conuenant de ces ennemis auoit les portes fermees sans laisser nul homme sortir de-

hors,& n'en faisoit nul semblant de guerre. Et pour ceste cause approcherent les puissances du Turc, & tant approcherent que chacun vint en son lieu & mirent peine d'eux se loger: Les logis estoient assez loing l'vn d'e l'autre. Le Turc qui ses gens faisoit loger, & que nul semblant de guerre par ceux de la ville voyoit, print aucune compaignie de ses gens & alla voir son fils pour voir la maniere de son logis & de son gouuernement luy la estant, Ferrant qu'à merueilles estoit homme de guerre qui se tenoit puissant à ceste place dit à ses gens il me semble veu le lieu ou noz ennemis sont logez, & que nous sommes logez dauantaige les deurions vn peu visiter & les aller voir de plus pres, il leur semble que ceans n'y à personne il leur faut donner à cognoistre qu'il y à aucunes gens de guerre.

*Comment Ferrant vint assaillir le Turc qui auoit mis le siege deuant luy & se porterent si vaillamment le Surnommé & Athis son compaignon qu'apres plusieurs dommaiges qu'ils firent à l'armee du Turc. Athis print le fils du Turc nommé Orkays prisonnier & le deliura cognoissant qui luy auoit sauué la vie.*

Oyant

OYant ces nouuelles chacun monta moult diligemment à cheual, Ferrant ordonna que pour nulle chose qu'il aduint il ne seroient que cinq cens combattans de leurs gẽs: mais qu'ils ne fuissent, & demourassent ensemble & en vn het pour soustenir les autres s'y affaire auoient, Il ordonna ontre par le lieu ou ils sçauoiẽt la plus part de sa venuë,& où passeroit sa menuë artillerie, affin que s'ils estoient reboutez iusques dedans leurs portes. Comme bien pourroit estre à la grand' compagnie que leurs ennemis auoient que ceste artillerie tout en vn coup tirast en eux pour les endommager, Et ie croy point que long tẽps en fust ville mieux garnie que c'elle estoit. Ainsi ces ordonnãces faites tãt de ceux qui premiers deuoient issir comme de ceux qui ensemble ce deuoient tenir sur les murs. Et la ville gardee l'artillerie affustee, les portes furent ouuertes & saillirent les premiers par le lieu ou estoit Orkays fils du Turc. Entre iceux premiers estoit le Surnommé & Athis qu'auoit moult grand desir de le suyure & voir les grands merueilles d'armes qu'il auoit ouy dire de luy tant que cheuaux peurent courir ne cesserent de courir merueilleusement iusques à ce qu'ils

furent frappez en leurs ennemiz. Et la premiere venuë occirét à voulonté des Turcz & fallit par fine force & puissance que le Turc qui là estoit venu voir son fils, & que la plus grand' part de la compagnie recullassent assez loin, vous cognoissez bien & sçauez de vray que ceste chose ne ce fist pas sans grãd' parte & dommaige du Turc & de sa cõpagnie. Tant en eut d'occis que le double passoit de ceux qui les assailloiét, Le cry se leua de tous costez, chacun s'assembloit & tiroit vers le Turc & son filz. Et tant que si fort furent, que par force firent retirer les Chrestiens iusques à leur compagnie qu'ensemble ce tenoit, Orkays qui ieune & vaillant estoit & venoit deuãt tous les autres, & cogneut assez son prisonnier Athis qui auec le Surnommé à la retraitte estoyent des derniers, il approcha de si pres qu'ils se ioignirent ensemble. Le Surnommé, voyant son compagnon en danger vint pour le recouurer : mais tant de Turcs venoient & suyuoient Orkays le fils du Turc que peu s'en fallit que tous ne demourassent.

La puissance de Ferrant qu'ensemble estoit, vist venir les gens du Turc en tel desarroy, & pource à vne fois auec la fuite

qu'il

qu'il eurent, ce bouterent dedans leurs ennemis, lesques ils rencontrerent en grand desarroy & les firent en ceste premiere reuenuë recueillir, & puis recullerent plus d'vn traict d'vne arbalestre, en ceste rencharge fut prins Orkays de la main d'Athis, & plusieurs autres prindrent prisonniers sans nombre. Le Turc vit & cogneut pour verité son fils estre prisonnier & prins de la propre main de celuy que la nuictee deuāt auoit deliuré, Le cry & la noise fut grande en l'ost des Turcz qu'on n'y eust pas ouy tonner & tant y vint de gens que par puissance fallut aux Chrestiens eux retraire & r'entrer en la ville qui si pres furent suyuis que iusques à la porte : mais tantost fut fermee. Et lors l'artillerie tout à vne fois tira au millieu des Turcs qui si pres estoient qu'on ne pouoit faillir dont ils ce mirent en grand desarroy : car tant en y auoit de tuez & de blessez que merueilles estoit. Et ne sçauoient les Turcz comment emmener les blecez : car incessamment ceste artillerie tiroit moult duremēt sur eux, Ferrant voyant le desarroy entre eux fist r'ouurir la porte, pour faire vne sortie de gens de pied, laquelle porta tant de dōmaige aux Turcs que merueilles fut, & oncques depuis n'y

eust si hardy qu'au trait de la ville s'osast approcher. Ainsi paisiblement ce retirerent les Chrestiens, Il y eut celuy iour tant de prisonniers en la ville, qu'on ne cognoissoit les vns parmy les autres, & n'y auoit celuy qu'en tenist compte. Athis qui de vray cognoissoit son prisõnnier & qui sçauoit la bonté que par luy, luy auoit esté faite. Aussi sçauoit bien que s'il estoit cogneu iamais en sa puissance ne seroit de franc & honnorable courage, le mena hors de la ville par vne autre porte, & luy dist Orkays vous m'auez sauué la vie, il est besoing que ie la vous sauue hastiuemẽt, ou iamais n'auroye la puissance, Ie ne vous sçauroye mieux armer que vous n'estes ne mieux monter. Ie vous rends cheual & harnois, qui mien est de droit, & prie à Dieu qu'il vous conduise, sauuez-vous: car temps en est. Ainsi laissa aller son prisonnier à couuert, qui de nul ne fut apperceu, & r'entra en la ville ou il trouua son compaignon le Surnommé qui bien desplaisant estoit: car point ne sçauoit ou il estoit, Et quand il le vit venir il luy fist grand'feste & luy demanda ou estoit son prisonnier. Il luy dit qu'à la derniere rechar ge il auoit esté tué, Le Surnommé le creut assez: car grãde occision y auoit esté faite.

Nous

Nous reuiendrons au Turc qui apres ceste aduẽture qui moult luy fut dommageable, Laissa bonnes gardes en l'ost de son fils, Et puis il s'en reuint à ses tentes, Il fut suyuy de plusieurs cheualiers & escuyers, qui fort luy demandoient nouuelles, & qu'en ce temps auoiẽt gardé le logis, il leur compta la douloureuse fortune qu'en ce iour pour luy estoit aduenuë, comme d'auoir perdu son fils, & grand' foison de ces gens & des meilleurs desquels il nommoit grãd nombre de hautx & nobles seigneurs, apres leur dist vous voyez bien que mon cœur ne ce pouoit assentir à la deliurance du prisonnier Chrestien de mon filz, ie luy ay auiourd'huy veu prendre mondit fils prisonnier, & depuis qu'il le cogneut ne le laissa n'habandonna, ie luy vis emmener, cest le guerdon qu'il en à, Encores ne sçay-ie si en ceste grande rencharge qui dernierement c'est faite de ceux de piedz, si mondit fils est occis ou s'il est dedans la ville. Et pendant les paroles que le Turc disoit en tombant les larmes de son visaige, il disoit, oncques despuis l'heure que vis cest Chrestien ne fut que mon cœur ne me dist que par luy auroye dommaige, mon fils le compare les dieux luy pardonnent. En telles paroles &

que chacun faisoit dueil, vn escuyer entra en la tente du Turc & luy dist. Certes sire ie voy vostre fils tout sain cõme il me semble qui vient tout seul deuers la ville.

Et le Turc issit dehors, & regarda ou celuy escuyer luy monstroit. Et vist qu'il disoit verité Orkays venu deuers son pere il mist pied à terre & le reconforta de son dommaige au mieux qu'il peut. Le Turc luy dist. Mon fils pour ceste aduenture que vous auez euë en ceste escarmouche, vous estes cause en partie de nostre perdition: car pour vous rescourre ce tresgrand dommaige m'est aduenu, Par ma foy dit Orkais ce que i'ay fait ie ne tiens auoir rien fait: car le fils du puissant Roy à deliuré vn compagnon lequel n'a pas esté eschars ne de si poure courage qu'il n'ait à son pouoir bien deliuré le fils du plus puissant Roy qui soit sur terre: Lors ledit Orkais dist à son pere ie n'ay rien fait pour luy au regard de ce qu'il à fait auiourd'huy pour moy, le Turc oyant recorder à Orkays son fils la grand noblesse, la grand' largesse, la grand' vertu d'Athis le Chrestien de plus en son couraige le douta & dist, En vn homme de poure cõdition ne pourroit estre de si grãdes vertus. Nous laitrons à parler d'Orkais, Et retour

tournons aux affaires d'Angleterre qui ce conduirent ainsi que cy apres vous orez.

---

*Comment le filz du Roy d'Angleterre nommé Aufroy requist à son pere plusieurs fois qu'il envoiast secours au Roy de Sicille & luy cognoissant que son pere ne luy donneroit point congé d'y aller ce descouurit à aucuns de ces plus prochains parens & leur dit qu'il auoit voulonté de s'en aller secrettement, lesquelz ce delibererent de luy faire compagnie: parquoy ilz ce departirent d'Angleterre & comment par tépeste de mer ilz arriuerent au païs du Turc & furent prins prisonniers & endurerent plusieurs & ce fist nommer Hector afin qu'il ne fust cogneu.*

IL est verité comme vous auez ouï que le Roy d'Angleterre auoit vn filz nommé Aufroy bel sage & de toutes bonnes mœurs & conditions: car comme autrefois vous dyt les Rois en la ieunesse de leurs enfans les luy faisoient nourrir Ce ieune filz Aufroy apres la mal aduenture que les Chrestiens eurent sur la mer en Sicille tenoit ledict royaume dont il auoit pitié: car il estoit si attaint qu'il sembloit mieux de-

ſeſpere qu'autrement & luy ſembloit bien que les Chreſtiens n'en faiſoient pas tel deuoir comme ilz deuoient. Pluſieursfois diſoit à ſon pere que c'eſtoit grand pitié de veoir ainſi Chreſtienté deſtruire. Le Roy d'Angleterre s'entoit bien à qu'elle fin il le diſoit: Mais pour riens ne luy euſt enuoyé. Il prenoit exemple au Roy d'Eſcoſſe qui eſtoit en telle douleur de ſon filz dont nulles nouuelles n'en oyoit qu'il ne ce pouuoit nullement reconforter & pource le pauure Aufroy perdoit ſon temps.

Quand il vit qu'autre choſe de ſon pere ne pouuoit auoir & qu'il auoit ouï dire que paſsé long temps auoit perdu ſon filz il ce penſa qu'il ce deuiſiroit ſecrettement à aucuns des compagnons filz de grans Princes & grans barons qu'en leur ieuneſſe auoient eſté nourris auec luy. Et s'il en pouuoit auoir aucuns de ſon accord il s'embleroit & partiroit de ſon pere pour tirer en Sicille & porteroit de l'argent ce qu'il pourroit pour ſoy ayder s'il venoit en ce royaume, & luy ſemble s'il y eſtoit & il le fiſt ſçauoir à ſon pere que pour riens il ne le lairroit en dangier, ainçois y enuoieroit gens pour le ſeruir & accompagner qui pourroit eſtre grand ſecours & aide au royaume de Sicil-

le, &

le, & en ceste pensee fut par longue espace de temps ainçois que plainement l'osast descouurir à nulz de ses seruiteurs. Vn iour entre les autres s'appuya moult dolent, & pensif à vne fenestre. Le filz du conte de Vueruich qui de long temps & de sa ieunesse auoit esté auecques luy vint aupres de luy & luy dist. Monseigneur puis vn peu de temps ie vous voy plus pensif & melancolieux que ie ne vous ay veu iusques à ores, & tellement ( que pour vous auertir comme ie doy ) chacun en parle en l'hostel de ceans & en sont plusieurs desplaisans : car par voz ioyeusetez & liberalitez chacun à desiré vostre compagnie & de venir deuers vous & maintenant leur semble quand ilz viennent qu'ilz vous trouuent d'estres-matte chiere & leur monstrez peu ou neant de semblant laquelle chose ilz n'ont pas aprins de voir & pource s'en donnent grand merueille. Et ainsi s'en partent esbahis & malcontens de nagueres que chacun ce partoit de vous tresioyeux, & n'auoit celuy qui ne fust desirant de vous faire seruice & plaisir Vous voyez monseigneur que ie dis vray: car desia plusieurs nobles hommes qu'à leurs depens vous venoient souuent veoir, & aussi qu'ilz prenoient plaisir de vous han

ter

ter souuent se sont de ceste court partis & tirez en leur h'ostelz & voiét bien que l'hostel de monseigneur vostre pere n'est pas tel comme il solloit. Pardonnés moy monseigneur si de ces choses vous aduertis : car ie ne pourroye celler à vous qui m'auez nourri chose que ie veisse ou ouysse dire à vostre charge & que fust en amoindrissant vostre grand loz & renommee que de tel aage que vous auez est ia assez espandu par tout le monde. Le ieune Aufroy oyant les parolles du ieune filz de Vueruich cognoissant que de bon cœur, & vraye amour luy partoient de la bouche en pensant qu'il disoit verité les larmes luy cheoient des yeux & se voyant plainement & apperceuant le ieune filz qu'à son maistre parloit & pource qu'il vit son maistre qu'auoit la parolle empechee par la douleur qu'au cœur le tenoit il dit. Monseigneur i'apperçoy q̃ vous auez chose au cœur q̃ moult vous desplait ne sçay si nul auez en vostre hostel à qui vous en soiez descouuert. Et au regart de moy si ie s'entoie chose qui vous despleust ou ie peusse mettre remede i'ay le corps, & la voulonté de la faire & accomplir, toutessfois ie ne demande sçauoir de vous secretz plus auant qu'il ne vous plait que ie sache
quand

quand vous voudres mon seruice:car vous me trouuerez tout prest sans plus demãder pourquoy reserué cõtre le Roy ou ie sçay bien que penser ne voulez ou contre monseigneur mon pere & plus n'en excepte. Quand Aufroy eut ouï son seruiteur & parent ainsi à luy parler & offrir son corps & sa cheuance mettre pour luy pẽsa en luy mesmes que bien si pouuoit fier, Et luy dist vous auez esté nourry auecques moy & croy certainement que bien mon honneur & auancement vous voudriez autant qu'à nul homme de mon hostel, Et ainsi ie me fie en vous & pource ie conclud en pensee de vous descouurir tout mõ courage:mais nonobstant que vous soiez mon parent & nourry auecques moy des vostre ieune enfance si vueil ie auoir le serment de vous que ce que ie vous diray ne vous plaist & ne vous assentés ou accordez qu'en iour de vostre vie ne sera reuelé : & ainsi ie vous le prommettez. Le ieune filz de Vuaruich respondit monseigneur se fais-ie : car mieux aimeroie la mort. Et ainsi sa foy bailla à Aufroy son maistre qui luy dist sa douleur en telle maniere.

Beau cousin vous auez autresfois & plusieurs ouï parler de la tresgrande perte &

destru

destrution q̃ chacun iour aduint au royaume de Sicille auquel est vn Roy de grand' vertu qu'est de grand amoindrissemẽt pour toute la Chrestienté & honte à tous les Rois Chrestiens qu'on leur royaumes paisibles. Il à vne seulle fille de laquelle renommee en tous biens est espanduë par tout le monde. Bien auroit paix le Roy son pere ce marier la vouloit à gẽs infidelles toutesfois il aime mieux la mort & la destruction de luy & de sa fille q̃ iour qu'il viue de s'y consentir qu'est grand' franchise de cœur grãd cremeur & amour de Dieu : vous sçauez le secours que par le Roy de France monseigneur mon pere & le Roy d'Escosse luy à esté fait qu'en riens ne luy à porté prouffit: mais au contraire grand dommage : car ses propres gens en ont le courage amoindry que comme i'entens auant ceste venuë vn deux valloit bien six Turcz ie ne voy apparence du costé de deça de nul secours pour ledict Roy & semble à chacun qu'assez en ont fait i'en ay plusieursfois parlé à monseigneur mon pere que guerres n'en tient de conte, & me semble que noz parolles tienne à enfance ou à folie. Ainsi pour certain ie tiens ce Roy sa belle fille, & son royaume perduz, & pource qu'il me semble que

que vn chacun endroit soy doit sentir la douleur qu'il sent si ne puis faire bõne chere & est la cause principalle de ma douleur ie croy c'elle pouuoit par hõneur estre seuë que les nobles suietz & seruiteurs de ce royaume ne m'en sçauroient nul mauuais gré Et pleust à Dieu que chacun ce vousist biẽ employer & le royaume consentist d'entreprendre ce voyage: ce que pour riens ne feroit & bien le sçay de certain à ce que i'ay eu de deuises auecques luy. Considerant aussi la grand' perte que puis nagueres est aduenuë à ceux qu'au secours estoient enuoiés. Il vous diray plus à plain mon aduis sur le serment que fait m'auez entre les autres qu'ont à auecques moy esté nourriz vous estes l'vn de ceux ou i'ay plus de fiance auec si ie vous cognois assez subtil & sage de vostre aage pour conduire vne haute besongne s'elle vous vient bien à gré laquelle chose ie vous prie c'est en especial qu'à mon desir vous vueillez cõsentir sans ie me rompre & Dieu m'aydera executer: & voyez cy que ie pense ie cognois (comme dit est) que pour riens monseigneur mõ pere ne tous ceux de son royaume du plus grand iusques au plus petit ne consentiroiant que ie partisse ou eslongnasse deux: & pource

& pource n'y faut auoir ne prendre nul arreſt au cõtraire. Si i'auoye le pouuoir & aucun qui m'aidaſt à conduire mon fait ie partiroie voulontiers de ce royaume aſſez honneſtemẽt accompagnez nompas comme aux Rois appartient: mais comme à vn cheualier hõneſte venu de bon lieu & pour ainſi le faire ie trouue aſſez argent & deſmaintenant il me ſemble que i'en ſuis aſſez garny.

Il faudroit qu'au nõ d'autre que de moy à vn port en ce païs lointain de ceſte ville vne bõne nef fut pourueuë & biẽ auitallee & appareillee. Laquelle fuſt preſte de partir ſans temps n'heure attendre moy la venu & que ce temps pendant à deux ou trois eſpeciaux ſeruiteurs & parens & autres qui auecques moy ont eſté nourris fiſſe faire le ſerment de ne deſcouurir m'a voulonté & tant fiſſe que du moins ie peuſſe eſtre accompagné de, dix ou vingt nobles hommes chacun vn ſien ſeruiteur en ſa compagnie. Et que à l'heure que tout ſeroit preſt ie partiſſe à vn ſoir de ceſte ville & euſſe cheuaux relais pour cheuaucher iuſques portz ou ladicte nef ſeroit preſtement eſquippee en la mer: car iamais pourſuite qu'apres moy ſe fiſt ie ne pourroie eſtre ra-

tains:

toins: Et mon intétion est de tirer au royaume de Sicille, & moy la venu me faire cōgnoistre & faire sçauoir au Roy mon pere comment ie seroye la arriué & les causes qui m'auroient meu ie ne fais point de doute que ces nouuelles venuës à sa cognoissance il ne fust tresioyeux, & que luy, & tous ceux de son royaume ne fussent trescōtens de me faire accompaigner. Ainsi la cause de mon allee porteroit grand reconfort au royaume de Sicille: Et par ainsi faire ie pourroye acquerir l'amour de Dieu sans en auoir honte mais tout hōneur: Mes pēsees sont aisees à conduire, & tresfaizables s'y i'ay aide, qu'en dites vous mon cousin & mon amy? Le ieune fils de Varuich oyant son maistre ainsi parler, n'estoit pas si ieune que bien en son couraige ne cogneust que de grand hōneur & gentillesse de cœur luy mouuoit & procedoit de la fontaine de cœur remply de bonne foy, si respondit à son maistre & seigneur en telle forme & maniere. Monseigneur ceste matiere vous meut & procede de haut & noble couraige, & aussi la maniere est haute: de moy seul (nonobstāt qu'en vostre parole ie me soye resiouy & ma fort pleu,) toutesfois ie ne vous oseroye donner conseil autre que ce-

luy que ie vous diray, vous auez des ieunes hommes grace à Dieu qui sont de leur aage saiges & discretz, desquels s'il vous plaist pouez appeller deux trois ou quatre de ceux qui vous semblent plus propres à ceste matiere conduire, ie feray voulentiers aueeques eux. Et selon qu'il sera conclu & que vous me commanderez à executer i'en feray voulontiers mon deuoir, Et ne pensez que iour de ma vie ce qu'il vous a pleu à me dire soit reuelé à homme. Ie cognois la bonne affection & grãde amour que vous me monstrez, qui m'auez ceste matiere descouuerte comme des premiers de vostre maison, dont treshumblement vous mercie & de mon corps & de tant peu de biens que i'ay s'il vous plaist ma compagnie apres ce que vous aurez prins & fermé vostre aduis ie vous seruiray tant que la vie me durera. Auffroy le remercia de bon cueur & creut son aduis sans plus grand nombre. Et le lendemain au matin auant que nul peut estre leué ne venu deuers luy manda ceux qu'il veut auoir & auquels il auoit plus grãd fiance.

Et comme par cy deuant vous ay conté sans en faire exception pour abregement de matiere en paroles semblables fist son aduertis

uertissement à ceux qu'il auoit mandé les-quels de prime face oyans la voulonté de leur maistre, à aucun sembla la chose assez estrange: car bien luy disoiét que si en ceste matiere l'accompagnoient, ils sçauoient de certain que iamais au païs dont ils estoient n'oseroient reuenir, & que le Roy son pere, & mesmes leurs propres peres ne les fissent destruire, & encores plus disoiét vous mesmes monseigneur venu en aage & cognoissance ayant des enfans cõme monseigneur vostre pere à tousiours mais en seriõs de vo⁹ haïs. Nonobstant toutes ces paroles il leur dit, mes amis ne faites doute qu'en la fin de mõseigneur mon pere, de voz peres & de voz amis ne vous sera ceste chose repute à deshonneur: mais à loüenge peu en a en ce royaume qu'aient filsi en poinct d'aymer au regard de moy ie seroye bien ingrat si vous qui auez pere & mere parens & amis & grãdes possessions en ce royaume, lesquels pour l'amour de moy vous laissez & abandonnez de vous en haïr, ia Dieu ne plaise me donner tant de vie: mais au contraire. Si Dieu nous donne achever & mener nostre entreprinse à bonne fin, ie seroye bien desloyal & bien mauuais si vous failloye? Plusieurs paroles furent entre eux en la fin

 tous

tous ensemble si conclurent de faire & accomplir la voulonté de leur maistre non pas si grand nombre que bien eussent voulu de paour que la chose ne fust sceue & descouuerte. Et de ce iour la chascun print charge de conduire en son estat aucune chose pour leur faire accomplir, Celuy qui estoit de la plus prochaine marche du port ou ils vouloient aller, print charge de la nef & de l'auitailler, les autres prindrent charge d'auoir les cheuaux es lieux ordonnez pour recharger & aller de tire. Aucuns prindrent charge de trousser les bahus & aages de leurs maistres, & firent toutes garnisons de vestures & d'habillemens que pour grād temps ils pourroient auoir mestier & tellement conduirent leurs besoignes qu'au iour qui fut prins n'y eut nulle difficulté en leur fait.

De ce iour en Auffroy de meilleure chere que par auant n'auoit esté, chascun en auoit ioye: car moult longuement auoit fait maste chere, plusieurs estoient esbahis qui ce vouloit estre, toutesfois rien ne demandoiēt pour la bonne chere qu'ils luy voyoiēt faire le temps de son partement approuchoit, il faisoit moult de ioustes & tournois, assemblees de dames & de damoiselles, &

des

des Ducz & des Contes & moult d'autres seigneurs & tant que chacun estoit cõtent de luy, qu'en sa vie n'auoit esté tant aimé qu'il estoit de ceste heure: ainsi aimé du Roy, & de toute la noblesse du royaume, & de toute la cõmunauté, & des trois estats d'iceluy, se partit le gentil Auffroy enuiron l'heure de minuict de l'hostel de son pere si secretement que de nul ne fut apperceu. Et tãt cheuaucha celle nuict qu'impossible estoit de le r'ataindre, sans point vous faire long compte il vint au port où sa nef l'attendoit, ceux qui en auoient la charge le plustost qu'ils peurent luy & sa compaignie se mirent dedans & se trouuerent en tout, tant gentils hommes comme autres, le nombre de quatorze mille, & non plus. Et adonc firent leuer la voille & desancrer, Et le vent en moult petit de temps si fier & furent eloignez du port tant que plus ne furent veuz, or s'en vont Auffroy & sa compaignie, Dieu par sa grace les conduise: car assez sont loing de leur entente. Le Roy d'Angleterre, le lendemain que son fils fut party, ouït par sa court grand noise & murmure, il demanda que c'estoit; nul ne luy en osoit ne vouloit rien dire; toutesfois force fut qu'il le sceut, son con-

 seil

soit estoit ia venu vers luy pour l'aduertir de ceste matiere & luy dire, Sire il est besoing que vous saichez que nous ameine vers vous, Auiourd'huy sont venuz vers nous plusieurs gens & seruiteurs de vostre fils qui pour certain ne sçauent ou il est. Ils ont esté en sa chambre laquelle ils ont trouuee ouuerte : mais ils n'y on trouué personne. Et mesmes son premier chambellã le sommeillier de son corps ne sçauẽt ou il est, & depuis plusieurs seruiteurs des seigneurs ieunes de son hostel sont ainsi venus vers nous disans qu'ils ont perdus leurs maistres & autres de leurs seruiteurs ne sçauent ou ne comment, & pour la doute qu'ainsi n'aduint comme il à fait au Roy de Frãce, si tost que l'auons sçeu nous sommes venus vers vous, Nous ne sçauons si vous sçauez ou il est, la crainte de ce qu'est aduenu est à noz voisins.

Le Roy d'Angleterre oyant ces paroles sçeut tantost, Et pour certain que son fils estoit en voye & bien ce douta qu'il n'eust prins son chemin en Sicille, considerez les paroles qu'autres-fois il auoit dites, Il le fist diligemmẽt cercher par tout son royaume, & quand il vit que nulles nouuelles n'en pouoit auoir, il ce determina d'enuoyer notables

tables gens en Sicille pour sçauoir & enquerre si nouuelles en pouoit estre ouyez. Vous pouez certainement sçauoir que ledit Roy estoit en moult grãd douleur & nõ pas sans cause : car plus de fils n'auoit, s'il estoit en douleur croyez pour certain que si estoit pareillement la mere & ces deux filles : car tel dueil demenoient que chacun en auoit pitié. Celuy dueil n'estoit pas fait en la court du Roy d'Angleterre seullemẽt, les peres & les meres sœurs & freres parens & amis charnels de beaux seigneurs & nobles hommes qui auecques Auffroy s'en alloient en auoient leur part. Si auoit le surplus du royaume & faisoient doute que la perte ne fust sans recouurer comme auoit esté celle de France. Nous vous lairrons à parler de ce grand dueil qui ne ce faisoit pas sans cause : car moult de maux eurent ceux qu'ainsi c'estoient partis, & vous recorderons la maniere comment il aduint à Auffroy fils du Roy d'Angleterre.

Quand Auffroy & ses gens se trouuerẽt esquipez en la mer & desia esloignez du royaume d'Angleterre ils prindrent leur chemin pour tirer vers Sicille, Et auoient mariniers trespropices pour eux conduire, & beau temps à voulonté, & tellement na-

gerent qu'en assez brief temps fussent par-
uenuz & eussent prins terre au royaume de
Sicille ce n'eust esté la fortune & tempesté
de la mer que iamais n'est seure. Et tât bien
leur estoit aduenu qu'en tout le voyage n'a-
uoient eu quelque rencontre ou deffaute.
Or aduint que Dieu consentit qu'vn iour
vne grand tempeste se meut en mer, &
fut le vaisseau du ledit Auffroy & sa com-
paignie estoiét plusieursfois en grand dan-
gier de perir. Et tant que ledit maronnier
n'y sçauoit remede & sans tenir le gouuer-
nal n'autre remede mettre, commist en la
main de Dieu & laissa aller la nauire sans
conduite, à la voulenté des ondes & du vét
ainsi que Dieu la voulut conduire. Auffroy
& toute sa compaignie estoient en oraison,
& tant qu'en leur deuotion estans attédans
la mort, vn de leurs maronniers print terre
ainsi qu'il eut apperceu, car il estoit bien
pres: mais il ne cognoissoit pas le pais: Car
il n'y auoit oncques esté. Asses tost apres
leur vaisseau arriua pres d'vne ville tres-
grosse, Ceux de la ville qu'estoient au Turc
saillirent hors en vaisseaux grands & petits
& tant firent qu'ils reuindrent à la nef, la-
quelle ils trouuerét garnie des Chrestiens.
Et quand ils apperceurent le ieune com-

pagnon

pagnon qui dedans estoit & les biens qui dans la nef estoient ilz furent moult ioyeux & amenerent leur proie à la ville & departiret leur butin & pource que leur sembloit cas de nouuelleté à leurs voisins enuoierēt presens chacun des prochaines marches de leur port que point n'estoient subietz au Turc deux Chrestiens & tant en y enuoierent qu'ilz n'en reuindrent que deux, desquelz l'vn estoit Aufroy & ainsi fut ceste compagnie departie. Aufroy fut mis en vne prison obscure luy & son compagnon pretendant d'en faire present au Turc auquel lieu Aufroy & son compagnon eurent des maux assez, son compagnon assez brief fina sa vie. Et Aufroy demoura tout seul vous pouuez bien penser que son pauure faict estoit tout autre que quand il partit de la maison de son pere, & faisoit ces regretz à Dieu, luy suppliāt humblement que la prison ou il estoit fust son purgatoire : car iamais n'ē cuidoit faillir: mais nostre seigneur l'ayda à deliurer assez brief comme vous orres. Le Roy son pere qu'en Sicille auoit enuoié ses gens retournerent, & firent leur relation que par tout le Royaume de Sicille auoient fait enqueste, & fait visiter: mais pour certain en icelle region n'auoit veu

nauire depuis la perdition de l'armee qui à leur secours estoit enuoiee. Et certifierent pour verité qu'en tout le royaume Aufroy ne sa compagnie n'estoit. Le Roy d'Angleterre oyant ces nouuelles tint son filz pour perdu sa douleur redoubla : mais amender ne le peut, toutesfois le demourant de sa vie vsa en pleurs & larmes & disoit en son priué, vous voiez trois royaumes bien desolez le Roy de France & moy auons perdu nos deux filz & si ne sçauons comment le Roy d'Escosse à perdu le sien : mais plus à de reconfort que nous deux: car il est mort vaillamment au seruice de Dieu & en à deux qu'est grãd recõfort pour son royaume Et nul de nous deux n'a hoir masle & ay esté aduertit que le Roy de Frãce est au lict qui nul reconfort n'a en sa vie. Ceste chose luy vient de dueil qu'est grand pitié. Certes il disoit vray: car depuis le partement de son filz il n'eut ioye.

Com

*Comment le Roy de France ordonna de son royaume & en fist le duc de Bourgongne regent & trespassa de dueil qu'il avoit de son filz & cõment le Turc tint conseil cõment il pourroit leuer son siege par honneur & des dommages que luy faisoient Ferrant & ses gens durant le siege.*

COmment disoit le Roy d'Angleterre & qu'ouir conter m'auez par cy deuant, depuis le partement de son filz ledict Roy de France ne fist que decliner de santé tant que deux ans aprés le partemẽt de son filz partit de ce siecle & deuant sa mort fist venir sa femme deuant luy & son frere le duc de Bourgongne & leur dit en telle maniere ma femme & mon frere i'apperçoy qu'il me faut mourir i'ay long temps ceste heure desiré toutesfois comme vous sçauez il y a deux ans que i'auoie encores vn filz: mais ie ne sçay s'il est vif dont vous ma femme en estes la mere & vous mon frere vous en estes oncle, ie vous ay cordialemẽt aimé comme mon bon frere vous m'auez fait des seruices & honneurs dont ie vous remercie. Si ie n'auoye point de filz plus grand' ioye ne pourroie auoir que vous

fussez

fusiez regent & gouuerneur par l'espace de sept ans au cas que mon filz ne reuienne & le terme passe ie vueil que vous vous faittes couronner & sacrer Roy. Car l'attente est assez longue à neuf ans. I'ay fiance en vous qu'ainsi le ferez & vous prie que vous le me promettez. Aussi bien sont les bien du royaume à vous comme regent à qu'il seroient si vous estiez Roy, & ne perdez que le nom de Roy. Le duc de Bourgongne qui moult estoit noble vaillant & preud'homme oiant son frere parler s'agenoilla & de tresgrãd cueur moult fort ploura & luy promist qu'ainsi le feroit. Ainsi le bon Roy de France apres ce qu'il eust pensé en sa conscience sagement & deuotemẽt rendit son ame à Dieu. Il fut enterré comme à tel Roy appartient & ses ordonnances faictes & accomplies tout ainsi comme il les auoit deuisees & son frere le Duc de Bourgongne regent de France & tint entierement accomplir, ce qu'il auoit promis à son frere sans de riens aller au contraire & n'auoit autre desir ne voulõté que son neueu peust reuenir. Car nulz enfans n'auoit autre ne point de femme. Et il n'estoit pas des plus ieunes pourtant estoit delibere en soy mesmes de iamais ne se remarier, il se tint au

royaume

royaume tout le temps qu'il l'eut, & gouuerna en bonne iustice paix & amour & tranquilité il est temps d'vn petit se retraire de ceste matiere & retourner ou siege que le Turc auoit mis deuant Ferrant & sa compagnie.

Long temps furent les Turcz deuāt Ferrant sans guere gaigner, & chacun il auoit plusieurs saillies moult fort honnestes & grandes, & tousiours prouffitables pour ceux de dedans, & faisoit tant de faitz d'armes le Surnōmé & Athis que de tous emportoient le nom, & eux deux faisoiēt choses incroyables, & tant bien faisoit Athis que apres le Surnommé ne fust nul qu'à luy ce fist accomparer dont le Surnommé estoit tant ioyeux que plus ne pouuoit & si l'aymoit tant cherement comme soy mesmes & il ne monstroit pas qu'il fust enuieux car si ioyeusement & de si grand courage que quand ilz estoient retraictz racomtoit les grandes vaillances & prouesses d'Athis son compagnon que chacun y prenoit plaisir & sembloit à louir qu'il ne fust pas digne d'estre renommé auecques luy, toutesfois c'estoit tousiours le passe-tout & mirouer & exemple des autres ia pource ne laissoit Athis à estre vaillant. Ce siege dura

moult

moult longuement & chacun iour faisoit sçauoir Ferrant au Roy de Sicille que nul doute n'eust d'eux, & qu'il ne s'en mist en nul danger : car garde n'auoient & auoient viures à grand' planté pour plus d'vn ans, & au dernier quand ilz voudroient ardoir & habandonner la place si trouueroient ilz bié maniere d'eux en venir malgré de leurs ennemis. Et ainsi le Roy de Sicille sur la fiance de Ferrant attendoit l'aduenture de Dieu souuent faisoit cheuaucher ces gens sur l'ost du Turc pour leur destourber viures, & moult grand dommage pourtoient au Turc dont il estoit fort desplaisant : mais amender ne le pouuoit, finablement il perdit deuant ceste place plus, tant par ceux de dedãs comme par ceux de dehors, qu'il n'auoit faict tout le temps qu'il auoit esté en Sicille, & ne sçauoit plus nul remede.

Vn iour il aduint que Ferrant auoit faict vnes lettres addressantes au Roy son bon & loyal maistre toutes semblables à celles que ie vous ay presentement deuisees cy dessus, le messager ne fut pas si sage que les autres ou si bien le chemin ne sçauoit, il fut prins des gens du Turc & amené deuers luy au siege en la tente ou il estoit. le Turc l'appella à part en la presence d'aucuns de

son

son conseil & fist vuider les autres pource qu'il vouloit de prime face l'ouir deuāt eux car bien doutoit qu'il ne dist chose que plus les descouragast qu'autrement. Apres ce que chacun fut vuidé il luy demanda certaines nouuelles : & il luy dist qu'il en sçauoit, en habandonnant sa vie si autrement estoit trouué & disoit qu'il ne craingnoient dedās le turc ne tout son pouuoir & biē desiroiēt q̄ le siege ne ce partist: car il sçauoiēt de vray que c'estoit grand' despence pour le turc & que plus y perdoit qu'il ny gaignoit & ce temps pendant que le Roy de Sicille se fortifioit fort, Son royaume ce refaisoit gens nouueaux luy venoient, parquoy chacun tout sa force montoit: Le Turc demanda au message s'il auoit nulles lettres il ne l'osa nier, ains dist que ouy : le Turc les luy demanda, le messager vit bien que faire luy failloit & il les luy bailla le Turc les ouurit & leut, & trouua le contenu tel que autresfois ie vous ay deuisé Quand le messager eut esté bien enquis de tout ce que on luy vouloit demander & qu'il eut respondu & dit ce qu'il sçauoit que tousiours estoit à l'honneur des Chrestiens : car autre chose n'eust sceu dire on le fist retraire & puis dist à son maistre qu'il le gardast bien. Le Turc
demoura

demoura auec son cõseil & deuiserẽt beaucoup ensemble de ceste matiere & leur sembloit que biẽ ilz perdoient temps. Et pourtant print sa conclusion lendemain assembler tout son conseil & les Capitaines, & dist à ceux qui vers luy estoient qu'ilz pensassent bien ceste nuict à ceste besongne, & que le lendemain le conseillassent laquelle chose à leur aduis il auroit à faire. Ainsi ce departirent & ce retirerent chacun à son logis iusques au lendemain que le Turc les manda : Mais ilz estoient bien souuent reueillez de ceux de dedans qui autre plaisir ne deduit n'auoient que de les trauailler A chacune sallie que ce faisoit ce monstroient bien le Surnommé & Athis son compagnon qui tout le temps qu'il fut dedans la place ne changea les armes que Orkais luy auoit donnees, & pource estoit bien cogneu & aussi il les monstroit bien, & de si pres que grans dommages & souuentesfois leur portoit. Le Turc disoit bien. Voiez le prisonnier de mon filz, vous voiez biẽ les biens q̃ nous auons de sa deliurance. Oncques le cœur ne m'en dit autrement, c'est la noble fleur & eslite de tous ceux de dedans reserué vn qu'à merueilles nous font dõmage: ces deux que vous dy qui là sont nous

font

font la perte & dommaige que nous auons.
Or aduint que ceste nuict passa le lendemain apres leur seruice vint le conseil du Turc deuers luy & furent tous les capitaines mandez & mist le Turc luy propre son fait en terme, en disant beaux seigneurs ia pres lespace d'vn an à que nous auons mis le siege deuant ceste place, de laquelle il me semble estre aussi loing de l'auoir que le premier iour que nous y vinsmes. Les dommaiges que nous y auons euz tant de ceux de dedans comme de ceux de dehors sont sans nombre : car nous y auons perdu des meilleurs de nostre compaignie, encores s'il estoit apparant de la pouuoir auoir par longueur & successions de temps, ie tiendroye ma peine bien employee : mais nul à ce que voy. Ceste nuict à esté prins par mes gens vn de leurs messagiers portant lettres au Roy de Sicille lequel en la presence de tels, & tels cy presens i'ay interrogué & l'ay trouué disant selon le cõtenu de ses lettres, Lesquelles lettres voyez cy en ma main, & veux qu'en vostre presence soient leuës affin que vous aduisez qu'il est bon de faire & que vous me conseillez à mon honneur & ie vous en prie. Ces lettres furent ouuertes & leuës par vn secretaire du Turc & fut
 trouué

trouué dedans icelles ce qu'autresfois vous ay dit & deuisé.

Depuis la lecture d'icelles le Turc leur dist, vous voyez les termes ou les choses sont, ie n'apperçoy point que depuis nostre venuë en ce royaume nostre temps fust si mal employé. Toutesfois nous sommes assez, & auant que i'en partisse à honte i'aymerois mieux la mort. Si ie veux auoir plus de gens, il ne les fault que mander : mais il semble que nous sommes assez pour ceux de dedans, & pour ceux de dehors, pource que long temps auons esté cy deuant sans estre combatus comme vous voyez, l'yuer & dure saison approucher, moult fait froid en ce païs, en tel temps nostre argẽt ce despend, viures nous viennent moult à malaise: car le Roy de Sicille les nous fait deffendre & garder de ce qu'il peut. Il les faut enuoyer querre à moult grand' puissance laquelle puissance desia par plusieurs à esté ruée ius & mis à mort. Et faut maintenãt y enuoyer le tiers de nostre compaignie ou plus quand l'iuer viẽdra ce sera grand foullement pour toute la compaignie, & sans doute qu'à peine peut-on trouuer gẽs pour y aller si souuent & si menu qui sera tresnecessaire & moult conuenables besoing. Et

pource

pource bien tout consideré il m'est besoing d'auoir plus grosse puissance:car mes ennemis sont forts, & pour ces causes vous ay tous assemblez pour en sçauoir vostre aduis. Si vous prie qu'vn chacun de vous me conseille au mieux qui pourra. Apres ce qu'il eut dit ces paroles plusieurs l'a estoiét presens & se regardoiét l'vn l'autre & bien leur sembloit à leur aduis que le Turc estoit lassé & ennuyé de ce siege qui tant duroit dont aucuns d'eux furent ioyeux : car fort leur ennuyoit : pource que la chose duroit trop & ne se voyoit en nulle maniere approucher d'auoir la place non plus que quand ils y vindrent & presque tous les iours perdoient par deux costez tant de ceux de dedans comme ceux de dehors de plus prochains amis & singuliers & plus vaillans de toute la compaignie. Aucuns autres pensoient fort à garder l'honneur du Turc leur maistre. Et toutesfois il perdoit temps, & faisoit grands despens à petite cause:dont ils se esbahissoient moult & en especial comment le Roy de Sicille auoit peu icelle ville prendre d'assaut, ils entendoient que c'estoit aduenu pour y laisser trop petite garde, & maintenant elle estoit autrement pourueuë de grãds gens & d'ar-

tillerie, Et leur sembloit que ceux de dedans de sens & de vaillance passoient tous ceux qu'en leur temps auoient veuz ainsi pensoit chacun endroit soy aux affaires du Turc leur maistre, sans que nul dist mot. Le Turc qui vist ceste compaignie morne & pensiue sentoit bien qu'il y auoit cause & qu'assez legierement il auoit mis son siege veu la puissance que ses ennemis auoient qui nuict & iour autour du siege estoient, en telle diligence tel trauail prenoient qu'à peine laissoient dormir ceux de l'ost.

Et n'estoit nuictee qu'ils ne fussent reueillez ou de ceux de dehors ou de ceux de dedans, Il dist à ses gens, ie vous prie que chacun de vous pense diligemment à mon fait, & bien y à cause : car nostre lieu & demeure icy deuant est pour nous bien ennuyeuse & moult dommaigeuse, aussi nostre partement seroit treshonteux & moult villain, doncques vous semble il que qu'à peine peust il estre q̃ de l'vne des deux parties nous en soyõs mal, Si faudroit penser s'aucun moyen en pourroit estre troué, Hier au soir depuis que le messagier de Ferrant fut prins i'eux aucunes deuises à aucuns de vous & vous priay que vous y
voussis

voussissiez penser que i'auoye intention de assembler tous comme i'ay fait & pour ceste cause en demãderay premierement à ceux qu'y estoient pource que ie croy bien qu'apres ce qu'il mont ouy parler plus y ont pensé que les autres : lors demanda son aduis à vn de ses plus priuez conseilliers lequel il luy sembloit auoir ses affaires plus au cœur & estoit selon sa loy tresnotable homme & moult saige cheualier, lequel par le commandement & ordonnance de son maistre ne refusa pas de dire son aduis qui fust tel, Sire il est vray que hier au soir vous nous commandastes à plusieurs qui present sont de penser sur ceste matiere. Nous l'auons fait comme ie pense vn chacun endroit soy & au regard de moy plus y pense & plus me semble la chose difficile. Et sur ma foy ie ne dormy ennuict vous auez ouuert la matiere & les difficultez qu'on y pourroit dire tant de la demeure comme de l'allee & bien dictes comme il me semble qu'en nulles de deux voyes n'à honneur ne pareillement prouffit si faut aucun moyen aduiser comme dictes pour vostre hõneur garder & ascheuer de dommaige, Certes mes pensees ont ennuict esté telles. Et pource ay pensé aucun moyen &

correction vous suppliant si ie dis mal qu'il me soit pardõné. Et voyez cy le moien qu'à vostre honneur me semble pourroit estre trouué ce seroit que par aucuns moyens treues fussent prinses par l'espace d'vn an entre vous & vostre ennemy & ainsi par hõneur pourrez leuer vostre siege, Ce tẽps pendant vous lairrez grands garnisons en ce royaume.

Il y grand temps que vous ne fustes en vostre païs, vous y pourriez retourner cest yuer qui vient. Et à la nouuelle saison qui seroit auecques en ce temps que les bledz sont meurs & qu'on trouue moult de viures pour les cheuaux, & vous reuiendrez à plus grãde puissance & exercite qu'oncmais vous ne fustes. Car il ne fait point douter que vostre peuple & tous voz subiects, veu vostre grande voulonté & bonne intention ne vous aident plus qu'oncquesmais ne firent, Vous auez ouy les deuoirs esquels vostre ennemy s'et mist & met de iour en iour d'auoir secours des Chrestiẽs, Toutesfois iusques à ores n'à eu nul secours, Et croy qu'aussi n'aura-il : car ce secours deust auoir, veu le long siege que vous auez tenu, vous pouez penser qu'il l'eut maintenant. Il faut pareillement pen-

ser s'il estoit de ce aduerty qu'il seroit tres-content de la treue : car sa grande puissance qu'il à luy couste beaucoup, Et s'il auoit repos pour l'espace d'vn an, il luy sembleroit que pendant ce terme il pourroit auoir quelque aide des Chrestiés. Au moins assembleroit-il ses estatz pour aduiser au fait de son royaume la maniere comment on pourroit venir à ceste treue n'est pas par moy bien aduisee : mais si vous vous concluez à cest aduis on pourroit péser les manieres comment & reuenir apres disner deuers vous pour chacun dire son aduis. Sire mon aduis est tel de prime face prest de m'en retourner quand mieux: ormay dire que tresslegierement pourra estre, le Turq oyant son cheualier & conseillier parler prins ses paroles tresfort en gré : car bien voyoit que par autre maniere son honneur n'en pouoit partir & sa demeure ne luy valloit rien, Il demanda à plusieurs autres lesquels pour abreger la matiere chacũ d'eux ensuyuit ce que le cheualier auoit dit. Et bien disoient que moult plus estoit saige & que le partement du Turc n'estoit point faisable par autre voye sans deshonneur, fort craignoit qu'auſdites treues ne puissent venir à leur voulonté.

Et le Turc qui vit ceste conclusion & nombre d'opinions toutes vnes leur dist de la maniere comment ses treuës cé trouueront. Ie ne voy nul de vous qu'en parle. Et pour ceste cause veux qu'enuiron trois heures apres disner que vous soyez icy comme nous sommes de present & que chacun pense de la maniere comment on n'y pourra entrer à mon hõneur sans monstrer semblant de crainte & que ce soit ( si faire peut ) comme moitié requeste ainsi chacũ se partit iusques apres disner à l'heure dite que chacun reuint & deuisoyent deux & deux ensemble en faisant plusieurs ouuertures : mais fort estoit à leur aduis qu'il ne faussit que ceste ouuerture venist du costé du Turc. Car nulle experience ne voyoient du costé de leurs ennemis gueres n'eurent esté ensemble quand le Turc qui fort desiroit ceste chose accomplir entra en la tente ou ils estoient. Chacun luy fist reuerẽce comme raison estoit. Apres ce qu'il fut assis en sa chaire il demanda à celuy qui mieux luy pleust son aduis sur la matiere surquoy il c'estoient partis deuant le disner. Et adressa à vn de ces cappitaines qui estoit fort saige homme au mettier de guerroyer, lequel respondit au Turc, Sire vous estes mal

mal adressé à moy pource que peu me cognois en si hautz:mais puis qu'il vous plaist que ie die ce qu'en ceste matiere i'ay pensé & auisé qui n'est riens grand' chose, & au regard de ce que i'ay espoir que les autres saiges & notables cheualiers cy present diront ie le feray voulontiers i'entens de prime face que vous estes conclud à treue ce vous la pouués auoir à vostre honneur bien voudriez ce que fust à la requeste de voz ennemis si faire ce pouuoit ou du moins à moitié requeste, forte chose est à faire: car si vous ne perseuerez en voz ennemis nulles ouuertures touchant ceste matiere. Si nous eussions aucuns prisonniers gens notables de ceux de dehors ou ceux de dedans ce que n'auons:assez aysement faisant semblant de les mettre à rançon par eux ceste chose pourroit bien estre ouuerte, ceste voye n'est pas faisable, pource que nulz n'en auons. Vne autre voye ya de ceste place, il ya dedans plusieurs notables cheualliers & escuiers sages gens prisonniers par ceux de dedans qui sont de nostre loy & de vostre party & peut sembler que tant de prisonniers ont que d'aucuns voudroient bien estre deliurez pource que leurs viures en appetissent. Ainsi pourrés faire semblant

 & enuo

& enuoier deuers eux pour la deliurance d'aucuns. Et sur ceste matiere & maniere de faire on pourroit par les prisonniers dessusditz ou par autres entrer en langage auec eux & comme à moitie ouuerture que les prisonniers deux mesmes feroint pour leur deliurance si sembleroit que ceste matiere ilz pourroient plainement & pour le mieux toucher à Ferrant senechal de l'Empereur, lequel s'il veut aueccques luy pourrions aussi seurément besongner, comme si nous besongnions auec le Roy de Sicille son maistre. Et me semble vrayement que veu la grand espace du temps qu'ilz ont esté enfermés en ceste dicte ville ou ilz sont. En laquelle vous pouuez penser qu'ilz n'ont pas eu toutes leurs aises que ledict Ferrant veu que son honneur vous parties vertôt voulentiers que la chose venist à ceste conclusion: car son honneur seroit hautement gardé. Vn autre auis ya tousiours à correction, l'ong temps à qui le Roy Fierabras de Perse vostre frere est prisonnier en la maison du Roy de Sicille vostre ennemy oncques de sa rançon ne fistes parler pource que tousiours auez tendu à le rauoir par force & puissance dont vous estes bien loing cõme il me semble. Si vous enuoiez deuers le

Roy

Roy de Sicille luy requerre de le mettre à fiãnce s'il vouloit entẽdre vous auriez cause d'enuoier deuers luy. Et ainsi le Roy vostre frere aduertir par eux pourroit pour sa deliurance faire ceste ouuerture & prenez ores apres qu'il luy voulut entendre vous luy pourriez faire vne requeste d'auoir sauf conduit pour deux ou trois notables cheualiers de vostre hostel aller veoir vostre frere lesquelz iroiẽt sur forme de son eslargissement & ainsi pourroient aussi bien aduertir vostre frere comment il fust mis à finance & auroit encores plus grand' cause d'ouurir ceste matiere que s'il astoit mis à finãce. Ainsi semble que par l'vne des deux voiez vous ne pourriez faillir & que ceste ouuerture ce pourroit faire comme si vous n'en sceussiez riens & que pour l'amour de vostre frere & aussi des autres prisonniers à leur tresgrand' requeste vous vous enclinerez à ceste chose qui tresplaisante vous seroit. Sire ie ne sçay de moy autre chose auiser: car si mieux sçauoie mieux diroie à messeigneurs cy apres pourrez trouuer plus grand conseil & aduis qu'à moy : mais ie n'eusse osé refuser à dire mon opinion puis qu'il vous auoit pleu le me commander.

Le Turc passa outre & demãda les auis

aux autres qui présent estoient plusieurs autres menues ouuertures se firent, mais en la fin les deux premiers semblerent estre plus raisonnables que nulles des autres au Turc bien disoit qu'il ne pouuoit penser à ce qu'il cognoissoit Ferrant & sa grãde fierté que nullement il vousist estre cause de faire ceste ouuerture au Roy son maistre auquel il pourroit sembler que plus le feroit pour son allegeance & estre hors de ce dangier que pour le proufit de son maistre propre & pource il print sa conclusion que ceste chose si valoit mieux estre demenee par le Roy Fierabras son frere que par nul autre. Et ainsi ceste conclusion fut prinse & fist vnes letres ledit Turc adressant à son aduersaire : lesquelles il enuoya par deux Rois d'armes ou heraux ou lieu ou il se tenoit lesquelles letres contenoient plainement l'amour fraternelle que par raison naturelle il deuoit auoir à son frere le Roy de Perse, lequel pour le present estoit son prisonnier, & la bonne espace de temps auoit esté si le rauroit bien voulontiers si par finance le pouuoit nullemẽt rauoir, & pource si sa voulonté estoit de le mettre à finance le Turc son frere se traueilleroit, & empliroit tresfort pour le racheter, & rauoir

conside

cōſiderer que pour ſon fait auoit eſté prins,
& pour entédre à ceſte matiere ledit Turc
requeroit auoir ſaufconduit pour trois ou
quatre notables cheualiers de ſes gens deſ-
quelz il enuoioit les noms en ſes lettres. No
tables gens officiers d'armes furent auiſez
pour ſe meſſage porter : Et prindrent con-
gé du Turc, & des autres Princes & grans
ſeigneurs eſtans en ſa compagnie, & tant
firent qu'aſſez en brief ilz arriuerent à Na-
ples ou le Roy de Sicille ſe tenoit auec ſa
femme & ſa fille. Ilz furent de pluſieurs ren
contrez par le chemin des gens du Roy de
Sicille; mais pource que Rois d'armes & he
raux eſtoient nul deſplaiſir ne leur firent
ains furent conduitz par aucuns notables
hommes iuſques à la place ou le Roy de
Sicille ſe tenoit: car bien fort deſiroit de ſça
uoir quelle choſe ilz venoient querre. On
enuoia deuers le Roy luy dire que telz gés
eſtoient venus de par le Turc, le Roy les fiſt
venir par deuers luy, & le trouuerent bien
accompagné; les Rois d'armes preſenterent
leurs lettres. Le Roy de Sicille les receut &
les leut & puis demanda aux officiers d'ar-
mes s'autre charge auoient. Ilz dirent leur
charge qu'eſtoit telle en ſubſtance que les
lettres contenoient. Eux ouïs le Roy les fiſt
mener

mener en vn hostel & bien garder & accõ-
pagner, & leur fist faire tresbonne chere, le
lendemain de leur venuë ilz assembla ces
gens de conseil & plusieurs de ses Capitai-
nes qui lors estoient vers luy, ausquelz il
monstra ces lettres lesquelles le Turc luy
auoit enuoyees. Au surplus dist celuy qui
parloit de la credance des porteurs d'icelles
lettres ne desrogeant en riens le contenu.
Mais estoit chose semblable, & pource de-
mandoit conseil & auis en ceste matiere, &
nonobstant que telles matieres soient de si
grand pois toutesfois de prime face il vou-
lut ouïr ceste matiere debatre deuãt luy &
esleut deux notables hommes pour se faire.
A l'vn ordonna soustenir la deliurance de
son prisonnier & à l'autre le contraire, ce-
luy qui la deliurance soustenoit remonstra
au Roy de ceste deliurance soustenir prouf-
fitable & les raisons estoient que son corps
n'estoit pas souuent en dangier la deliuran-
ce du Roy Fierabras ne pouuoit aider fors
à luy; car nul n'estoit pareil à luy. Il se veoit
fort accompaigné q̃ passé long temps n'a-
uoit plus grandement esté. Ceste armee ne
peut sans grand argent estre entretenuë. Il
n'eotendoit point le Roy fort d'argent par
ceste deliurance & pour rançon: mais pou-
uoit

uoit son armee entretenir aux despens de ses ennemis & sans ceste faço estoit impossible de le faire:car ia long temps auoit duré au grans fraitz de ses subietz qui tât en ceste guerre estoient molestez que plus ne pouuoient & parce moien ilz pourroient estre soustenus & ainsi la deliurance luy sembloit plus propice que le delay ou longueur de le mettre en finance, l'autre cheualier oiant ce que cestuy auoit proposé soustenir propos contraire & remonstra que pour le present le turc frere dudit Fier abras tenoit siege deuant la place que le roy auoit côquise sur luy,en laquelle estoit enclose la fleur de cheualerie de ce royaume & en especial ceux a qui il est prisonnier, ausquels de droit ledit prisonnier apartient a nuls autres faire se pourroit que par noz pechez Dieu seroit content de tolerer, & souffrir que ceste ville fust prinse par la puissance du turc,laquelle Dieu par sa grace ne vueille consentir, toutesfois ainsi venoit par ce roy de Perse seroit toute la compagnie qui dedans est rescousse, qui vaudroit plus au roy que quatre rançons, telle que ledit prisonnier pourroit payer. Et pource respondre a ce que vous auez dit que nul ne souffise pour la deliurance dudit prisonnier

nier, si n'est le corps du roy seul par la maniere que i'ay dit de ij. mille vaillans hommes ne pourroyent estre sauuez & rachetez & a venir a la raison qui en deuroit mieux estre rachepté, que ceux propres a qui il est certes non a mon aduis. Or prenez ores que de ce ne fust riens, en combien de perils & quantes fortunes auez vous veuz le roy si present nostre souuerain seigneur estre en son temps, lequel s'il estoit prisonnier, seroit en aduenture de iamais reuenir, si le turc estoit deliuré, quants prochains parens a il s'il estoit prisonniers que auant leur mort, pour cest homme le deliuroient. Ces choses considerees pour riens si i'estoye que du roy ie ne le deliuroy point Et quand il plaira au roy sur les debats de nos deux qui ne sont pas tels que pour entrer en vn feu sans gueres arrester a ce que vous & moy aions dit auec les autres nobles seigneurs ci presens ie diray mõ aduis.

Et le roy de Sicile oyant ces debats qui de bon courage se faisoyent, non pas par hayne, demanda a celuy qui dernier auoit parlé son aduis, lequel luy dist que volontiers le diroit puis qu'il luy plaisoit. Et fut assez brefue son opinion, qui fut telle que nullement on ne pouuoit ou deuoit

entrer

entrer en ceste matiere sans l'aduis & conseil de Ferrant qui dedans la ville assiegé estoit, & luy sembloit qu'assez legierement on pourroit parler à luy. Et qu'on pourroit rescrire au Turc que sans le conseil de Ferrant & du Surnōmé duquel son frere estoit prisonnier le Roy de Sicille n'estoit pas bien conseillé d'y entēdre. Et sembloit que par ces moiens ledit Turc fut bien content qu'aucuns des gens du Roy allassent vers luy, Deux raisons à bailler ce cōseil le mouuoient, l'vne que Ferrant estoit l'vn des sages cheualiers du royaume & bien le monstroit à ces œuures. Et par moien de ce que enuoyoit de ces gens il seroit acertené de tout l'estat dudit Ferrant & de la ville. Et selon ce qu'il trouueroit pourroit auoir conseil fust de la deliurance de son prisonnier ou autrement, Et l'autre raison qu'il y mist fut briefue c'estoit que ledit prisonnier estoit au Surnommé prins de sa main par deux fois & par consequent à Ferrant son maistre, sans lesquels & de leur consentement par raison droicturiere entreuenant ladite reigle d'armes ledit prisonnier ne pouoit estre deliuré à la souueraineté du Roy ne vouloit toucher: mais les reigles de droit & de iustice, & en especial en fait d'ar-

mes ay tousiours entendu qui sont telles que ie vous ay dit veu encores que dudit prisonnier n'à esté faite auecques eux quelque paction ou accord, Pour brief conclure la matiere il sembla au Roy & à ceux de son conseil qu'il disoit bien & raisonnblement, & fut mandé & rescript au Turc par ces messages en la forme & maniere que la conclusion c'estoit portee laquelle auez ouye. Le Roy fist venir lesdits messaiges deuant luy, & leur fist faire leur deliurance & auecques ce qu'il auoit rescript les chargea auecques en substance ce que les lettres contenoient il leur fist donner beaux dons & les renuoya secrettement & les fist conduire iusques à sauueté. A leur venuë ils trouuerent l'ost fort esmeu : car merueilleuse saillie faisoient ceux de dedans, Et se faisoit la endroit fort la saillie vers le logis du Turc par telle maniere. Il est vray qu'aucuns qui auoient esté au conseil du Turc & qui n'y sçauoient trouuer maniere de parlamenter depuis le partement des heraux enuoyez deuers le Roy chacun endroit son logis se penoit d'auoir paroles à ceux de dedans, Et leur sembloit s'aucune chose pouoient entendre d'eux que le Turc leur en sçauroit bon gré : mais que ce fust

qu'il peut paruenir à son intention.

Ferrant ne nuls de sa compaignie pour chose qu'ils ouïssent ne respondirent mot: car nul desir n'auoient de parlamẽter dont tresdesplaisans estoient: Tant cõtinua ceste maniere de faire que chacun des gens du Turc ce mettoient en Ferrant qui sage homme estoit, sy ce pensa que deuãt ceste place leur ennuoit. Et pource aussi qui luy sembloit que longuement auoient esté oiseux dit à ces gens en faisant ioyeuse chere: Nous sommes fort pressez de noz ennemis pour entendre à traicté vous voyez bien qu'il ne tient qu'à nous que nous ne layõs tel que nous le voudrons demander, grand temps y a que noz voisins ne nous cogneurent, ce pourroit demain faire quelque bonne entreprinse. Tous ceux qui estoient en la place furent de ces paroles ioyeux & par especial le Surnommé & Athis: car iamais de ce faire n'estoiẽt saoulez, & respondirent de bonne voulonté que ce seroit tresbien fait, Ainsi m'ait Dieu dist Ferrant i'y penseray, & demain si Dieu plaist nous ferons vne saillie. Ils sont tous reconfortez grand temps y à que nulle grande saillie ne ne fut faite, allez-vous en reposer, Et au point du iour soyez prest apres que vous

aurez seruy Dieu, Ainsi chacun s'en alla reposer, Ferrant fist ceste nuict porter son artillerie vers le logis du Turc, Il affusta son artillerie à toutes les venuës des ennemis qu'à ce costé estoient, & mist tout autour de sa ville sur les murs bõnes gardes & seures affin que par vn desarroy nulle fortune ne leur deust aduenir.

Et vers le point du iour que ces gens furent vers luy assemblez ordonna vne bonne puissance laquelle il luy sembloit suffire assez pour desconfire le guet qui deuant estoit & pour gaigner les bombardes du Turc, Bien leur ordonna si assez de legier auoient desconfit & rué ius le guet qu'ils marchassent outre vers le logis du Turc en regardant toutesfois que trop grand fais n'entreprissent & de ceste premiere compagnie fist chief & cappitaine le Surnommé & Athis pource que bien sçauoit que hardiment feroient ceste entreprinse, & luy à tout le demeurant de sa compagnie & puissance si conclud d'assaillir: Car bien il pensoit que grand besoing feroit à ces premiers gens, il luy sembloit à son aduis que point n'y auroit de faute au guet ruer ius. Ceste chose ainsi ordonnée le Surnommé & Athis ayans leurs gens qui lors estoient ordon

ordonnez à la porte, Ferrant la fist ouurir la saillie ce fist le heu & le cry ce leua ceux qui faisoient le guet, ce cuiderent mettre en deffence; mais gueres ne leur valut que tantost ne fussent mis à l'espee sans vn seul prendre à rançon, Ceste premiere compagnie passa outre de si grand roideur qu'auant que le Turc fust en armes vindrent à son logis tuantz tous qu'ils r'encontroient & abbattoient tentes & pauillons & tant d'armes faisoient qu'vn chacun s'en esbahissoit & fuyoit deuãt ( dient ceux qui presens furent ) ce n'eust esté le guet que deuant le Turc ce faisoit nul recouurier n'auoit que ce logis ne fust emporté. Et tant de morts y eut que le nombre estoit merueilleux.

Ferrant & sa compagnie estoient passez le lieu ou le guet auoit esté rué ius, & faisoit par hõmes, & femmes trainer les bombardes dedans les fossez de la ville. Et dura ceste saillie tout iusques apres le soleil leuant. En ce terme tout les logis qui oyrent le cry saillirent armez, en chacun endroit soy enuoyoit secours, là ou il oyoient crier alarme. Ferrant qui les voyoit fist sonner la retraicte: mais les premiers de ses gens qui estoient sorty, auoient tant de prisonniers,

que quasi le nombre de leursdits prisonniers les passoit. Et en auoient entres les autres de plus grand de l'ost & de ceux mesmes qu'au conseil du Turc auoient esté au parlamenter de la treue. La retraicte ce fist, le Surnommé & Athis soustenoient le fait & mettoient leurs gens & prisonniers deuant : fort estoient suyuis & tout l'ost estoit esmeu. Et n'eust esté Ferrant & sa compagnie qui moult fort soustint ceste fuite, iamais les premiers ne fussent r'entrez dedãs. Quand ils furent paruenus iusques à Ferrant il fist mettre tous les prisonniers deuant & ceux qui les auoiẽt, & plustost qu'il peut les fist retraire en la ville, & il demeura derriere. Ce ne fut pas sans le Surnommé & Athis lesquels à peine pouoit r'auoir. Et par eux ce mist Ferrant & toute sa compagnie en grand' aduenture pource que de si grande compagnie estoient suyuis qu'il n'estoit pas possible de le soustenir aux gens qu'ils estoient, le Surnommé & Athis faisoient tant d'armes qu'à tous leurs ennemis sembloit que nuls autres ne vissent. Eux faisoient reculer & ressortir ce[...] deux cens hõmes à leur venuë tant redoutez. Ils furent poursuyuis e[...] par force fut besoing d'eux legi[...]

traire iusques que leur artillerie les secou-
rust. Et si tost qu'il vindrent iusques au re-
traict, les Turcz s'arresterent: car n'agueres
en auoyent esté battuz. Et en especial au
siege mettre comme vous auez ouy. Ferrãt
& sa compagnie entrerent en la ville à leur
aise auecques tous leurs prisonniers sans
guerres de perte, En ceste grand' noise & en
ce grand bruit reuindrẽt les heraux & mes-
sagiers du Turc qu'auoient esté enuoyez
vers le Roy de Sicille. Ils ne voyoient que
gensdarmes sur les champs & de plus d'v-
ne grosse lieuë auoient ouy le cry & la noi-
se, Ceste aduenture tourna à grand dom-
maige & desplaisir au Turc & à sa compa-
gnie. Et bien voyoient qu'à la longue petit
à petit la chose ce porteroit mal pour eux,
quand la retraicte fut faite incontinẽt sçeu-
rent ils le dommaige qu'ils auoient eu &
trouuerẽt de leurs gens morts plus de mille
& cinq cens, & biẽ d[illegible] cens prisonniers.

Si le T[illegible] cœur, nul ne
s'en doit e[illegible] estoit tournee
sur vne [illegible] partie des [illegible]
leurs [illegible] t penser [illegible]
S[illegible] homm[illegible]
[illegible] le [illegible]

ne luy sembloient point n'à nul autres de sa compagnie qu'en corps humain peust auoir tant de vaillãce, La renommee d'eux estoit espandue & couroit par toute Turquie si grande que la contree s'estend, & ne pouoiẽt ceux qu'õcques veux ne les auoiẽt en iour de leur vie croire fermement ce qu'on leur disoit iournellement. Et ainsi le Turc retraist, ces heraux dont ie vous ay compté entrerent en la tente du Turc leur maistre & presenterent leurs lettres, lesquelles il receut & les leut. Puis entra en vne petite tente ou il fist venir ceux qui pour le present de son conseil estoient vers luy. Puis fist sortir les messagiers du susditz & leur fist dire la charge qu'ils auoient du Roy de Sicille. Ils firent leur rapport bien & sagement, comme gens de grand' discretion, lequel estoit tel que ie vous ay dit. Leur rapport ouy sans plus vous faire long compte, le Turc accorda la requeste du Roy de Sicille tresliberalement & bien y auoit cause: car chacũ iour se voyoit amoindrir. Et fist faire vn saufconduit sur le nom des cheualiers qui luy auoient esté apportez par les dessusditz & prestement le saufconduit fait & seellé les r'enuoya deuers le Roy de Sicille. Vous pouez bien sçauoir

que

que Ferrant & sa compagnie rentrans en la ville, ils furent moult ioyeux de la bonne aduenture que Dieu leur auoit donnee, & eut Ferrant celui iour auecques luy a son disner ce que à sa table pouuoit asseoir auecques deux autres tables de cheualerie qui en sa compagnie estoyēt. Entre lesquels il n'oublia pas le Surnommé, & Athis, desquels il estoit tant assoté, que plus ne pouuoit : & non sans cause il estoit aduerti que de leur mains celuy iour auoient prins plus de soixante prisonniers, lesquels ils auoient deliuré en autre main pour tousiours deffendre & soustenir le grand fait qui sur eux venoit : sans aduiser, n'auoir regard a quelque conuoitise, car ils ne desiroyent qu'honneur acquerir, & faire seruice a Dieu, & a la Crestienté. Chascun sentoit en son courage qu'assez auroyent eux venus en leurs royaumes. Toutesfois ils ne sembloyēt pas filz de rois, car nuls plus humbles qu'eux n'y auoit. Et oncques pour chose, ou bonne aduenture qu'ils eussent, ne voulurent estre cheualiers. Ils auoyent droit, car d'eux mesmes l'estoyent, nonobstant que nul ne le sceust qu'eux, sans ce que l'vn de l'autre en sceust rien. Ferrant leur maistre a ce disner il les reprenoit de leur outrageuse hardies-

ſe,& ſi leur diſoit ce que le iour auoyent fait,& que par eux a les attendre auoit preſque perdu beaucoup de ſes gens, & s'il pen ſoit qu'ils ce voulſiſſent ainſi conduire, il les aymeroit mieux mettre a la garde de la ville qu'a la ſaillie. Ils ne reſpondirent mot; mais eſtoyent honteux de ce que leur maiſtre les tenchoit,& leur sembloit biẽ qu'vne autre fois ne feroyent pas ainſi, mais quand ils s'y trouueroient, ce propos ſeroit perdu, & ne leur en ſouuiendroit, apres diſner Ferrant fiſt viſiter les priſonniers, & trouua que vne partie des plus grands, & du plus priué conſeil du Turc eſtoyẽt en ſes mains, il en fut treſioyeux, comme raiſon eſtoit, & ainſi demoura en ſa place tout ioyeux, & aſſeuré de ſes ennemis, car il les fiſt mettre, & garder chaſcun ſelon qu'il eſtoit, & iuſques a ce qu'il ouït nouuelles du Roy de Sicille ſon maiſtre ainſi que vous orrez.

---

*Comment le Roy de Sicille eut ſaufcõduit pour enuoier quatre cheualiers deuers Ferrant, & l'eſlargiſſemẽt du roi Fierabras, auquel le Surnõmé feiſt iurer qu'il deliureroit les priſonniers Chreſtiens qui eſtoient en ſon païs, laquelle choſe il promiſt, & pource que treues furent accordees, le turc leua ſon ſiege, & alla en ſon païs.*

Vous

VOus auez cy dessus bien entendu que le Turc auoit enuoyé au roy de Sicille saufconduit pour quatre cheualiers venir deuers Ferrant. Celuy saufconduit fut porté au roy dessusdit, par les messagers du Turc, qui nagueres de luy s'estoyent partis. Le Roy de Sicille le receut, & fist lire, & trouua qu'il estoit bon, & seur il deputa quatre cheualiers dessusdits, ils prindrent congé du roy & de la noble royne, & de leur belle fille Yolante des dames & damoiselles, & dirent ausdites dames & damoiselles ou ils alloyent. Chascune d'elles faisoit sa recommandation. La belle Yolante n'oublia pas a se recommander au Surnommé, & bien disoyent les dames que Ferrant estoit notable cheualier, & que honorablement se portoit, & bien estoit digne d'auoir renommee sur tous autres. Les cheualiers se partirent le lendemain du matin, & firent tant qu'en bref temps arriuerent deuers Ferrant. Ferrant fut aussi ioyeux de leur venuë, car a l'hostel du Roy n'auoit nuls qui plus ses amis fussent. Bien se pensa qu'aucunes grandes nouuelles les amenoyent. Il les fist loger au mieux qu'il peut & bien festoyer de ce que auoit pouuoir. Apres qu'ils furent vn peu reposez, les quatre

cheualiers dessusdits, & ferrant, se mirent en vne chambre, & là fut compté audict Ferrant de mot a-mot sans rien oublier ce que le Turc auoit mandé au roy de Sicile, & le debat que le roy auoit fait faire deuant luy pour mettre le roy Fierabras a rançon, & les causes que chascun des cheualiers cõbatans ceste querelle tenoit, & aussi pareillement tout ce qui auoit esté porté d'accord au conseil, que sans le conseil de Ferrant, le roy ne respondroit rien en ceste matiere; pour les raisons que deuant luy auoyent esté alleguees, lesquelles furent lors dites & declarees tout au long audit Ferrãt lequel pource si soudainement ne voulut respondre, & print delay sur le Surnommé, disant que la matiere lui touchoit bien tant qu'à ce conseil deuoit estre appellé. Et ainsi prindrent heure d'eux rassembler, & que a ceste heure le Surnommé y seroit. Bien disoit Ferrant qu'a merueilles estoit sage, & qu'en toutes autres matieres pouuoit & deuoit bien pour ses sens estre appellé. Ainsi conclurent, & se departirent.

Vous pouuez croire que la grād' renommee d'Athis, son grand sens, & sa belle maniere furent aux cheualiers de Sicille tantost recordeez. Et biē leur fut dit que apres le

le Surnommé ni auoit nul en la place qui se fist acomparer audit Athis. Car la vaillance suiuoit de trespres Surnommé, a qui nul ne se comparoit. Ses mœurs & ses conditions ensuiuoyent l'autre en honneur, en largesse, en habilité de corps, en tous les ieux, fors tant que le Surnommé en tout le passoit, & disoient entr'eux, que bien se pouuoit vanter Ferrant, que a tout le monde n'auoit deux pareils hommes dont il estoit serui: puis leur conterent comment le Surnommé receut Athis à sa venuë, & la maniere commẽt il vint. Et que enuie n'estoit pas en luy. Car tant volontiers recordoit les vaillances & prouesses de son cõpagnon qu'à les ouir recorder, il sembloit proprement que luy ne autre ne fussent a comparer, ne approcher a la vaillance de son compagnon. Et se reputoit tres-heureux que Dieu lui auoit enuoyé ceste cõpagnie. Puis recordoyent les grans armes que fait auoiet le siege durant les deux compagnons, aussi la crainte que leurs ennemis auoient d'eux & la grande vaillance, & reconfort que la garnison prenoit en eux, & pour l'amour de leur grand' vaillance, le moindre de la ville auoit double courage. Ces nouuelles recordees aux cheualiers de Sicille, ils tenoyent

I.

ceste

ceste chose à merueilles, & leur sembloit pour verité que c'estoit chose miraculeuse, & que Dieu les auoit enuoyez pour le sauuement du royaume, bien y paroissoit, car ceux qui rien ne valoyent, par le bien d'eux sont au iour d'huy les plus vaillans qu'on puisse trouuer. Et ceux qui riens ne nous doutoient, sont auiourd'huy les plus faillis & la plus meschante nation qui viure peut, ceste œuure ne peut estre sans miracle. Et telles deuises, & en telles besoignes passerent le iour, iusques a l'heure par eux prinse, en laquelle heure ils furẽt ensemble. Et fut le Surnommé mandé, eux venus ensemble, leur charge fut renouuellee par le cheualier qui parauant auoit parlé en la presence dudit Surnommé, & adiousterent en leur charge pour luy complaire, que le Roy leur auoit chargé d'auoir son aduis auecques celuy de Ferrant. Ferrant qui sur ceste matiere pensé auoit dit aux cheualiers, vous verrez nostre estat: le plus grant mal que nous auons, ce sont les prisonniers qui ceans sont, qui sont fort despendẽt nos viures. Nonobstant, graces à Dieu, nous en sommes encore raisonnablemẽt pourueuz. Parquoy il n'est besoin au roy de faire doute de nous, que bien encores n'ayons pour

vn

vn an; mon intention est de mettre les nobles hommes qui sont prisonniers a finance,& les autres faire getter en la riuiere, & en vostre presence en mettray aucuns, si leur volonté est de eux y mettre. Et par ce moyen nos viures nous pourront plus longuement durer. Touchant vostre charge, car ie me tiendrois plustost de celuy qui debat que point ne soit le roy Fierabras mis a finance que de l'autre. Telle chose pourroit venir, que pour riens le Roy ne voudroit auoir mis a finance. C'est belle chose quand on sent en sa main celui qui est souffisant de le deliurer, & sauuer pour vn iour, mais si le plaisir du roy estoit sur bonne fin, ou bons ostages, l'eslargir aucun terme paraduenture par sa deliurance pourroit estre trouuee paix entre le roy & le Turc. Visage d'homme fait vertu luy present. Il pourroit plus legierement trouuer amis qu'en lui prisonnier. Et aussi son frere se voyant en ce grand dangier, pourroit auoir plus grand' pitié & compassion de luy qu'il n'a de present, & ne pourroit ce eslargissement (mais que seur en fust comme dit est) nuire au roy en nulle maniere du monde, ains prouffiter grandement.

Et apres que Ferrant eut parlé, les che-

ua

ualiers vouloient ſçauoir l'opinion du Surnommé lequel diſt que monſeigneur ſon maiſtre à ſon aduis auoit prins le meilleur chemin. Et que parainſi faire le Roy auroit touſiours priſonnier & n'en eſtoit de rien eſloigné, Au regard du priſonnier prenez ores que Dieu luy euſt fait ceſte grace de l'auoir prins, Neantmoins il n'y reputoit ne demandoit auoir quelque droit, ainçois eſtoit le droit tel qu'il le pouoit demander à Ferrãt ſon maiſtre qu'en pouoit vſer ſans luy appeller comme de ſa choſe: mais d'vne choſe requeroit moult voulontiers c'eſtoit que par le moyen de ſon eſlargiſſement il fuſt contraint par ſa loy iurer & la creance qu'il tenoit que ce nuls ou aucuns des terres & poſſeſſions de ſon frere & de luy auoient quelques priſonniers Chreſtiẽs qu'il ne fuſt pas ſeulement de ceſte guerre: mais euſſent eſté prins en paſſant ou en allant en pelerinaige qui les rameneroit francs & quittes, ſans les contraindre à leur loy renier, ne de ce iour en auant ne faire aucune moleſte de ceux de ce païs, Ne ie ne requiers point pource qu'en ceſte guerre ouuerte que nous tenons de leurs gens beaucoup plus qu'il ne font de ceux de noſtre partie. Deſquels quand il plaira au Roy il pour

pourroit faire eschãge. Ne requiers quand de droict de mon prisonnier autre rançon que le surplus ne soit à monseigneur Ferrant mon maistre qui cy present est, Ferrãt sceut bon gré au Surnommé de la requeste qu'il auoit faite, & sembloit biẽ que la preudommie franchise & pitié le meut à ce faire. Les cheualiers de Sicille dirent que ce rapport qu'il trouuoient à Ferrant & au Surnommé ils feroiẽt au Roy, & pensoient bien que le Roy en feroit ainsi sans rien aller au contraire. Apres ces paroles ils sortirent de la chambre & vindrent en la salle ou plusieurs des nobles hommes estoient, Ferrant manda aucuns de ces prisonniers pour sçauoir comme ce vouloient à finance. Et entre lesquels en y auoit vn ou deux qui presens auoient esté à la conclusion que le Turc auoit prins touchant la treue. Quand ils se virent deuant Ferrant ils se partirent à vne part, & leur dirẽt. Seigneurs si faire se pouuoit, & vostre plaisir estoit que nous peussions parler au roy Fierabras vostre prisonnier par son moyen, pour sa deliurance, & pour la nostre nous penseriõs telle chose conduire, que grand bien en viẽdroit en ce royaume, & pource vueillez y penser, car en ce faisant nous pensons que

vous ferez grand seruice au roy vostre maistre.

Et Ferrant oyant ces cheualiers ainsi parler, lesquels il voyoit par semblance estre gens de moult grand honneur, appella les cheualiers de Sicile, en leur presence les fist recorder, ce que dit lui auoient, ils le firent ainsi lesquels cheualiers se retirerent & parlerent ensemble, & leur sembla que veu ce qu'ils disoyent il n'y auoit que bien de les mener deuers le Roy pour parler au Roy Fierabras ils appellerent leurs prisonniers, & puis demanderent quels ostages ils bailleroyent pour eux, ils dirent qu'ils bailleroyent tels ostages que bien deuroyét estre contens, & que bien s'en feroient forts mais que l'vn deux peust aller deuers le Turc & l'autre demourroit en ostage sur sa vie. La chose fut ainsi accordee, l'vn d'eux se partit, & vint deuers le turc, qui n'estoit gueres loin logé. Et puis luy dist & compta tout au long ce que son compagnon & luy auoient fait enuers Ferrant & les cheualiers de Sicille qui là estoient enuoyez de par le Roy. Lesquels estoient moult d'accord sur bons ostajges de les laisser auec les cheualiers de Sicille qui, là, estoiét enuoyez de par le Roy Fierabras. Le Turc oyant le cheualier ainsi

parler

parler il luy sembla bië la chose estre moult ouuerte à son grand honneur: car chacun pouoit penser que ce que son frere & les autres prisonniers feroient estoit pour sa deliurance,& non pas pour proffit du Turc n'a sa requeste. Si fust la chose cõclue tout au plaisir du cheualier prisonnier, & tels hostages baillez que Ferrant en fut tresconrent. Le Turc chargea son cheualier de bien faire la besoigne, & bien aduertit son frere de son estat: car iamais ne cuidoit voir l'heure de son partement, ainsi se partit le cheualier & reuint à Ferrant, & fut assez brief tout leur fait accomply pour partir & aller auec les cheualiers de Sicille quand il leur plaira. Le lendemain au matin les cheualiers de Sicille prindrent congé de Ferrant & de toute sa cõpagnie qui là estoiët, ausquels ils dirent bien tout hault que c'estoit la plus honnoree compagnie qu'ils sçeussent au iourd'huy sur terre & la plus renommee en tout honneur. Et que le Roy ce sentoit tant tenu à eux que plus ne pouoit & les remercioit de tresbon cœur priãt que tousiours continuassent en leur haute & bõne renommee. Plusieurs à haute voix respondirent, dites au Roy nostre souuerain seigneur, que pour nous ne face ap-

pointemẽt à ſon preiudice: car mieux nous plaiſt ceſte vie & la peine que nous y ſouffrons que dance ne iouſte ne fiſt onoques. Les cheualiers reſpondirent, il faut de l'vn & de l'autre. Soyez certains quand Dieu vous donnera la grace de partir à honneur de ceſte place, & vous viendrez entre les dames que vous y ſerez treſbien recueillis & bien y à raiſon. Et qu'entre nous qui rien n'auons fait ſoyons mis au derriere.

Apres ces ioyeuſes paroles prindrẽt congé & partirent d'eux les aduertiſſant qu'en brief terme auroient bonnes nouuelles & tant exploicterent que brief arriuerent deuers le Roy qui moult grand' chere leur fiſt, & fort deſiroit ſçauoir de leurs nouuelles tant de l'eſtat de Ferrant, & de ſa ville de toute ſa compagnie comme de l'opinion que Ferrant tenoit ſur ce que mandé luy auoit pour la deliurance du frere du Turc. Il n'arreſta gueres qu'il ne les tiraſt à part: les cheualiers luy dirent tout ce que beſoigné auoient & les manieres, en ſubſtance telles que m'auez racompté, & comment ils auoient par l'aduis de Ferrant amené les deux cheualiers du Turc en leur compagnie, pource que bien leur ſembloit qu'a les ouir le Roy, ne pouoit perdre & de l'opi-

nion

pinion de Ferrant, & du Surnommé, aduertirent le Roy qu'assez le print en gré. Et luy sembla la creance & essargissement du Roy Fierabras meilleure & plus propre pour luy que la deliurance totalle. Et au regard des cheualiers du Turc qu'il auoient amené auec eux, son aduis fut qu'il n'y auoit que bien, Il demanda à ces cheualiers Turquois, quelle chose ils vouloient faire pour le present. Ils respondirent s'il plaisoit au Roy que voulontiers parleroient à luy. Le Roy mist ceste chose en conseil & fist compter aux cheualiers tout ce que dit luy auoiet en la presence de tout le conseil, ausquels ensemble il sembla que bon feroit de laisser parler les deux cheualiers du Turc, au Roy Fierabras à part, & ainsi qu'ils voudroit: car gueres ne doutoit le Roy ne son cōseil que leurs paroles puissent porter dommaige. Si proffit en venoit le Roy le pourroit prendre se bon luy sembloit, & ce chose estoit parlee qui nul fruict peust porter, le Roy n'en tiendroit guere de compte. Assez tost apres le cōseil ce departit le Roy Fierabras, par les cheualiers dessusditz, fut aduerty de la venue des gens de son frere qui venuz estoient, pour parler à luy. Et au surplus fut aduerty que le Roy estoit bien content

qu'ils parlassent à luy tout à leur plaisir & qu'ils seroient mis auec luy vn iour ou deux ou tant qu'il luy plairoit pour luy compter des nouuelles & dire ce pourquoy ils desiroient moult de parler à luy.

Et le Roy Fierabras qui puis sa prinse n'auoit eu nulles nouuelles de sondit frere ne d'autres, fut moult ioyeux d'ouir ces nouuelles, encores plus de ce que le Roy estoit content qu'il parlast à part à eux: car mieux pourroit estre acertené de toutes nouuelles, il desira fort qu'ils venissent vers luy, on les y amena le plustost qu'on peut. Quand ils vindrent deuers luy, ils le saluërent ainsi qu'il appartenoit, les larmes aux yeux leur vindrēt de pitié, de sa grande prison ou il auoit esté. Et quand le Roy Fierabras les vit ainsi larmoyer, il eut grād doute d'ouir aucunes mauuaises nouuelles de son frere ou de son nepueu, & tantost que ceux qui amenez les auoient, furent partiz il les appella & leur demāda de toutes nouuelles: car depuis qu'il auoit esté amené deuers le Roy de Sicille, iour de sa vie n'auoit ou nouuelles de son party, pas n'affieroit du contraire: ce qu'on ne luy eust pas creu. Et moult sembla tresgrāde maniere & ventance. Ainsi moult tres-ardant il estoit de parler



ler

ler à eux, & aussi pour leur demander de toutes nouuelles de son frere, de son nepueu, & de toute son armee. Il luy recorderont la contrariété de l'armee des Chrestiés comment il en estoit allé, & comme aussi à leur grand fortune vn vaisseau rompit en terre, dont les aucuns furent sauuez. Mais le Turc fist tous tuer, reserué vn que son fils Orkays print de sa main, & pource que c'estoit sa premiere prinse, le deliura franchement. Et est de present en la place où le Turc tient son siege deuant lequel le lendemain de sa deliurance print de sa main Orkays, puis luy compta la maniere de sa deliurance, & que depuis auec celuy qui l'auoit prins prisonnier, lequel estoit moult vaillant, noble, sage, puissant & begnin en tout ce qu'il se vouloit consentir & entremettre qui l'auoit prins prisonnier, lequel estoit aussi en la ville, auoit fait & fit porter tant de dommaige au Turc & à sa compagnie que point n'estoit à nombrer. Apres luy compterent la vaillance de ceux de dedans la perre, que depuis le siege mis son frere le Turc y auoit eu tant de ceux de dehors comme de dedans & que chacun iour estoient en armes, & à peines auoient ils nuls repos & si ne voyoient nul apparent à

 rien

rien cõquester ou ils estoient. Puis l'aduertirent des ouuertures qu'au cõseil du Turc auoient esté faites par luy propre. Et finablement se par honneur se pouoit partir que pieça fussent en voye: mais il n'y voyoit tour si ce n'est par le moyen qui là aduisé qui est tel. Lors luy compta la charge qu'il auoient du Turc, & que bien luy prioit que à ce faire tenist la main. Le Roy Fierabras oyant les nouuelles, s'esbahis moult comment en si peu de temps la chose pouuoit estre ainsi changee, & ne il se pouoit assez esbahir, pource qu'au temps de sa prinse leurs ennemis ne s'osoient trouuer deuant eux & maintenãt estoient tant doutez que nul de leur party ne les osoit attendre, toutesfois ces nouuelles luy plaisoient moult. Car aucunement voyoit qu'elles pouuoient porter prouffit à sa deliurance laquelle il desiroit sur tout rien, & pour conduire la voulonté de son frere & le mener aucunement à son honneur prindrent leur conclusion ensemble comme vous orrez, & prierent qu'aucuns des seruiteurs du Roy de Sicille fussent deputez pour deuiser auec le Roy Fierabras & les deux cheualiers qu'y auoient esté enuoyez de par son frere, ceste chose venuë à la cognoissance du Roy il y

depura

deputa ceux propres qu'ilz auoiet enuoiez à deuers Ferrant, & qui son aduis & opinion sçauroient. Eux là venuz le Roy Fierabras parla en telle maniere beaux seigneurs i'ay requis au Roy vostre maistre aucuns de ses gés pour parler à moy vous sçauez que i'ay longue espace de temps i'a esté prisonnier si n'a pas esté sans grand ennuy vous voyez ces deux cheualiers cy presens qu'aussi le sont mais ne l'ont pas esté si long temps cō-me moy, nonobstant il leur à fort ennuyé comme il appert à ce que vous diray vraie-ment il ont regardé que pour leur deliurāce ilz me prendroient à aduocat pource qu'il sçauet bié de vray que le Turc qu'est mon maistre mon frere & monseigneur & si feroit plus sans comparaison pour moy que pour eux & bien y a raison: car ie suis son frere. Or vous diray ce dequoy il m'en parlee, c'est que ie fisse requeste d'estre mis à finance, & par le moien d'icelle le Turc fut content de bailler treues d'vn an au Roy de Sicille & à tout ce qu'il tient de son royaume leueroit son siege & seroient tous prisonniers rēduz tant d'vn costé que d'autre par ainsi reposeroit chacune des parties vne annee plaine si sçauroient que c'est de paix laquelle chose pieça ne feurent & peut

estre que tant leur plairoit celle paix que jamais en guerre ne voudroit estre. Ces ouvertures qu'ilz m'ont fait me sont assez plaisantes, si i'en pouuoy finer à monseigneur mon frere de laquelle chose ie fais grand doute veu qu'il est assiege deuant sa ville laquelle nagueres luy à esté ostee, toutesfois si le Roy de Sicille estoit contens d'entreprendre à ceste matiere ie m'y voudroie employer & requerir tous mes amis afin qu'il conseillassent au Turc d'ainsi le faire & croyez que pour m'a deliurance chacun m'aydera.

Apres ce que les cheualiers de Sicille eurent ouy l'ouverture que le Roy Fierabras faisoit, il luy dirent certes Sire nous auons pieça ouy dire au nostre maistre & souuerain seigneur q̃ son intention n'estoit point de jamais vous deliurer qu'il n'eust fin de guerre contre le Turc vostre frere, & si ne croions point qu'autrement face & ne sçauons s'il seroit content que sur bons ostages vous fussiez eslargiz à vostre requeste pour trouuer entre vostre frere & luy aucun traicté de paix laquelle chose vn chacũ de nous desire & semble que si deuroit faire le Turc & toute sa cõpagnie. Et si sur ceste voie voulez parler & nous en chargé, nous

ferons

ferons tres voulentiers le rapport & sur autre voye non. Le Roy Fierabras tendit longuement à sa fin mais les cheualiers du Roy ne se voulurent nullement consentir, & bien disoient que ce rapport ne seroient & que nulle raison n'y auoit : cõseillerons nous au Roy vostre deliurance incertains de la paix croiés que non taire que viuons que fin de guerre ne soit: mais ceste fin venue ou pour venir à ceste fin nous nous y employerons voulentiers si ferons nous vostre essargissement ainsi que nous le vous auons dit sur l'espoir de paruenir à biē de paix & nous ne sçauons de certains que plus vous y emploirez vous estant en dāgier que ne feriez en vostre franchise. Apres toutes ses doubtez esperoit de paruenir à sa deliurance, le Roy Fierabras fut content qu'ilz parlassent au Roy de Sicille pour son essargissement. Les cheualiers luy dirent que voulentiers luy en feroient le rapport. Il se partirent de leur hostel & le plus tost qui peurent vindrent deuers le Roy auquel il firent ce rapport que dit vous ay. Et trouuerent le Roy assez enclin pour entendre à ceste chose faire veu le conseil q̃ piecça en auoit eu, & finablemēt pour la matiere abreger sans pource cas dire ce que fait en auoit sās pour les

hostages

hostages comme autres manieres de faire la conclusion porta tellement qu'hostages bons & plusieurs au plaisir de Roy de Sicille se furent baillez & ainsi le Roy Fierabras fut eslargy & s'en partit d'avecques le Roy de Sicille. Et print congé de la royne & de la belle Yolante sa fille, & de toutes les dames & damoiselles. Le Roy le fist conduire honnorablement & tant chevaucha qu'en brief temps vint devers le Turc son frere, qui moult grand chere luy fist si firent tous ceux qui à ceste heure estoient vers luy. Et bien plaignoit sa longue prison pource que moult vaillant chevalier estoit & sage en toutes autres hautes manieres. ceste nuit fut festoié & couronné de son frere, & eurent plusieurs devises ensemble, & le trouva le Roy Fierabras de tout autre voulenté qu'il n'estoit avant son emprisonnement si fist il tous ceux à qu'il parloit dont il se donnoit merveilles, en brief temps sceut toute la voulonté de son frere & vid aussi la maniere du siege qui luy sembloit bien estrange il voyoit la fierté de ceux de dedans & oyoit recorder les grans dommages qu'ils avoient fait au Turc & à sa compagnie les prouesses du Surnommé, & d'aucuns son compagnon luy estoient si souvent remembrees,

brees, & tant ouï de nouuelles que nulle n'en voioit à l'hõneur de son frere ne de son partir dont tresplaisant estoit en apperçeut bien en luy-mesmes que besoing leur estoit d'vnes longues treues & que leurs gens de tous pointz auoient perdu courage & pource mist peine de à ceste treue paruenir & mist gens en œuures notables hõmes qui en brief temps labourent tant que de consentement des deux parties treues furent prinses pour vn an, & apres ce quelle furent biẽ asseurées formemẽt iurees & seellees le turc leua son siege & furent prisonniers rendus d'vne part & d'autre reserué le Roy Fierabras. Et pource que Ferant & sa compagnie auoient plus de prisonniers q̃ le Turc il eut cent mille besans d'or qui autant valloient chacũ comme vn ducat & auecques ce rendit le Turc deux villes du Roy de Sicille lesquelles en allant contre les Chrestiens il auoit prinses & restitua aux pauures gens d'icelles villes toutes qu'ilz auoient perdu.

*Comment apres les treues données & le siege du Turc leué le Roy de Sicille manda Ferrant qu'il venist deuers luy : car les dames auoyent desir de veoir Surnommé, & Athis ses deux seruiteurs. Et comment le Roy Fierabras trouua Auffroy filz du Roy d'Angleterre, qui se fist nommer Hector & deliura ledict Fierabras. Auffroy oultre le gré de son frere, le Turc lequel le vouloit faire mourir.*

LE siege leué à grand hõneur du Roy de Sicille & de ceux dedans ceste treue fut commune & publiee plus en desplaisoit au Surnommé & à Athis qu'il ne plaisoit ; Et leur sembloit bien que ceste annee dureroit beaucoup. Leur voulonté n'estoit pas de partir du royaume auant fin de guerre, mais apres la fin vouuẽ biẽ auoient volẽte de retourner en leurs royaumes pour voir leurs peres & recõforter tous ceux q̃ lors estoiẽt troublez, pensant qu'à leur retour la ioye seroit plus grande que la tristesse ne fut de leur partement. Le Roy de Sicille qui ce voyoit en paix, le temps que ie vous ay dit estoit assez en pensee quelle chose il feroit: car long temps n'auoit esté si oiseux, il mãda Ferrant lequel il desiroit fort à veoir, & fort

fort ce sentoit tenu qu'il venist vers luy, & n'oubliast pas ces deux seruiteurs qu'il desiroit moult fort à veoir pour la grand' renommee d'eux, si faisoient tous ceux de sa compagnie dames & damoiselles. Et pource quelles auoient veu le Surnommé & que Athis auoit tousiours esté de telle renommee plein auecques luy tant le desiroient à veoir qu'à merueilles & disoient entre elles à ce que i'ay ouï dire en ces deux hommes ieunes à belle compagnie Dieu les vueille sauuer & garder au Roy : Car par eux tout ce royaume est defendu. Tantost que Ferrant eut lettres du Roy de aller deuers luy apres ce que tres-largement eut departie de ses biens aux nobles hommes de sa compagnie, tant que chacun fut de luy content.

Tantost apres il s'appresta pour aller deuers le Roy & laissa la ville en tres-bonne main : car tous ceux qu'y demouroiét estoyent bien exercez de guerre & auoyent bō Capitaine il ne faut point penser que passe long temps cheualier fust si bien festoié ne receu de son maistre comme il fut, & plus de vingt fois l'embrassa entre ces bras en disant mon amy vous auez fait tant pour moy que ie suis tout vostre, & si vous ne

aucuns

aucuns de ceux de vostre compagnie ont affaire de moy, ie les auray pour recõmandez dessus tous autres, puis embrassa le Surnommé & luy fist grand' ioye à merueilles. On luy monstra Athis duquel il auoit ouï dire tant de biens qu'à merueilles il l'embrassa pareillement & luy fist la reuerence moult fort à sa premiere venuë en disant que voulez vous q̃ ie vous die, beaux seigneurs voiez cy l'à deffence de mõ royaume, l'heure soit de Dieu benoitte que telle deffence ma enuoié nul ne pourroit faire plus grand' ioye que le Roy faisoit à celle heure.

Depuis Ferrant & sa compagnie allerent deuers les dames qui tant grand chere & tant grãd honneur luy firent que plus n'en pourroient demander chacun endroit soy mettoit peine de festoier tous ceux de la compagnie. Athis estoit de tous ceux qui la estoient aduisé & regarde qu'à merueilles estoit beau, & qui sa contenance auoit tant asseuree qu'vn chacun le prisoit & disoient les dames, certes en c'est homme à fait Dieu de moult grandes graces par ouïr dire. Sa vaillance est merueilleuse, sa beauté est grãde & n'en sçauons nul qui en tout si peust accomparer à luy, reserué le Surnommé que comme nous croyons est le

passe

passe-tout du monde. Celuy iour ce passa, le londemain & tous les iours estoient les cheualiers & escuiers deuers les dames & passoient le temps en dances, & en deuises, & en ieux des eschetz & de tables & de tous autres esbatemens, que par honneur ce pouoient faire entre ieunes gens. La fille du Roy qui tant belle & frisque estoit que ie vous ay deuisé, & qu'à souhaiter on ne pourroit plus, voyoit moult voulõtiers ces deux beaux ieunes gentils hommes venir vers elle & les festoyoit à son pouoir sans mal quelconque ou deshonneur penser: Bien pouoit estre que si Dieu luy eust donné mary à sa deuise qu'elle eust bien voulu qu'il eust esté tel que l'vn d'eux, en especial le Surnommé à qui elle auoit dõné le nom. Et ce fils de Roy eussent esté ou de grand prince (ce pas n'entendoit, celle eu peu) elle eust eu l'vn des deux & non autre. Et pource qu'elle pensoit qu'ils fussent gens de petit estat au regard d'elle, elle n'y auoit imagination, sinon d'esbattre & iouër & passer le temps & plus voulontiers que nuls autres, pource que renommee estoit, que par eux & par leur vaillance le royaume de son pere qu'estoit son heritage, estoit soustenu & gardé, & par iceux apperceuoiét qu'ils

estoient cause de sa prosperité.

Vn temps furent en cest estat faisant iou-stes & tournois & toutes manieres d'esbatemens qu'on peut deuiser: car autre chose n'auoient à faire. En toutes choses le Surnommé & Athis passoiét tout & estoit leur renommee si tresgrâde par le royaume que en tous autres païs la renômee en couroit. Nous vous lairrons vn peu à parler du Roy de Sicille & de sa compagnie qui telle ioye & soulas reposoient c'est yuer, comme ie vous ay compté par cy deuant, & puis parlerons du Turc, de son frere, & aussi de leur compagnie.

Vous pouez par cy deuât bien ouïr comment il leua son siege de deuant Ferrant & se retira en la plus grosse ville que lors tenist par conqueste du royaume de Sicille tant trauaillé de la guerre que plus ne pouoit: Si estoiét toutes ses gens du plus grâd iusques au plus petit: car moult soufferts de pouresé auoient eu, le siege durant, tant en famine comme autrement, & bien sembloit au Turc qu'il estoit eschappé à son honneur du plus mauuais party ou oncques auoit esté & qu'on pouoit dire que ce que fait en auoient, auoit esté pour l'amour de son frere & de ses gens prisonniers, &

qu'aut

qu'autrement pour rien ne l'eust fait. Apres que ces gens furent vn peu reposez il ce conclud de laisser de grosses garnisons & ces places bien fournies, & luy & son frere retourneroient en leurs païs, & promist à tous ceux qui laissa sur sa loy, qu'à l'esté retourneroient vers la fin de la treue, si bien accompagné, que pour iamais n'en partir qu'il n'eust sa conqueste acheuee. Ces choses ainsi ordonnees & bien asseuré de son fait, s'en partit de Sicille & ce tira en ces marches & son frere auecques luy, Et tant cheuaucherent qu'ils y paruindrent sans quelque encombrier. Il n'est pas à douter que moult hautement & grandement ne fust receu de tous ces hõmes & de ces subiets en tous ces païs: car moult grand tẽps y auoit esté auant qu'il leur parlast de nulle chose de son fait. Et sachez certainement qu'il demeura & seiourna aucune espace de temps: mais le Roy Fierabras n'oublia pas sa conuenance & promesse qu'il auoit fait à son relargissemẽt: car comme ie vous ay dit, il auoit iuré sur sa loy de r'enuoyer tous les Chrestiens qui és païs de son frere & de luy seroient prisonniers, en ceste ville propre estoit le fils du Roy d'Angleterre le ieune Auffroy tenu prisonnier, Fierabras

en fut aduerty, il dist au Turc les promesses que fait auoit, le Turc demãda ce nuls prisonniers y auoit en ceste ville, on luy dist qu'ouy, & luy comtat-on la maniere comment il fut prins, & que dedans le vaisseau n'en y auoit que quatorze: desquels ils n'auoient retenu que deux: car des autres auoient fait present à plusieurs princes & seigneurs. Et lors du demeurant, de deux qu'il auoient retenu, n'en y auoit qu'vn en vie, ieune homme moult maigre, & qui poure estoit, & ne pensoient point que longuement deust viure.

Le Turc le manda & le fist venir deuant, moult il estoit deffait & pourement habillé & ne sembloit point qu'il eust puissance d'aller. Le Turc qui vit sa phisonomie en eut pitié, & luy demanda de son estre. Le ieune fils Auffroy qui telle poureté n'auoit oncques apprinse respondit à voix cassee: car à peine pouoit parler. Certes sire ie suis Chrestien, natif du royaume d'Angleterre, & mon nom Hector, par fortune ie suis icy arriué & mis en prison, en laquelle i'ay tant de maux souffers que bien y pert grãd aumosne eussent fait ceux qui me prindrẽt s'y à ceste heure ils m'eussent mis à mort: mais puis qu'il plaist à Dieu que pour moy souf

souffrit mort que i'endure ceste peine, ie suis content de son plaisir. Le Turc qui le vit ieune fils, ainsi maigre & desolé n'en fut pas trop desplaisant. Et nonobstãt qu'il eust esté contẽt que son frere eust fait ceste promesse, toutesfois pensoit-il bien que tant qu'il peust son frere ne trouueroit ia prisonnier que premiers si aucun en y auoit ne fist mettre à mort. Et ce par-auant il eust cuidé estre cestuy que present voyoit, il l'eust fait secrettement mourir : mais pource que si maigre le voyoit, & tant deffait, ne tenoit comte de sa deliurance, & le bailla prestement és mains de son frere qui moult grãd pitié en eut : car trop piteux estoit enuers son frere le Turc, il fist le ieune Hector mener en son hostel, & aisier & seruir de tout ce que mestier luy fut, & le fist baigner & reuestir de tous nouueaux habillemens, & en peu d'heure par la nourriture qu'il eut amenda & reuint à sa grande beauté qui tant estoit belle que chacun le voyoit voulentiers. Bien luy aida à estre remis sus ce que le Roy Fierabras l'aduertit pour verité qu'il le deliuroit és mains des Chrestiens sans nulle rançon payer si tost qu'il pourroit cheuaucher. Apres ce qu'il fut reguery & tresbien reposé & remis sus, le Roy Fie-

rabras le regardoit à merueilles & pensoit en son courage que trop plus belles estoiēt les gens de France, d'Angleterre & d'Escosse que de leurs marches, il luy souuenoit du Surnommé & d'Athis, que dernierement auoit veu à son partemēt de Sicille. Et puis il regardoit moult ce tresbeau ieune homme qui present deuant luy estoit qu'à son aduis estoit assez de leur aage, & se pensoit que si le Surnommé l'auoit qu'ennuis le lairroit departir de sa compagnie. Et puis pensoit s'en luy auoit la hardiesse de l'vn des deux que i'ay nommez, il pourroit porter grand dommaige au Turc & à nous: aucunesfois estoit en voulōté de le r'enuoyer, & pensoit que si feroit: car sa foy & sa loy en auoit iuree, laquelle pour mourir ne voudroit fausser, & en ceste ferme voulonté demoura vn iour. Puis alla voir son frere le Turc & mena Hector auec luy dont asses depuis se repentit: car à grand peine le remena comme vous orrez cy apres.

Le Turc regarda le ieune fils qu'auec son frere estoit & qui biē luy sembla estrangier, il ne le recognoissoit point, pource que tout autre estoit que quand il le vit, bien luy sembloit estre de tresgrand' vertu, & pource demanda à son frere qu'il estoit.

Fiera

Fierabras respondit c'est le Chrestien que l'autre iour me fust deliuré. Certes dist le Turc ie ne le recognoissoye: car à merueilles est beau, le cœur me dit que s'il est deliuré qu'il nous fera du dangier comme les autres. Et pource mon frere nuls de ceste matiere ne sçait à parler; ie vous prie pour nostre proffit & pour le bien & augmentation de nostre loy, soyez content que d'vne nuict il soit iecté en la mer, la auez vo⁹ veu plainement vn seul homme estrangier lequel estoit venu & arriué en Sicille vostre prinse est presque de la destructiõ de nous ie tiendray plus vostre conscience blessee que quelque sermẽt que fait ayez à sa deliurãce qu'à faire ce que ie dis pour la grand' perte de gẽs de nostre loy qui s'en pourroit ensuyure, Si vous prie mon frere que vous vous consentez à ma requeste & ie prens le peché sur moy, d'honte vous n'en pouez auoir: car nul n'en sçait à parler. Quand Fierabras ouït le Turc son frere ainsi parler, & vit la mort d'Hector son prisonnier appareillee s'il ne le secouroit, il fut grand temps que de courroux & desplaisir ne pouuoit respondre: car tres-ardamment aimoit ledit Hector, & aussi en sa loy fut peu trouué de si franc cheualier comme il estoit

& bien y apparoit : car celuy propre qui l'auoit prins estoit tant en sa grace pour les biens qu'on luy voyoit que plus ne pourroit estre de nul homme qui soit viuant, le Turc voyāt que rien ne luy respondoit & que tant pensif il estoit, puis apres luy demanda que dictes vous beau frere. Certes respondit Fierabras, i'ay peur de dire chose qui vous desplaise, & pource me suis tenu si longuement, vous estes puissant Roy, & le plus vaillant qui viue en telle puissance doit estre trouué verité plus que de gens d'autre estat, nonobstant que ne soye puissant Roy comme vous estes, toutesfois ie suis vostre frere & ay dignité Royalle : i'ay promis ma foy telle cōme vous sçauez par vostre consentement & voulonté. Et pour vn seul homme vous consentez que ie soye pariuré. Certes monseigneur à ce faire & conseillier ne vous ne moy n'aurions honneur vous dites que la chose ne sera iamais sçeuë ie seroye aussi desplaisant de faire faute en particulier que ie seroye en veuë : la chose est toute seure par tout vostre hostel & par tout vostre royaume. Que diroit-on apres ce que i'ay remis sus ce ieune Chrestien que le fisse mourir. Il sembleroit que ie fusse vn bouchier qui engraisse les bestes, & puis

puis les mets amort ie vous prie ne prenez à desplaisir si ie ne m'y consens : car s'ainsi auenoit que vous le vousissez faire mourir bien en seroit à vostre puissance : mais ie voüe & promes à tous les dieux ou nous croions si vous le faictes iamais iour de ma vie pied en l'estrief pour vous ne mettray ainçois m'en iray rendre prisonnier & tenir ma foy & par aduẽture faire chose qui plus vous desplairoit. Quelle chose prendroient noz gens nostre foy & loyauté quand pour si petites choses elles sont longierement faussees.

Le Turc oyant son frere parler fut tres-troublé & dist à son frere qu'aussi enuis feroit-il que luy : Mais comme à frere pour le bien de leur loy il auoit fait ceste ouuerture il luy auoit baillé & deliuré dont il s'en repentoit: car point n'auoit iuré de ce faire & s'il estoit à faire il ne le feroit point, & vouloit bien qu'il sceust que plus n'en auroit: car il manderoit par tous ses officiers en son royaume que ce nul Chrestiens y auoit qui les fissent mourir. Et ainsi il estoit cause de ce bien: car il n'estoit point subiet à son frere ne n'eut oncques sondit frere la puissance sur luy telle qu'il à fait promesse. Le Roy Fierabras voiant son frere courroucé respõ-

 dit à

dit à sondit frere bien humblement en disant monseigneur ie n'ay fait promesse que vous ne m'aiés authorisee de faire & consenti & par ce moien sauue vostre correctiō estes lié & obligé comme moy vous pouuez entretenir ce que i'ay dit si bon vous semble ie ne suis pas obligé à l'impossible: mais de moy accompliray à mon pouuoir ce que i'ay promis si auant que possible me sera, Ceux qui autour estoiēt voioient bien qu'ētre le Roy & son frere y auoit parolles de courroux, Le pauure Hector ne pensoit pas que ce fust pour sa mort: car tout asseuré cuidoit estre de son departement. Assez-tost apres le Roy Fierabras tresdesplaisant print congé de son frere & bien ce pēsa luy mesmes de faire garder son prisonnier: car fort doutoit son frere, & certes il auoit cause: car si tost qu'il fust parti le Turc ordonna gens pour le tuer s'on le pouuoit trouuer arriere de son frere: car si desplaisant estoit des parolles que luy & son frere auoyent eues ensemble pour luy qu'il conclud en luy mesme de ce faire le Roy Fierabras sentant son frere moult cruel ce doutoit bien de ceste besogne & pource ordonna que son prisonnier eust vne chābre en son hostel & luy bailla seize ou vingt hommes

pour

pour le garder sur leurs vies ; & auec ce ordonna que chacun iour du matin iusques au vespre on le amenast en sa chambre sans de la le faire partir. Ceux ausquelz il bailla la charge de Hector en firent leur deuoir cōme ceux qui l'auoyēt sur leur vie. Et tant en firent que ceux qu'auoient la charge du Turc de le mettre a mort n'y seurent trouuer moien toutesfois le Roy Fierabras pensant à la grand' cruauté de son frere cōclud & determina d'enuoier son prisonnier de nuict accompagné raisonnablement & le faire tant conduire qu'il seroit en terre des Chrestiēs, & afin qu'il n'eust suite & qu'on ne s'en apperceust il fist entretenir les gardes qu'il auoit baillé à Hector tout ainsi que si Hector y fust & descouurit à Hector tout entierement la voulonté de son frere & comment pour entretenir sa promesse il estoit mal de luy. Parce failloit qu'il l'enuoiast ainsi: car bien sçauoit si nullement pouuoit il le feroit occire & mettre à mort, & pource il s'en iroit de nuict à grandes iournees & luy bailla deux officiers d'armes à qu'il auoit grand' fiance, & leur ordonna de iour demourer és bois de nuict cheuaucher & leur bailla bonnes guides, & leur cōmanda sur leurs vies qu'ilz menassent Hector à

sauueté,

sauueté, & fist promettre à Hector qu'il s'é yroit rendre prisonnier d'vn qui auoit nom le Surnommé qu'estoit seruiteur du seneschal de Sicille, & luy comta beaucoup de vertus de celuy à qu'il l'enuoioit. Hector print congé du Roy son maistre & le remercia treshumblement, & luy offrit tout seruice que Chrestien pouuoit faire sauue la loy. Et sitost que la nuict fut venue luy & ceux qui le deuoient conduire se partirent si celleemét que nul ne fut apperçeut. Nous retournerons au Turc qui tousiours en sa grand' cruauté & felonnie demouroit.

Il appella tous ceux à qu'il auoit cómandé de mettre Hector à mort & leur dist qu'il vouloit sçauoir à quoy il tenoit qu'ilz n'accomplissoient ce qu'il leur auoit commandé & ordonné du Chrestien que son frere tenoit. Ilz respondirent que faire ne ce pouuoit: car chacun iour estoit auec son frere & de nuict estoit gardé de vingt hommes, Ces nouuelles ouyez il en despleut au Turc & en print tel couroux qu'il commãda que quarante ou cinquante hommes de ces gens rompissent la porte & la chambre & le tuassent sans faire mal aux gens de son frere ce faire ce pouuoit & fut iournee prinse de le faire ainsi le lendemain. Cy dessus m'auez

m'auésouï dire que le Roy Fierabras faisoit tousiours maniere qu'Hector fut en sa chãbre afin qu'il peust estre esloigné, bien sçauoit si son frere l'auoit entreprins quelque chose qu'aduenir en deust il le feroit mourir ainsi ce passerent deux iours entiers puis le partement de Hector quand le Turc fist faire l'entreprinse laquelle fut faicte executee le deuxiesme iour apres son partement par nuict vindrent à la chambre ou ilz cuidoient trouuer Hector, & oncques pour crainte du Roy Fierabras, & que ce fust à son hostel ne laisserent de faire leur charge: dont moult luy desplout & mieux vausist au Turc c'estre deporté & auoir sa foy tenuë, que faire à son frere ce desplaisir contre raison, la chambre de Hector rompue le cry ce leua & la noise à l'hostel du Roy Fierabras. Et tellemẽt que luy propre, & ceux de sa compagnie vindrent à celuy Effroy & coururent sus aux gens du Turc que desia ce retiroient, & pour vray sçauoyent qu'Hector n'estoit point en ladicte chambre: car ce il y eust esté ledit Roy Fierabras y venoit trop tard. Quand ilz apperceurent le Roy Fierabras venir sur eux, qui pouuoient ce retiroient non pas tous: car en ceste venuë y demoura dix que de Roy Fierabras

rabrãs en sa fureur les fist occire deuãt luy: ces nouuelles vindrent au Turc son frere, auquel toute la maniere fut comptee comment en la chambre ou ilz auoient esté il n'auoient pas trouué Hector & luy fut cõté aussi comment son frere y estoit venu & qu'en sa presence auoit fait de ces gẽs tuer: de prime face le Turc oiant ce comte fust tresmal content, & mãda son priué conseil, & tous ceux en qui il se fioit & leur dist sans riens celer les parolles que son frere, & luy auoient euës ensemble pour le prisonnier Chrestien & que pource q̃ son frere estoit party de luy mal-content il auoit ordonné la mort d'Hector, & leur comta toute la maniere & comment son frere en auoit prins desplaisir & auoit fait mettre à mort deuant luy dix de ses seruiteurs à qu'il auoit donné la charge qui luy tournoit à grand honte & desplaisir & ne vouloit nullement ceste aduenuë laisser en dissimulation, & pource en demandoit conseil : car s'il vsoit de sa voulõté il feroit à sondit frere ennuy & desplaisir. Ceux à qui il demandoit & interrogoit pour auoir conseil furent sages & apperceurent au comte qu'il auoit tort & pource luy dirent.

Sire à correction, vous auez esté sur vo-

stre

ſtre frere vn peu trop haut & toutesfois ce qu'il vous diſoit mouuoit de franc & noble courage vous luy auez fait villennie en ſon propre hoſtel vous luy aués voulu faire tuer ſes gens le priſonnier eſtoit bien ſien: à main armee venir de nuict en l'hoſtel d'vn tel noble Roy faire tel outrage ſe nous ſemble vne grãd entreprinſe, & à ce que nous vous cognoiſſons qu'autant vous en auroit fait en ſeries bien deſplaiſant. Nous doutons fort ſi ceſte matiere n'eſt appaiſee que grãd inconuenient n'en aduienne. Le Roy voſtre frere eſt ſeigneur de tel courage comme vous ſçauez, pour vous & voſtre guerre à mis corps & cheuance & aujourd'huy eſt priſonnier. Ses hommes & ſes ſubietz vous ont ſerui, pluſieurs d'eux en ont perdu la vie c'eſt petit guerdon que vous luy en rendez, & ne ſommes pas eſbahis, s'il en eſt bien deſplaiſant conſideré que comme il vous à dit vous auez eſté content qu'il promiſt de deliurer tous les priſonniers Chreſtiens qu'en tous voz païs eſtoient. Encores ne ſerions nous pas eſbahis ſi par le deſpit que vous luy faites il eſmouuoit guerre contre vous veu les grans faitz que vous auez faitz par ma loy diſt le Turc ſi ie cuidoie qu'ainſi en deuſt eſtre ie le ferois

mourir

mourir de malle villaine mort or prenez qu'ainsi fust & qu'il fut ia mort il à de beaux enfans que si prochains ne vous seroient comme il est, il à de bonnes places & fort aimé en son royaume des plus pres dont vous estes seruy à ce iour ilz sont ses subietz ilz l'aiment si cordiallemẽt que subietz peuuent plus aimer leur seigneur, pensez vous pourtant à demourer sans guerre elle vous seroit assez plus prochaine que la guerre de Sicille & auec ce plus villaine & plus honteuse.

Et le Turc oiant ces parolles cogneut assez que ses gens luy disoient vray & pource leur dist il faut aduiser comment mon frere prent ceste chose à cœur il seroit bon que vous alissiez vers luy & suis content si bon vous semble que vous luy dictes que de ce faict ie n'ay riens sceu & s'aucuns luy ont fait forfait il à bien amandé & si luy semble que assez ne le soit il m'en requiere iustice, & ie luy feray, & luy pouuez dire que ie suis moult dolent de ceste aduenture : car pour riẽs si ie l'eusse sceu ne l'eusse cõsenty. Nonobstant que la deliurance du Chrestien ne me pleut oncques pour les experiences que de deux hommes seullemẽt m'ont esté mõstrees : & faictes tant si vous pouuez que

ceste

ceste chose soit appaisee. Car son en à ouï parler ce ne pourroit estre honneur à luy n'à moy;ils furent ioyeux à ouïr ainsi parler leur maistre : car il leur sembloit que ceste matiere luy estoit hõteuse, & comme bons seruiteurs pour appaiser ceste chose entreprindrẽt de bon cœur la charge, & se partirent du Turc pour venir deuers le Roy son frere, lequel il trouuerent houzé & tout prest de partir : mais assez vindrent à temps & parlerent à luy bien à loisir & recordant en substance les paroles que dit vous ay. Et pource que la chose leur desplaisoit & qu'il voyoient le Roy Fierabras sur le point de partir d'eux mesmes firent encore vn langaige plus doux qu'ils n'auoient charge. Le Roy Fierabras fist sa complainte à ceux moult piteuse & douloureuse & gueres n'y auoit à faire : car sa matiere estoit bien concluse : & disoit. Mes amis ie ne pourroye croire que nul de vous eust esté consentant ne baillé oppinion de si grande iniure me faire. I'ay seruy monseigneur mon frere de mon corps & de tous mes bien, & de mes subiects & finablement de toute ma puissance tant que il y pert, & que ie suis prisonnier en voye de destruction. Ce iourd'huy en sa ville de ses gens à mon hostel

on m'à fait tant d'iniure que ie suis tout esbahy à main armee, les huis de ma maison ont esté rompuz, mes gens blessez & affollez & n'auoye autre secours que de sauuer ma vie à mal-aise : vn estrangier seroit seurement auecques luy, quand moy qui suis son seruiteur & son frere suis en doute de ma vie sans ce qu'en m'a vie fisse chose qui luy d'eust estre desplaisante. Mieux me vault retraire en mon païs tailler mes hommes pour ma finance payer qui comme ie croy me lairroient enuis en dangier.

Ainsi mes amis recommandez moy à monseigneur mon frere, & luy dites que ie me plains à luy, de luy mesmes, & que tousiours ie demourray son frere, ceste parole dicte sans plus ouïr les messages il monta à cheual & s'en alla à son royaume assez de tire: auquel il fut receu à moult grand' ioye & fut asseuré de sa personne: car bien estoit logé & puissamment, & luy sembloit qui bien il n'auoit garde de son frere, & n'eust esté ce que si prochains estoient il auoit bon courage & voulonté d'amander l'offence qu'il luy auoit esté faite, les messages que deuers luy estoient venuz s'en retournerent deuers le Turc & luy dirét ce qu'ils

auoient

auoient besoigné & les plaintes que le Roy son frere faisoit de luy : apres luy dirét comment il estoit party. Ces nouuelles oyes par le Turc il fut en voulonté d'enuoyer apres son frere & le ramener malgré luy : mais apres plusieurs remonstrances de ces gens, il s'en déporta sur espoir par aucuns moiés que la chose seroit abolie & demourroit comme nulle, & par ainsi s'en déporta dont le Roy Fierabras fut bien aise : car il se doubtoit de suite & pour ceste cause faisoit plus grandes iournees que besoing ne luy fust tant qu'en son païs vint tout à loisir.

*Comment Hector fut conduict par les guides, que luy auoit baillé le Roy Fierabras, iusques au royaume de Sicille. Et comment il se vint rendre prisonnier au Surnommé ainsi qu'il auoit promis au Roy Fierabras. Et comment il fut receu du Surnommé à compagnon, & la chere que luy fist le Roy de Sicille Ferrant & toutes les dames.*

IL fault vn peu parler d'Hector, qui cheuaucha de nuict, & par iour il se reposa au bois & fut bien conduit que sans empeschement vint en la terre de Sicille auquel

lieu ceux qu'auoient charge de le conduire le laisserent & luy enseignerent le chemin & les villes qu'il luy failloit tenir pour aller deuant le Roy. Il print congé d'eux & les remercia, & offrit seruice & amitie à ceux qui l'auoient conduit: car autre chose ne leur pouoit faire, il se departit d'eux & cheuaucha parmy le royaume de Sicille. Et lors fist vn vœu & promesse à Dieu, que tant qu'il viuroit demourroit en son seruice au royaume de Sicille iusques à ce qu'il seroit conquesté ou paix faite parquoy il puist demeurer en paix, & que le Roy n'eust que faire de gens darmes, sans ce qu'à quelque personne viuant dist son nom & se fist aucunement cognoistre & fut deliberé de la en auant de souffrir poureté pour le seruice de Dieu en ce propos ferme auquel il estoit arriua par deuers le Roy. Et premierement demanda le logis du Seneschal assez furent qui luy enseignerent: car plus grād homme n'auoit apres le Roy ne plus renommee que luy, il estoit assis à table & le seruoient le Surnommé & Athis. Car oncques en sa puissance ne fut qu'autremēt voulsissent faire: il entra dās sa salle & salua Ferrant & toute la cōpagnie apres il demanda lequel estoit celuy qui le Surnommé

nommé auoit nom, Ferrant le regarda & le vit beau & ieune, & à son aduis bien taillé de tous membres, tout en riant il luy dist. Mon amy vous querez vostre semblable, regardez voyez le icy, dites ce que vous luy voulez dire, si vous voulez parler à part, dire luy pouez à vostre plaisir. Par ma foy ce dit Hector nenny: mais voulontiers luy diray, ayons plus de gens qu'encores ne vois presens pour son grand l'oz, & aussi grand' renommee ie voudroye estre aussi digne que de l'exaucer, combien qu'il ne luy en est mestier: car desia est fort espanduë par le monde, & puis luy dist. Mon escuier le Roy Fierabras vostre prisonnier que bien fortuné & renommé ce tient. Puis que prisonnier deuoit estre d'vne si haute & bonne main comme de la vostre. Et ensuyuant sa promesse que par pitié & charité luy fistes faire, ce recommande à vous, & m'enuoye deuers vous pour faire de moy vostre bon plaisir & voulonté soit de viure ou de mourir & ma deliuré de la chartre & prison ou Iesus-Christ auoit consenty par fortune, & tempeste de mer ie fusse arriué & il ma dit pour verité que iusques à ores n'en à nul autre trouué, toutesfois à qui que bien en viéne à moy en est bien venu. Dont

le rens graces, & louanges à Dieu mon benoist createur & redempteur, & puis à vous auquel il à donné la grace par voz biensfaits de m'oster de ce dangier, & en accomplissant ma foy ie me rends à vous trescontent d'obeir à tous voz commandemens, & pouez de moy vser comme de vostre propre chose. Puis il ce mist à genoux & luy voulut baiser les piedz.

Ledit Surnommé fut tout honteux de l'honneur qu'il luy faisoit & ce retira arriere, & puis il le print par la main & le redressa en disant, mon amy ie loue Dieu moult deuottement & mon cœur, par lequel vous estes despesché & deliuré : car à mon aduis grand dommaige eust esté ce vous eussiez esté perdu, & pour vostre rançon vous metz Athis, cest d'estre mon compagnon, & à Athis qui cy est ou maistre de nostre chambre vous prendrez lequel qu'il vous plaira : car pourueu que vous soyez gentil homme, laquelle chose ie pense : car en vous à tant de beauté & de maniere que ie croy que Dieu vous à pourueu de noblesse. Par ma foy dist Hector, ie suis gentil homme & au plaisir de nostre Seigneur Iesus, i'en feray les œuures tant qu'il me durera vie, & ne desire pas estre vostre compagnon.

pagnon: mais seruiteur toute ma vie, Ferrant qui vit ce beau ieune filz estre deuant luy auec les deux autres ce pensa que fort estoit tenu à Dieu: car chacun iour luy venoient bonnes aduentures. Et auoit grand' esperance d'Hector, & fut bien cõtent qu'il se logeast auec le Surnommé & Athis, & luy bailla estat comme à vn des autres, ces nouuelles vindrent au Roy & à la Royne & à sa fille qui disnoient auecques luy, & chacun luy disoit que tresbeau & gracieux estoit celuy qui vers le Surnommé auoit esté enuoyé, & luy fut comtee la maniere de son entree & que de rien n'estoit esbahy, apres ce luy fut dit que le Seneschal en faisoit tresgrand' ioye. Certes dist le Roy il est heureux, & à droict d'en estre ioyeux: car toute sa renommee est multipliee & doublee par deux estrangiers qui le sont venuz seruir. Et si ce n'eust esté pour luy faire desplaisir pieça les eusse retenuz de mon hostel, toutes i'en ay esté seruy en sa compagnie aussi bien ou mieux que s'ils eussent demeuré auecques moy, entre celles paroles vint le Seneschal deuers le Roy, & amena Hector son nouueau homme, lequel il presenta au Roy, il salua le Roy, la Royne & la fille, si aduenemét que rien n'y failloit,

 Puis

Puis ce tira deuers le Roy : pource que le Roy vouloit sçauoir de ces nouuelles, il luy enquit premier de la maniere des nouuelles de-par dela. De toutes choses dont il fut enquis il respondit au Roy si bien & si aduenement que le Roy & tous ceux qui l'ouïrent y prenoient grand plaisir.

Apres disner on le mena deuers les dames ou il sçauoit sa maniere tant asseuree & bonne qu'il plaisoit à chacun. Ferrant le voyoit voulontiers & disoit, nulles telles gens ne sont veuz en ce païs que Dieu m'enuoye, & que d'aduẽture me viennent. Regardez la, voyez la vn homme tout accomply en beauté, bonté de corps & de visage, en paroles & en manieres asseurees, encores ay-ie bon espoir en luy, si autant de biens y auoit en fait d'armes comme il y à és deux autres, ie n'en voudroye tenir ma cheuance redoublee : il semble à election que vous me vueillez donner gloire & renommee : Hector seiourna auec Ferrant & ses compagnon en attendant la saison nouuelle qu'on attendoit fermement la venuë du Turc tresdesplaisant à son couraige estoit de si longue attente & eust bien voulu la chose plus briefue auec ces deux compagnons, il hantoit auec ses dames & se en

treme

tremeloit de tous ieux que noble homme peut faire. Le Roy les fist tous retenir à sa fille:mais tousiours demouroient auec Ferrant toutesfois pour leur faire honneur aucunesfois seruoient la fille d'eschanson de pannetier & d'escuier trenchant aucunesfois de l'vn des officiers aucunesfois de l'autre. Et chacun tant bien luy aduenoit que proprement sembloit qu'en chacune des offices eussent esté nourriz : car nul à eux n'estoit pareil & entre eux estoit telle admitié que chacun desiroit esleuer son compapagnon par dessus luy.

---

*Comment le Turc assembla son conseil.*

Apres le partement du Roy Fierabras son frere plusieurs de ses gens luy en seurent mauuais gré du tort qu'il auoit fait à fondit frere & mirent peine d'appaiser la chose & tant fut fait qu'elle ne monta pas en plus haut degré: car Fierabras ce voiant en dangier de prison nonobstāt qu'oncques puis ne seruit son frere de telle voulonté ne luy ne ses gēs.Et si n'eust esté sa prison assez de gēs doubtoiēt q̄.guerre entre eux en fust esmeute, toutesfois ceste heure elle fut rapaisee. Le Turc fit toute ceste saison apa

reil pour s'en aller en Sicille. Et assembla tous ces hommes de tous ces païs & leur dist. Vous sçauez mes amis la conqueste du royaume de Sicille que i'ay entreprinse vo⁹ sçauez aussi comment i'ay desia en ma main pres de la moitie du royaume & plus parquoy le demourant est plus aise à conquerir. Si ie delaissoie m'a conqueste i'auroie grand honte: & pource ne demande point de conseil: car ie suis ferme d'y aller: mais ie demande confort de mes bons subiectz tât de leurs corps comme de cheuances de ce royaume & de mes autres païs, Et pour lors fist grand demandes pour faire ceste entreprinse sur lesquelles ilz se prindrent à conseiller & apres plusieurs retraictes & ouuertures ilz firent aide au Turc chacun en son endroit plus grande qu'oncques; mais n'auoient fait. Et tant que le Turc fut d'eux trescontent. Il sçeut aussi quelz gens il deuoit auoir & trouua son nombre plus grand de beaucoup qu'oncques mais il n'auoit esté. Et ainsi le terme de sa venue & demeure emploia en ses affaires tant que toute la besongne fut concluse en retention d'apres la sainct Iean entrer ou royaume de Sicille, & faire plus forte guerre qu'oncques n'auoit esté ainsi fut son armee. Et son partement

ment cõclud & chacun aduerty de ce qu'il auoit à faire, & fut la cõclusiõ prinse de prime face de mettre le siege deuãt la ville de Naples ou le Roy, la Royne, sa fille & tous ses puissãs seigneurs du royaume se tenoiẽt & disoiẽt qu'icelle place assiegée s'ilz en venoient à leur dessus: le demourãt du royaume leur feroit peu de resistance. Ainsi donc faisoient leur comte d'auoir à faire à vne ville seulle ilz ordonnerent outre auoir vne tresgrosse compagnie de gens qui point au siege ne seroient. Et seruissent seullemẽt de conduire viure & artillerie sans en riẽs empescher ceux du siege, les Capitaines qui les charges deuoient auoir furent desia ordonnez. Et ainsi le demourant du temps reposa le Turc en paix & en ioye en son païs, Le Roy de Sicille qui sage estoit & qu'en sa compagnie auoit des sages & vaillãs hommes cheualiers & escuiers faisant toute diligence de sa puissance de sçauoir & enquerir la voulonté de ses ennemis & mectoit grand argent à ce faire & tant fist qu'il eut des gens du Turc propres à sa pẽsion: car conuoiteuses gens sont. Toute la conclusion & tout le gouuernement du Turc luy fait sçauoir & dicte par iceux que dit est. le Roy oiant ces nouuelles accertaine
de

de toute la voulonté de ces ennemis mit son conseil ensemble & leur recorda comment il estoit acertené & bien leur pria que chacun endroit soy pensast à ces affaires: car temps estoit, la saison nouuelle approuchoit pourquoy il estoit expedient d'aduiser à son fait par plusieurs & diuerses fois, Conseilz tindrent deuers luy & plusieurs ouuertures furent faictes de la maniere de sa conduicte: mais nul ferme propos, ne c'estoit encores trouué.

Ce tempspendant la renommee couroit par tout de la grand' deffence que le Roy de Sicille faisoit à son royaume à l'encontre du Turc & que treues auoient esté prinses qui deuoient faillir à la sainct Iean que lors le Turc deuoit reuenir à grand' puissance audit royaume: mais pourtant ne ce apperçeut le Roy de nulle aide ou secours. Vn iour ainsi que celuy à qui la chose fort touchoit & plus estoit tenu de nuict & de iour penser à ceste matiere que nul autre. Ledit Roy appella aucuns de ces plus secretz cõseilliers & firent vn guet ensemble de ce qu'ilz auoyẽt à faire en l'este ensuiuãt pour le mettre en cõseil & bailler aduertissemẽt à ces gens pour mieux dire leur aduis. Et si la chose n'estoit ordõnee ainsi qu'il apper-

tenoit

tenoit on la pourroit corriger selō ce qu'en plus grand nombre de conseil seroit aduisé. Et mit le Roy par escript tout ce qu'il auoit auisé en telle maniere comme vous orrez cy apres.

Et premierement fut d'oppinion de rescrire & enuoier nouueaux messagiers par tous les royaumes Chrestiens desquelz ilz n'auoient pas grand' esperance d'en auoir aucun aide, ou aucun secours: car maintesfois l'auoit ainsi faict. Et neantmoins pource que ceste matiere luy sembloit plus nouuelle que autrefois n'auoit esté, car c'estoit apres longues treues que la guerre recommençoit & aussi qu'il ne semblast pas si presumpteux que pour le bien de la bonne Chrestienté il ne deignast requerre nulluy. Causes luy firent conclurre d'enuoier comme dit est par tous royaumes: mais en son enuoier nonobstant qu'il eust nouuelles que deuant quelque part qu'il fust le siege deuoit estre mis: Toutesfois ne voulut pas laisser pourtant à pouruoir en ces places & villes, & ordonna des maintenant Capitaines & gés selon sa puissance par toutes ces places & conclud à de ceste heure les enuoier pour faire fortifier les lieux & eux pouruoir de viures & d'artillerie, & de toutes au-

tres choses que besoing est à tenir places pour le plus long terme que faire ce pourroit & que iour & nuict fortifiast pour la seureté deux & de leurs places ainsi que bons & vaillans gens deuoient faire.

En apres ordonna le lieu & la place la ou il vouloit demourer luy sa femme, & sa fille & quelz gẽs il vouloit retenir & nomma Ferrant & sa compagnie pour demourer auec luy. Apres fist ordonnance si le siege estoit deuant luy qu'vn Capitaine general & son lieutenant en son royaume seroit ordonné, lequel auroit pouuoir d'assembler les garnisons toutes les fois qu'il plairoit pour faire entreprinses, & porter encontraires à ses ennemis & auroit sondit lieutenãt certain nombre de gens qui n'auroient autre charge que de la compagner & aller auec luy és lieux que besoing seroit pour le reconforter si besoing en auoient tant de gens soudainement si par mortalité ou fortune de guerre estoient mortz ou tuez ius. Apres ordonna que tout homme se retraihist és villes plus prochaines d'eux, & y missent leurs viures & biens pour soustenir les garnisons si besoing en auoient, & à celle fin aussi que leurs ennemis ne trouuassent riens aux champs & que viures leur fussent

plus

plus dangereux à trouuer ceste chose ainsi mise par escript il assembla son conseil & Capitaines au plus grãd nombre qu'il peut, en leur presence fist lire l'escript que ie vous ay comté eux disans que ce n'estoit que vne maniere d'ouuerture pour aduertir les gens & fort leur prioit si mieux sçauoient que chacun le dist. Il sembla à tous ceux qui la estoient que le Roy ne pouuoit de present autre chose faire: car il ne ce sentoit pas puissant de cõbattre ces ennemis Et si par guerre generalle il ne les deffaisoit il n'en pourroit venir au dessus & sembloit à tous s'ilz pouuoient auoir vne telle r'encontre que l'annee passee il auoiẽt eu qu'ilz seroient bien contens de plus longues treues & de iamais reuenir ceste chose fut ainsi accordee que le Roy l'auoit mis par escript, & furent les diligences faictes d'enuoier par tous les royaumes. Les Capitaines furent nommés & chacũ eut sa charge & prestement fist-on crier par tout le royaume que chacun sur peine de perdre son fief & estre habandonné ce retirast és bonnes villes & amenassent leurs biens & leurs viures à sauueté ceux qu'auoient là charge des places chacun alla à son lieu.

Et alors eussies veu par tout le royaume

de

de Sicille fortifier & faire fossez & boulleuers, barbeçanes pouruoir d'artillerie & de viures, le pauure peuple chareer & mener leurs biens à sauueté bien peut-on dire que ce royaume attendoit grand' guerre & que grãd peine & trauail auoiẽt tousceux dudit royaume & croy qu'il n'est si tresdur cœur qui n'en eust pitié : car trop longuement auoit vescu en ceste misere. Ferrant eut la charge de par le Roy de fortifier la ville ou il auoit intention de ce tenir, Il en fist la diligence comme homme de tresgrand' vertu & tellement la fortifia qu'auant la venuë de leurs ennemis si nulle muraille ny eust eu si estoit elle assez forte pour la tenir tãt que viures leur dureroient vous pouuez penser ou la personne du Roy estoit de sa femme de sa fille & que d'artillerie estoient merueilleusement pourueuz. Et à ce que i'entens par faute de cestoit impossible de les iamais auoir ne tenir siege iusques à ce que faute en eussent eu.

Ces choses ainsi ordonnees que ie vous ay comté, chacun du royaume estoit reconforté d'en attendre l'auenture de Dieu, le temps ce passa que les treues deuoient faillir chacun endroit soy à tout ces gens ce tirerent en leurs lieux & mirent deslors reigle

gle en leurs viures, comme le siege fust à present deuant eux : Car bien sçauoient qu'en long temps plus n'en auroient, & encores derechief consideroient que le poure peuple ne pourroit labourer, le Turc assembla ces gens en plus grand nombre au double qu'oncques mais n'auoit mené en Sicille, & tant estoient de gens que le nombre n'estoit à estimer. Il fist charger viures en grands vaisseaux tant & si largemēt qu'à son aduis il n'auoit garde d'auoir faute & les fist venir aueoques luy, & arriuerent au royaume de Sicille, és places qu'il tenoit & laissa ces gens comme vous auez ouy dire pour charroier & conduire vers luy toutesfois que besoin en auoit. Son artillerie estoit si grande & si merueilleuse que c'estoit merueilles, Il print terre & descendit au port du champ de Torente tout à son aise & plaisir luy & tous ces gens, & quand il eut seiourné aucune espece de temps, il print sa voye pour mettre le siege deuant ladite ville de Naples ou le Roy estoit. Ces nouuelles vindrent au Roy qui tout reconforté en fut : car pieça il les attendoit, sur tous autres qui ioye eurent Hector passa outre tous : car de iour de sa vie n'auoit veu tirer espee, il auoit tout son desir de

mettre peine de suyuir le Surnommé & Athis & prendre exemple à eux : car bien sçauoient que nuls plus renommez qu'eux n'auoit au royaume & auoit grand desir & voulonté de tant faire s'il pouoit qu'il peust aucune grace auoir. Tant s'aimoiēt les trois compagnons l'vn l'autre que freres germains ne pourroient plus aimer. Oncques n'eurent qu'vn logis, qu'vne bource, ne qu'vn vouloir, iour de leur vie n'eurent vne rude parole ensemble: chacun auoit grand desir de sçauoir comment Hector se portoit en la guerre, pource qu'en toutes autres choses le voyoient tres-parfaict. Et le Surnommé luy aida tant que tresbien fut monté & armé, & se promirent eux trois foy, & loyauté, & chacun auoit tousiours l'oeil à son compagnon, les dames qu'en ce party se voyoient n'estoient pas bien asseurees. Quand la cloche du guet sonna pour la venuë du Turc, elles se prindrēt à plourer. Chacun les reconfortoit & les mist en vn lieu ou elles pouoient voir la puissance venir, & ce n'eust esté la grand' doute que chacun doit auoir la guerre c'estoit belle chose à voir car l'air & la terre resplendissoient. Les banieres d'or & d'argent & les cottes d'armes armoyees, les riches ha-

billemens & les grands cheuaux, bardez & couuers faisoient resplandir & reluire l'air & la terre moult grandement. Tant de gens y auoit auecques le Turc qu'il n'est personne viuant qui le creust. Tant que les dames qui ce voyoient ne cuidoient en tout le monde y en eut tant & de ce grand nombre doutoient tellement qu'il ne leur sembloit pas que contre eux rien peust arrester & ainsi par trois costez viendrent voir ces compagnons departir pour mettre assieger & enclorre la ville. A ceste premiere venuë eut aucuns petites escarmouches : mais ce ne fut pas chose dont on doit tenir comte.

---

*Comment Surnommé fut prins prisonnier à vne faillie qui fut faite, & aussi fut pareillement Orkays fils du Turc, & comment le Turc voulut faire pendre le Surnommé, nonobstant que son fils fut en danger & des paroles qu'il eust aux messagers du Roy de Sicille, & comment Ferrant & ces deux seruiteurs, Hector & Athis secoururent ledit Surnommé & de la ioye qu'en fut menee par toute la ville.*

DEuant la ville de Naples auec le Roy de Sicille, auoit bien de six à sept mille

combattans gens de tresgrande voulonté, & pource qu'ils estoient auecques les dames desiroient moult bien à ce commencemēt de faire chose dont elles puissent estre vn peu reconfortees & se conclurent que le lendemain du matin ils reueilleroient leurs voisins, & fut de ceste chose chacun aduerty. Bien ordonnerent pour la deffence de leur ville & pour garder la muraille & assirent leur artillerie comme gens de guerre deuoient faire. Or vous diray du Turc & quelle chose il auoit fait, il luy souuenoit du siege qu'il auoit autresfois mis deuant Ferrant, & comment eux logeant il eurent vne moult grand' fortune & perdit moult de ces gens, & pourtāt ordonna que iusques à ce que de tous points fussent fortifiez entour les sieges y auroit chacun iour vne grosse compagnie ordonnee qui presentement quand orroient crier allarme deuoiēt soubz vn cappitaine monter à cheual & tirer aux champs, & venir ou besoin seroit. Et estoient les puissances si grandes qu'à nulles d'elles ceux de dedans ne pourroient resister de trois sieges que vous ay dit que le Turc tenoit deuant la ville, son fils Orkays estoit chief de l'vn, le Roy de Libie tenoit l'autre & le Turc le Tiers. Or vint

vint le iour que la saillie se deuoit faire, & pource que grand nombre n'estoiēt dedans & que mieux cognoissoient l'vn l'autre ils ne firent la endroit de saillie iusques le soleil n'estant leué. Ferrant qu'estoit sage & qui telles manieres cognoissoit plus que nul autre, dit au Roy: Sire s'il vous plaist vous vous tiendrez à la porte & ne lairrez sortir fors ceux que voudray, lesquels ie mettray deuant; & les autres vous tiendrez tous prests de faire la saillie, si ie le vous faits sçauoir par tels, & par tels non par autres, Et alors les nomma & bien leur enchargea que pour chose qu'aduenir peust à eux nullemēt ne l'ecogneussent, & pource qu'il se doutoit du Surnommé & de ses compagnons il leur fist promettre & iurer d'eux retraire si tost que la retraicte sonneroit. Ainsi les choses ordonnees comme vous auez ouy il partit hors de la ville à tout mille combattans, & fist sa saillie si aigre & si briefue qu'auant allarme crier il fust és tentes du Roy de Libie, & rua ius son guet de prime venuë & porta moult grand dommage à ses ennemis, le cry & la noise leua par tout les ostz ceux qui auoient la charge d'aller ou criee seroit auoient leurs cheuaux prestz. Ils se mirēt tout ensemble par

especial tous ceux de l'ost du Roy de Libie eux assemblez coururẽt vistement & asprement sur Ferrant & sa compagnie. Et tant que par force leur conuint reculer & à leur venué perdit Ferrant aucuns de ces gens dont moult desplaisoit au Surnommé qui oncques en iour de sa vie ne se auoit veu rebouter ainsi. Et pour rescourre les gens de son maistre tourna luy, & ces compagnnons & tant firent d'armes qu'ils firent par puissance leurs ennemis reculer iusques aux tentes. A ceste rencharge : se monstra bien & vaillamment Hector que iusques à ce iour en tel cas n'auoit esté cogneu les trois ensemble faisoiẽt telles armes & telle occision de leurs ennemis que le recorder n'en seroit croyable, il sembloit qu'ils eussent esté à mestier nourriz. Le champ estoit autour d'eux taint & couuert du sang des morts:leurs bras & leurs harnois sembloiẽt couuerts de sang vermeil. Et tellement que Ferrant s'en esbahissoit ( nonobstant que vaillant homme fust ) à seulement regarder la hardiesse & vaillance de ces trois seruiteurs, en ce faisant les autres deux puissances qui ordonnees estoient de l'ost du Turc & de celuy de son fils, ce ioignirent auec le Roy de Libie, & plusieurs des deux

autres

autres logis sans charge estoient là venuz les autres espars emmy les champs pour besoigne r'aduiser sans harnois & armure: car à leur semblant trop y voyoient d'armes. Tous ces deux puissances de cheual aborderent auec la premiere du Roy de Libie, eux ensemble venuz de grand courage il ferirent dedans les Chrestiens: & tant que tous les Chrestiens furẽt rompus & espars.

Ferrant qui vit ceste rompure, manda au Roy que nul homme ne luy enuoyast au secours pour eux recueillir, & fist sonner la retraicte, les trois compagnõs dont vous m'auez ouy parler, furent par force d'armes esloignez l'vn l'autre, & à ceste grand' rencharge fut le Surnommé enclos & enuironné de toutes pars, & nonobstant que tresvaillamment ce deffendit si fut-il prins par puissance: car trop de gens auoit sur luy & fut prestemẽt tiré & mené hors de la presse voyant Ferrant son maistre qu'à ceste heure eut bien voulu estre mort pource que bien sçauoit que tout l'or de Sicille ne le sçauroit rachepter: neantmoins ne luy pouoit aider & fut tellement pressé qu'à peine pouoit retraire ces gens: mais le grãd nombre d'artillerie qui dedans la ville estoit salua ceste compagnie pour lors: car nuls

puis qu'ils vindrent au traict de l'artillerie ne les osa suyure, & s'y d'aduenture aucuns les suyuirent ils y demeurirent : car impossible il estoit de partir. Athis & Hector qui rien ne sçauoient de la prinse de leur compagnon se retirent au son de la trompette ainsi que promis l'auoient en eux deffendant vigoureusemẽt tant que par leur deffence saluerẽt la plus part de la compagnie de Ferrant. Et ainsi rentrerent les Chrestiens en la ville sans le chief & bras dextre de toute la guerre qu'auec eux estoiẽt issy.

Or oyés dequoy Ferrant s'aduisa luy qui estoit cheualier reconforté & moult sage homme de guerre à merueilles, print tous les gens d'armes qu'à la porte estoient auec le Roy, & soudainement sortit par la porte d'Orkays fils du Turc : car de toutes gens voyoit desgarny. Entre le logis du Turc & celuy d'Orkays son fils auoit vne riuiere là où encores n'auoit point de pont : mais passoient à gué trois ou quatre cheuaux de fronc & bien à mal aise. Il ordõna vne bonne compagnie pour garder le gué : car par autre lieu ne pouoit auoir secours, & toute la puissance de la ville auec luy vidrẽt combattre Orkais & tout son logis, & dura la bataille moult loguement. Et à ceste heure

furent

furent Hector & Athis moult plainement informés de la prinse de leur bon compagnon lequel ilz tenoiẽt en partie pour leur maistre ilz eurẽt telle douleur que merueilles fut qu'ilz ne cheurẽt de dessus leurs cheuaux Ferrãt leur escrira amis à ceste heure est besoing chacũ de vous se mettre en perne de son loyal compagnon rescourre laquelle rezousse ne peut estre sans la prinse d'Orkaisfilz du Turc. On voyra qui peine y mettra de l'auoir certes si l'vn de vous estoit en ce dangier le bon Surnommé en feroit son deuoir les deux compagnons oyãs ceste semonce & aruertissement laisserent leur dueil & comme forcenez se mirent en la presse: iour de leur vies tant d'armes ne firent il sembloit à tous leurs ennemis que autres gens ne vissent chacun les doubtoit moult, Ferrant de franc vouloir les suiuoit, Car mieux aymoit la mort que son ieune seruiteur qu'il auoit mis en tel bruit ne fust par luy ce iour rescoux, & admõnestoit souuent ces gens de bien faire. En sa compagnie auoit du moins cinq mille combatans lesquelz estoient de telle voulonté que mieux sembloiẽt gens qu'à leurs vies riens ne coutassent qu'autres, & par leur force & pouuoir en brief temps mirent à pleine descon

fitures Orkais & toute sa compagnie & fut celuy iour ledit Orkais prisonnier de la mai d'Hector qui presentement à son maistre Ferrāt le liura lequel en fut si lyez de ceste prinse qu'il ne fait pas croire pource qu'en ce tẽps auoit auoũ debat le Turc & le Roy Fierabras son frere & que pour luy n'eust laissé à faire mourir le Surnommé.

Ce temps pendant que ledict grand hutin estoit au logis d'Orkais. Le Turc auoit ennoié ces gẽs de cheual pour le secourir & parainsi de luy ne faisoit nulle doute, Mais ceux qu'auoient esté ordonnez de par Ferrant pour le guet garder le deffendirent tellement que nully n'y passa.

Et celle deffence y eut grand' mortalité, & grand' occision de Turcz. Quand Ferrāt fut du tout maistre & que ce logis eut emporté & vit ces gens à sauueté & dedans la ville, & que ces gens eurent prins le butin que si soudainement pouuoient emporter auec ce qu'il eut fait ardoir les têtes & qu'il peust faire tout à son plaisir il fist sonner la retraicte & tout à son aise il r'entra en la ville a tout le gaing & tant de prisonniers que merueilles: mais sur tous autres estoit ioyeux de la prinse d'Orkais Les Chrestiẽs entrerent en la ville. Le Roy fut aduerti de

la prin

la prinse du Surnommé. Le dueil commença par la ville comme si le Roy fust mort & ie croy si n'eust esté la prinse du filz du Turc nommé Orkais que tout fust allé à l'abandon & sans aduis en vne fois fussent saillis de la ville pour rescoure celuy qui les auoit mis en la bône fortune ou ilz estoyent ou ilz y eussent laisse les vies nonobstât que la chose feust impossible pour le grand nombre des Turcz qu'il y auoit le Roy mesme ne si sçauoit conforter nonobstant qu'en sa main fust le filz du Turc: car il tenoit ledit Turc si felon qu'auant laisseroit mourir son filz qu'il deliurast celuy par qui tant de maux luy estoient aduenus, & pource conclud bien en haste d'enuoier vn notable heraut deuers le Turc luy signifier la prinse de son filz afin que du Surnommé ne fist chose que de son filz ne vousist auoir fait le certifiant pour verité qu'ainsi que le Surnommé seroit gouuerné son filz le seroit.

Or reuenons au Turc auquel apres la r'entree que Ferrant fist en la ville par la porte du logis du Roy de Libie, le Surnômé luy fut enuoyé, & sçeut certainement ledit Turc que c'estoit celuy que tant de maux luy auoit faict alors ne sçauoit riens de la

de la prinſe de ſon filz n'auſſi que ſon logis fut emporte: car des gẽs voioit autour que encores n'auoient paſſé le guet que nulle doubte n'en auoit. Et ceux que deuant eſtoyent ne pouuoient repaſſer par la preſſe des gens qu'audit guet eſtoient mis. Quand il vit deuant luy Surnommé par lequel tant de duretez luy eſtoient aduenus la moitié de ſon vaillant redoublé ne luy euſt pas tant fait de ioyé. Il le vit tant bel tant puiſſant de corps que merueilles luy sembloit & conclud en luy meſmes de non iamais dormir que de ſon corps ne print cruelle vengeance & luy diſt. Treſbel Chreſtien ta damnable venuë m'a fait plus de dangier que la puiſſance de tous les Rois Chreſtiens ne firent oncques iamais ne dormiray que de mes yeux ne t'aye veu mort. Le Surnõmé oyant la ſentence de ſa mort de humble courage content de l'attendre puis que c'eſtoit le bon plaiſir de Dieu reſpondit au Turc. O toy Turc par ma mort ne ſeras tu pas Roy de Sicille: car de trop plus vaillans que moy ya au ſeruice de Dieu & du bon Roy & pource que i'apperçoy que pour la Chreſtienté ne ſera pas grand dommage de ma mort ie ſuis tout preſt d'endurer telles peines & tourment que tu ſçauras deuiſer,

lesquel

lesquelles ie receuray en consolatiõ & ioye le Turc ne le peut plus ouïr parler & par moult grand' ire luy cracha au visage & le fist mettre de deuant luy, & ordonna que fourches fussent dressees au plus pres de la cité que faire ce pourroit pour le prendre incontinent. Si tost que le Turc leur commanda le fourches furent dressees, & apres son disner conclud de l'aller voir pendre, ceux de la ville voiãt ces fourches dressees le raporterent au Roy.

Qui lors vist grand dueil demener entre eux : car bien sçauoient certainement que c'estoit pour faire mourir le Surnommé, la n'y auoit dame qui plusieursfois ne se laissast cheoir à terre.

Sur toutes les autres faisoit merueilleux cry la belle Yolante les plus piteux regretz que iamais femme pourroit faire yssoient de sa bouche le beauté le sens & la vaillance du Surnommé fut à ce iour souuentesfois r'amentuë. Et sembloit bien à chacun qu'à l'heure de sa mort toutes les vert⁹ du monde estoient perduës: & neantmoins au Roy n'auoit nul reconfort. Et Ferrant le seneschal auoit son cœur comme enserré & noircy, sachant veritablement qu'apres la mort du bon seruiteur le Surnommé ne

vouloit

vouloit plus viure Athis & Hector pource qu'on ne les vouloit laisser saillir par la porte vouloiêt saillir par dessus les murs, & eux noier, & mieux il monstroient signe de gēs desesperez qu'autres. I'ay tousiours ouy dire qu'au grand besoing voit on le sens de l'homme.

Ferrant qui oncque ne fut d'espourueu fist hastiuement de rechef leuer vne fourche à venuë & à l'endroict du logis du Turc en maniere q̄ ce fust pour faire mourir Orkais son filz. Et nonobstant qu'ainsi en fust si ordonna Ferrant de mettre en aduenture tous ceux qu'en la ville estoient reserué la personne du Roy pour tous mourir ou rescoure son seruiteur & de ce aduertit toutes ces gens & en especial Athis & Hector lesquelz quand ilz ouyrent la parolle de leur maistre luy cheurent humblement aux piedz le remerciant auec la grād' douleur que Ferrant auoit en son cœur. Et estoit moult durement courroucé de la prinse du Surnommé: merueilleuse pitié auoit du dueil de ces deux compagnons & les reconfortoit en disant Nous n'auons pas encore nouuelles de noz messages enuoyez deuers le Turc i'ay espoir en Dieu & cognois l'amour des peres à leurs enfans. Parquoy

quoy iamais ne feroit consentant de la mort de son filz, & que la prinse qui par vous mō amy Hector est faicte sauuera vostre loyal compagnon. Assez de Turcz virēt ces fourches dressees aupres de la ville & en fut incontinent la nouuelle anoncee au Turc lequel dist (luy estant à table) Laissez les pēdre ilz auront beau pendre si cestuy cy ne l'est. A ceste propre heure vindrent les heraux du Roy de Sicille vers luy lesquelz portoient le message que m'aues ouï cōter, & le firent bien & deüement ainsi qu'ilz auoient la charge. Le Turc qui encores de ceste nouuelle n'estoit aduerti fut esmerueillé durement & ne le pouuoit croire, & pource comme tres-courroucé dist aux heraux. Si vostre Roy & ceux de sa cōpagnie sçauoient par leurs langages sauuer la vie de leur homme, Bien auroient aprins à parler. Mais pour tout le demourant du royaume de Sicille n'aussi pour mon filz qui si meschamment c'est laissé prendre, ne luy laisseray ce iour passé la vie & ainsi les deliura tout incōtinent sans plus attendre, mais premier il les fist mener voir le Sus nommé lequel estoit ia lié & tout apprestè pour le mener mourir & desia auoit la corde au col Quand ilz le virent en cest estat pour riens

ne

ne fussent soustenuz: mais le Surnommé les reconfortoit & leur dist. Mes amis faictes mes recommandations au Roy, à la Royne & à sa fille ma maistresse, à Ferrant mõ maistre, à mes deux compagnons & generallement à tous du plus grand iusques au plus petit, & leur dictes bien que ie leur prie que ilz ne plourent pas ma mort: car pour certain ie cuide & croy fermement bien aller, toutesfois ie leur prie qu'ilz prient Dieu pour moy. Il toucha en leurs mains les larmes aux yeux & pria à ces cõpagnõs qu'ilz voulissent prendre en gré sa mort. Ainsi les messagiers ce departirent qui oncques vn mot ne peurent respõdre, & ne finerét tant qu'ilz vindrent à la ville. Et quand ilz furẽt arriuez recordé au Roy & à Ferrant tout ce que recordé vous ay à telle peine qu'à peine les pouuoit entendre pour les larmes qu'ilz gettoient. Celuy rapport fait il sembloit à chacun qu'ilz vist le Surnommé en l'estat ou les messagiers l'auoient veu Apres grans larmes souspirs & battemens de paumes chacun si conclud à la mort ou l'aller recoure & si apresterent tous pour ce faire & furent ordonnez deux cens hommes pour aller à la iustice, & mille pour courre sus à ceux qui la iustice garderoient

deux

deux mille pour les secourir & mener la r'encharge & le Roy en propre personne à tout le demeurant de la garnison pour soustenir les grands faits qu'en pourroient sourdre. Et ainsi fut leur chose ordonnee & toute apprestee chacũ à la porte & fut la charge pour la iustice baillee à Athis & à Hector qui la prindrẽt de tel courage que vous pouez sçauoir. Le Surnommé qui d'heure en heure attendoit sa mort, faisoit ses regrets tant vers son pere comme vers sa mere, & ceux de son royaume en son courage sans les dire à nulle en regrettant la marche & le païs qui sans hoir demeuroit. Apres auoit regret au Roy de Sicille & à la Royne, à sa fille, à son maistre & à tous ces compagnons, & prioit à Dieu de bon cœur qu'il les voussit reconforter, & auoit moult grand regret que si brief d'eux le failloit partir. Apres pensoit à son ame ramenteuãt à Dieu que pour son seruice il prenoit la mort en luy suppliant que de sa grace voussist son ame receuoir & la mettre au rang des martirs, & par sa saincte misericorde de luy voussist pardõner ces fautes, & tant bien ce sentoit en luy-mesmes content de Dieu, que tresreconforté estoit d'endurer la mort.

Quand le Turc eut disné, il oult certai-

nes nouuelles, que les logis de son fils estoient de tous points ruez ius, & que plus de vingt mille hommes y auoit de morts: Et son fils estoit prisonnier mené en la ville, & la plus-part des grands seigneurs & notables hommes de sa compagnie plusieurs autres de leurs tentes arses, & abbattues, & tout le logis bruslé & gasté & luy compterét la maniere. Si le Turc fut dolent, merueilles ne fut. Et par grand' fureur ou il estoit oublia tout amour paternel, & auec ce aussi tous les seruiteurs que les seigneurs qui estoient prins auec son fils luy auoient fait. Auec ce oublia son propre frere qu'estoit prisonnier de celuy qui tenoit, par lequel il le pouoit r'auoir ou son fils. Et ainsi comme forcené & comme le sens perdu furieusement bouta la table par terre sans aduiser ne mettre ordre ou fait de la iustice qu'il vouloit faire, & demanda ou estoit le prisonnier, on luy monstra il vint en ce lieu, & le print par la corde qu'il auoit autour du col, & tant fort le tyra que qui ne luy eust osté il l'eust estranglé: mais ses gés luy osterent & luy dirent: Sire à vous n'appartient de faire ainsi, laissez au bourreau faire son office: puis que tant estes esmeu que nulle raison en vous ne domine, & que tout a-

mour paternel & fraternel, charité est en vous laissee & abandonnee, nous sommes parens & amis à ceux qu'auiourd'huy par vostre grand fureur voyons mourir à noz yeux. Et vous mesmes serez cause de la mort de vostre seul fils ne tenez pas que ceux de dedans n'osassent. Mais soyez certain que quãd vostre plaisir sera accomply: vous en aurez douleur au cœur, & nous tous, & tard viendra alors la repentance, pource que nul remede n'y aura, vostre frere ou ses ostaiges en mourront en grand douleur. Quelle chose que lors fust remonstree au Turc il n'en tint comte & iura ses dieux si plus luy en parloient qu'il les feroit de mille mort mourir bien honteusement & print vn baston en sa main, & fist deslier le prisonnier en luy donnant de ce baston plusieurs coups sur les espaules & sur la teste, tant que le sang luy couroit tout aual sa belle & plaisante face, & en ce point le fit hastiuemẽt mener aux fourches, sans auoir en sa compagnie nulles armes, tant auoit de douleur & tristesse au cœur qu'il ne luy en souuenoit. Et semblablement tous ceux de sa compagnie estoient en telle destresse que tresgrand partie desiroient autant la mort que la vie, par leurs amis & parens qu'en ce

dangier voyoient que prisonniers dedans la ville estoient, & aussi pareillemẽt du ieune Orkaÿs fils du Turc leur seigneur, & parainsi nul n'eust sens n'entendement de pouruoir à ceste matiere.

La guette de la ville vit la multitude des gens partir & le Surnommé en pourpoint lié, & tenu du bourreau & de plusieurs suiuy de tel nombre de gẽs que la terre estoit toute couerte. Il fist assauoir au Roy & à Ferrant, lesquels de tresgrand pitié plouroient maintes larmes.

Chacun l'auoit en cœur en priãt la beauté & bonté de ce beau ieune homme, qui celuy iour finoit si piteusement, le Surnommé regardoit la ville en laquelle il auoit eu tant de bien & tant de ioye sentoit en son cœur & courage, tous ceux & celles qu'il y laissoit, entendant veritablement d'estre à son dernier iour. Souuentesfois les recommandoit en la garde de Dieu, eux venuz assez pres des fourches Hector & Athis qui estoient partis à la couuerte, ce que faire sçauoient, ouirent le cry de Ferrant qui de la ville partoit auquel ne sembloit point que iamais peust venir à temps. Ils s'amonserent & prindrent le chemin à la iustice. Le Turc voiant ceste aduenture crie plu-

sieurs fois qu'on tuast le prisonnier : mais nul n'auoit talent de ce faire, n'y n'osoit tant demeurer, pource que tout desarmez estoient. Ils abandonnerent le Surnommé & se retirerent en grand desarroy, & y eut en celte retraicte plusieurs seigneurs morts & prins, & beucoup de menu peuple fut occis, qu'estoient venu voir icelle iustice, Hector & Athis qui la charge auoit de leur cõpagnie, recouurerẽt leur cõpagnon & le trouuerent seul lié & sanglant par le visage du coup qu'il auoit eu en la teste, & cuidoiẽt qu'il fust nauré à mort, ils eurent le cœur si durement serré qu'à peine pouoient il parler, nonobstant ils firent remonter le Surnommé à cheual, & le firẽt mener en la ville. Et eux deux demeurerent auec leur maistre, quand leur compagnon fut reuenu à seureté, tant firent que tout leur gaing & grand conqueste reuindrent sans grand encombre iusques au Roy, qu'en tresbelle ordonnance estoit, attendant leur venuë, le Roy entra en la ville premier, & puis Ferrant & sa cõpagnie apres, aussi ioyeux que gens pouoient estre : mais grand doute auoient de ce qu'ils sçauoient le Surnommé nauré en la teste, & ne sçauoient qu'elle sa bleçeure estoit : car loisir n'auoient n'heure

 de

d'y aduiser ne luy en demander, le Roy de Sicille Athis & Hector allerent tout droict descendre à l'ostel ou le Surnommé estoit, qui moult fort malade & deffroissé estoit. Il auoit la gorge toute escorchee, & la corde que le Turc luy auoit ainsi estraincte & tiree les espaulles, noires comme drap de coups de baston qui luy auoit donné, la teste enflee & entamee & la visage tres-enflé du coup qu'il auoit receu en la teste. Le Roy ne s'en partit oncques que bien n'eust esté visité par tous ces maistres medecins lesquels dirẽt que moult trauaillé estoit: mais il ne voyoient point en son fait de doute de mort, & que brief ne le rendissent en bonne santé, le Roy & toute sa compagnie furent moult ioyeux de ses nouuelles. Et sur tous les autres Ferrant Hector & Athis, & lors fut racomté au Surnommé la grãd' vaillance & prouësse qu'auoit esté veuë en Hector qu'oncques-mais n'auoit esté espourueu. Les grãds armes qu'il fist apres sa prinse & son bon compagnon Athis, comment pour le rescourre ils s'estoient mis en tant de fortunes auec son bon maistre Ferrant, lequel il sembloit mieux estre content de la mort que de la vie. Et comment Hector de sa main auoit prins le fils du Turc, & luy disoit

disoit-on pour le resiouir : car chacun sçauoit de vray que de sa recommandation & bonne renommee de son maistre Ferrât & de ces compagnons c'estoit la plus grand ioye qu'il peust auoit, toutes ces parolles luy estoient par le Roy dites en leur absence, & leur remonstroit bien que fort estoit tenu à Dieu, qui de tel dangier l'auoit ietté.

Le Surnommé respondit. Sire i'en louë Dieu & vous qui pour si poure personne que ie suis, auez daigné partir de vostre ville & vous mettre en danger. Certes ie ne l'ay desserny : mais ie mettray peine de bien en mieux vous faire seruice combien que iamais guerdon ne vous puisse rendre. Le Roy s'en partit du Surnommé & le laissa reposer, & vint à son hostel en passant par la ville il voyoit chacun qui sçauoit que le Surnommé n'auoit garde de mort en telle ioye qu'il sembloit que Dieu fust descendu en terre. Chacun recordoit le grand dommage & pitié & fust esté de tous costez ces biẽsfaits & tout ce qu'il fist oncques estoiẽt à ceste heure ramenteuz, & à les recorder sembloit chose impossible. Les dames vin- à l'encontre du Roy qu'encores ne faisoiẽt nul semblant de ioye pour la bleceure du Surnommé qu'elles ne sçauoient encores à

 quelle

quelle fin elle tourneroit, Le Roy leur dit toute la verité: mais nul n'auoit encores enquis comment ces bleceures luy venoient pource que tout à temps sçauoiét bien qu'il y viendroient. Les dames oyans ces nouuelles s'elles furent ioyeuses nul n'en doit estre esbahy: car en tout le monde n'auoit homme tant aymé en tout honneur nompas seulemét des dames: mais de tous ceux du royaume: car puis sa venuë le royaume estoit mulplié au double de sens & de vaillance nompas seulement au royaume de Sicille: mais en tous autres lieux, dont de luy on pouoit parler, par sa grand vaillance estoit aimé de ceux qu'oncques ne le virent oncques de sa volõté à creature desplaisir ne fist ne dist ainsi chacun pour ce iour mena ioye du plus grand au plus petit: mais tout autrement alloit en l'ost du Turc qu'estoit ceste heure si troublé & decouragé: si failly que comme en desespoir, & à ceste heure eust bien voulu qu'on l'eust occis, pour estre hors de son grand ennuy & douleur ou remede n'y auoit.

*Comment le Roy de Sicille fist vn bāquet ou tous prisonniers estoient & les comtes qui furent faitz à ce banquet des fortunes des trois compagnons & d'Orkais qu'estoit prisonnier & comment apres le bancquet le Roy fist veu bien ce defendre à l'encontre du Turc & Ferrant & ces gens direut pareillement que iamais ne le prendroient à rançon & touts les prisonniers promirent de mettre la paix à leur pouuoir entre le Turc leur seigneur & ledis Roy de Sicille.*

QVand il fut retrait & retourné en sa terre & sceut pour certain que son prisonnier estoit rescoux & qu'outrageuse perte auoit fait à coste rescousse des pl⁹ notables de son conseil morts & prins & bien douze ou quatorze cens hommes tuez & que des Chrestiēs n'estoit demouré vn seul homme: car nul n'auoit osé tourner son visage contre eux pour les regarder pource que desarmez estoient tous, il sentoit son filz prisonnier lequel luy eust esté rendu se il eust sans grand orgueil & felonnie consenti & souffert. Le siege de son filz estoit tout emporté & bien vingt mille de ces gēs morts toutes ces choses cōsiderées à peine

voyoit il nul remede en son fait. Il assembla son conseil le plus hastiuemēt qu'il peut de ceux qui demourez estoient & māda ces Capitaines & à chacū pria qu'on le vousist conseiller & leur dist les choses ainsi qu'elles alloient. Se deuant disner auoit esté bien merueilleux & cruel, or est maintenāt aussi doux & aussi mol qu'vn gand nul ne s'en plaint, mais en leur cœur hayent & desprisent & dient bien entre eux que onoques homme cruel & si felon en fin n'eut gloire n'honneur & pensent chacun en courage q̄ les dieux desirent & veullent que pour ceste cause il soit puny, & qu'impossible seroit d'aller à l'encontre. Et par ce moyen de ce iour en auant, eurent le courage perdu & valeurent moins que oncques: mais n'auoient fait. Ilz aduiserent toutesfois pour leur hōneur garder à ce qu'ilz auoient à faire & enuoierēt querre la puissance qu'ilz auoiēt ordonnee pour conduire les viures. Et firent loger au logis ou Orkais auoit esté desconfit, & firent pontz sur la riuiere deux ou trois. Ainsi fut le logis refait comme deuant chacun endroit soy ce fortifia car plus craignoient ceux de dedans, que ceux de dedans ne les craignoient. Le Capitaine que le Roy de Sicille auoit mis sur les chāps

com

comme son lieutenant sceut de certain que celle grosse armee qui les viures deuoient conduire estoit pour le present au siege & que nullement n'en pouuoit partir. Et luy sembla bien qu'à bien grand' peine viures seroyent conduitz ne menez en l'ost du turc, & que s'il y pouuoit mettre remede qu'il luy mettroit. Il se fit le plus fort qu'il peut de gens, & assembla iusques à grand nõbre, presque chacun iour auoit aduenture pour luy sans sur les viures comme sur le siege & voyant tout appertement ceux de dedans qui tressouuent auoyent effroy sur les logis & bien souuent venoyent si pres que iusques à leurs tentens les reboutoyent, ceux de la ville aussi faisoyent des grans saillies: mais gueres ne pouuoyent faire: car si fort estoyent fortiffiez contre eux de fossez & pallitz comme ce fussent bonnes villes & ne faisoyent autre chose sinon tenir leur siege seulemẽt sans faire nulles approches; car il n'osoyent. En telle maniere cõme ie vous compte dura bien le siege trois mois. En ce temps fut tout guary & tout sain de son corps le Surnommé & vint veoir les dames cõme accoustumé auoit. Le Roy se pẽsa à sa bien venuë pour resiouïr la

compa

compagnie de donner vn bancquet où les dames & damoiselles seroient, & mesmes le filz du Turc & vne partie des notables prisonniers qui leans estoient : car il leur vouloit recorder la cruauté de leur maistre & faire recorder aussi au Surnommé toutes aduentures & la maniere de ces bleceures qu'oncques ne luy auoit demandé Ainsi le fist, & ordonna son bancquet estre tresbeau de ce que recouurer ce pouuoit & manda de ces Capitaines les plus renõmé, en especial y fut Ferrãt & ces trois seruiteurs. A ce bancquet seruirent tous trois leur dame nonobstãt que le Roy les voulsist faire seoir Le Roy & la Royne s'assirẽt. Entre la Royne & la belle Yolante estoit assis Orkais qui tant voulentiers regardoit ceste belle ieune dame qu'il ne s'en pouuoit saouller. Et ce il eust eu tout le mõde à sa seigneurie pour ce iour il n'en sçauoit nulle que plustost eut prins à femme, & ce pensoit en son courage que par le moyẽ du mariage d'eux deux la paix de son pere & du Roy de Sicille ce pourroit faire & qu'auant prendroit il la loy Chrestiẽne, & des ce iour en auant demoura en celle pensee ainsi que vous orrez Plusieurs autres prisonniers furent assis à la table du Roy & regardoient son maintien

& la

& la façon de la Royne & de sa fille & du demourant de ces gens qui la estoiét & fort en leur courage le prisoient. Ferrant estoit assis à la table du Roy auecques plusieurs autres dames & damoiselles que pareillement y estoient.

Et apres ce qu'on eut fait bonne chere & que le point de desseruir estoit le Roy mist en parolles le Surnommé de ces bleceures commanda d'en dire toute la pure verité. Le Surnõmé n'osa desobeir pour accomplir le commandemét du Roy il compta le serment que le Turc fist à sa prinse de iamais dormir qu'il ne fust mort, & le dit en sa presence. Apres cõment il le fist lier à vne estache par les piedz & par les mains & luy fit mettre la corde au col. Apres racompta comment les messagiers du Roy de Sicille parlerent à luy & la responce qu'ilz eurent & que nonobstant qu'il ne fust pas digne de rendre vn tel prisonnier comme estoit Orkais toutesfois il fut offert puis compta comment le Turc iura que Quand son filz & tous les autres deuroient estre pendus ce le feroit-il mourir, nonobstant que desia vist vne fourche dressee aupres de ceste ville comment par malatalent il bouta la table par terre & vint à luy qu'à l'estache estoit lié,

en le

en le prenant par le col & le tirant & estraignant tellemét que là l'eust estranglé si ces gens ne fussent venus à la deffence lesquels luy dirent villennie, en disant que c'estoit afaire à vn bourreau d'estrangler & pendre autruy. Quand il vit celà il comta que luy propre de deshia & le mist és mains d'vn hôme qu'on luy liura C'est assauoir és mains du bourreau & le fist passer, & en le faisant marcher il luy dôna deux ou trois coups de baston entre les deux espaulles & vn en la coste & luy mesmes en propre personne le mena aux fourches tout desarmé luy & ces gens sans reigle n'ordonnance quelconque Et par ce moyen ne firent nulle resistence à faire escousse, en oyant ce conte chacun de pitié ploroit merueilleusement, & mesmes Orkais & tous les autres prisonniers aussi larmoyoient en eux esmerueillant commét pourroit estre que telle personne eut mis à mort

Apres son conte finé le Roy dist en telle maniere. Athis vous fustes prisonnier en la perdition de l'armee du filz du Roy d'Escosse contez la maniere de vostre prinse. Athis fut assez honteux, mais n'osa desobeïr & dist, Sire voyez là Orkais qui mieux en sçauroit dire la maniere que moy nonobstant à

sa cor

correction ie la compteray. Il est bien vray que par fortune de temps le bateau ou i'estoie (lequel estoit bien garni de noblesse) vint rompre en terre assez pres de la banniere du Turc, & ce fendit nostre dit bateau & ouurit tellemét que deux cheuaux eussent passé par le millieu la plus part de noz gens furent noyez, toutesfois iusques au nombre de six ou de huict dont ie fus l'vn, prismes terre & vinsmes pour nous rendre à la mercy du Turc: car bié le cognoissions, & nous sembloit que Dieu nous donnoit grād grace d'estre mis en terre deuant sa bannière nous confiant en la grand' humilité qu'en tel Prince doit estre: car pour nous ne pouuoit estre conquis le royaume de Sicille & quand il nous vit en c'est estat il s'escria à haute voix. Tués les traistres Chrestiens. Lors furent tuez tous ceux qu'à terre estoient dont grand dommage fut excepté moy entre les autres fut tué le côte du glas mon maistre tres-vaillāt cheualier dont fut grād pitié. Quand ie vis ceste piteuse auenture comme celuy qui ne sçauoit que faire de moy sinō de me faire tuer ou noyer, me reuiray vers la mer & m'allay musser au bout de nostre nef rompue criant mercy à Dieu & attendant la mort moy estant en ce dan-

gier le Turc crioit tousiours que ie fusse tué monseigneur Orkais la present me print de sa main & m'asseura que pour l'heure ie ne mourroie point son pere le print à desplaisir & fut en voulonté de me faire mourir de sa propre main: mais comme tresloyal Prince & seigneur, monseigneur Orkais me defendit & fist tant que ie fus mené à sauveté. Depuis son pere par plusieurs iours luy requit fort de ma mort: mais oncques ne si voulut accorder ainçois fist tant que maugré son pere me deliura & me fist conduire iusques par deuers Ferrant auquel ie suis demouré seruiteur depuis ce temps en la compagnie de mō bon seigneur & compagnon cy present.

Ceste chose comtee chacun bien regarda Orkais & de ce iour en auant fut plus aimé & prisé, & disoit chacun que de grand cœur de gētillesse luy venoit. Apres le Roy demanda à Hector qui hōteux fut de compter son bon & certain compte, pource que par telle fortune n'auoit esté prins toutesfois il commença & dist ainsi Sire il est vray qu'en ma tresgrand' ieunesse ie ne sçauoie voir l'heure tant la desiroie que ie peusse estre en vostre seruice pour l'honneur de Dieu principallement, & à sa foy garder &

mainte

maintenir. Auſſi pour l'hõneur & bien que chacun diſoit de vous & de la Royne & de ma dame voſtre fille, ie trouua façon d'entrer en batteau de gens qu'auoient pareil deſir comme i'auois qui tous nobles hommes eſtoient par fortune de temps arriuaſmes & priſmes terre, és terres & ſeigneuries du Turc. Et croy qu'à Dieu ne plaiſoit pas noſtre ſeruice, nous fuſmes prins & menez deuant la loy de la ville ou noſtre batteau arriua & pource qu'il nous cogneurẽt Chreſtiens & que la choſe leur sembloit nouuelle, il firent preſent de la compagnie en pluſieurs lieux & ne retindrẽt que nous deux. Et mon compagnon mourut en la priſon: & à l'heure de ma deliurãce n'auois gueres de vie, ſi ie fuſſe là demouré, or aduint que mon bon ſeigneur & compagnon le Surnommé qui cy eſt par ſon priſonnier le Roy Fierabras fiſt permettre de luy r'enuoyer tous les Chreſtiens qui par fortune auoient eſté prins: Le Roy Fierabras venu au païs tint ſa promeſſe & ſi eut nouuelles que i'eſtoye priſonnier de la ville ou ſon frere le Turc eſtoit, il me requiſt à ſon frere, ie fuz amené deuant eux deux, & pour lors ne me pouuois ſouſtenir. Le Turc me voyant en tel eſtat ne fiſt gueres comte de

 moy,

moy : mais de bon cœur me bailla à son frere, lequel fist penser de moy cõme si i'eusse esté son propre fils engendré de sa semence, & en bien peu d'espace & d'heure par sa bõne nourriture me remit en tresbõ point, vn iour alla deuers son frere i'estois reuestu de nouueau. Il me regarda & ne me cogneut, si demanda à son frere qui i'estois. Il luy respondit que i'estois le Chrestien qu'il luy auoit donné.

Lors dit le Turc, qu'il vouloit que ie mourusse, & que par la vaillance & hardiesse d'vn seul homme sondit frere auoit esté prins. La vaillance & courage des Sicilliens redoublee, & par vn autre que son fils auoit deliuré auoit receu tant de dommage qu'il luy estoit incomparable si à moy ne tenoit i'auoye corps & membres pour luy faire dommage, & ainsi nullement il ne ce vouloit accorder à ma deliurance & tant que paroles ce meurét entre eux deux iusques sur le point de faire guerre. Et iuroit le Roy Fierabras que mieux aimoit la mort que faucer sa promesse, & pource qu'il sentoit son frere tresdepiteux comme cy deuãt est apparu par le Surnommé il me sauua de de nuict & me fist conduire iusques à sauueté. I'ay depuis entendu que depuis mon partem

partemẽt il enuoya gens rompre ma chambre ou il cuidoit que ie fusse pour me faire tuer en despit de son frere, ie ne m'esbahis pas quand il a cõsenty la mort de son seul fils, & de plusieurs ses seruiteurs, pour vn seul homme rendre qu'oncques ne luy fut chose deshonneste. Chacun d'iceux qu'estoient au Turc là presens sçauroient veritablement à parler du comte des deux derniers aucuns en y auoit: car presens y auoiẽt esté, le Roy oyant ces trois comtes pour trois ieunes hommes sembloit bien chose esmerueillable à ouïr. Et chacun qui les auoit ouys si disoient bien qu'à ieune aage n'auoient pas tousiours esté à repos, or dit le Roy à Orkays qu'il failloit qu'il dist son comte Orkays en riant dist, mon comte ne sera grand: car à ma vie n'eux gueres plus de fortunes que i'ay pour le present fors vne seule que ie ne veux recorder pour mon loz: mais pour autruy. Il est verité tout le comte qu'Athis à dit, que par moy fut sauué outre la voulonté du Turc mon pere. tant fis qu'au siege qui fut deuant Ferrant cy present ie le mis seurement, dont aduint que ce propre iour ou le lendemain tresgrãd' saillie se fit sur mon logis en laquelle eut tant de gens morts & prins que sans

nombre. Entre les prisonniers i'en fus l'vn & par aduenture ie cheu en la main d'Athis mon prisonnier lequel prestement ie cogneuz & luy moy : & pource qu'il eut cognoissance, que de moy il tenoit sa vie hastiuemet il passa parmy la ville & par la porte ou le Turc mon pere tenoit son siege, & me mena hors & me donna congé en tout tel estat que prins m'auoit, en me disant. Ie ne vous sçaurois mieux habiller que vous estes, & si i'ay cheual ou harnois qui mieux vous plaise si le prenez. Ainsi de luy m'en party, & vins deuers mon pere: desia de ma prinse estoit aduerty, & que celuy que ie auoye deliuré m'auoit prins. Et pour lors disoit que la deliurance auoit esté faite malgré luy & que dommage n'y auoit si ie le comparoye. Et que par celuy à qui i'auois sauué la vie ie receusse la mort, en ce debat ie vins vers luy, & luy contay ma deliurance qui luy fut chose fort difficile à croire. Et encores tout ce qu'il venoit, & pour ceste deliurance m'estoit bien aduenu. Si n'auoit regret qu'il ne l'auoit fait mourir à l'heure que prins Athis : ie ne le cognoissois sinon par ces œuures: car bien monstroit estre noble homme : à l'heure qu'il me print il sçauoit de certain que i'estois le fils du Turc

&

& la grand'cheuance que de moy pouoit auoir doncques eut noble courage quand sans nulle conuoitise me deliura qui vist lors Athis rougir bien le peust apperceuoir clerement, Car grand doute auoit d'estre reprins de ceste deliurance, le Roy les dames, & tout la cheualerie le regardoiẽt tant rouge & tant esbahy que nul ne pouoit estre, Le Roy luy commença à demander, Comment Athis fistes vous ceste deliurance & bien le cognoissiez? Athis s'agenoilla, & dist certes sire ouy & vous prie qu'il me soit pardonné : car à celuy qui m'auoit saué la vie, pour rien ne l'eusse mis en l'aduenture de la sienne & nonobstant que sa loy soit contraire à la nostre s'il auoit affaire de mon seruice pour son honneur ou de mon corps, & ie luy puisse faire, ioyssant de ma loy ie n'ay corps, vie ne cheuance qui ne fust employé pour luy, La bonté que luy fiz ne fut pas pareille à la sienne:car sa bonté vint de courage franc & ce que ie luy fiz fut de serf comme tenu. Si en ceste matiere i'ay offensé enuers vostre maiesté & le seruice de monseigneur mon maistre ie vous en requiers pardon & m'offre à la punition telle qu'il plaira : car mieux eusse aimé la mort que par moy eust esté en dangier de

ſa vie. Orkays ce repétit de ce que dit auoir: car bien vit qu'Athis en eſtoit deſplaiſant, & qu'oncques iour de ſa vie n'en auoit rien dit. Le Roy apperceut bien qu'Orkays & Athis eſtoient tous deux eſbahis, & pource diſt à Orkays vous m'auez comté la Franchiſe d'Athis & me ſemble que vous auez doute que ie luy en ſaiches mauuais gré, Croyez de certain que non fais. I'apperceu bien qu'offence ay eu : mais la cauſe eſt ſi raiſonnable & viẽt de ſi noble courage que de bon cœur ie luy pardonne & luy en ſçay treſbon gré. Athis s'agenoilla & treshumblement remercia le Roy, puis vint à ſon maiſtre & le pria qui luy pardonnaſt, lequel de bon cœur luy ottroya, & depuis toute ſa vie mieux l'en aima en ſon cœur & plus parfaictement.

Apres ces paroles on fiſt aporter vn paon par deux damoiſelles & iura le Roy premier de deffendre tout ſondit royaume à ſon pouoir. Et que nonobſtant l'orgueil & tirannie de ſon aduerſaire ſi trop grand force ne luy faiſoit faire à tout priſonnier noble & auſſi de noble vertu ne feroit tirãnie ne vilennie : mais feroit ſa guerre par honneur, & nobleſſe, & ne tiendroit iour de ſa vie pour la mort endurer paroles de rendre

rien

rien à son aduersaire apres iura Orkays &
dit qu'à son loyal pouoir y mettroit peine
de mettre paix entre le Turc son pere & le
Roy; & si sondit pere alloit de vie à trespas
iour de sa vie ne feroit guerre au Roy de
de Sicille n'à son royaume; ains luy ren-
droit entierement tout ce que sondit pere
en tenoit: car tãt le voyoit addressé en tou-
tes bonnes vertus que sur tous autres Roys
le desiroit cognoistre. Aussi la beauté &
bõté de ceste belle fille, empres laquelle il
seoit luy donnoit tresgrãd pitié au cœur de
la perdition & allienation de son heritage.
Chacũ luy sceut bon gré de ce vueil, & l'en
remercia le Roy, la Royne & leur belle fil-
le Yolante. Apres fut porté le paon de-
uant Ferrant lequel le renuoya deuant les
cheualiers prisonniers qui firent vœu aussi
semblable à celuy d'Orkays ce fut qu'à leur
pouoir il tiendrõt la main au bien de la paix
en accomplissant le vœu & promesse d'Or-
kays leur ieune seigneur. Apres iura le Roy
& Ferrant que pour la cruauté du Turc ia-
mais ne se rendroit n'à rançon le prendroit.
Et par icelluy vœu Ferrant faisoit requeste,
& priere à tous ceux qui soubz luy estoiẽt
que chacun endroit soy voulsist faire le pa-
reil, ceste salle qui toute plaine de gens

estoit sans paon estre apporté deuant eux tendirent les mains en haut & iurerent & promirẽt d'ainsi le faire chacun endroit soy que Ferrant auoit dit. Les trois seruiteurs de Ferrant qui deuant leur dame estoient mirent la main sur le paon & en la presence des dames vouërent, & promirẽt à Dieu au dames & au paon tout ainsi & par la maniere que leur maistre auoit fait. Ces vœux par le Roy furent mis par escrit. Les dames ne vouërent point celuy iour : car pour tel cas à elles n'appertenoit : ainsi les tables furent ostees & menestriers sonnerent. Cheualiers, dames & damoiselles dancerent, & passerent ceste nuictee en grand' ioye sans ce que nulles nouuelles du siege fussent: car encores n'auoit deuant la place bombardes n'y canon iettant, Orkays estoit tant amoureux de ceste belle fille qui ne pouoit reposer. Souuent venoit par le congé du Roy voir la Royne & les dames & tant de manieres monstroit que bien chacun s'apperceuoit qu'il en estoit amoureux, & disoient aucuns les vns aux autres ce seroit chose bien faisable s'il estoit Chrestien & par tant qu'il tenist nul du royaume ne si consentiroit à la paix conformer, La belle fille sçauoit bien de tout cecy à parler: mais nul

nul semblant n'en faisoit. S'elle eust sçeu le Surnommé ou vn de ces compagnons estre de telle lignee plustost si fust consentie sans comparaison qu'à nul autre. Et en especial au Surnommé qui plus à son aduis estoit à priser que nul des autres, nonobstant qu'és deux autres auoit tant de bien qu'on pourroit souhaiter.

---

*Comment le Turc estant aduerti des vœux du bancquet fut deliberé de leuer son siege & cõment le Roy de Sicille ordonna de faire vne saillie sur son logis. Parquoy ledit Turc fust assailly si asprement qu'il fut desconfit & mis à mort & le siege du Roy de Libie ou le Roy de Sicille eut moult grand prousfit. Et fut deliuré de ces ennemis & reprint plusieurs des places que les Turcz tenoyent en son païs.*

NOuuelles que tost coururent par aucuns prisonniers que ce temps pendant furẽt deliurez, le Turc fut aduerti des vœux du bancquet & fist tant qu'il en eut le double : car à plusieurs des Turcz auoit esté baillé. Quãd il l'eut il le regarda moult fort & apperceut le vœu que le Roy auoit fait par lequel il auoit promis & fait vœu

que iamais parlement de rendre la place ne tiendroit & pensoit que celà ne luy venoit pas de chetif courage ou il estoit merueilleusement pourueu ou attendoit secours, parquoy il pouuoit perdre son temps & ces gens, il regardoit apres que par le vœu de son filz quelque chose qu'il peust conquerre sa vie durant seroit remis en main & rendu au Roy de Sicille Il consideroit apres le vœu de Ferrant & de tous qu'ensuyui l'auoyent lequel luy sembloit pour luy plus difficille que nul des autres : car par celuy voyoit sa mort iuree ou il failloit qu'il fust vainqueur. Il voyoit ces gens hors de courage & biẽ sentoit que d'eux estoit fort hai: & puis aduisoit la maniere de son siege que nulle approche ny auoit & que viures luy venoient à dangier. Et tous les iours autour de son ost ces gens estoient ruez ius toutes ces choses considerees il ce voyoit en dur partit: d'autre part qu'à son frere le Roy Fierabras auoit fait grand villenie & qu'il n'en estoit pas cõtent, telle frayeur & telle doute sur toutes ces pensees le prindrent qu'il ne sçauoit que deuenir & ce pensa d'assembler ces Capitaines & son conseil & mettre toutes ces choses en terme en couurant son lasche courage & tellemẽt couurit son langage

gage qu'il ne sembloit pas que paour ou crainte luy fist faire: mais print en sa conclusion pource qu'il sentoit ces gens assez enclins à sa voulonté de monstrer maniere fiere & hautaine: car bien sçauoit que de tous generallement auoit conseil de partir. Nul ne vous pourroit dire les grans deuoirs que les gens du Roy de Sicille estans hors de la place faisoient chacun iour à peine estoient ilz en voulonté de combattre le Turc plusieurs estoient en la bataille deuant luy vne heure ou d'eux à veüe du Roy & des dames que sur la muraille estoient tuoient & occioient plusieurs de leurs ennemis & aduersaires & puis moult paisiblement & sans auoir grand' suitte se retiroient & s'en alloyent bien tost. Le Roy vit bien que le courage de tous ces ennemis estoit failly & pource eut propos de faire vne saillie & les assaillir en leur fort & print son ymagination de faire sur le logis du Turc. Et auec son conseil secret print aduis & iour de ce faire & tant fist qu'il enuoya vn homme de ces gens tressecret & bien parlant & qu'assez estoit en la cognoissance de son lieutenant lequel il fist vuider par nuict, & si secrettement que de nul ne fut apperçeu. Et tant fist qu'il vint deuers le lieutenant de Sicille

cille & luy comta la voulōté du Roy & son entreprinse de l'heure de sa saillie. Et que faire le vouloit sur logis du Turc, afin qu'il y fust à la plus grand' puissance que finer pourroit & qu'il fust le premier à commencer & donner le cry. Et tout incontinent le cry fait tous ceux de la ville faudront pour accomplir & faire l'entreprinse, & que bien celast ceste chose iusques audit iour.

Vous auez bien oui comment le Turc c'estoit deliberé demander son conseil. Cependant que m'auez oui compter il manda & fist venir tous les Capitaines & leur dist en telle maniere beaux seigneurs ie vous ay mandez vous sçauez les fortunes que deuāt ceste place nous sont venues vous sçauez la prinse de mon filz Et si croy que bien auez entendu le vœu qu'il a fait qui me tourne à grand desplaisir pource que ie cognois que tout ce que ie fais n'est riens; car si i'estoie mort la peine que i'auroie mise à ma conqueste auroit peu proffité pource que par son vœu luy faudroit rendre, & vous sçauez qu'apres ma mort ie n'ay hoir que luy: d'autre part ie ne suis pas trop bien de mon frere; puis dist en riant vous sçauez bien aussi comment par les vœux qu'ont esté faitz ma mort est iuree de tous en general dont ie tiens

tiens peu de comte, aussi le Roy mon ennemy à fait le vœu de iamais tenir parolle de rendre la place vous voyez nostre conduitte & l'exploit de guerre que nous faisons. Si ie vous visse tous de bon hait comme autresfois ie vous ay veuz ie fusse tout reconforté: mais depuis que nous fusmes tous venuz cy deuant ny à eu vne seulle approuche faite ny vn seul canõ tiré, Ie ne m'esbahis pas doncques de ces vœux Reprenons courage en nous-mesmes & suiuons les voies de noz predecesseurs & mettons conseil & ordre en nostre fait auec excusatiõ & vous prié que chacun me die sa voulonté, sa parolle finee ilz ce retirerẽt tous ensemble, & par la bouche de l'vn d'eux fut respõdu & dit en telle maniere. Sire vostre parolle a de nous tous esté bien ouie & escoutee & sur ce auons ensemble parlé & vous supplions tous humblement que de ce que par moy vous font dire ne vous vueillez courroucer: car certes ilz ce font la plus part le plus tart qu'ilz peuuent, & pieça l'eussent fait s'ilz eussent osé Vous sçauez sire tant que Dieu vous à donné la grace d'user par conseil, toute prosperite tout honneur & toute loüege vous est venuë, & depuis que vous seul auez vsé de vostre oppinion les durtez

durrez & aduersitez que vous ont couru sus,& semble (à correction) que pitié naturelle comme amour de frere aussi de bon maistre & ces subgectz & seruiteurs estoit refroidie & presque toute faillie en vous qui est grand pitié & grand dommage. Et à ceste cause voz parens & voz loyaux seruiteurs sont si descongneuz que plus ne peuuēt,& si ont tout le courage perdu,ia voyez vous pour ceste cause les vœux qui sont faitz sur vostre personne. Et parce seullemēt le pouuez vous bien veoir,vous voyez vostre filz en dangier lequel vous estoit rēdu pour vn homme de petit estat au regard de luy. Lequel vous mistes en aduenture de mort & de tous voz autres loyaux seruiteurs q̄ prisonniers sont auecques les grans hostages que vous auez mis pour le Roy vostre frere voire par aduenture sa personne : car nous le cognoissons tel que pour mort endurer ne fauceroit sa promesse, & vous l'auez bien apperceu par le Chrestien qu'il à deliuré lors respondit le Turc à celle deliurance ay ie perdu mon filz:car c'est celuy propre qui la prins cōme ie suis aduerty quelque chose que iusques à ce present ay esté faite soit bonne ou mauuaise toutesfois nous sommes eu c'est party auquel sans

autre

autre ordonnance ne pouuons longuement demourer il touche à vous comme à moy, & pource vous ay assemblez pour auoir vostre aduis, ostons toutes rancunes & debaz & prenons la chose en l'estat, & ou mesme point ou elle est. Il sembla à tous ceux qui là estoient que le debat n'y valoit riens & que par autre remede y failloit pourueoir. Ilz estoient en tresgrand dangier de viures: car le lieutenant du Roy de Sicille & ces gens le plus souuent les ruoient ius le Turc demanda son aduis à celuy qui mieux luy pleut, lequel ne secondit pas de le dire & commença en telle maniere pour les causes que ia ont esté dites on ne voit que gens parler ensemble & de vingt parolles l'vne n'est q̃ de vous & de la maniere de c'est ost & pour vous auertir il ya trop à dire de leur courage & voulonté estre tel q̃ quand vous venistes cy deuant, tant enuers vostre personne comme au faict de vostre guerre chacun dist que nulle reigle n'ordonnance ne voient il ne faut que vingt Sicilliens contre cents de vous gens : viures vous faillent chacun iour, & ne voient c'est œuure nul remede: l'hyuer sera brief vous n'auez pas assez gens pour tenir vostre siege. Par ainsi voz viures ne vous pourront venir : car nul

nul si ne les conduira pour les gens du Roy de Sicille qui tant de fois ont destroucé & rué ius ceux qui les conduisoient plus serez deuant ceste place & moins y conquerrez,& par ainsi mon aduis seroit auant que vous eussiez plus grand' perte q̃ vous leuissiez vostre siege, & vous retrissiez tout cest yuer des villes & forteresses de ce royaume que vous auez conquises.

Ou pourroit dire que ce ne seroit pas vostre honneur de vray est : mais de deux maux,les sages prindrent le monde. Regardez quand vous y demourrez plus loguement quelle chose vous y pourrez cõquerre. Mon aduis est que tousiours faudra-il au dernier que vous en partiez ainsi vous aurez despendu argent, & par aduẽture vous perdrez plusieurs de voz ges parquoy vostre partement vous sera plus dommagable & plus à honte qu'il ne seroit auiourd'huy par faute de viures n'aurez vous point ceste place vous sçauez le vœu que le Roy à fait,par lequel vous ne pouez point par autre maniere que par force l'auoir. Regardez si vous en estes bien pres,pour doute d'eux vous fortifiez affin qu'ils ne vous portent dommage cest bien loing de faire approuches venir iusques à leurs murs durant que

vous

vous auez dy esté, n'y en a point vne encommencée n'y homme si hardy qui l'osast penser, & pource à correction toutes ces choses que ie vous ay dit cōsiderées, ie suis de l'opinion de vostre partement, & quand vous serez retrait en laquelle des villes de ce païs que mieux plaira, ie conseille que vous enuoiez en termes, & que vous facies vn chacun debattre vostre fait, & dire la verité telle qu'elle est, affin que mieux soyez conseillé & que ce qu'ils vous conspilleront ils aient cause de le vous aider à executer, & que desormais vous vous fermez de croire vostre conseil & vser par leurs aduis : car le plus sage qui soit vinãt à mestier de conseil & d'aduis, & plus est l'homme sage & plus le demande. Si ainsi le vous plait à faire vous vous entretiendrez ce que vous auez conquis : car vostre ennemy n'est pas puissant d'y mettre siege à telle puissance que vous auez & ay esperãce qu'à esté prochain s'il vous plaist à croire voz parens, & conseilliers que vostre honneur sera recouuert & mis en estat. Ces paroles oyez par le Turc, ne luy despleurẽt pas, car rien n'estoit qu'il desirast tant que son partement: mais il vouloit faire par conseil : affin qu'il n'en eust tout le charge. Il demanda aux au-


tres

tres enfuyuant : mais chacun estoit tant ennuié & desplaisant qu'vn seul n'é y eut qu'il ne fust de l'opinion que ie vous ay comtee. Le Turc semblant de triste cœur faignant que tres-enuis croyoit, ce conseil ce conclud à ceste oppinion en disant, vous blasmés que i'ay vsé par conseil que folie n'en est aduenu. Encores me semble-il que par vser de ce conseil si folie & honte m'en advient : neantmoins i'aime mieux à folier par conseil qu'estre reprins de cõtinuation d'vser de ma teste & voulonté : mais il seroit bon de conclure le iour de nostre partement, Et en demanda leur aduis il luy fut respondu d'vn commun accord que prenez orez qu'il partist à honte : toutesfois estoit besoin de la maniere de son partemẽt faire à honneur & fut porté d'accord qu'aux chief secrettemẽt en sçauroit sçauoir ceste conclusion affin que chacun chargeast son charroy & s'abillast pour partir le deuxiéme iour ensuiuant, & par nuict abatissent leurs tentes & les missent deuãt : au point du iour furent tous tresbien habillez & gentement, de tout ce qu'à eux appartenoit selon leur estat de gentilesse, & mõtez à cheual pour les deux autres logis ioindre auec le Turc. Et chacun endroit soy pour sa charge bail-

last telle conduicte que seurement peussent estre conduicts. Ceste conclusion ainsi & en telle maniere prinse chacun de ceux qu'a-uoient charge en furent aduertis: mais la iournee de leur partement fut trop longue pour le Turc & trop dommageable comme vous orrez.

Or auez bien ouy cy dessus l'entreprinse que le Roy de Sicille auoit fait assauoir par messages seurs à son lieutenãt & tant auoit fait le messaige qu'il estoit r'entré secrettemẽt en la ville. Et auoit rapporté pour vray que point de faute n'y auroit en sondit lieutenant, & qu'il sembloit bien qu'en sa compagnie auroit plus de dix mille combattãs: & sans point de faute à l'heure que le Roy luy auoit mandé frapperoit sur le logis du Turc, & estoit l'heure du point du iour telle qu'à peine pouoit-on cognoistre monnoye, & l'auoient prins ainsi matin, pource que les deux autres puissances n'eussent sceu l'entreprinse. La iournee de ceste entreprinse estoit le lendemain, que ce cõseil que cy dessus vous ay dit, auoit esté ensemble celle nuictee, le Roy de Sicille ordonna son fait, & fut la premiere ordonnance baillee à Ferrant, pour ruer ius le guet du Turc. Et le Roy qu'en sa personne y voulut estre,

mena le surplus de sa puissance, sa banniere aupres de luy. Ils ouïrent la messe, puis prindrent congé des dames, qu'ils laisserẽt moult fort plourans & souspirãs: car grand doute auoient du Roy & de sa compagnie. Bonnes gardes leurs furẽt laissees, aussi pareillement pour la ville. Le Roy deualla & vint à la porte; & pria & enhorta ses gens de bien faire, en belles paroles & honnorables, en leur remonsttant s'il pouuoit paruenir à son entreprinse, que le grãd orgueil du Turc seroit tout abbatu, & desormais pourroient vser le demeurant de leur vie en ioye & en soulas: car par ce moien pourroit estre fin de guerre que si long temps auoit euë & maintenuë & dont tãt de peuple Chrestien auoit receu mort. Ferrant qu'estoit deuant auecques sa cõpagnie qui deuoit yssir enhortoit ses gens pareillemẽt de bien faire leur deuoir. Ces trois seruiteurs le Surnommé Hector & Athis se promirent ceste nuict fraternité, & compagnie ensemble vouërent à Dieu qu'ils mourroiẽt à la peine ou ils viendroient des premiers és tentes du Turc: & que s'ils le trouuoient ils mettroient peine d'accomplir le veu de leur maistre, non pas pour les iniures qu'à chacun d'eux auoit faites: mais pour le de-

meur

meurant de la Chrestienté, que si vilainement tirannisoit. Ainsi que le Roy admonnestoit ses gens son lieutenant qui dehors estoit & qui fort approuchoit le logis & tentes du Turc, admonnestoit pareillemét les siens, comme le Roy faisoit, en les aduertissant, que ceste entreprinse n'estoit pas pour reculer: mais pour emporter l'ost du Turc ou mourir en la peine. Et qu'ainsi l'auoit conclud le Roy, qu'en sa personne y deuoit estre. Chacun luy promist de bien faire, disant que pour mourir ne s'en fuyroient, ils approucherét si pres de leurs ennemis, qu'à l'heure qu'auoit esté dite se fourent dedans le logis & tentes du Turc, de telle vertu qu'en leur premiere venue emporterent deuant eux tout ce qu'ils encontroient, ils abbattoient tentes & pauillons, il mettoient à mort Turcz en tel nombre que merueilles estoit, ils les trouuoiét dormans, chacun fuyoit deuant eux. La crie & le hu adoncques se leua, la porte de la ville fut ouuerte & le pont auallé.

Forrant & sa compagnie issirent dehors & vindrent au guet du Turc. Et de prime face il fut emporté sans deffence quelconque & s'en vindrent au logis du Turc qu'il trouuerent fortifié: mais la fortification leur

dura peu ou neant. Le Roy de Sicille suiuoit Ferrant son Senechal de grand' vaillance & voulonté luy & toute sa compagnie & vit bien le logis du Turc qui fust sans arrest gaigné, & que de tous costez on mettoit à mort ses gens, s'il estoit lie & ioyeux ce n'estoit pas de merueilles : Car nulle resistence, deffence, n'y remede ne voyoit en ses ennemis, les trois compagnõs dont i'ay parlé. C'est assauoir le Surnommé Hector & Athis qui fort desiroiẽt d'accomplir leur promesse firent tant qu'ils vindrẽt à la tente du Turc, deuãt laquelle il se trouuerẽt accompagné de tous ces gens, qui ensemble estoient armez & fort prioit à ses gens de bien faire. Quand ils virent ceste puissance ils manderent incontinẽt querir le Roy qui bien tost y vint, & incontinent qu'ils apperceurent leur Roy approuchir ils se ferirent dedans leurs ennemis de telle vertu que chacun leur faisoit voye tout ce qu'ils encontroiẽt deuant eux abbatoient, decoppoient & detrenchoient, & tellemẽt firent qu'en peu d'heure furent de tous cogneuz, & que nuls ne les osoient attendre. Le Roy les regardoit à grands merueilles: car desia estoit grand iour, il luy sembloit impossible à corps humain de faire ce qu'il

 leur

leur voyoit acheuer en peu d'heure. Ceste grosse & puissante compagnie qui aupres du Turc estoit, fut incontinent rompuë & mise à desconfiture & moururent l'vn sur l'autre par grands monceaux tant que plusieurs en furent estaincts. Le Turc se vouloit rendre, mais nul ne le vouloit prendre à rançon, ainsi il fut par le commandement des trois compagnons, qui n'y voulurent la main mettre, occis & mis à mort par les gens de pied, & luy fut la teste couppee & mise sur vne lance. Et par ainsi fut son grand orgueil abatu. Le Roy de Sicille qui tout voyoit de tous points au dessus de ses ennemis fit sonner la retraicte, pour retirer ses capitaines & gensdarmes, & se mist aux champs pour donner des autres logis, car desia le soleil estoit bien hault, voyant chacun deuers la banniere en hault se retira par deuers le Roy de Sicille moult ioyeux.

Et tant auoient de prisonniers & aussi de richesses & tresors conquises qu'il n'est homme qu'il le vous sceust dire, eux remis tous ensemble auec les lieutenans [illegible] de la ville il fut conclud qu'ils se retireroient en la ville, car ils sçauoient que le siege estoit leué, & leur sembloit que toute ceste compagnie ensemble porteroit grand dommage au de-

 meur

meurtant. Les deux autres logis qui si grand cry & alarme auoient ouy, estoient ioincts ensemble & mis en bataille pour venir vers le Turc: mais brief furent aduertis pour verité par les fuyans que l'ost du Turc estoit de tous poincts rué ius. Et ainsi se tindrent ensemble sans marcher n'habandonner leur place. Ils virent le Roy de Sicile, qui recueilloit ces gens, & les mettoient en bataille, & auquel grand nombre assembloit tant de ces gens comme de prisonniers. Et quand il les eut assemblez à sons de trompettes, il print son chemin vers la ville en laquelle entra à son plaisir. Les dames furent aduerties de la tresgrande victoire & grace de nostre Seigneur que le Roy auoit eut sur ses ennemis, & allerent à l'Eglise. Toutes les cloches de ladicte ville sonnerent. Il regratia Dieu de bō cueur & fist son offrande comme bien luy appartenoit plus riche que tous.

Apres se retira à son hostel & fist querir logis pour son lieutenant & ses gens qu'il auoit amenez qui par auant n'auoient point de logis en la ville. Tant fut fait que chascun fut logé à couuert, Ilz n'eurent gaire esté quand la guette leur dist que pour verité tous les logis se partoyent. Premierement le Roy

Roy & toute sa cōpagnie monterent à che-
ual, & en tres belle ordonnance ilz suyuirent
leurs ennemis, lesquelz s'estoient partis apres
ce que pour vray auoient veu la certaine-
té de la desconfiture du Turc. Et qu'en ceste
besongne le Turc estoit mort & tout son
cōseil & les capitaines qu'en son ost estoient
& disoient les fuians qu'en ceste besongne
auoit bien de morts soixante mille hommes
& plus le courage ainsi perdu & cōme tous
desconfitz se departirent gueres ne furent
eslongnez quand ilz apperceurent le Roy
& sa puissance aupres d'eux ilz furent moult
effraiez comme gēs qui ont perdu leur chef.
Ilz cuiderent mettre en bataille mais petit
à petit ilz se trouuerent desnuez de gens
par fuyte que par derriere se faisoit que pe-
u en demoura, & ne fut pas le demourant
conseil les attendre le Roy, ains se mirent
en fuite cōme gens desconfitz la chasse le-
ua; & tant dura que iusques dedans leurs
barrieres ou si horrible tuerie se fist que
merueilles. Le chapplis & occision dura
moult car nul ne se metoit en defence ce-
luy iour y eut la plus grand occision que puis
la grand bataille de Thessalie fut veue. Et
dient les gens que pour celuy iour y eut bien
de morts deux cens mille combattans le

nombre de leur ost estoit bien nõbré quand ilz vindrent deuant la place cinq cens mille testes, & par ainsi s'en sauua beaucoup. La chasse finee le Roy r'allia ces gés & eut conseil de retourner en sa ville. Luy la venu fist prédre tout le butin qu'autour d'eux estoit pour le faire departir à chacũ selon son estat & tant y furent trouuez de biens que sans les prisonniers & ce qui auoit esté emporté ñ pas ne vint à cognoissance par ceux qui en auoient le gouuernement qu'en vaisselle qu'en or & argent monnoié, qu'en richesses & autres bagues, en fermaux en gros, dyamãs & pierres & artilleries fut trouué plus de dix millions d'or chascun estoit si garny d'autres biens que nul compte ne tenoient du butin & d'vn commun accord chacun de bon cœur le donna au Roy pour soustenir sa guerre, pourueu que de leurs prisonniers peussent faire à leur plaisir.

Et le Roy l'accorda tres voulentiers & par ce moyen fut moult riche pour soustenir sa guerre & assez pour conquerir vn autre royaume de tous ces butins le Surnommé Hector & Arbis n'en valoient de riens mieux & aussi il ne leur en chaloit car chacun se cognoissoit filz de Roy & en luy mesmes pensoit ceste guerre finee que mestier ne

luy estoit d'auoir cheuance & aussi chascun d'eux pensoit en son courage que ces deux cõpagnons feroit tous riches & que iamais ne leur faudroit, & puis s'ilz pensoiēt que ie fusse filz de Roy ilz me feroient bien plus grand honneur qu'ilz ne font Et bien seroient honteux en leurs courages d'auoir esté si priuez auecques moy. La pensée de tous trois estoit tout vn, ce que l'un pensoit l'autre pensoit & estoit chascun d'eux si ferme que iamais ces deux compagnons ne se departiroient de luy. N'aussi n'auoient deserte ou defaute de quelque chose qu'il eust Beaucoup de gens estoient esbahis que si peu de conte tenoiēt de richesses & mesmes le Roy & Ferrans son seneschal s'en donnoient grãd merueilles de leurs prisonniers ne de leurs butins ne demandoient riens si non seulement estre bien honnorablement entre les autres montez armez & vestus. Et certes ces choses leur estoient toutes prestes toutes les fois que quand demander les vouloient quand ilz estoient retournez à l'hostel & desarmez. Ilz sembloient armez cõtre leurs ennemis ilz estoient tant cruelz que nul ne les osoit attendre ne r'auiser. Le Roy de Sicille recorda en la presence des dames & de tous ceux qui la estoient eux



absens

absens la grand' vaillance qu'en eux auoit veu deuant la tente du Turc & disoit que de leur grand' vaillance recorder auoit eu frayeur, & ne cuidoit qu'en corps humain eust tel prouësse ne telle force qu'en chacũ d'eux estoit; & comta comment la presse auoit par eux esté departie. Les grans mons de gens abatus qu'autour d'eux estoient cheuz par terre moult durement pour doute & crainte de leurs merueilleux coups qu'ilz ferirent moult & tant & si font qu'à peine eux estans à cheual par les grans mõs de gẽs qu'estoient mortz eux venus: il cõta apres la mort du Turc. Et que nonobstãt la durte q̃ chacũ d'eux auoit par luy soufferte: toutesfois nul d'eux ne le voulut mettre à mort. Mais le firent occire par les gens de pied chacun prenoit plaisir d'ouïr le Roy recorder le bien & la vaillance de ces trois ieunes escuyers ceste nuict le Roy retourné si passa à grãd' ioye tint le Roy court ouuerte, & tous ceux qui vouloient venir à son hostel estoient deliurez. Le lendemain fist dire plusieurs messes en regraciant Dieu de sa bonne fortune. Apres disner mist son conseil ensemble pour demander qu'il estoit de faire nul ne doit estre esbahy si ces besongnes luy venoient bien. Il estoit sage & vail lant

lãt il craignoit & aimoit Dieu il mettoit ces affaires sagement en termes devant son cõseil ce qu'estoit porté d'acord, & passé en conseil il croyoit sans riens muer, il executoit les conclusions prinses, & pour ces choses chacun l'aimoit & desiroit à servir de sa pauureté auoit tousiours esté largo & courtois & fort aimant sa noblesse, & tres commun estoit auec eux parquoy il auoit leur amour si entiere que pour mourir ne l'eussent habandonné.

Son conseil mis ensemble il fist ces ouuertures & dist mes vrais & loyaux amis, par lesquelz auiourd'huy i'ay eu ceste haute & noble fortune, de laquelle me peut venir la recouurance entiere de tout mon royaume. Ie ne suis pas encore saoul de vous mettre endăgier pour moy nonobstant les grãs peines & duretez que tant de fois en auez souffert vous voyez mes beaux amis & vrais subiectz l'estat de noz ennemis & le nostre ie vous prie conseillez moy pour le bien de la Chrestienté & mon royaume recouurer, & suis prest d'en ce que vous aduiserez mettre mon corps & toute ma cheuance que Dieu m'a auiourd'huy donné non pas seullement ceste la. Mais tout le demourant de mon royaume pour accomplir ce que trou-

uerez estre licite & raisonnable de faire pour la chose dessusditte ce conseil ne fut gueres loing : car chacun auoit bien la cognoissance qu'heure estoit de besongner. Et tellement qu'on conseilla au Roy qu'il n'arrestast point & que bien pouuoit penser qui les fuians que point de maistre n'auoient n'arresteroient iamais qu'il ne fussent en leur païs. Le Roy de Libie qu'à la requeste du Turc estoit venu en ce royaume & que sa compagnie auoit toute entiere nulle doute n'estoit que veu la mort du Turc & la prinse de son filz ne remenast ces gens en son royaume le plus bref qu'il pourroit par ainsi peu ou neant de defence pourroit trouuer le Roy à la reconqueste de son royaume, & si leur sembloit encore n'estoit besoing de dire à Orkais la mort de son pere, nonobstant qu'il eust fait vœu de tout rendre : car le plus grand honneur viendroit au Roy de la conquerre par puissance comme perdu l'auoit que par autre maniere ou traicte fust rendu, & en ceste maniere conclurrent que le Roy feroit crier son arrieban par tout son royaume afin d'estre suiuy ceste nuict chacũ fist ces choses apprester comme pour tenir les chãps. Et le l'endemain le Roy fist toute son artillerie telle que

que besoing sembloit estre menee mettre sur chariotz pareillement ces pourueances & fist tous marchans suiuir & l'autre iour apres s'en partit de la ville en prenant congé de la Royne de sa fille & de toutes les dames & damoiselles & ne cheuaucha celuy iour que deux lieues loing ce teps pendant les nouuelles de sa grande victoire furent sceues & espādues partout son royaume dont telle ioye, & telles graces à Dieu en furent rendus que nul ne les vous sçauroit recorder. Ilz eurent assez brief nouuelles & lettres du Roy que chacun suiuist son ost & que viures de tous costez venissent en peu d'heure furent si grand nombre de gens que iamais n'eust esté pensé qu'encocores en y eust eu au royaume de Sicille tāt tenant sa loy le lendemain le Roy fist vn autre logis nom pas trop loingtain à ce dernier logis luy vint merueilleux nombre de gens & de viures. En ce mesmes logis fut conclud de faire asçauoir à tous Princes Chrestiens la victoire que Dieu luy auoit donnee & furent messagiers enuoyez de toutes parts & par tout royaumes & tant cheminerent qu'en brief temps ceste grande iournee fut sceue par tout le monde chacun prince chrestiē qui c'est nouuelle oyoit
faisoit

faisoit sonner cloches par les Eglises grand feux & processions pour la bonne aduenture & grād' amitié que nostre seigneur auoit monstré à son peuple, plusieurs qui parauāt & au grand dangier du Roy de Sicille & du royaume qui n'en auoient tenu compte, s'en repentoient aucuns qui par auant appelloyent le Roy de Sicille mal'heureux de ceste heure l'appelloient le tresheureux Roy.

Et lors le bon Roy de Sicille voyans sa grande puissance & la voulonté de ces gens marcha auant tousiours conquerant sur ces ennemis, & de grand' puissance, par assaut print la premiere ville ou il aborda, que plus forte estoit que celle ou il auoit esté assiegé: mais le courage de ceux de dedās estoit failly, tous ceux qui dedans furent trouuez furēt mis à l'espee sans vn tout seul prisonnier. Ceste prinse donna telle crainte & tel paour aux autres places que plusieurs en furent habandonnees. Les Turcz chacū iour ce partoient & entroiēt és nefz & bateaux & prenoiēt le chemin de leurs païs. Le Roy de Libie mesme & toute sa cōpagnie s'en retourna en son royaume ceux qui demouroient, ce tenoient comme habandonnez sans nul espoir de secours & d'ayde auoir. Et par ainsi en peu d'heure tant par force

comme

comme par crainte, sans gueres grâds guerres faire, la plus part du royaume fut reconquis sur les gens du Turc & ne se tindrent que deux ou trois villes lesquelles estoient portz de mer, & attendoient tousiours secours, le Roy qu'estoit assez trauaillé, & qui estoit ia fort en l'yuer, n'eut pas conseil de mettre le siege deuant nulles des villes dessusdites: mais fut conseillé de soy retraire, iusques à l'esté, que lors il deuoit r'assembler sa puissance, & mettre le siege deuant laquelle place que mieux luy plairoit. A ce conseil accorda le Roy, & mist ses garnisons, & laissa Ferrát és places plus prochaines: car moult grand' fiance auoit en luy, & vint faire le demeurant de son yuer auecques la Royne, & sa belle fille, laquelle il voyoit tres voulontiers, Et bien luy sembloit qu'il estoit heure de la mettre au sacrement de mariage. Et c'estoit la chose au monde mortel que plus aimoit & desiroit: mais sur toutes riens son desir estoit de la mettre sur toutes rien à vn hôme de grand vertu. De luy mesmes n'en cognoissoit nuls, à qui plus tost l'eust donné à homme de meschante façon, pour le present nous nous tairons vn peu des guerres de Sicille, & parlerons des besongnes d'Allemaigne.

*Comment le Roy de Sicille fut constitué Empereur par l'election d'Alemaigne, & luy fut fait assauoir, de laquelle chose il fut moult ioyeux, & comment le Surnommé, Athis & Hector ces deux compagnons prindrēt la ville de Gayette, & des louenges qu'ils en eurent.*

EN ce temps auoit pour Empereur vn Duc, lequel pour quelque affaire que le Roy de Sicille & son royaume eussent eu n'auoient onc voulu entendre à luy, & à vray dire il estoit hors d'aage & auec sa vieillesse auoit tant de conuoitise que nul homme pourroit auoir, ces deux causes moult principales, Si luy destourboient faire aide & secours au royaume de Sicille. Toutesfois il n'est nul tant soit grand seigneur qu'il ne faille mourir, cest Empereur mourut, lequel laissa vn moult grand thresor, lequel apres sa mort ne luy valut gueres. En sa pleine vie luy deffendit d'auoir & acquerir renommee & mesmes d'accomplir ce que faire deuoit à cause de sa dignité & office, & ainsi son auoir & richesse luy furēt ennemys apres sa mort & trespas. Les electeurs de l'Empire furent assemblez, & aduisens de qui ils pourroiēt faire l'Empereur, & fut aduisé que mieux ne se pour-

roient addresser qu'au Roy de Sicille : car c'estoit celluy qui pour la foy auoit plus enduré & souffert, & aussi qui plus cognoissoit & auoit hanté la guerre contre les ennemis de la foy, & auec ce aussi estoit celuy qui plus prochain estoit d'eux. Et mieux valoit q̃ de l'argẽt de l'Empire la frontiere fut gardee, que de la bailler en main d'homme, qui le boutast en sa bource, il sentoiét aussi que pour verité qu'à plus vaillant homme n'y prince ne le pourroient bailler. Et parainsi tous ensemble s'accorderent à luy, & sceurent secrettement la voulonté du Roy de Sicille, qui enuis l'eust refusé. Ils sçauoient tout certainement que c'estoit son bien & que par ce moien seroit seruy, & si auroit largement finance pour soustenir sa guerre, il auoit son courage tel que rien ne luy estoit impossible, & tousiours en ses grandes fortunes auoit esté reconforté ce que nul homme pouuoit estre. Aduint que le iour de nouel la representation de l'Empire luy fut faite, laquelle il receut moult humblement à grand i'oye. Ainsi fut le Roy de Sicille Empereur, & puis proposa de faire plus grãdes besoignes à l'esté aduenir qu'en pensee n'auoit, & fist ordonner plus grand & plus pompeux son estat de beau-

 coup

coup que par auant n'estoit.

Et quand les nouueles furent espandues, & sçeues par le royaume, chacun en fist feste & ioye. Et tout l'yuer s'appareillerent pour tenir compagnie & seruir leur Roy, il aduint que le Surnommé Athis & Hector pendant le temps que l'esté approuchoit & que l'yuer estoit merueilleusement dur, Firent pourietter vne ville & port nommé Gayette, sçant à six lieuës pres de leur garnizon, qu'estoit la plus forte place qui pour lors fust empeschee du royaume de Sicille, & demanderét congé à leur maistre de faire vne entreprinse laquelle il leur octroya: mais pource qui les sentoit de grand courage & voulonté il les accompagna de tresgrand' puissance, ils auoient ia tant veu de la guerre qu'vn chacun d'eux s'y sçauoit tresbien conduite, & estoit digne d'auoir tresgrád' charge. Ils auoient veu les faits de leur maistre, qui entre les autres du royaume estoit le plus renommé, rien ne dirent à leur dit maistre de leur entreprinse, & pource qu'il vit que rien ne luy en dirent, il ne leur endura de rien de leur faire en guerre, il se partirent par moult long temps & merueilleux, vn iour apres disner enuiron trois heures, deux iours deuát les Roys, cheuaucherent

cherent toute nuict, ils enuoyerent leurs gens deuant pour faire leurs eschellemens lesquels ils trouuerent tous prestz vn peu deuant le iour asses pres de la ville pour setter. Ils se mirent à pied en tenant l'vn l'autre par derriere tous vestez de blanc pource que tant auoit negé que merueilles. Et mesmes leurs eschelles estoient toutes blanches, & tant firent qu'ils furet au pied du mur sans rien estre apperceuz moult grand guet y auoit: mais pour la nege rien n'y apperceuoient, ils auoient osté de leurs harnois tout ce qui pouoit faire noise & auoient ordonné à ceux qui l'embusche tenoient, que s'ils oyoient aucun bruit qu'ils dressassent les eschelles contre les murs & que moult vigoureusement assaillissent. Et que moitie emblee, & aussi moitie assault tresfort, & de cœur remply de moult grād prouesse, ils missent peine d'entrer en la ville, & ceux qui premier y seroiet se tirassent vers la porte, & fissent ouuerture aux autres, chacū endroit soy estoit garny de marteaux, de pinces & autres habillemēs qu'en celuy cas sont necessaires: mais oncques on ne peut finer que tous trois ne furent à l'eschellement, & qu'ils voussit abandonner l'vn l'autre.

Quand ils furent pres du mur, ils dresserent leurs eschelles & se tindrẽt tous quoy, iusques à ce qu'ils eurent ouy le guet. Il faisoit merueilleuse froidure, & estoient plusieurs de ceux du guet retraitz ensemble en vne place, ou il y auoit du feu incessammẽt, & auoient ordõné aucuns d'eux aller sur la muraille, ceux qu'estoient au pied du mur ouïrent bien passer celuy qui y estoit ordonné. Ils n'arresterent rien apres ce qu'ils l'eurent ouy passer, qu'ils ne montassent. Et monta premier le Surnommé apres Hector & puis Athis. Ces trois furent sur le mur auant que de nuls fussent apperçeuz : mais le guet qui ia retournoit, les apperçeut, & fist grãd effroy qui gueres ne dura. Car tantost fut mort. Le cry leua aual la ville, ceux de dehors dreçerent leurs eschelles, chacun suyuoit & montoit apres ces trois. Ils marcherent au long des murs, & tous ceux qu'ils trouuoient mettoient à mort en peu d'heure, tantost la ville fut plaine, les portes furent ouuertes, toute la puissance y entra. Aucuns des Turcs ce mirent ensemble sur le marché, & plusieurs autres ce mirent en barques & en nefz, & s'eschappoient en la mer.

Le Surnommé & ces compagnons, re-

cueil

cueillirent leurs gens & bien leur deffendirent tout le pillage, disant que tout à téps y viendroient & passeroient auant en tirant vers le marché où ils trouuerent leurs ennemis en ordonnance à tout plusieurs torches & fallots, nonobstant qu'ils fut grand iour, & ce mirét en deffence ce qu'ils peurét. Mais guere ne leur valut, les trois compagnons qui virét leurs ennemis en ce connoy, marcherent vertueusement au deuant d'eux, & les autres aussi pareillement, & aborderent ensemble de telle vertu qu'en cest commencement il y eut grand' occision, & y eut plusieurs Turcz mort. Touttesfois par le bienfait & vaillance des trois dessusdits. La presse fut tantost rompue, & retournerét les gens du Turc à desconfiture, pource que les trois dessusdits y estoiét, dont nul ne les osoit attendre. Ainsi en peu d'heure fut la ville plaine des Chrestiens, tant par eschelles que par les portes. Le iour vint les Chrestiens vindrent autour d'eux, & ce tindrét tousiours ensemble tant que par toute la ville eussent fait cercher & regarder si plus y auoit de dangier. Il leur fut rapporté pour vray qu'vn seul homme en la ville n'auoit esté trouué que tout ne fut mort. Ils voyoient bien grand nombre

 de

de gens, & grands vaisseaux & petits, qui à val la mer, vaugoient & entendoient veritablemēt que c'estoient les fuyans de la ville. Alors le Surnommé & ces compagnons firent monter vne guette sur le plus hault lieu de la ville, pour descouurir autour d'eux : quand la guette fut amont il abandonna le pillage à ces compagnons. Et prindrent logis à leur aduis au meilleur hostel de la ville pour eux. Quand le pillage fut abandonné aux compagnons, chacun mist peine de gaigner. Qui lors ouït rompre huis, fenestres, coffres & buches, il sembloit proprement que le tonnerre fut en la ville. Le gaing qui fut trouué fut moult grand, pource qu'ils estoient tous Turcz, & quand le Turc le print il mist hors tous les Chrestiens & le pleuple de la loy Chrestienne.

Sitost que les trois compagnons furent logez ilz firent vnes lettres, qu'ilz enuoierēt à leur maistre, contenant ce que besongné auoyent & requerroyent de sçauoir sa voulonté.

Ferrant sitost qu'il vit le message luy demāda brief nouuelle : car biē le cognoissoit & sçauoit de vray qu'il venoit d'auecques ces gens. Il luy presenta ces lettres de lie

chiere

chiores. Ferrant les print & les ouurit, & si vit par icelles q̄ ces gēs auoient prins Gayete la plus forte place q̄ fust en tout le royaume de Sicille. Et que par force d'elle il ne sembloit point au Roy n'a nul de son royaume q̄ iamais fut recouuree. Et q̄ à tousiours par le moyen dicelle place le royaume de Sicille ne fust tributaire aux Turcz. Il fut de ces nouuelles tant ioyeux comme il eust esté d'auoir gaigné deux batailles. Il alla en l'Eglise en regraciant Dieu. Puis fist mettre les selles aux cheuaux & ordonna bonnes gardes pour sa place garder & à tout le surplus de ces gēs s'en partit pour tirer deuers le Surnommé & ces compagnons. De la maniere de la prinse il fut aduerti par le message bien au long, & de tout le gouuernement qui dedans auoit esté d'vn costé & d'autre. Ferrant à son partement escriuit vnes lettres à l'Empereur. Auecques lesquelles il enuoia celles q̄ ces trois seruiteurs luy auoient enuoyees, & enuoya mesmes le propre message qu'au fait auoit esté deuers l'Empereur. Et luy fist sçauoir comment il s'en alloit là ou bien l'aduertit du grand biē que ceste besongne portoit à son royaume & que bien estoit tenu à Dieu. Et auoit bon espoir que d'année aduenir il n'y auroit en

 son

son royaume place qui ne fust en sa main ainsi partit apres Ferrant ces choses ordonnees & le message chemina tant qu'il vint deuers l'Empereur, lequel il trouua tenant salle auec l'Emperiere & sa fille, plusieurs cheualiers & escuyers dames & damoiselles, il presenta ces lettres à la table. L'Empereur luy demanda dont il venoit il dist qu'il venoit deuers Ferrant lors dist l'Empereur si sont nouuelles, il faut ouurir les lettres il les ouurit & les leut chacun apperceut bien en les lisant qu'il auoit ioye car aucunesfois rougissoit les yeux riant, quand il les eut leues il dit tout haut ie rens graces à mon benoist createur des grans biens qu'il m'enuoye. Il enuoya par toutes les Eglises hastiuement sonner & bateler toutes les cloches & puis fist lire lettres en audience de ces nouuelles fut son hostel tout resiouy. Chacun regardoit les biẽs & les vertus des trois ieunes enfans de Ferrant, & bien disoient que Dieu proprement pour le recouurement de ce royaume les auoit enuoyez.

Apres le messagier compta en haut la maniere de la prinse, comment Ferrant n'en sçauoit riens. Ains firent ceste entreprinse ces trois ieunes seruiteurs, lesquelz furent les premiers montans, & depuis qu'ilz furent

rent amont que nulz ne trouuerent sur les murs qu'à deffence s'osassent mettre, & que tellement firent la voye que tout à loisir & à leur aise leurs gens montrerent. Et comment ilz firent ouurir la porte Comment ilz tuerent les Turcz au marche sans entendre au pillage. Les vaillances qui lors furent faictes par le Surnommé & ces deux compagnõs & compta aussi la fuitte par mer de plusieurs de ceux de la ville chacun qui la estoit disoit bien que cestoit vne belle & haute aduenture pour le royaume & qu'à l'Esté le surplus n'auroit gueres de duree. Sitost que les tables furent leuees l'Empereur & tous ceux de leur cõpagnie & ceux de la ville en general allerent en grand' deuotion au moustier pour regracier Dieu.

Et le l'endemain firent procession generalle par toute la ville en faisant grand feux en l'honneur de Dieu.

*Comment le filz du Turc parla à l'Empereur de sa deliurance & luy fut dicte la mort de son pere, & comment ceux de son pais le deliberent pour le racheter comment il fist accroire à la belle Tolante que le Surnommé auoit esté tué à la prinse de Gayette & ces deux compagnons naurez à mort, & du dueil qu'elle en fist parquoy Ferrant les fist venir en court ou il furent moult honnorez & festoyez de l'Empereur & des dames.*

NOus nous sommes grand piece tenus de parler d'Orkais & de sa compagnie c'est assauoir des prisonniers qu'en la ville de Naples estoient ilz sçauoient bien que le siege estoit leué: mais il ne sçauoient riens de la maniere nonobstant que beaucoup en enquissent & le plus qu'ilz pouuoient: mais nul ne leur en vouloit riens dire. Et Orkais dist à l'Empereur ne vueillez estre consentant que m'a ieunesse soit vsee & perduë en prison & ie vous prometz que ie mettray peine à mettre bon accord entre mon pere & vous: certes les choses sont autres que ne pésez entrez en ceste petite chambre & lors ie vous diray aucunes choses qui moult fort vous touchent il entra en la chambre & de ces

ces gens telz qu'il luy pleut l'Empereur appella aucuns de son conseil & les aduertit que son intentiõ estoit de dire à Orkais tout l'estat de ceste matiere il entra en sa chambre & sept ou huit des gẽs auec luy, & puis dist à Orkais en ceste maniere mõ ami pour vostre pere il est besoing, que vous soyez aduerti de tout ce que depuis vostre prison est aduenu lors luy compta tout entieremẽt ce que dessus est escript touchant le fait de son pere depuis la prison & luy compta sa mort & desconfiture de ses gens quel nombre de morts il y auoit eu. Apres luy compta la recouurance de ces places & luy compta la prinse que dernierement auoit esté faite & que peu ou neãt y auoit mis en ce royaume dempeschement. Apres luy cõta la grace que Dieu luy auoit donnee d'estre esleu bras d'extre & defendeur de la Chrestienté & comment il estoit Empereur. Et par ainsi obligé d'accroistre la Chrestienté & & la garder d'oppression. Apres ce compte ainsi finé il dist à Orkais sur la requeste que faicte luy auoit que son intention n'estoit point de la mettre à finance deuant ce que par force d'armes & par puissance auroit recouuré son heritage, & lors qu'ainsi en seroit content d'entendre à sa deliurance. Orkais

kais oyant ces nouuelles par lesquelles il ouït recorder la mort de son pere & de tãt de vaillans gens qu'auec luy estoient ne peut estre qu'il n'eust grand douleur & destresse en son cœur & fut longue piece sans parler toutes ces gens qui ce comte auoiẽt ouï ne pouuoient pareillement parler ne mot dire toutesfois à chief de piece aucun sage cheualier de ses gens parla à luy & luy dit. Monseigneur les aduentures telles que les dieux enuoient sont par hommes quand elles sont faictes, irreparables. Ceste chose par vostre dueil ne peu estre autre & quãd telles choses adniennent les remedes sont à penser à entretenir & augmenter les choses demourees. Les païs de vostre pere vo⁹ sont escheuz. Car plus de hoirs n'y à que vous & vne fille Vostre demeure par deça vous peut fort nuire & peu porter de proufit à l'Empereur de present ia auez voüe à m'a presence si le Turc vostre pere estoit mort de luy rẽdre tout ce du royaume qu'à ceste heure viendroit en vostre main pour vostre deliurãce vous tiendrés vostre vœu. Et du surplus vous appointerez auecque luy selon vostre force, & puissance. Par ma loy dist Orkais ie le iuray ainsi, & promis, & suis prest de le tenir. l'Empereur le remercia, &

luy

luy dit que iour de sa vie par retraicte ou appointement n'auoit intention de recouurer place de son royaume: mais ce que par force luy auoit esté osté il le r'auroit par force. Et que deuant n'entendroit la deliurance aucun prisonnier qui tenist. Orkais oyant ceste responce auec le dueil que par auant auoit il fut tres ameremement desplaisant: mais bien vit qu'autre chose n'en auroit. Si print congé de l'Empereur & fut remené en son logis faisant plusieurs grand regretz de son pere & de ses amis ses gens le reconforterent au mieux qu'ilz peurent, & demourerẽt en c'est estat iusques au terme que vous orrez. Ferrant comme ie vous ay comté fist tant qu'il vint à sauuemẽt en la ville que ses gẽs auoient de nouuel prinse, & fist sçauoir la venue les trois compagnons se d'esflogerent, & luy baillerent leur logis pource que le meilleur de la ville estoit. Et fut le logis pour ses gens departir tellement que chacun fut bien logé il monterent à cheual & allerent au deuant de luy. Vous pouuez penser qu'il leur fist chere de bon cueur: car autant les aimoit cõme si eussent esté ses propres enfans. il entra en la ville laquelle il vit si merueilleusement forte que point n'est à croire: car tant que viures y eust puissan-

 ce

ce d'homme n'eust sceu prendre il fut plus joyeux que par auant n'auoit esté il descendit & se logea & de celuy iour en auant ne fist sa maistresse garnison. Or vous diray des gens du Turc, qu'en son païs s'en retournerent.

Maintesfois par dela en leurs marches estoient retournez en grand gloire, & triumphe, & ne sembloit pas à leurs venues que toute la Chrestienté cõtre eux peust durer. Or ceste chose muee: car leur reuenue viennent à chere triste & esbahis hõteux & vergongneux de leur prince & seigneur qu'ilz ont laissé, & ainsi habandonné, & par faute de courage piteusemẽt laissé mourir. Ceux qui les voioent reuenir qu'au païs estoient demourez & qui entendẽt les piteuses nouuelles pour eux de la mort de leur seigneur maudissoyent l'heure de la naissance des fuians & se tenoient comme honnis sans iamais hõneur auoir: ceux qui ont perdu leurs amis voulentiers les missent à mort. Ainsi sceurent ou aller, & se muceren en leurs hostelz sans eux oser mõstrer par leurs royaumes & païs maudissant l'heure qu'auec leur Prince ne furent tuez & tiennent bien heureux tous ceux qu'ainsi sont mortz aucuns en y auoit qui s'excusoient en disant

qu'il

qu'ils n'estoiēt pas au logis du Turc, & parainsi ne l'auoient point abandonné : mais c'estoient sauuez auec le Roy de Libie. Et là fit l'Empereur telle conclusion qu'au mois de Iuing l'Empereur & sa puissance seroit aux champs pour conquerre le demeurāt des places de son royaume que ces ennemis tenoient, dont gueres de demeurant n'y auoit. Entre les autres eut mandé Ferrant, lequel y vint, & laissa ses trois seruiteurs gardes de sa place, dont l'Empereur fut moult troublé : Car fort desiroit à les voir, si faisoit l'Emperiere & toutes ces dames & damoiselles souuerainement en furent troublees. La belle Yolante qui fort les aimoit, & sur tous les autres le Surnommé. Aucuns luy dirent pour la troubler, pource qu'ils pensoient qu'aucunement voulentiers les voyoit, qu'ils auoient ouy dire qu'à la prinse de Gayette l'vn auoit esté tué, & les deux autres naurez à mort, & qu'on ne le vouloit pas dire à l'Empereur son pere, pource que trop en seroit troublé. Ceste poure fille oyant ces nouuelles auoit tel dueil au cœur qu'elle ne pouuoit dormir, boire ne manger, & plouroit incessammēt & luy sembloit qu'elle les voyoit deuāt elle, chacun vint à son seruice, & puis auoit as-

 sez

ſez en imagination les beautez & manieres de leurs perſonnes les grands vaillances & prouëſſes d'vn chacun d'eux, & ne pouuoit eſtre en lieu que touſiours repreſentation ne luy fuſt deuant les yeux. Et deuãt ſon pere ne couuroit ſon dueil, ce que faire le pouuoit: mais tãt ne le ſçauoit couurir que bien clairement ne fuſt apperceu que ſon cœur n'eſtoit pas à repos, l'Empereur qui plus d'enfans n'auoit, la voyoit triſte eſplourée & paſle, dont il eſtoit deſplaiſant. Vn iour la print par la main & l'aſſit à vne feneſtre aupres de luy, & luy demanda quelle pouuoit auoir: Car certainement il luy failloit quelque choſe. Et luy reſpondit que ſauue ſa grace: car moult elle craignoit à luy dire, pource qu'on luy auoit dit en ſecret, qu'elle ſçauoit de certain quand il le ſçauroit que merueilleux & cruel dueil auroit, ou il ſeroit le plus ingrat & mal cognoiſſant prince qu'oncques naſquit: car apres Dieu, ſon honneur & ſon royaume ne tenoit d'autruy. L'Empereur ne ce tint pas contẽt de ceſte reſponſe, & voulut ſçauoir comment qu'il fut, quelle choſe elle auoit. Elle luy pria bien à certes que arriere de gẽs luy peuſt dire: Il enuoya en ſa chambre, & n'oublia pas d'y aller aſſez toſt apres,
Il ap

Il appella la fille: car seulle estoit laquelle ce mist à genoux, & luy pria pour Dieu que de ce qu'elle luy diroit ne voussit estre troublé, n'aussi auoir sur elle pensee ou imagination que folle amour a fait estre desplaisante, n'auoir l'ẽnuy qu'elle auoit: mais seulemẽt la grand' perte & dommage de sondit pere & du royaume auec la pitie que c'estoit de telle perte & de trois si vaillans hommes.

Lors luy dit pour certain qu'on luy auoit dit que le Surnommé à la prinse de la ville qui dernieremẽt à esté faite, furent tuez & les deux autres cõpagnons pour le rescourre naurez à mort. Et depuis il n'ont gueres vescu, monseigneur ce dommage me semble irreparable, i'ay chacun iour deuãt mes yeux leur representation: il me semble irreparable & que iour me seruirent: car i'ay la douleur de vostre perte, ie cognois quand autre chose n'aurois que leurs corps perduz, la grand' pitié que c'est de voir telles creatures mourir: car ceste chose ma tant nuict & iour greuee au cœur que pres m'a mis à mort, ie ne le vous ay osé dire iusques à maintenãt, & ne l'eusse iamais fait si n'eust esté de force, vous estes homme & Roy de grands vertuz; prenez en vous mesmes re-

confort combien qu'vn peu de pitié & de douleur doit estre, veu que les seruiteurs vous ont fait plusieurs beaux seruices, & ne pensez vous point que plaisance ou fol' amour m'en face auoir la tristesse que i'en ay,& s'y disoit elle si merueilleusemēt plourant qu'à grand' peine se pouuoit elle soustenir. L'empereur oyāt ces nouuelles pensa veritablement qu'ainsi fust, Il eut telle douleur au cœur qu'il se coucha sur la couche, & ne disoit vn seul mot, & quand il peut parler il dist à sa fille, enuoyez querir Ferrant le Seneschal, & elle le fist enuoyer querir incontinent,il n'estoit gueres loing, & vint assez brief, il vint à l'Empereur les larmes aux yeux qui ne pouuoit parler, ne luy rien demander. De ceste chose fut Ferrant merueilleusement esbahy & se mist à genoux, en luy requerant qu'il luy voussist dire de quelle chose il auoit à mener si merueilleuse douleur:car sa vie il ne l'auoit veu oncques si triste ne si courroucé ne demener telle angoisse pour perte qu'il fist ne qui oncques-mais luy aduint, l'Empereur luy dist tresmal:car le cœur auoit si serré,& toutesfois luy comta-il tout.De ceste nouuelle fut Ferrant si tres-esbahy qu'à peine pour la grand' amour qu'il y auoit euë aux trois enfans,

enfans, ces seruiteurs ne sçeut-il que faire ne cuider que ce fust vray:nonobstant qu'il les eust depuis laissez en bon point, & en oyant comter ces nouuelles les larmes luy cheoient tres-espesses du visage, & dist à l'Empereur par ma foy sire s'y depuis mon partement ne sont morts ie les laissa en bon point. Et s'y autrement en estoit, ie ne croy point qu'apres eux i'eusse longue duree, ie n'ay honneur ne bien qu'apres Dieu ne me vienne d'eux. Ie serois bien mauuais s'il estoit ainsi, de faire la chere que ie vous fais. Comment pourrois-ie reconforter autruy quand à moy-mesmes n'atroit nul reconfort. Certes dit l'Empereur, ie vous en croy, vous seriez bien mauuais, sy ne les aimez plus que nul autre, & ce qui me faisoit penser qu'ainsi en fust estoit, ce que vous les auiez laissez derriere qu'oncques-mais ne vous le vis faire, certes sire respondit-il, la place là ou ils sont de present, n'est pas à laisser autremẽt qu'en la garde de ces vrais amis, & c'est la cause de leur demeure. Il fut enquis bien auãt de la belle Yolãte qui ceste nouuelle auoit dite: mais pour doute de son pere ne le voulut oncques dire: nonobstant depuis oncques en c'estuy n'eut fiance, elle aima mieux auoir la charge sur elle,

que

que ce que la fureur de son pere ce retournast sur celuy qui dit luy auoit comme ie vous ay dit.

Et quand Ferrant sçeut ces nouuelles il n'estoit heure au iour qu'il ne luy en souuint. Il fist prestement monter vn message à cheual, & les manda hastiuement venir & que bien pouruoyassent à la ville: Si tost qu'ils eurent ouy ces nouuelles ils furent tres-ioyeux: car tres-enuis estoient demeurez, pource qu'ils desiroiẽt fort à voir l'Empereur & l'Emperiere, & en especial leur tresbelle fille, à laquelle ils estoient tous trois seruiteurs. Ils s'en partirent le plustost qu'ils peurent, & en brief temps vindrent deuers leur maistre Ferrant, lequel nonobstant qu'il les vist pour la grand doute qu'il auoit d'eux, pouuoit à peine penser que ce qu'on auoit r'apporté à l'Empereur ne fust vray, il les accolla tous trois, qu'autresfois n'auoit point accoustumé de faire. Et le plustost qu'il peut les fist ordonner & appointer, & les mena deuant l'Empereur: auquel il n'auoit point dit qui les eust mandez. Si tost que l'Empereur les vit, ce ne fut pas sans changer couleur, & les embrassa l'vn apres l'autre, & n'auoit oncques nul iour à nul d'eux fait si grand chere qu'il fist alors.

alors. Il les enuoya prestement deuers sa fille, laquelle quand elle les vit, eut de ioye le cœur si estraint que pour mourir vn seul mot n'eust issu de sa bouche, grand temps fut qu'elle ne pouuoit parler : mais chacun d'eux toucha en sa main, puis aduisoit & ne pouuoit à peine croire que ce fussent-ils: mais luy sembloit qu'elle eust songé, & pensoit à par elle, est ce songe, ou si ie veille, Apres qu'elle peut parler, elle leur dist. Certes mes amis piece a q̃ ie ne viz si beaux morts cõme vous estes. Ils respondirent en riant, ma dame certes nul de nous ne sçait que c'est de la mort ; pensez que nous sommes ceux qu'autresfois vous auez veuz. L'Empereur vint en la chambre de sa fille, & fist comter par sa fille à chacun deux le rapport qui d'eux auoit esté fait. Lors ils cogneurent que la grand' chere qu'on leur auoit faite estoit à ceste cause. Et de ce iour en auant s'en sentirent tant plus tenuz & obligez à l'Empereur, à sa fille, à leur maistre, & n'y auoit celuy d'eux qui la guerre finee, que l'Empereur auoit, ne pensast bien à faire parler du mariage de sa fille : car en conditions & toutes bonnes meurs la cognoissoiét, pour la plus recõmandee qu'en leur temps eussent cogneuë. Ce temps du-

 rant

tant approchoit la nouuelle saison, & ia estoit bien auant entree.

*Comment l'Empereur reconquit toutes ces places que les Turcs tenoient, & comment le ieune Turc Orkays fut deliuré auec son oncle le Roy Fierabras, & puis les autres prisonniers tant d'vn costé que d'autre, moyennant grand argent qu'il rendit à l'Empereur, auec six de ces places ou portz de mer, telles qu'il les voudroit prendre en Turquie, & prindrent treues pour trois ans, & commēt l'Empereur ordonna vn tournoy durāt trois iours, pour festoyer Orkays, & les prisonniers duquel le Surnommé gaigna le prix.*

ET l'Empereur manda ces gens, & auāt qu'ils fussent assemblez, fut enuiron pres le temps qu'il auoit conclus, il ce mist aux champs, & ce trouua hautement & & grandement accompagné son artillerie fut moult grande & bonne. Il tira son chemin à la plus prochaine place ennemie qui fust du lieu, dont il partit, il assiegea tout autour, il fist dresser ces bombardes, & faire de moult grādes approches, tāt qu'en brief temps leurs bombardes eurēt tout tiré, que moult

moult grand' partie de la ville fut endommagee & pouuoit-on tresbien & seurement venir par les approches iusques bien pres du mur de la ville. Que vous ferois long comte sans grand force ceste ville fut prinse d'assaut, pour donner crainte aux autres tous ceux de dedans furent mis à l'espee & depuis ce temps furent les autres places si tres espouantees que nul courage ne voulonté n'eurent de tenir. Aucuns habandonnerent leurs lieux & places. Et les autres prenoient traicté sitost qu'on venoit deuāt. Et finablement l'Empereur n'arresta riens à parfaire sa cōqueste & si eust en brief tēps sa conqueste parfaicte & en sa main tout ce de son royaume que le Turc tint oncques & neut oncques en Sicille Roy qu'en son tēps tenist plus du regne. l'Empereur estant aux chāps les Rois d'armes qui luy estoient enuoyez de par les estatz des païs du Turc arriuerent vers luy & luy requirent le saufconduit: dont ie vous ay parlé cy deuant & causerent la demande estre pour la deliurāce de leur ieune prince. L'Empereur fut cōseillé d'accorder ce saufconduit, & pour ceste saison rōpre son armee pource que sans entree en païs d'ennemis il n'auoit en son royaume plus que faire. Ce saufconduit fut

deliuré pour deux cés personnes son armee fut rompue & s'en reuint à grand'ioye vers l'Emperiere & sa fille Il assembla les estatz de son païs pour estre vers luy au terme qu'il s'entoit que les gés du Turc deussent venir & auoit bien l'intention d'aduiser à ces affaires & demoura en ioye & en repos iusques au iour qu'il auoit prins auec sa femme & sa fille en faisant toutes choses ioyeuses comme de dancer de chanter, iouster, & tournoier, assemblees de dames & damoisel les & ne cesserent tout ce temps durant dire cõme le Surnommé & ces cõpagnons emporterent le bruit & renommee de la guerre si faisoient ilz de toutes choses ou ilz ce trouuoiẽt: car nulz plus doux n'ẽ sçauoiẽt. Vous sçauez que filz de Rois sont nourris en telles plaisances, Et par raison ilz sceurẽt mieux leur estre q̃ nulz autres! Las q̃ ne sçet l'Empereur quelz gens ce sont pour leur faire honneur & reuerence comme à eux appartient. Certes il l'eust fait voulentiers & leur eust parti de ces biens comme à luy mesmes tant & si largement qu'il leur eust deu suffire; mais qu'on l'eut vn peu supporté nonobstant qu'encore auoit il espoir de faire quelque bien à l'ayde de ces bons subiectz qui si loyaument l'auoient serui. Il luy
semblois

sembloit que sa fille estoit mariee à quelque puissãt prince qu'il en pourroit auoir ayde. Aussi le temps de son mariage approchoit & croyoit que ce ne seroit pas à la premiere voulonté d'elle: ces quatre choses luy tenoient fort au cœur & requeroit qu'vn chacun y pensast, & leur pria grandemẽt qu'ilz fussent ensemble à l'heure qu'il leur feroit sçauoir.

Et apres ces parolles dictes chacũ ce departir. L'Empereur par plusieurs fois parla de ces matieres, auec plusieurs de son priué conseil; lesquelz furẽt d'auis que le premier point & le second n'estoient qu'vn, c'estoit la guerre qu'il auoit & sa deliurance d'Orkais & des autres prisonniers: car par l'vn l'autre ce faisoit, & vit comment il sembloit veu que l'Empereur rauoit tout son royaume par la deliurance d'Orkais il pouuoit auoir vne grande finance pour soy aider au fait de l'Empire, & par ceste deliurãce aussi pouuoit prendre vnes grandes & longues treues de deux ou de trois ans du moins. Et pendant lesquelles il pourroit aller prendre toutes ces couronnes, & pourroit aussi sçauoir le faict de son empire, quelle ayde il pourroit auoir pour apres ces treues faillies entrer en la terre du Turc & mettre peine

de

de croistre la Chrestiété. En ce temps aussi pourroit entendre au mariage de sa fille. Et aussi pareillement d'entendre à ceste deliurance par les conditions que i'ay dictes l'Empereur si accordoit assez à ceste oppinion touchant la deliurance de ces prisonniers, les faitz de la guerre & de l'Empereur & du mariage de sa fille vouloit autrement vser. Il leur disoit prenez garde que vaut vn vaillant homme puis la venuë du Surnommé oncques mal ne vous aduint ne auons pareillement par sa seulle vaillance comme si la grace du sainct Esprit nous fust venuë nous que riens ne vaillōs fusmes de ce iour en auant tant hardiz que ceux qui riens ne vailloient furent plus vaillans que les meilleurs de nous & au contraire noz ennemis que si tres-hardiz estoient perdirent courage & vigueur & ne nous oserent attendre au champ le voyez vous qu'vn corps d'hōme vaut quand il est remply & conditionné des proësses & vaillances dessusdites & pource qu'en moult de cheuāces & en tres-grand' habondāce de richesses & bien puissans Rois peut aussi estre esbergé couardise qu'en bien meschant ie voudroie bien cognoistre pour le bien de vous tous celuy qu'aura ma fille: & mais qu'il soit noble i'ay me

me mieux pauure hardi que riche couart pour le bien de vous tous & de mon royaume i'aymeroie mieux l'vn des trois estrangiers dessusdictz s'il estoit venu de Royalle lignee q̃ le plus riche Roy qu'auiourd'huy viue de ces parolles se contenterent tous ceux de son conseil, voiant bien que de grand honneur & de treshaut courage luy mouuoit,& que des choses qu'il auoit dites il auoit dit verité il penserent fort en ceste besongne pource qu'il leur sembloit estrãge de cognoistre le courage des gens toutesfois l'vn d'eux s'aduisa & dist ainsi.

Il semble de prime face que merueilleuse chose seroit de cognoistre les conditiõs des Princes qui vostre belle fille pourroient demander,& ie vous diray comment il me semble que chacun de nous est assez d'accord de prendre longues treues pour les causes qu'ont esté dictes ceste treue durant si l'Empereur faisoit crier vn haut & puissant tournoy auquel nul ne peust tournoier s'il n'estoit de Royalle lignee & ainsi le pourroit-on dire le tournoy royal,& si se fist declarer & dire le mariage qu'à sa fille voudroit donner & si ce fist se tournoy par trois iournees pour mieux cognoistre la vaillance des hommes & fust dit que celuy

qui

qui par trois iournees emporteroit le prix auroit la fille de l'Empereur. Il se feroit à grand peine qu'vn seul corps d'hōme peust par trois iours auoir la renommee dessus les autres. Prenez qu'ainsi en fust ce seroit le plus vaillant qu'on sçeut, doncques auroit l'Empereur sa fille adrecee à son plaisir De ceux qui seroient la venus par veuë & par enqueste il pourroit sçauoir la vaillance mœurs & conditions de ceux qui la seroiēt Chacun qui ouït ceste oppinion commença à rire & leur sembla tresbien trouué, & sur tous les autres elle pleut à l'Empereur & fut conclud de le faire remonstrer deuāt les trois estatz & leur fist remōstrer ce que vous auez ouï & leur enioindre bien les choses tenir secrettes: ceux des trois estatz furent de celle mesme oppinion, & de chacun des articles tresioyeux & estoient bien contens qu'au tournoy que ce faisoit pour sa fille nul ne peut tournoier s'il n'estoit do sang Royal & prochain à la couronne à laquelle il appartenoit. Et disoient entre eux si vn tel homme que le Surnommé ou l'vn de ses deux cōpagnons venoient à ce tournoy & l'ordōnance n'estoit faicte, ie ne fais de doute qu'ilz n'eussent la fille plusieurs qui oyoient ces parolles disoiēt entre leurs dens,

dens, pleust à Dieu qu'ainsi en fust & que le Surnommé l'eust a femme: ceste conclusion fust prinse & fermee l'Empereur manda le l'endemain venir vers luy les ambassadeurs du Turc & fut ouuerte la matiere pour la deliurance d'Orkais & des autres prisonniers & pareillement pour la deliurãce du Roy Fierabras & furent long temps qu'oncques ne peurent estre d'accord ilz se retirerent souuent deuers Orkais qui tant desiroit sa deliurance qu'il ne luy challoit qu'il fist. En la fin se porta d'accord & les trois estatz du païs d'Orkais se assentoient qu'Orkais le Roy Fierabras & tous les prisonniers de leur party seroient mis à plaine deliurance par tel si que tous autres prisonniers du pays de l'Empereur s'aucuns en auoient pour quelque maniere que ce fust seroient aussi pareillement deliurez auec ce bailleroient & deliureroient six telles places portz de mer ou autre chasteaux ou villes fermes qu'és païs du Turc voudroiét demander, & prendre: si bailleroient & deliureroient à vne fois, & à vn seul payement cinq cens mille florins & moyennant ces choses entre le Turc ces pays, & seigneurs il y auroit treues trois ans durãt & deuoiét lesditz ambassadeurs rendre la respõce de-

dans

dans trois mois, & liurer les places deux mois apres és mains de l'Empereur & bailler hostages & seureté & pour l'argēt paier dedans vn an ensuiuant.

Les ambassadeurs voyans qu'autrement il ne ce pouuoit faire prindrent la charge de le rapporter. Et apres ce qu'ilz eurent sçeu la voulonté de leur ieune seigneur ilz ce partirent de luy iamais ne cuidoit veoir l'heure de leur retour tant le desiroit ilz exploiterent tant qu'ilz arriuerēt en leur pays & en leur marche, & si assemblerēt les estatz auquelz ilz firent leur rapport. La chose ne leur fut point difficille qu'en vn point. Ce fut des places mettre és mains de leurs ennemis: car par ce moyen faisoient grād doute qu'au temps aduenir grand dommage ne leur en venist. Le Roy Fierabras fut à ceste iournee qui fort y tint la main tant pour sa deliurāce comme pour celle de son neueu & fist tant de remonstrances qu'en la fin la chose fut accordee & à ce faire tindrent fort la main plusieurs qui leurs amis y auoient prisonniers, ceste chose ainsi concluse ceux par eux qui la charge en auoyēt & qui auoient saufconduict pour retourner deuers l'Empereur s'en tirerent & firent qu'en si brief temps paruindrent ou l'Empe

l'Empereur estoit & par le cõgé de luy parlerent à Orkays le ieune seigneur que bien en haste leur demanda comment la chose alloit. Ils luy compterent tout,& comment à grand' peine auoient appointé pour les places, il fut tresioyeux d'ouir sa deliurãce, & leur pria que le plustost qu'ils puissent ils fissent leur relation. Ils requirent de parler à l'Empereur il leur fut accordé,& fist venir deuant luy son conseil ordonné comme à son estat appartenoit. Ils firẽt leur relation & apporterẽt les seurtez de tous les païs, & auec ce promirent de liurer les hostages au plaisir de l'Empereur,& accorderent entieremẽt tout ce qu'auoit esté fait & ordonné à la iournee des estats. L'empereur fut content & tint sa promesse & ordonna pour honnorer le Turc & les prisonniers tenir vne grande feste & court solennelle & faire grand tournoy,& feroit la feste durant trois iours. Et ordonna faire assembler la plus-part des dames & damoiselles du royaume, & faire crier & publier ce tournoy par tout païs. Et pource qu'il entendoit que Orkays auoit grand desir de ce partir, il fist assauoir que ceste feste ce feroit du iour qu'il estoit lors en vn mois. Et ainsi cõmençoit vn mardy au matin, Orkays sçeut certainemẽt que
 sa

sa deliurance estoit concluse, dont il en fut ioyeux comme raison estoit. Il sçeut aussi la feste que pour l'amour de l'Empereur auoit ordonnee, & pource plus ioyeusement attendoit ceste iournee pour l'amour de la belle Yolante cuidant tant faire à ce iour pour entrer en sa grace, & des ceste heure forma son esperance de l'auoir à femme: il il fist requeste à l'Empereur d'auoir cheuaux, harnois, & habillemés pour luy vingtiesme de ces gens. L'Empereur luy accorda de bon cœur, & luy en fist finance des meilleurs & plus beaux qu'il peut trouuer en son royaume. Et pareillement luy fist finance de vingt bons destriers, & du surplus le laissa habiller à son plaisir & voulonté. Et puis ce tournoy crié chacun qui desiroit valoir s'abilloit & ordonnoit à son pouuoir le mieux qu'il pouuoit. Entre les autres ce mettoient en peine le Surnommé & ces compagnons & s'abilloient le mieux qu'ils pouuoient: car compte ne tenoient de leur argét: mais qu'ils eussent au iour la vie. Chacun y mit peine & furét pour les trois iours honnorablemét habillez, & les eust-on cuidé fils de Roy comme ils estoiét. Et pource que chacũ endroit soy fut cogneu: car bien cuidoient aucune chose valoir, ils ne s'abillerent

ferent pas tout d'vn : mais en diuerses manieres, ces habillemens faits le iour approuchoit du tournoy, en tout le royaume n'estoit parlé sinon de faire grande ioye, & festes & esbatemens. Et par auant n'y auoit que guerres & miséres, tant ce passa le temps que chacun qui deuoit tournoyer, & les autres qui les vouloient voir, s'assemblerent au iour ordonné, auquel ils trouuerent la belle fille Yolante bien accompagnee de cheualiers, escuyers, dames & damoiselles, & estoit pour ceste heure toute la ville & la court si emprinse en telles ioyes & esbatemens que point ne sembloit que ce ne fust vn lieu de grace remply de ioye. Et n'estoit nulle apparence qu'oncques guerre y eust esté. La nuictee du tournois, chacun fist ces monstres comme à tel cas apparrient, & furét partis les cheualiers & escuyers, qui tournoyer deuoient par notables anciens cheualiers & escuyers: Roys d'armes & heraux & poursuyuans à ce commis & furét leurs blasons mis aux fenestres.

Aux vnes des fenestres estoient pendus les escuz des trois compagnons, n'entendez mie que leurs propres armes y fussent. En leur escu n'auoit rien fors chacun d'vne couleur & au dessus escript en l'vn le Sur-

nommé, en l'autre Hector, & en l'autre Athis. Beaucoup de gens s'en donnoient grands merueilles, & douterent fort qu'ils ne fussent pas gentils-hommes, & en couroit desia la voix deuant les dames, qui bien disoient que c'estoit à tort, que les paroles couroiét: car sans grand' noblesse ne pourroit estre en eux hebergee telle vertu. Bien pouuoient estre cogneuz en tout cœur d'homme que ce qu'ils en faisoient estoit pour non estre cogneuz. Chacun d'eux auoit en couleur le champ seulement des armes que porter deuoit, & autre chose n'y auoit aucunement. Le Surnommé auoit vn escu d'asur, & les autres en leur degré quelque chose que chacun en dist pource que le tournoy estoit noble, il fut ordonné que les trois dessusdits que nulle cognoissance n'auoient au royaume iureroient presens les commis qu'ordonnez estoient qu'ils estoiét nobles hommes, ils furent à ce contrains, & en presence de plusieurs autres nobles le iurerent, lesquels apres sermens ouys dirent bien que leurs œuures le monstroient. Chacun à par soy sçauoit de certain qu'auoit fait bon & iuste serment. En pensoient qu'au temps aduenir l'Empereur & tout le royaume en auroit plus grand' cognoissan-

ce

ce ainsi chacun fut content, le lendemain ce commença le tournoy le Roy, les dames & damoiselles estoiét richement habillees en tresgrand' & noble compagnie: ceux qui des parties estoient vindrent chacun au costé dont estre deuoient, la corde fut coupee & la trompette sonnee, chacun se mist en peine de bien faire.

En ce tournoy eut tant d'appertises d'armes bien faites & de grande recommandation que trop longue chose vous seroit à escrire. Les biensfaits & vaillances de tant de nobles hommes qu'il y auoit ne suffiroient en aussi grand volume de papier les mettre par escrit que la Bible contient. Et qui seulement vous voudroit racomter les vaillances & prouësses que le Surnommé & ces deux compagnons Hector & Athis faisoient, il faudroit long temps à le deuiser, & largement papier à escrire. Aussi Oikays le ieune Turc qui feru estoit de l'éguillon d'amours, & qui bien estoit accompagné & voyoit en sa presence que sa dame faisoit tant bien son deuoir que plaisir estoit de la regarder, toutesfois le costé ou les trois compagnons estoient faisoient tous les autres ressortir deuãt eux: car de leurs grands coups & hautes prouësses: ne pouuoit nul

 endur

endurer, & tant firent celuy iour que sur tous autres eurent la renommee & en especial passoit tous autres le Surnommé: nonobstant que ses compagnons fissent tant d'armes que chacun y prenoit plaisir. Apres ces trois de toute l'assemblee Orkays emportoit le nom: mais à ces trois n'à nul d'eux ne pouuoit accomparer. Pour ce iour emporta le pris le Surnommé, sans que quelque debat au soir à la dance auecques les dames luy fut presenté. Ils estoient habillez tous trois de pareils habillemens & richement & bien, & comme le soleil oste la clarté des estoilles & de la lune, & fait qu'ils ne peuuent auoir quelque vigeur ainsi eux trois dessus tous autres estoient lumiere, & clarté de ceste feste. Apres eux comme dit est en toutes choses n'auoit nul qui passast Orkays. Ceste feste dura par trois iours, & & ce dire vouloye toutes les manieres & habillemens qu'il y eut, mon papier n'est pas suffisant, à ce faire à chacũ de trois iours emporta le prix le Surnommé, toutesfois il eut bien voulu que chacun de ces compagnons en eust eu sa part.

Com

*Comment l'Empereur fit crier vn tournoy Royal pour le mariage de sa fille la belle Yolante, de la partie du ieune Turc, & comment les trois compagnons se determinerẽt de s'en aller chacun en son païs, & prindrent congé de l'Empereur leur maistre, & pareillement des dames & damoiselles, promettant chacun d'eux d'estre au tournoy qui deuoit estre au mois de de May ensuiuant, & pensoient bien chacun endroit soy auoir la belle Yolante en mariage.*

OR fut ceste derniere iournee accomplie, & le plus grand souper ordonné que parauant n'auoit esté veu: en la salle de l'Empereur n'estoit bruit ne renõmee que des trois, dont ie vous ay parlé cy deuant. Apres soupper, les dances encõmencerent, le pris fut donné, chacun parloit du Surnommé à chacun pris faisoit grands dons & grandes largesses. Vn peu deuant ce que l'Empereur se retirast vn notable Roy d'armes monta sur vn dressoir en hault & en faisant faire silence par trois fois. Et lors que treues furent criees & publiees, fist le Roy d'armes vn autre cry: qui fust tel que pource que l'Empereur auoit eu son temps de grandes fortunes & que son royaume estoit le plus prochain des ennemis de la

soy qui merueilleuse guerre luy auoiét fait, parquoy il estoit besoing en son royaume d'auoir apres son deces heritier, & Roy de grand' vertu, luy voyant qu'vne seule fille auoit, luy estoit de necessité de l'allier à homme de moult grand courage, & pource sçauoir failoit que du mois de may en vn an le quinziesme, il seroit vn moult beau tournoy durant trois iours, & donneroit sa fille & moult grand' partie de son royaume, à celuy qui mieux feroit ces trois iours durant, moyennant que nul en ce tournois ne pouuoit tournoyer qu'il ne fust de royale lignee & prochain du Roy duquel seroit parent ou cheualier. Et faisoit sçauoir autre que si par vn seul homme les trois iours n'estoient vaincuz qu'il ne seroit point tenu de luy dõner sa fille, s'il ne luy plaisoit. Auec ce dist que nul n'y pouuoit tournoyer s'il n'estoit Chrestien aumoins que premier qu'il eust sa fille ne creust en la loy de nostre Sauueur & redẽpteur Iesus Christ. Celuy cry publié, le Roy d'armes descendit les festes recommẽcerent, & chacun loüit Dieu, de la bonne treue & longue paix qu'estoit au royaume. La belle fille oyant le cry de son mariage deuint rouge & honteuse. Vne chose luy desplaisoit, que nul n'y pouuoit tourn

tournoyer s'il ne venoit de royalle ligne. Et bien pẽsoit que nulz de ses trois seruiteurs qui tant de renõmee auoient ne pourroient estre à ce tournoy receuz De to⁹ les autres n'en y auoit nul q̃ tant de ioye en eust comme auoit Orkais: car à ce qu'il entendoit les trois que le passoient ne pourroient estre à ce tournoy il se voyoit auoir le pris dessus les autres. Et par ainsi ne faisoit nulle doute d'auoir à femme ceste belle fille que tant aymoit. Et se determina de ceste heure qu'auant reniroit il sa loy & prendroit la foy de Iesus-Christ, & disoit qu'il feroit bon change & que bien auoit monstré que sa loy valoit mieux que celle de son pere.

D'autre costé le Surnommé qui ce cry auoit ouy ne fut aussi aise depuis long tẽps. Et luy sembloit q̃ terme y auoit assez pour s'en aller deuers son pere & retourner : car enuis eust laissé d'estre à ceste iournee toutes telles pensees auoient ces deux compagnõs & leur sembloit biẽ heure veu les longues treues de prẽdre cõgé de leur maistre en voulonté fermee d'estre à ce iour. Et pẽsoit chacun qu'à iour pourroit auoir bonne aduenture nul ne se doutoit de son compagnõ pource que de telle lignee ne se eussent iamais cuidé bien auoit chacun endroit soy

en pensee quand il se feroit cognoistre de prendre ses deux cõpagnons auec luy & de les tenir le demourant de leurs vies en leur baillant estat haut & honnorable : car bien pensoiét qu'en toutes façõs mieux ne pourroient eslire Et sçauoient de vray qu'il n'est pas possible d'homme viuant qu'il peust mieux cognoistre l'vn l'autre qu'ilz se cognoissoient ceste pensee estoit egalle & pareille à chacun d'eux la nuict passa les festes furent faillies chacun s'en alla reposer. Le l'endemain chacun print cõgé ou au moins la plus-part:car la lõgue feste n'est pas tousiours plaisante;apres le partement Orkais fist toutes ces asseurãces enuers l'Empereur & toute ce qu'il deuoit faire. Puis en apres print congé de luy & de l'Emperiere & de sa fille à laquelle il dist. Ie vous reuerray si Dieu plaist à ce tournoy & vous aduertis pour verité si Dieu me donnoit la fortune que ie desire qu'il n'est meschief que ne fisse pour l'amour de vous & se l'Empereur vostre pere n'eust fait faire ce cry qu'il fist deuãt hier faire i'eusse auant mon partemẽt fait parler auecques luy tellement que ie cuide qu'il eust esté content de moy. Ma cheuance est moult grande ie luy eusse voulu faire tout plaisir & seruice car ie voy bien

bien qu'il a fait ceste ordonance que pour riens ne luy facheroit. la belle fille fut honteuse & riens ne luy respondit Il print conge d'elle & de toutes les autres dames& damoiselles.l'Empereur le conuoia, & luy fist tresgrād' honneur il print congé de luy.Les autres trois compaignōs le cōuoierent plus loing:car auec ce d'vn aage estoient & de Royalle lignee & chaucun quiert voulentiers son semblable. Au dire à Dieu orkays leur dit mes amis à dieu vous cōmand i'ay intencion d'estre à celle feste,à laquelle i'ay bonne esperāce & ie suis bien heureux puis que nul de vous troys ne pourrez à ce iour tournoyer, car mon esperāce eut esté faillir toutesfois ce aucū bien aduiēt ie vous vueil congnoistre & aymer sur toutes les personnes que soient en ce mōde. Chascun d'eux le remercia mais il n'en y auoit nul qui ne pensast bien de mettre grand debat auant qu'il paruenist ou il cuidoit.

ET ainsi ce departirent de luy & retournerent deuers l'Empereur vne longue espace de temps ce passa & tāt que vn iour le Surnōmé Hector & Athis c'estoiēt allez esbatre aux champs le Surnommé les mist en deuises & dit ainsi. Mes amis quand ie partis du bō pays dont ie suis de la maison

de

de mon pere la cause principalle fut pour la renommecе de la guerre que i'entendoy estre en ce Royaume, affin de y sauluer mõ ame & veoir & aprendre de la guerre comme tous nobles hommes doiuent desirer de faire. Or est la chose telle graces à dieu que par plusieurs besõgnes & grãs faitz darmes ou chascun de nous peut auoit apprins ce Royaume est tout recouuré & grandes & longues treues prinses. Et par ainsi pour la cause dõt ie suis party, ie n'ay plus riens que faire en ce Royaume & pource q̃ long tẽps auons ia esté compaignons secretement cõme a mes amys ie vous aduertis q̃ ma voulẽté est d'aller vers mon pere & mes amis lesquelz long temps a que ne vy & sçay bien q̃ de moy ont grant desir de sçauoir nouuelle & ainsi fauldra mes amis que ie vous laisse qui ne sera pas sans grand douleur. Car autant vous aime que frere peut en son cœur bonnement, & selon la condition d'humaine nature aimer autre saches de vray & ie vous en dis tant & aduertis bien voulẽtiers pour sçauoir que vous voudres faire lors dist Athis par ma foy mon maistre & mon bon cõpagnon vostre allee & eslongnemẽt de vostre personne me desplaist & desplaira plus que riens qui viue. Des que Orkais

me deliura de la main de son pere ie vins à vous & fus de vous recueilli si benignemét que i'euz part en vostre cheuance & me fistes tant d'honneur que ie fus vostre cōpagnon: iamais heure ne sera q̃ ie ne soye tout vostre, encores pourroit l'heure venir que ie le vous pourroie desseruir, ie n'ay riés fait pour vous, & vous auez fait pour moy. Vostre païs & celuy dōt ie suis né sont pas prochains dont il m'en desplaist: toutesfois ie mettray peine de vous veoir souuent: mais q̃ ie puisse sçauoir vostre hostel & de quelz gens vous estes, i'ay ouï vostre voulonté, ie vous diray la mienne. Comme vous dictes ie me mis en l'armee d'Escosse pour venir secourre ce royaume auec les autres, ie le voy de present en paix, mon intentiō est de moy retraire au païs dont ie suis: car pour le present rend graces à Dieu, l'Empereur n'à de moy que faire. Certes dist Hector au surnommé, si vostre departie doit estre desplaisante à nul, elle me doit desplaire: car par vous i'ay esté sauué & rachepté de la mort & venu comme vostre serf, & ainsi en pourrez vser. Vous m'auez fait vostre compagnon, vostre bourse, vostre lict, voz armures ont esté miennes cōme à vous. Si me doit fort desplaire desloigner & perdre celuy

luy qui tant de biẽ ma faict. Biẽ-heureux me tiendroie ce en mon temps ie pouuoie faire chose qui vous venist à plaisir, tant q̃ vous eussiez demouré par deça iamais ne vous eusse habãdonné: mais puis que vostre plaisir est de partir ie n'ay pas intention de demourer. Mais est mon intention de m'en retourner ou royaume d'Angleterre dont ie suis Iamais ne sera heure q̃ mõ corps & ma chauance ne vous soient habadõnez laquelle cheuãce ouespoir sera plus grande quelle n'est de present: car i'ay de bons amis.

Par telle maniere ce deuisoient les trois cõpagnons & deuiserẽt beaucoup de la maniere de leur partement, & comment ilz pourroient auoir congé & debatirẽt fort lequel il vaudroit mieux ou prẽdre tous trois congé ensemble, ou chacun à par soy. Apres plusieurs debatz qu'ilz eurent l'vn auec l'autre. Ilz conclurent de tous trois ensemble parler à leur maistre & qu'aussi tost auroiẽt ilz eux trois congé qu'vn à vn: & en ce propos demourerent & tant qu'vn iour assez bref apres qu'il eut souppé, eux trois ensemble luy requirent qu'ilz peussent parler à luy il ce retira à part & d'essors eut le courage cõme tout perdu & luy sembla qu'il orroit chose qu'il luy d'esplairoit pource que tout

le temps

le temps q̃ serui l'auoient n'estoient venuz en telle maniere parler à luy quand ilz furẽt à part le Surnommé par le vouloir des autres parla & luy dit monseigneur ia grand temps que nous auons esté en vostre seruice auquel auõs trouué tant de biens & d'hõneurs qu'à souffisance ne nous en sçaurions que loüer & neantmoins le plus humblement que faire le pouuons vous en remercions & en disant ceste parolle ce mirent à genoux, il les fist tãtost leuer apres print sa parolle le Surnõmé & dit vous voyez monseigneur graces à nostre benoist createur à vous & aux vaillãs hommes de ce royaume l'estat ou il est auiourd'huy, tant que Dieu mercy nulle guerre n'ia: l'honneur de l'Empereur sa grande recõmandation & loüenge est espandue par le monde. Son estat & dignité est creu & hausé & tãt que plus ne peut vous scaués la lõgue terre qu'il à prins parquoy ne luy est besoing de gens nous sommes pauures gentilz hõmes estrangiers chacũ à sa pauure maison ce retrairoit voulentiers & doit au oir a mour naturelle à pere & à mere, parens & amis dont on est venu toutes ces choses considerees auecques la longueur du temps de nostre partement chacun de nous est ferme & contraint par raison

raiſon & par honneur de nous retraire & partir de ce païs pour aller en noz lieux auſquelz de legier pourrons faillir d'auoir les biens & les honneurs que faitz nous auez ſi vous requerrons humblement que de bon cœur ioyeuſement il vous plaiſe nous donner congé touſiours tenir en voſtre bonne grace en laquelle apres l'Empereur ſur tous hōmes viuans deſirons eſtre. Il ne fait point à douter que qui euſt donné au cœur de Ferrant d'vne dague que plus aigremēt fut ſentu blecé quand il ouit ceſte demande & non ſans cauſe: car tout ſon honneur & ſon auancemēt eſtoit par eux trois creu & augmenté tant qu'à ceſte heure il ſe voyoit le plus renōmé cheualier de tout le royaume. A chef de piece les larmes aux yeux reſpondit mes amis & mes beaux enfans voulez vous laiſſer ainſi ma compagnie Ay-ie fait choſe dont doiez eſtre malcontens ie croy q̃ non à mon pouuoir. La guerre de ce pays n'eſt pas faillie, treues y ſont vrayemēt: mais en briefue ſaiſon la guerre y recommencera à laquelle guerre pour riens ne voudroie auoir perdu voſtre cōpagnie & auſſi à ceſte guerre on entrera és païs d'ennemis ou pluſieurs armes ce feront. Vous qui les auez tant aymees & que tant d'honneur y auez acquis

acquis serez vous contens de vous partir à ceste heure. Le Surnommé respondit monseigneur la guerre est encores loing aduenir nous pourrons auoir assez seiourné aucques noz parens & noz amis auant qu'elle recommẽce & si pourrons tout à temps reuenir vers vous si possible nous est, & aurõs par aduẽture à ceste heure plus grand courage de faire en ce païs lõgue demeure que pour le present n'auons: car certes force nous est de partir.

Quand Ferrant ouït ceste nouuelle & derniere conclusion, il vit bien à ce qui les cognoissoit que nullement ne les pourroit retenir. Il s'en partit d'auec eux, & dit que le lendemain il parleroit plus longuement auec eux. S'il estoit pensif & melencolieux, il ne le faut point demãder, toutes ces gens s'en apperceurẽt & virent bien qu'à ce parlement n'y auoit eu chose qui luy pleust. Ferrãt monta à cheual & vint deuers l'Empereur auquel les larmes courans des yeux tout au long du visage, recorda la voulonté de ces trois seruiteurs, dont l'Empereur eut vn merueilleux desplaisir, & demanda si nul remede y auoit de les retenir. Certes dit Ferrant, ie les cognois tous trois. Ie vous certifie que ie n'y voy nul remede. Adonc

dit l'Empereur, ie leur feray prier moult courtoisement, par ma femme, ma fille, & par toute les dames & damoiselles: certes dit Ferrãt riẽ n'y vaudra: mais d'vne moult necessaire & licite chose me suis aduisé, c'est pour le grand honneur que fait leur auez, dont fort sont obligez à vous, que vous leur requerez, veu le mariage de vostre fille, qui se fait du mois de May en vn an, que chacun vous promette de vous faire ce plaisir que d'y estre. Ils sont voz seruiteurs, chacun seruiteur honnore son maistre à vn tel iour, & leur requerrez ce faire si faire se peut, qu'ils viennent deliberez & concludz de demeurer bonne & longue espace auecques vous, ils pourront auoir ce temps pendant veux leurs lieux, leurs parens & amis, parquoy vous les pouuez lors retenir plus aise que vous ne faites de present. Il sembla à l'Empereur puis qu'on ne les pouuoit retenir que ce conseil estoit raisonnable, & ainsi si accorda. En ce propos se departit Ferrant de l'Empereur, & s'en reuint à son hostel, & fit la meilleure chere qu'il peut celle nuictee. Le lẽdemain apres son disner les trois compagnons ses seruiteurs s'en reuindrent deuers luy, pour sçauoir son bon plaisir sur la requeste que la iournée deuãt luy auoiẽt faite.

faite. Ferrant leur respondit en telle maniere, mes amis nonobstant que de vostre grace & courtoisie, vous m'auez fait tel honneur que de vous reputer mes seruiteurs neantmoins vous n'estes pas à moy : car de tel honneur ne de tels vaillans hõmes auoir en ma compagnie ne me reputais oncques digne & n'à pas tenu à moy que ie ne vous ay fait plus grand honneur : mais vous ne l'auez voulu prendre. Vous estes à l'Empereur qui, tant d'hõneur vous à fait, qui vous à mis à sa fille qu'est la chose au monde qui plus aime, & il y à bien cause: car elle le vaut à ces deux vous faut prẽdre congé, & quãd vous l'aurez d'eux, vous ferez bien auecques moy. Ils respondirent que bien estoit leur intention d'ainsi le faire, & que le lendemain au plaisir de nostre Seigneur iroiẽt vers luy, aussi y auoit bien raison de le remercier du grand hõneur & courtoisie que de sa grace leur auoit mõstree, laquelle leur estoit impossible de desseruir. Ils n'oublierent pas le lendemain quand il leur sembla qu'heure fut, & vindrent celuy iour seruir leur maistresse à table qui desia auoit ouy parler de ceste matiere, dont elle estoit tant troublee que plus ne pouuoit : car merueilleusement les aimoit. Elle les regardoit

à table les larmes aux yeux, & celuy disner ne mangea chose que bien luy fist. Ils le remettoient en ioye ce qui pouuoient : car pas ne sçauoient qu'encores sçeust rien de leur fait.

Quand l'Empereur eut disné, & les tables furent ostees, eux trois ensemble vindrent deuers luy. Et tout le plus humblement qu'ils peurent, ils le remercierent des grãds biẽs & hõneurs q̃ de sa grace & courtoisie leur auoit fait à petite desserte & qu'à iamais s'en sentiroient obligez vers sa maiesté. Apres ces remerciemens luy remonstrerent comment par la grace de Dieu, sa haute & bõne vaillãce & de ces vray loyaux subiets il estoit au dessus de tout son royaume, & auoit és païs de celuy qui guerre luy auoit fait long tẽps grãde entree par les places qu'il y tenoit. Et à ceste cause ils s'estoient tous trois conclus d'eux retraire en leur païs, auquel grand temps a qu'on les tient pour morts qui pourroit estre à leurs peres & à leurs meres à leurs parens & amis grand' desplaisance: car chacun endroit soy selon sa grandeur ou poureté aime ses amis, & ainsi dirent à l'Empereur que son plaisir fust de leur donner congé.

L'Empereur qui sçauoit biẽ quelle chose il

se il deuoit dire mit toute la peine qu'il peut d'eux retenir : mais pour plusieurs raisons qu'ils remonstrẽt ils demeurerẽt tousiours en leurs propos. Quãd il vit qu'autre chose n'en pouuoit auoir, il leur fist la requeste que par deuant m'auez ouy racompter c'est d'estre au tournoy que pour le mariage de sa belle fille Yolãte estoit prins & leur dit. Prenez ores qu'à ce tournoy vous ne puissez tournoyer, toutesfois la feste d'elle faisant on fera plusieurs autres nobles hommes vous monstrer, & aussi est-il de coustume de seruir son maistre & sa maistresse à tel honneur. Vous estes à elle vous ne luy deuez pas faillir. Tous trois d'vne liberalle voulonté, luy iurerẽt que si grand encombrier de leurs corps n'auoient il seroit à ce iour, par ces moiens l'Empereur fut content d'eux, & leur dit quand ils voudroient qu'ils prinssent congé de luy, ils respondirent qu'ils s'appointeroient, & puis reuiendroient dire à Dieu. Ils s'en partirent d'auecques l'Empereur, & s'en allerent à l'Emperiere & luy dirent cõment ils auoiẽt besoigné à l'Empereur, de ceste nouuelle fut tresdeplaisante: mais amẽder ne le peut, pource que son seigneur & mary vouloit. Ils s'en partirent d'auec elle, & vindrent de-

uers leur maistresse qu'estoit fort accompagnee de dames & damoiselles, & estoient en sa chambre. Ils luy compterent & dirent comment ils auoient besoigné à l'Empereur & à l'Emperiere. Et que bien raison qu'elle qui estoit leur dame & maistresse, & qui tant d'honneur & de plaisir leur auoit fait, par tant de fois fut aduertie de leur voulonté, & chacun endroit soy s'offroit à elle, de mettre tout corps, vie & cheuance pour elle & pour son hõneur, si d'eux auoit affaire. Ceste fille qui toute aduertie estoit de tout ce que ie vous ay compté, & que d'vne treshonneste & bonne amour les aimoit : car bien cognoissoit que par eux son pere auoit ceste grande loüange & hõneur, & la deliurance de ces païs & seigneuries leur dit à moult grande peine : car le cœur auoit fort estraint. Ie prie à Dieu mes chers amis qu'il vous vueille conduire, & donner autãt de bien que chacun de vous est digne d'auoir, vous en aurez largement, l'Empire ne seroit pas suffisant pour le moindre de vous : car par vous & vostre grand' vaillance est le recouurement de monseigneur mon pere & de tous nous. Dieu par sa grace vous vueille guerdonner mieux qu'icy ne vous à esté fait. Ils s'en partirent de la chambre:

car

car plus n'y pouoiét estre. Il n'y auoit celuy d'eux à qui les larmes ne cheussent au milieu de la face, les dames qu'en la chãbre estoiét quãd elles ouïrét ces nouuelles ce ne fut pas sans plourer & mener dueil: car outrageusemét prenoiét ceste alleé à desplaisir & disoient plainement que tout le royaume de Sicille en vaudroit beaucoup moins.

Et ceste nouuelle fut espãdue par la salle & par toute la ville. Il n'est pas à dire la grãd douleur qu'à ceste heure y fut, n'y le desplaisir que chacun auoit: car de tous en general estoient aimez, chacun disoit que la loüange, la vaillance, la beauté & bonté du monde se partoit d'eux, & tenoient l'Empereur pour meschant qui les laissoit aller, & les deust-on faire Ducz ou Contes: toutes ces paroles & plusieurs autres deuisoiét par tout, neantmoins autre chose n'en peut estre. Les trois compagnõs vindrent à leur hostel, & firent apprester tous leurs habillemens pour partir le lendemain. l'Empereur pendant ce temps aduisa de leur faire don, & bien si sentoit tenu: car oncques de leurs prisonniers n'auoient eu vn seul denier, il ordonna à chacun d'eux mille escus, & à chacun d'eux enuoya deux de ces meilleurs conseilliers. Ils furent trescontens de

ce don, & dirent bien que c'estoit trop. Le lendemain prindrẽt congé de l'Empereur, de l'Emperiere & de leur fille, de toutes les damoiselles qui la estoiẽt, ce ne fust pas sans plourer. La belle fille leur donna à chacun vn diamant moult riche, & vne bourse de son ouurage, & tousiours donnoit le meilleur au Surnommé, & ne leur osa requerre d'estre au iour dõt son pere leur auoit prié: car elle eust esté trop honteuse: mais elle le fit faire par les dames. Ils le promirent de bon cœur s'empeschemẽt raisonnable n'auoient, ils ce departirent apres qu'à chacun eurent prin congé, & furent enuoyez par tous les seigneurs de la court iusques à leur hostel reserué Ferrant leur maistre qui nullement ne le peut faire pour la grand' douleur qu'il auoit, & au partir plouroiẽt douloureusemẽt Roys d'armes, heraux & tous les officiers de l'hostel de l'Empereur leur venoient dire à Dieu. A chacun donnerent de grands dons si auant que leur argent dura. Et tant en donnerent qu'à la relation de ceux qui eurent les dons, l'Empereur fut certainement aduerty que plus auoiẽt donné que l'Empereur n'auoit fait à eux, ceste grand' largesse à eux fut fort recommãdee, pource que nul ne cuidoit qu'ils fussent tels gens

gens cõme ilz estoient, Eux mesmes s'esbahissoient l'vn de l'autre & pensoient. Il vint de noble courage à ces deux compagnons cy qui ne sont pas filz de Rois cõme ie suis d'estre plains de telle largesse quand ilz furent partis de la ville ilz ce tindrent le plus longuement ensemble qu'ilz peurent, en la fin il leur conuint departir. Leur departemẽt fut moult angoisseux ilz s'accollerẽt & ne ce pouuoiẽt partir ne mot dire & quãd ilz estoient loings l'vn de l'autre ilz reuenoiẽt de nouuel encore dire à Dieu & croy qu'ilz le dirent plus de vingt fois force fut de leur departir chacun print son chemin. Ie vous lairray d'eux & vous diray de l'Empereur,

*Comment l'Empereur alla prendre possessiõ de l'Empire & comment le ieune Turc fut receu en son païs & comment il vint au tournoy de l'Empereur pensant qu'il auroit à femme la belle Yolante pource que les compagnons n'y pouuoient tournoier.*

VOus auez bien ouï cy dessus q̃ la conclusion de l'Empereur estoit d'aller à Romme, & aux autres lieux ou les couronnes de l'Empire ce prennent ainsi comme il

 à esté

a esté conclud il le fist & partit le plustost qu'il peut & alla a Ays ou il fut reçeu en grand'ioye de tous les seigneurs de l'empire: car sa renommee estoit tellement espandue par tout le monde q̃ chascun le desiroit a veoir. Quand ils l'eurent veu & qu'ils cõgneurent qu'elle personne c'estoit il l'eurent en plus grãd'amour & recommandation plus cent fois que parauant il luy demanderent du fait de sa guerre il leur en compta la verité & en tous ses cõptes n'oublia pas a racompter la vaillance du Sunnommé & de ces deux compagnõs. Apres son couronnement il print son chemin a Millan & la se fist encores couronner par tout ou il venoit on luy faisoit grand'chiere & honneur puis de là s'en partit & vint a Romme. Le pape & tous les cardinaux le receurent ainsi qu'à son estat appartenoit voulentiers le virent. Il fut comme vne bonne espace a Romme en tenant grande & large court & puis reuint a son pays duquel auant qu'il y fust retourné il auoit ja esté bonne espace dehors & s'approuchoit fort le terme du tournoy qu'il deuoit faire Il fist par tout faire ces appareils pour tenir la plus grãd'feste que parauãt en son temps empereur auoit oncques tenu & fist auant
la

la ville appointer les logis faires les estables pour loger cheuaux & parer les hostels chascun si employa tellemét que la chose fut si tresbié ordonnee q̃ riés n'y failloit ceux qui auoient la charge de l'ostel de l'Empereur se pouuoioyent de longue main de tapisserie de vaisselle, & de tout ce que mestier leur fust tellement que grand temps auant la iournee toutes ces choses furent seures & apprestees chascũ prince & seigneur qui estoit de royalle lignee que si grand tournoy auoiét ouï crier & publier qui sçauoiét aussi la grand' renommee qu'estoit en ceste belle & bõne fille Yolãte pour qui ce grãd tournoy l'on auoit entreprins & qui maintesfois auoient ouï recorder la grand' beauté & bonté sens & valeur qui en elle estoiét s'apprestoit le plus richement que pouuoit & le plus honnorablemét que faire se peut pour venir à ceste iournee tendant à fin de mettre peine de venir à ceste iournee à ce haut bié leq̃l estoit nõpareil des autres. Sur to⁹ les autres Princes Rois ou ducz de quel q̃ estat qu'ilz fussent Orkais le ieune Turc auoit desir & voulõté de se monstrer à ceste feste: car il estoit poingt d'aguillõ d'amour tellemét q̃ iamais ne cuidoit veoir l'heure q̃ ceste iournee fust & luy sébloit bié le iour pl⁹

loingtain

loingtain qu'oncques mais nõmé. Il estoit en ferme bon propos & voulonté de croire en la loy de Iesu-Christ quelque chose qui luy aduenist du tournoy, & luy sembloit bien que la creance Chrestiéne estoit beaucoup meilleure & plus seure que la sienne la plus grand' doute qu'il eust c'estoit comcomment il pourroit ce faire par l'accord & consentemẽt de tous ces subiectz luy venu en son païs il fut receu à telle ioye comme le seigneur du lieu doit estre grand' esperance auoit chacun en sa personne pource que de mœurs & conditiõs le sentoiẽt tout autre que le pere n'auoit esté en chacun de ses lieux on luy faisoit grãs presens tous les estatz de ses païs venoient au deuant de luy fort regratiant leurs dieux de sa deliurance chacũ deux le voyoit voulẽtiers; car moult large & courtois estoit tresplaisant aux nobles hommes de son royaume pource que trescommun estoit auec eux. Souuentesfois luy estoit demandé des guerres qu'il auoit esté de la maniere des Chrestiẽs. En laquelle guerre il auoit lõg temps esté du faict de de leurs creances & de plusieurs autres choses tant de leur police & maniere de viure cõme de leur iustice Orkais en disoit la verité & y mettoit auant plus que moins pour
plus

plus attraire ses gẽs à ceste creance & disoit qu'il ne leur estoit aduis que si le Dieu que les Chrestiens adoroient ne leur eust esté en ayde que iamais n'eussent eu recouurir. lors contoit la lascheté des Sicilliens & leur pauure courage qui par vñ seul hõme auoit esté transmué soudainement en plus vaillãte natiõ que de ceste heure fust en la Chrestienté & comment apres deux autres estoyent venuz par lesquelz auec le premier la compagnie vint & la mort de son pere & de tous ceux de sa loy qui sembloit chose miraculeuse & tant louoit la foy Chrestienne que bien sembloit à ses gens quelle luy plaisoit grandement. Aucuns disoient qu'il auoit droict & que mieux vailloit que celle qu'ilz tenoient. Et fit attraire tant de gens le ieune Turc tãt par ses parolles qu'il sceut veritablement & fut de tous point acertené que tel parti qu'il prendroit la plus part de ceux de ses pais le prendroit.

Quand il se vit cõme au dessus de la plus grand' partie de ses gens il fist faire ses habillemens les plus riches que oncques en leur pais eussent esté veuz bien se pensa de mener auecques luy la plus grand' partie des hautz Princes & barons de ces pais: car car il auoit intention de les enhorter a ce

iour auecques luy de prendre la foy Chrestienne il auoit aussi intention que par son fait il conquerroit ceste dame, laquelle est vray mirouër & exemplaire de toutes autres bonnes dames plusieurs luy demandoient ou il vouloit aller il respondoit que son plaisir estoit d'aller à la feste de l'Empereur auquel il auoit esté prisonnier & estoit en ses dangiers par les places qu'il tenoit en ce païs il le vouloit honnorer & complaire afin de r'auoir ces places & faires longues treues; car il n'auoit point intention de luy faire guerre : de ces parolles tous ceux qui l'oyoient estoient tresioyeux & sçauoient bien que la cheuance de leurs marches par les guerres de son pere le turcy auoit presque toute esté despenduë & destruite ceux à qu'il ordonna de venir auecques luy firét faire riches habillemens pour accompagner leur seigneur les plus riches que chacun endroit soy les pouuoit faire & tant en firent qu'il sembloit bien au ieune Turc que de nulz costez ne pourroit venir Roy ne Prince mieux en point ne mieux accompagné il fist tant que toutes ses choses & tout ce qu'à son voyage appartenoit fut apresté long temps auant le iour de son partement il ne craignoit nul homme puis que

que des trois seruiteurs de Ferrant estoit deliuré : car il ne les entendoit dignes de tournoyer à ceste feste & à ceste cause il estoient partis, & que si desplaisans eussent esté de voir vn tel tournoy sans eux. Ainsi se tenoit tout asseuré que la belle Yolante seroit sa femme veu qu'il lairroit sa loy il passoit ainsi les iours qui luy sembloyent estre ennuyeux. Nous vous lairrons vn peu de luy & parlerons des trois compagnons qui laissé auoient l'vn l'autre, desquels n'y auoit nul qui peust parler de faire ioye : Ils cheuaucherent les testes baissees, & ainsi se maintindrent plusieurs iournees. Ils ne pouuoient oublier le lieu dont ils estoient partis & pensoient incessamment aucunesfois à l'Empereur à l'Emperiere & à sa belle fille laquelle chacun d'eux pensoit auoir à femme, ils pensoient apres leur bon maistre le Seneschal aux grands fortunes dont Dieu les auoit iettez par tant de fois, & puis pensoiét à leur entree au royaume dont chacun estoit & comment ils se feroient cognoistre, & puis deuisoient leurs habillemens ceste iournee. Encores n'y auoit celluy qui ne pensast bien que l'Empereur, Ferrant & en general tous ceux

de

de la court seroient bien esbahis quand il le verroient fils de roy & en especial Ferrant à qui si long tẽps auoiẽt esté seruiteurs. Aussi pensoit chacun de ses deux compagnons qu'à ce iour deuoient estre quand ils verroient qu'ils auroient veu en leur compagnie vn fils de roy & bien seroiẽt tant honteux quand il le verroient en sa maiesté. Chascun auoit ceste pẽsee sur ses deux cõpagnons & si passoiẽt le chemin en ses pensees legierement or est besoing que ie vous compte de chacun d'eux comment il firent & exploicterent depuis qu'il furent arriuez en leurs marches. Et premierement vous diray du Surnommé pource qu'il fust le premier partant & laissant son pere pour le seruice de Dieu. Et aussi fut le premier venu au pays.

---

*Comment le Surnommé s'en alla à Paris ou estoit le Duc de Bourgongne son oncle qui estoit regent du royaume de France & luy declara sa voulenté touchant le tournoy de l'Empereur parquoy son oncle fist sçauoir par tout le royaume que tous les princes & seigneurs fussent prests a tout nommé pour luy faire compagnie.*

QVand le Surnõmé fut hors du royaume de Secille & sans nul peril il appella

pella vn grand gentil homme qui le seruoit, & luy dit. Mon amy i'auroye grand honte si vous voyez vn si poure lieu dont ie suis. Neãtmoins ie suis noble hõme, ie me descouure à vo⁹, ie vous dõne mes cheuaux, reserué celuy que ie cheuauche, mon harnois & deux cens escuz qui me sont demeurez. Ie vous prie retournez au royaume de Sicille & m'attendez à ce tournoy ; car i'ay intention au plaisir de Dieu d'y estre. Nous nous retrouuerons & y ferons encores bonne chere, toutesfois pendant celuy temps si vous trouuez aucun bien ie ne voudrois point que pour moy le laississiez à prendre, le gentil-homme qu'ouit son maistre parler, pensa que de noble courage luy venoit. Tres-enuis laissa sa compagnie & luy dist, ne soyez pas honteux de moy pour si peu de temps. Ie prendray en patience vostre hostel, & ia pour quelque chose que ie voye ne sera par moy sçeu en lieu dont honte ne dommaige vous en peust venir, le Surnommé le remercia & luy dit q̃ besoing luy estoit d'aller en lieu ou il ne vouloit point de compagnie, son seruiteur se partit voyant le plaisir de son maistre, & le remercia de son don, & ne fina tant qu'il reuint en Sicille. Chacũ fut esbahy de sa reuenue, à aucuns priuément recorda les paroles que ie vous ay dites lesquels

 pens

pensoient que honnesteté de courage eut fait faire au Surnommé, ce que fait auoit. Et que c'estoit grand dommage qu'vn tel homme n'estoit filz d'vn puissant Roy.

Or est le Surnommé tout seul, & cheuaucha le chemin de France & n'eut gueres chemine quand il sçeut pour certain que son pere estoit mort. Il en fut doulét autant que fils au monde pourroit estre de pere : mais son dueil ou desplaisir ne pouuoit faire la chose autre. Il pensa à son fait, & apres qu'il eut sçeu pour certain que sa mere viuoit & que son oncle le Duc de Bourgoigne estoit regent de France, il le sentoit tant preud'homme que nulle doute n'y auoit en son fait. Il eut aduis de parler à luy incogneu, & vint à Paris sa cornette deuant son visage, & alloit peu ou neát de iour il s'accointa d'vn des seruiteurs de son oncle auquel il dit qu'il luy prioit bien à certes qu'à secret & sans veuë le fit parler à luy. Le seruiteur de sondit oncle, luy respondit qu'il s'en mettroit en peine, & vint au regent & luy dist, monseigneur il y à vn ieune hõme en ceste ville qui ne ce monstre gueres lequel m'a prié bien à certes que ie puisse trouuer maniere qu'il peust parler à vous sans estre veu de personne que de vous, & dit qu'il pense à vous dire chose qui vous plaira.

Et

Et le regent oyant les paroles de son seruiteur, pensa beaucoup que ce pouuoit estre, il demanda de quel façon il estoit. Certes dit le messagier, cest le plus bel homme de corps & de iambes que ie vis oncques : mais du visage ie n'ay gueres veu plus bas des yeux : & me semble belle personne d'homme. Ie te diray que tu feras dist le regẽt, le vespre venu ameine-le à mon retrait & luy tient compagnié, quand tu verras que ie seray en ma chambre vien le moy dire. Ainsi qu'il le commanda il fut fait, & vint le message au Surnommé & luy dist son heure de parler au regent, il ne faillit pas à ceste heure & s'en alla le seruiteur du regent qui tout droit le mena ou il auoit la charge, & fit chacun sortir. Il n'arresta gueres que le regent eut souppé, & vint en sa chambre son seruiteur ce monstra comme la charge en auoit. Le regent l'apperceut bien & luy fit prendre vne torche, & rien qu'eux deux n'entrerẽt en son retrait, & tantost qu'il y fut il fit mettre la torche au torcher & vuider son seruiteur. Le Surnommé luy fit hõneur pour la premiere fois : car il ne le cognoissoit : & luy eust esté estrange qu'autrement ne l'eust fait, & puis luy dist tousiours la cornette deuant son visage comment il auoit esté aduerty par aucuns que le fils du Roy de France qui puis

 tel

tel temps s'estoit party n'estoit point mort. Mais estoit en bonne santé, & pour verité il esperoit que brief ledit regent en orroit bonnes nouuelles. Et disoit outre que celuy qui luy auoit dit s'on luy vouloit bailler gens, les meneroit bien au lieu ou il estoit, quand le regent ouït ces nouuelles, il ne fist pas chere de prince : mais osta son chapperon en embrassant le Surnommé, & luy dit. Si les paroles que vous me dites sont vrayes vous estes le porteur de la plus grand' ioye qu'oncques m'auint puis sa naissance.

Grand temps y à desia, & croy que nous sommes en la cinquiesme annee, mon amy dites moy tout ce que vous en sçauez, Et si vous m'en dites la verité, ie vous feray le plus riche homme de France. Le Surnommé eut pitié de son oncle, il ce sourrist de ceste parole, il ne ce peut plus tenir ains descouurit son visage, & dist. Auez vous point veu autresfois ce visage. Le regent l'aduisa & pensa en l'aage de son nepueu & le temps de son partement, & cogneut veritablement que c'estoit-il, de la ioye qu'il eut ne peut parler. Il faillit qu'il s'assit, & quand le cœur luy reuint il ce mist à genoux deuant son nepueu & l'embrassa & accolla les larmes courans du visage si tres drues & si especes, que toutes luy ostoient sa

veuë

veuë, le visage de son nepueu en estoit tout mouillé. Il rendoit graces à Dieu de si grand cœur qu'il sembloit proprement qu'il mourust de ioye, & puis luy dit. Las mon doux seigneur & mon doux amy où auez-vous esté & fait si longue demeure? Las mondit seigneur & mon doux amy vostre dolent pere n'eust oncques-puis ioye, moult grand piece à mené horrible douleur, & grand peché auez de sa mort, les douleurs de ce royaume qui pour vous ont esté senties, ne sont pas à racompter; or seront ces grands douleurs muees en ioye & liesse innumerables. Helas monseigneur comment pourra sçauoir madame vostre mere ceste recouurance, ie ne puis croire que le cœur ne luy ouure de ioye, ne quelle ait la puissance de le porter, dont à vostre cause par trop grand dueil & trop grand' ioye pourriez auoir fait mourir vostre pere & vostre mere. Ie ne croy point qu'en ce royaume n'en ait nuls à q̃ ceste grād' liesse ne face destourbier soit de mort ou de maladie, que vous dirois-ie monseigneur, ie ne sçais en quel point ie suis. Aduisez de vostre fait, & comment vous le voulez conduire. Voulez-vous que i'appelle la compagnie qui est en ma chambre, laquelle à ceste heure aura plus de liesse quand il vous verrot, que tout le demeurāt de vostre royau-
 me

me n'eut oncques depuis voſtre partement. Beaux oncle dit le Surnommé, ie vous compteray tout mon fait & ce que i'ay pensé depuis le partemẽt du païs dont ie viens & puis mon compte ouy vous aurez aduis,& par voſtre conſeil ie veux vſer.

Et apres ces paroles il cõmença ſon compte depuis ſon partement iuſques à ſa reuenuë. Et n'oublia rien à dire fors tout ce que de ſa main auoit fait & dit. Mon oncle à mon departemẽt de ce royaume qui fut pour les cauſes que monſeigneur mon pere à qui Dieu face pardõ & mercy, ne faiſoit aide ny ſecours au bon royaume de Sicille qu'eſtoit en voye de perdition. Et ie m'en allois tout droit en Eſpaigne, & arriuis à Tollette ou le Roy ce tenoit bien ſouuẽt, en mon chemin ie fus accompagné d'vn gentil-homme qui me fit loger à l'hoſtel de ſon oncle, dont ie fuz moult bien receu & tresheureux ; car ſi ie n'y euſſe eſté ie fuz tant attaint de maladie que ſi leur courtoiſie ne m'euſt ſecouru i'eſtois mort. Et demeury en ladite ville bien demy an, & en ce tẽps vint ſi bien à point que i'eſtois tourné à garniſon, & vint au royaume d'Eſpaigne vn treſnotable cheualier qui ce nõmoit Ferrant, & eſtoit Seneſchal du Roy de Sicille, ie me partis auec luy & en ſon ſeruice ay demeuré
tout

tout mon temps. Ce temps que i'ay esté luy sont venus deux seruiteurs l'vn d'Escosse, & l'autre d'Angleterre, lesquels auoient tant de vaillance en eux q̃ plus n'en pouuoit en corps d'homme leurs vaillances & leurs faits sont incroiables à recorder, par la vaillance de ces deux seruiteurs & du bon gouuernement de mon maistre tant que i'ay esté auec eux à l'aide de Dieu tout le royaume est recouuré. Et qui plus est à cinq ou six places en ces mains ès païs du ieune Turc, lequel à perdu son pere en ceste guerre, il y à sieges pres de deux ans & demi par elles durer trois ans. Le iour qu'elles furent prinses par les biens faits du Roy de Sicille, il est venu à l'Empire comme vous sçauez, & à vne fille la plus belle qui viue en l'aage de dixhuit ou dixneuf ans s'elle est bonne comme ie vous ay dit toutes les bontez qu'en corps de femme peuuent estre sont assemblees en ceste fille, pource que l'Empereur desire sur toutes riens qu'elle soit alliee à homme vertueux & de grand courage pour mieux les cognoistre.

Il à fait crier vn tournoy, qui se doit tenir en May prochain venant qui à ce tournoy viendra par trois iours, il aura sa fille par tel moien qu'il vaincra & demourra victorieux par lesdits trois iours & qui ne vaincra par lesdits

 trois

trois iours il n'est tenu à nul s'il ne luy plaist: mais toutesfois de ceux qu'il verra il pourra prẽdre & choisir à son aduis lequel qui mieux luy plaira. Et ne peut à ce tournoy nul tournoyer s'il n'est de royalle lignee tresprochain, & fault qu'il soit cogneu & nommé, & pource que i'ay seruy long temps ledit Empereur & que par dela ie n'ay point esté cogneu ie me suis hasté de retourner en intention d'estre à ceste iournee: car ie mettrois voulentiers peine de paruenir à ce biẽ. Sõ corps vaut plus q̃ mille cheuances terriennes ie l'ay serui long temps & esté bien priué auecques les dames & presque tous les iours en sa chambre: plus l'ay cogneu & plus ay veu de bien & pource que suis ferme d'y aller en retenant moy tout seul depuis q̃ ie sceuz la mort de monseigneur mon pere & que vous gouuernerés le royaume i'ay pensé à la maniere de mon allee. Et voyez cy mon aduis. Le terme est brief & n'y a riẽs iusques là ce iour, il me semble que pour si court terme il n'est ia besoing de me faire cognoistre. Vous estes encores d'aage raisonnable vous n'auez ne femme n'y enfans & si vous vient un heritier de ce royaume, ie voudroie qu'à ceste iournee vous allissiez & fissiez octroire à tous ceux du royaume que vous rẽdez d'auoir ceste fille & fissiez voz habillemẽs

si riches

si riches qu'à Roy de Frāce appartiēdroit & mettés les deuises sus que ie vous bailleray. Et ce temps pendant ie me tiendray en telle place que vous aduiserez vous serez en tel estat qu'à Roy appartient & en plus grand que vous pourres & de toutes choses vous conduirez comme Roy mon harnois & mes habillemēs se prendront sur mon corps sion sçachant de cecy mais les porterés comme s'ilz estoient à vous les iours du tournoy ie m'armeray en vostre pauillon vous mucerés vostre visage & me seruirés à ces tournois & en la fin se ie fais si que biē tout à temps me ferai ie cognoistre & crois que ie n'ay riens fait pardela dont si ce bien m'auenoit, & ilz sçeussent que ie fusse tel que ie suis que nul en fust desplaisant.

Le duc de Bourgongne oyant que son aduis l'escouta moult voulentiers parler bien auoit ouy recorder que par trois compagnons ieunes hommes le royaume de Sicille auoit eu grand aide & secours au conte de son nepueu il pensa bien que cestui estoit l'vn. Il auoit aussi ouy recorder par plusieurs les grans biens de ceste fille & sçauoit bien que son nepueu disoit verité & qu'amours ne luy faisoit pas ainsi louer & pourtāt en son cueur loüa moult ceste alliance riens ne craingnoit fors qu'on pourroit parler de luy & pource qu'il n'estoit pas d'aage pour

 la fille

la fille il pria son neueu que de ceste matiere six ou sept de ses plus priuez cõseilliers sceussent parler de ceste besongne : & luy sembloit bien tant pour ses habillemens comme pour luy tenir compagnie & le seruir ce temps pendant & mesmes aussi le voyage durant. pour ceste nuict il s'en voulut partir: mais oncques son oncle ne le laissa & luy fist faire son lict & vuyder ceux de la chambre & ceste nuict coucherent eux d'eux ensemble. Le regent ne dormit gueres il cuidoit auoir songé & ne pouuoit croire en son lict ce qu'il auoit veu il se leua matin si fist le Roy les gens telz que le regent voulut nommer furent appellez en la chambre la chose leur fust descouuerte & en especial tout ce que n'auez oui racompter Nul ne pourroit penser la ioye fut arrousée de larmes de pitié, & apres qu'ilz eurent oui parler par serment tous ceux que ie vous ay dit & & qu'ilz apperceurent la voulonté de leur ieune Roy estre telle ilz se conclurent tous à son plaisir & ordonnerent lieu & place ou ce téps pendant il seroit & les gens qui luy tiendroient compagnie quelz seruiteurs le seruiroient & ce téps pendant fist le duc de Bourgõgne publier par le royaume q̃ son intentiõ estoit d'aller à ce tournoy & nonobstant qu'il fut ia ancien pource toutesfois qu'il n'auoit point

point de femme ne nulz enfans & si n'estoit nulle nouuelle du filz du Roy son frere pourquoy le royaume pourroit aller en autre lignee dont grans debas pourroiēt sourdre. Plusieurs dirēt qu'il faisoient bien aucuns disoiēt q̄ non, & qu'il pouuoit bien auoir femme sans se mettre de ceste aage en tournoy & q̄ beaucoup en y auoit de tresprochains qu'on luy dōneroit voulētiers lors le Roy d'Angleterre auoit deux tresbelles filles prenist laq̄lle qu'il voudroit nonobstant ces parolles le Duc de Bourgōgne qu'en pensoit biē autāt alloit tousiours auant & fit faire les plus notables habillemēs & les plus riches qu'en cēt ans apres ne nul tēps parauant ne furēt veuz les pareilz, & tant fist q̄ long temps auāt le terme toutes ces besongnes furent faictes & accomplies les vestures & habillemēs du ieune Roy sa mōsteure ses harnois de guerre, & ses cheuaux les tentes & pouillons estoient de nōpareille beauté aux autres le temps de partir tardoit beaucoup à ieune Roy & ne cuidoit iamais veoir d'heure. Depuis qu'il sceust que tout son fait estoit prest il ordonna que largement argent luy fust apporté pour tenir estat incomparable aux autres & q̄ largement vaisselle d'or, & d'argent fust menee auecques luy: car il auoit bien intention de passer tous les autres

nous

Nous lairrons à parler tant que temps sera de luy & vous dirons quelle chose Hector fit depuis le partement de ses deux compagnons.

*Comment Hector arriua en Angleterre ioieux & comment son pere allant de vie à trespas il fut couronné Roy, & des apprestz qu'il fist faire pour aller au tournoy de l'Empereur, pésant que ces deux compagnons ne pourroient tournoier parquoy il pensoit bien auoir le prix.*

IL cheuaucha long-téps moult pésif de leur departie & se mit à penser en son chemin au grand desplaisir qu'il en auoit à la grand' perte des fils des nobles Princes du royaume qu'à sa cause estoient perduz & se sentoit en ceste maniere tant greué & tant hay des Princes du royaume qu'il ne sçauoit trouuer voie cõment il peust faire sa paix & determina de ne se faire point cognoistre iusques à ce qu'il sçauroit comment la besongne yroit par dela Il auoit vn gẽtil-homme de Sicille en sa cõpagnie sage hõme en qui autresfois auoit trouué bon conseil il aduisa de luy descouurir son fait & luy dist tout entierement le fait de son allee qu'il estoit & comment par son enhortement douze ou quatorze des plus notables du

du royaume s'en estoient partiz auecques luy & auoiét esté prins & mis és mains des Turcz comme luy & que depuis n'en ouït nouuelles le courroux de leurs pere se disoit Hector me fait grandement craindre & me fait penser que veu la grand' perte que pour moy en ont eue iamais ne m'aimeront, neantmoins il me faut faire cognoistre, le gentil-homme de Sicille fut moult esbahy quand il entendit son maistre filz de si puissant Roy que si longuement s'estoit cellé, il en fut bien ioyeux : car bié sçauoit que mieux en vaudroit & luy dist. Monseigneur ie loüe Dieu qu'il m'a donné grace d'estre ou seruice d'vn si puissant seigneur que vous estes voyez cy ma pensee & mon aduis c'est qu'en ceste matiere ne pouuez riens conclurre sans estre entré ou royaume de vostre pere & lors pourrez telle chose entendre que nulle doute n'aura en vostre fait & si autre chose y sçauez : car vous en pourrez plus seurement aduiser de vostre besongne. Et vous cõseille que vous n'ayez nulle tristesse ne desplaisir à vostre cœur tant que vous sçachèz comment vostre fait se porte: car i'ay espoir que vous trouuerés le Roy & tout le royaume si resioy de vostre venue que que tout le monde vous viendra veoir & festoier par aduenture que le Roy entent que

ces

ces filz de grans seigneurs qu'auecques vous s'en allerent aient esté cause motif de vostre allee la chose dit Hector qui plus me desplaist c'est se mon allee est prinse mal en gré & que le Roy me vueille voir. Ie pourray estre à ce tournoy qu'est le lieu ou monde ou ie desiro oncques plus estre certes dist le gentil-hōme vous auez droit : car il n'est nulle doute que voz cōpagnons n'y serōt point & qu'il n'y ait nul debat en vostre fait que vous n'ayez ceste belle fille à femme, veu l'estat dont vous estes & si vous l'eussiez demandez & vous fait cognoistre ie sçay bien q̃ l'Empereur y eust voulentiers entēdu : car il cognoissoit voz mœurs & conditions plus que nul autre. Certes dist Hector i'auroye bien intention de le requerir & moy retourner au royaume de mon pere si n'eust esté le tournoy lequel quand ie loüy crier me vint assez à plaisir & d'essors pensay qu'au plaisir de nostre Seigneur i'y seroie.

En telles deuises cheuaucherent iusques à l'entree du royaume d'Angleterre, & à la premiere ville trouuerent grandes processions, & tout le peuple de la ville nudz piedz & en grande deuotion Ilz demanderent les causes pourquoy ceste procession se faisoit. Et il leur fust dit que c'estoit à cause de la maladie du Roy auquel on n'attendoit vie & que ceste proces-

processiõ general ce faisoit par tout le royaume Ilz estoient de ceste mort en tresgrãd desplaisir : car le Roy n'auoit que d'eux filles & failloit que le royaume venist en main estrange. Vn filz auoit de merueilleuse beauté fort aimé : car il le valoit : mais à bien quatre ans qu'il ce partit & plusieurs autres ieunes filz des Princes de ce royaume auec luy desquelz on nouït oncques puis nouuelle dont tout le royaume est tãt troublé & desplaisant qu'oncques puis n'eut ioye, auecques tous les Princes que leurs enfans ont perdus en ce royaume maintes telles processions depuis le partement que ie vous conte ont esté faictes pour luy. Le Roy n'eut oncques puis ioye. Hector luy demanda de quel aage pouuoit estre ce filz son hoste luy respondit par ma foy sire s'il viuoit il seroit de vostre aage & mieux ne le sçauroie accõparer ie croy dit Hector que le Roy auroit grand'ioie s'il sçauoit qu'il fut vif & que de brief le deust veoir.

Et certes respõdit l'oste ie croy que le Roy & le royaume le racheteroient de la moitié de leur cheuancẽ, ces parolles pleurent fort à Hector & en cheuaucha plus ioyeusement le demourant de son chemin & fist tant qu'en briefz iours arriua à Lõdres & ce logea en vne hostellerie son visage embrunchie & enquist

nouuelles du Roy, lequel quand il luy fut dit à celle heure qu'il estoit tresgriefuement malade il enuoia son escuier par la ville pour tousiours sçauoir & apprendre des nouuelles & le fit adresser à vn des Princes, qui leurs enfans auoient perdu à ceste iournee & luy dist qu'il estoit du royaume de Sicille & qu'il auoit parlé à des gens qu'ilz luy auoient certifié qu'ilz auoient veu le filz du Roy d'Angleterre vif: mais il estoit prisonnier & de toutes ces gens n'y auoit que luy & croy que celuy à qui il parloit estoit le conte de Vueruich, il luy demanda mon ami dittes vous vray, pourroit on parler à celuy qui le vous à dict certes dit il le sçay bien ou il demeure, ou royaume de Sicille: mais ie sçay bié qu'il vouloit qu'on luy coupast la teste s'il n'estoit ainsi s'il estoit vray dist le conte de tous ceux de sa compagnie ne nous chaut: car ilz furent cause de son allee, ie y eux vn filz que ieusse mieux aime sa mort luy baptisé que ce qu'il eust esté coulpable de ce faire comme fait à il print le gentil-homme par la main & l'emmena en vne chambre deuant celle ou le Roy estoit malade, le fist arrester puis entra en la chambre du Roy & luy compta tout au long ce qu'auoit trouué vn gentil-homme de Sicille, lequel pour ce cause l'auoit amené en la chambre deuant, afin que

que le Roy l'ouït si bon luy sembloit. Le Roy le fist appeller, & l'ouït bien au long, & puis mist ces bras hors du lict en disant, mon benoist createur ie t'ay tousiours requis qu'auât ma mort le puisse voir, donne moy tant de vie le gentil-homme vit le Roy si desirât de voir son fils, il tira le Conte à part, & luy dit. Ie vous diray chose qui plus vous plaira : mais veu la maladie du Roy, ie ne sçay si grâd ioye que ie vous diray luy seroit bonne estre dicte. Il luy dit en secret, celuy dont ie vous ay parlé est en bonne santé. Ie l'ay veu & parlé à luy, & suis à luy, il ma icy enuoyé pour sçauoir qu'on dit de luy. Et est son desir entier de retourner, il ne sçait si ces compagnons sont mort ou viuans.

Et quand le Conte ouït ces nouuelles, il ne ce peut tenir de le dire au Roy, & luy dist. Monseigneur encores vaut mieux vostre filz est en bonne santé, & sans dangier de prison il a doute que vous ne soyez mal content de luy il enuoye ce gentilhomme pour enquerre, lequel a charge de l'aller querir en Sicille, & luy venu ne fait nulle doute qu'hastiuement ne renienne. Il fut si ioyeux qu'hôme pouuoit estre & dit, beau cousin ie vous prie que vous mesmes y alliez, prenez tel estat & tant de gens que vous voudrez, & le ramenez

le plus brief que faire ce pourra. Le Conte fut tresioyeux de ceste ambassade, & s'en partit de la chambre du Roy le gentil-homme auec luy, lequel il mena à son hostel, quand ils furent à l'hostel du Conte le gentil-homme luy dit ne faites gueres grand appareil : car vous n'irez pas loing, ne faites celler nul cheual: car ie vous y meneray bien à piedz, & fault que vous y veniez tout seul. Quãd il ouït ces paroles il n'eut loisir de boire ny de manger, il fit demeurer ces gẽs, & print le gentil-homme par le bras & ensemble ce partirent de là, & s'en vidrent à l'hostel ou Hector estoit. Il mena tout droit le Conte en la chambre ou son maistre estoit qui de prime face en fut assez esbahy. Et ne sçauoit que faire de penser que son seruiteur l'eust trahy : neantmoins il marcha à l'encontre du Conte, lequel bien prestement il le cogneut, & l'embrassa. Le Conte si tost qu'il entra en la chambre cogneut son ieune seigneur & de la moult grãd' ioye qu'il eut ne peut parler. Il ce mist à genoux & l'embrassa sans nul mot dire, il fut lõg temps en c'est estat, & quand il peut parler, il dit. L'heure soit benïste, qui m'a donné tant de vie, q̃ de voir auiourd'huy le royaume dont ie suis né, qui n'agueres ce tenoit le plus infortuné & maudit royaume du mõde, en si petit d'heure

d'heure a recouuré sa ioye en telle maniere que plus grande ne l'eut oncques en sa vie.

Et lors il luy demanda cõment il luy estoit de ces fortunes qui depuis son partemẽt luy estoient aduenues qu'il luy en voussit comter aucune chose, & ne luy osa oncques demander de son fils. Hector estoit en telle doute que rien ne luy osoit dire, & luy dit seulemẽt, ie vous diray tout à loisir de mes nouuelles. Ie vous prie que premier ie sache que vous sçauez de nouueau, le Conte luy en dit tout ce qu'il en sçauoit, & la douleur que son pere auoit euë depuis son partement, & qu'eux tous qui leurs enfans auoiẽt en sa compagnie eussent bien voulu qu'ils eussent esté morts dix ans par auant : mais graces à Dieu puis que vous estes reuenu la liesse de ce royaume est recouuree de noz enfans, dont nul n'en voy auecques vous est la perte petite, & en ces parolles nonobstant que nul d'eux eust pour ce iour mangé, ils s'oublierent bien long temps, & ne leur souuenoit point du departir, ce que Hector peut enquist de la voulonté de son pere, & sçeut pour tout certain qu'il seroit tresbien venu, & luy dit le Conte, mon seigneur ie vous lairray iusques enuers le soir que ie viendray vers vous. Et lors vous sçauray à dire tout ce que vous deurez faire, il s'en

partit d'auecques son ieune seigneur. Le gentil-homme de Sicille le cōuoya iusques à son hostel, & puis reuint voir son maistre auquel il recommanda tout ce que fait auoit, & comment il auoit esté deuers le Roy son pere & les paroles qu'il luy auoit ouy dire & racompter de ces nouuelles, il fit son maistre moult ioyeux & en disna plus ioyeusemēt & à son aise, le Conte d'Vueruich si tost qu'il vint à son hostel, il manda tout le conseil du Roy, auquel de tous points sans rien celer il descouurit tout le fait, affin qu'on en eust aduis comment on le diroit au Roy : car moult malade estoit & en danger. Ils conclurēt eux tous ensemble pour aller vers le Roy, & veu qu'il sçauoit ia que son fils estoit en santé & tout prest de venir vers luy, rien n'auoient à dire fors que plus pres estoit.

Consideree sa grand' maladie, ils eurēt aduis ensemble de luy dire, & ainsi d'vn cōmun accord fut ioyeux, s'en partirēt de l'hostel du Conte, & vindrēt deuers le Roy, lequel quād il sceut leur venuë les fist tantost entrer dedans apres ce qu'ils eurent salué le Roy de la plus longue main qu'ils peurent luy donnerent à cognoistre que son fils estoit en la ville qui fort le craignoit, pource qu'il sçauoit de vray qu'il l'auoit courroucé de ceste nouuelle

fut

fut le Roy ioyeux que long tẽps ne peut parler & quand il peut il dit. Ie vous prie que le plustost qu'on pourra on le m'amene : car ie sens la mort tres-prochaine laquelle ie passeray plus ioyeusement pour l'amour de vous tous, qu'auiourd'huy auez recouuré hoir masle, pour vous gouuerner apres ma mort ; Dieu luy en doint biẽ faire. Lors s'en partit le Conte accõpagné de tel nombre de gẽs que toute la rue estoit plaine : car chacũ si assembloit, & quand ils entendirẽt la cause pourquoy toutes les maisons haut & bas estoient couuertes de gens, l'hostel ou estoit logé Hector qui vit ceste grande multitude venir en son hostel, eut doute d'Hector, & luy dit. Sire voyez cy grand nombre de gens, largement y à de torches, n'en ma vie ne vis ville si esmeute. Si vous auez aucune chose mal fait sauuez vostre vie, moult me desesperoit s'aucun inconuenient vous aduenoit en ma maison, Hector oiant ces nouuelles, ne sceut que dire ne que penser, toutesfois il attendit, & vindrent les gens en son hostel lesquels auoiẽt grãd nombre de Ducz & de Contes, & de hautz barons de tous ceux qu'en sa chambre, & en la ville estoient pour ce iour. Hector en cogneut la plus-part. Aussi de chacun fut cogneu si tost qu'ils le virent, la feste qu'à ceste heure fut

donnee & demenee en ceste chambre & en la rue nul ne le vous sçauroit racompter, ils dirẽt à Hector la maladie de son pere, & qu'il le mãdoit venir hastiuemẽt deuers luy, pource que fort le desiroit à voir auant sa mort.

Hector de ces nouuelles fut tresdeplaisant, & s'en partit de sa chambre, & print l'vn des seigneurs par le bras, & alla vers l'hostel du Roy, nul ne pouoit à peine passer la rue. Chacun le desirant à voir, la presse y estoit si grande que merueille estoit, & mirent moult long temps auant qu'ils vinssent à la court. Quand ce vint à entrer en la chambre du Roy, aucũs du conseil entrerent premiers, puis entra Hector & vint au lict de son pere, & quand il vit son pere en si tresgriefue maladie, grãd temps fut sans parler, n'aussi ne faisoit le Roy au chief de piece, le fils parla & dit en telle maniere. Monseigneur ie vous prie que de vostre grace vous plaise moy pardonner le desplaisir que ie vous ay fait, lequel ie cognois estre si grand, que si vous n'auiez grande misericorde il n'est pardonnable. I'en ay eu des peines à porter non pas telles que d'eusse: car ie vous ay trop courroucez, ie suis prest d'en porter telle punition qu'il vous plaira à dire. Le Roy print son fils par la main, en disant ie prie à Dieu qu'il te pardonne, de moy ie pardonne

donne de bon cœur, & louë Dieu, qu'auant ma mort ie t'ay recouuert. Tu vois ces nobles cheualiers, desquels tu as emmenez leurs enfans, & comme i'entens n'ont pas leur ioye recouuree, comme i'ay la mienne. Ie les te recommãde, si fay-ie tout l'estat de mon royaume: Toutesfois nonobstant que ie sois foible si veux ie sçauoir les aduentures qui te sont aduenues depuis ton partemẽt. Tu as veu du monde, tu en dois mieux sçauoir gouuerner ton royaume. Hector luy compta sa prinse & comment ils furẽt separez, & aussi comment ils c'estoient partis, & de son partement n'en donna à nul charge qu'à luy, & qu'il ne demeura auecques luy qu'vn au peril lequel estoit son varlet de chambre, lequel ne vesquit gueres en la prison. Apres luy compta la maniere de sa deliurance, laquelle luy estoit venue par vn ieune escuier Chrestien le plus beau & le plus vaillãt, & le mieux entaché en tout ce qu'hõme pourroit estre, qu'auoit par sa vaillance prins le frere du Turc. Et cõment il auoit esté eslargy de prison, & luy auoit ce tresbeau ieune homme fait promettre de luy r'enuoyer tous les Chrestiens qu'és païs de son frere & de luy seroiẽt prisonniers par fortune de temps ou autremẽt il fut tiré hors de la prison, en laquelle ne pouuoit viure: car si

mal & si poure estoit qu'à peine pouoit-il aller. Puis cópta comment le Turc cuidant sa mort le deliura à son frere, & commét depuis qu'il le vit en bon estat, le cuida faire tuer pource que par deux hommes auoit souffert plus de dommaige que par tout le royaume de Sicille. L'vn estoit celuy dont ie vous comté & l'autre vn qu'estoit eschappé de larmee d'Escosse, qu'aussi à merueilles estoit beau & vaillant. Apres leur compta comment depuis ce temps auoit esté leur compagnon & les vaillances qu'il leur auoit veu faire: il n'oublia pas à compter les treues prinses le tournoy que faire se deuoit, les biens & bónes mœurs & merueilleuse beauté qu'en la fille de l'Empereur estoiét, & puis dist que ces choses appaisees il s'en estoit venu, si estoient pareillement ces deux compagnons, & n'oublia rien depuis le temps qui fut party à compter reserué sa vaillance: & biensfaits, de ses deux compagnons recorda tant de biens que chacun à merueilles l'escoutoit. Et racomptoit la maniere de leur prinse & les dangiers ou ils auoient esté, chacun qui l'oyoit en auoit grand pitié, & disoient entre eux que pour rien ne pourroit vouloir que ceste alle ne luy fust aduenuë. Apres il regarda tous les princes & seigneurs là presens, desquels il auoit emmené

les

les enfans & leur cria merci en disant mes bõs amis & mes cousins par moi vous estes eslongnez de voz enfans ie vous iure sur ma foy q̃ la chose viẽt de moi & nompas d'eux. Si Dieu plaist il sont encores en vie s'ilz se peuuent rauoir par rançon ilz ne vous consteront riens ie cuido auoir telle accointance par delà que ie les vous rẽdre s'ilz sont en vie chacũ d'eux oians ce conte eurent encores esperãnce de r'auoir leurs enfans & de bõ cœur lui pardonnerent de tout leur maltalent ilz s'en partirẽt assez tost du Roy pource que foible estoit & n'arresta gueres que son dernier sacrement ne lui fust apporté. Il fina sa vie & rendit l'ame à nostre Seigneur en grande recommandation & loüange de son peuple & ainsi trespassa de ce siecle. De ceste mort fut tout le royaume troublé : car moult vaillant & preud'homme auoit esté & tout son temps auoit aimé Dieu & iustice de la venuë de son filz fut aucunement le royaume reconforté & bien seur en vien: car sont tẽps durant il les gouuerna bien & hautemẽt en grãde iustice & vniõ. L'obseque du Roy fut fait aussi reueremment qu'à son estat appertenoit ces choses pensees fut couronné le ieune Roy ainsi qu'on auoit de coustume.

Apres son couronnemẽt & que toutes ces

choses furent passees il manda son conseil,&
leur descouurit tout au long la voulonté qu'il
auoit d'aller au royaume de Sicille pour se
mettre en peine d'auoir ceste belle fille & biẽ
leur dit que grand espoir y auoit en son cœur
d'y paruenir: car ses d'eux cõpagnons qui tant
vaillans estoient comme il leur auoit conté il
ne les pensoit pas gens pour tournoier à ce
tournoy & pource que nul n'y pouuoit tour-
noier à ce tournoy s'il n'estoit de lignee royal
le & tresprochain il craignoit ces deux plus
que nulz autres ceux qui virent sa voulonté
il ne lui contredirent point sinon seullement
que pour le faire cognoistre au royaume auãt
si longuement auoit demouré. Il ordonna son
estat & ses habillemens estre faictz & prepa-
rez en telle maniere qu'il passa tous autres il
deuisa les habillemens de son corps si fist-il
ces tentes & pauillons le fait des heraux trõ-
pettes menestriers robes de liurees riches &
belles, vaisselle d'or & d'argent tellement que
son estat fut si bien ordõné que mieux ne pou
uoit ce temps durant le gentil-homme de Si-
cille qu'auec lui estoit venu recordoit inces-
samment les biens vertuz & grans vaillances
qu'estoient en son maistre & faisoit bien pour
certain qu'il auroit la fille de l'Empereur: car
nul ne lui en pouuoit faire tort veu q̃ lesdeux
dont

dont autresfois ie vous ai parlé ne pouuoient à ce tournoy estre & entre les autres vn qui s'appelloit le Surnommé qu'estoit le nompareil du monde en toutes choses. Par ses deuises estoient les Anglois ioieux de ouïr recorder la grand' vaillance de leur ieune Roy & leur sembloit bié qu'en toutes choses tant en habillemés en largesse & en richesse leur Roy passeroit tout les choses furent toutes prestes & n'attendoient que le iour de partir, or est il heur que ie vous comte d'Athis.

---

*Comment apres qu'Athis se fut parti & ses compagnons cheuancha tant qu'il arriua en Escosse ou on lui fist bonne chere & de la ioie que son pere en fist & tous ceux du royaume comment apres la mort de son pere fut couronné Roy d'Escosse parquoy il se departit, & vint au tournoy esperant qu'il auroit la belle Yolãte & fut cogneu de l'Empereur qui moult grand honneur lui fist.*

NVl ne face doute qu'il ne fut desplaisant quand il se trouua seul eslongné de sa compagnie que tant aimoit qu'oncques en sa vie riens tant n'auoit aymé. Et sa pensee n'estoit pas allee outre le gré de son pere : mais par son cõmandement. Ainsi ne faisoit-il nulle dou

le doute d'estre le tresbiẽ venu & ne dist à nul homme de ses gens riens de son estat ne qu'il estoit ainsi tant cheuaucha hardiment qu'il vint en Escosse il demanda des nouuelles du Roy & de ses enfans on luy en dist toute la verité & trouua que le Roy & tous ses enfans estoient en bon point il fut aduertit que puis que son filz fut mort en Sicille le Roy n'eut oncques ioie : mais estoit deuenu tresmaladieux il cheuaucha tousiours auant, tant qu'il vint en la ville ou le Roy se tenoit & print hostel sansce faire cognoistre il sçeut q̃ plusieurs cheualiers qu'en sa compagnie auoient esté en Sicille & qui de la grãd' fortune en estoiẽt eschappez estoient deuers le Roy il en manda aucũs ausquelz il se fist cognoistre lesquelz eurent tant ioie que plus ne pouuoient : Car pour certain le cuidoient qu'il fust mort & leur dist mes amis ne vueilles à nul faire cognoistre qu'à ceux que ie vous diray ie crains la grand' ioie que le Roy pourra auoir de m'a reuenuë quelle ne luy soit nuisante. Si faut-il auiser la maniere comment on luy dira il enquist quelles gens de son conseil estoient vers luy & leur dit bien qu'homme de ses gens ne le cognoissoiẽt & que pardela on le nommoit Athis on luy dist ceux qu'y estoient il en fist venir plusieurs vers luy ausquelz il ce fit cognoistre

gnoistre

gnoiſtre ſans difficulté la ioie qu'ilz eurent ne fut pas petite: mais fut treſgrande. Ilz ce penſerent de l'vne des fois luy dirẽt que par meſſages paſſans auoient ouï dire que Dauid ſon filz eſtoit priſonnier, apres luy dirẽt que pour vray le ſçauoient & en longueur de temps & par telles manieres fut le Roy auerti de la venuë de ſon filz, & qu'il eſtoit en la ville. Se pere peut auoir ioie d'enfant croiez que le Roy l'eut de ſon fils: car il l'auoit enuoié au lieu où la fortune luy eſtoit aduenue. Souuent en ſon cœur auoit ſouhaité que maugré luy y eſtoit allé, pource qu'il luy ſembloit qu'il auoit eu la mort pour luy, & ainſi ce tenoit coulpable de la mort de ſon filz Or fut toute la ioie reuenuë quãd il ouit ces nouuelles il ne ſçauoit veoir l'heure qu'il fuſt venu vers luy. On l'alla querir en tel honneur & en telle compagnie qu'à filz de Roy appartenoit voire plus grande beaucoup: car chacun courroit. Ses deux freres y eſtoient en perſonne, leſquelz ne ce pouuoient ſaouller de ioie faire. Tous les autres Princes & ſeigneurs l'embraſſoient & accolloiẽt & ſur tous autres ceux qu'au voiage auec lui auoient eſté. Ceux de Sicille qu'auec lui eſtoient venus ne furent oncques iour de leur vie ſi eſbahis que quand il virent le grand hõneur qu'on lui faiſoit & par eſpecial

quand

quand il ſçeurẽt qu'il eſtoit filz aiſné du Roy d'Eſcoſſe que ſi longuement & ſi long-temps ainſi deſcongneu ſi pauuremẽt ſelon ſon eſtat eſtoit demouré au royaume de Sicille & ce eſbahiſſoient fort comment tant de vaillance & de nobleſſe eſtoit en lui. Ilz ce penſoit bien qu'en bonne maiſon auoit eſté nourry pource que de toutes bonnes taches & de toutes bonnes mœurs eſtoit rẽply: mais iamais n'euſſent pensé qu'il fuſt de tel lieu vous deuez croire qu'ilz ne furent pas courroucez: mais furent treſioieux quand ilz ce virent à tel ſeigneur & maiſtre.

Et Athis accõpagné de ſes deux freres de Princes & de barons en grãd nombre ce partit de ſon hoſtel & vint à l'hoſtel du Roy, lequel il trouua en vne grãde ſalle tãt plaine de gens q̃ à grãd' peine pouuoit-il paſſer il ce mit à genoux deuant ſon pere, lequel ne ce peut tenir de l'ẽbraſer & le baiſer les larmes cheans des yeux ſi eſpecement q̃ tout le viſage d'Athis en fut mouille & puis lui demãda de ſon affaire & cõment ſa prinſe auoit eſté & quelle choſe depuis lui eſtoit aduenuë: Et quand Athis vit que le plaiſir de ſon pere eſtoit qu'il lui recordaſt tout haut. Il recorda ſon conte en telle maniere & diſt-il eſt vray monſeigneur q̃ pluſieurs en ya ici en voſtre preſence

qui

qui bien vous peuuent auoir conté la grande fortune qu'aduint au port ou nous estions sur la vostre armee. De moy vous conterai-ie bien: car ie ne sçai que le surplus deuint le vaisseau ou i'estoie si frappa en terre deuant la banniere du Turc. Toutes noz gens furent noiez reserué six dont ie fuz l'vn, & l'autre le Côte du glas, & plus n'y en cogneu autre. Nostre voulonté fut de nous rendre au Turc. Mais il cria qu'õ no⁹ tuast & occist, & fut tué à mes piedz ledit Conte du glas & ie me retiray contre le bateau qu'à terre estoit attendant la mort. Pitié en print au filz du Turc qu'est de sa loy vn tres-gentil cheualier. Luy propre me sauua la vie, & me print de sa main dont son pere ne fut pas content & me voulut faire tuer en ses mains, il me defendit moult vaillamment & pource qu'il estoit filz de Roy & que i'estoie son premier prisonnier il me deliura franchement & m'enuoia & vne place ou il mist le siege le l'endemain de laquelle estoit Capitaine, vn tres-vaillant cheualier qu'auoit en sa compagnie vn ieune homme qui ce nommoit le Surnommé, lequel estoit de beauté, & de prudence, de vaillance, & de toutes bonnes mœurs la fleur, & outre-passe de tous ceux que ie vis oncques en iour de ma vie. Auecque luy ay demouré tout le temps depuis. Et

apres

apres m'a prinse il deliura des mains du Turc son pere vn gentil-homme nommé Hector plain de moult grande hardiesse & de moult grande beauté, tant que sa renommee est bië cogneuë entre les Turcz & les Chrestiens ses deux & moi n'auõs eu qu'vn lict & vne bourse & vn mesme vouloir: car oncques debat entre nous ne fut veu. Apres conta que par la vaillance de ces deux compagnons le royaume de Sicille auoit esté recouuré & puis apres conta les lõgues treues que l'Empereur auoit illec le ieune Turc. Il conta les batailles & grandes auentures qui durãt la guerre estoiët aduenuës à l'Empereur. Et n'oublia pas à recorder les grandes vaillances de ces deux cõpagnons en particulier.

En apres vint à cedit tournoy qui se faisoit pour ceste belle fille dont la beauté & bonté d'elle n'en pouuoit à souffisance trop en parler. Et vn chacũ par ouït dire en estoit auerti: mais non à mille fois pres tãt qu'il en y auoit. Et puis apres il luy conta pourquoy le tournoy estoit entreprins & que nul n'y pouuoit tournoier s'il n'estoit tresprochain de lignee Royalle, quand le Roy eut ouï son conte il ny trouua riens que venist à desplaisir, depuis son conte le print par la main, & le tira à vne part auec cinq ou six qu'il appella & luy demanda

par

par sa foy s'il auoit point grand' voulõté d'aller à ce tournoy, il luy dit qu'ouy: mais ce n'estoit seulemẽt que pour ce faire cognoistre, si luy sembloit estre besuing. Il ne croyoit point auoir fait chose dont il fust haïs par dela, & pria à son pere a sa premiere reuenuë qu'il luy pleut accorder qu'il y allast & que ce fust en tel estat, q̃ ce fust honneur à luy & au royaume. Certes dit le Roy, mon fils vous irez aussi hautement & aussi puissammẽt qu'oncques Roy d'Escosse partist de son royaume, quelque chose qu'il me couste. Il fist diuiser tous ces habillemens comme à Roy appartiẽt, les plus riches qu'en leur temps eussent, & luy ordonna toute la fleur de cheualerie de son royaume aller auec luy, & tant fist que de si grands pompes en Escosse n'auoit oncques esté parlé; & furent les choses prestes & ordonnees grand temps deuant l'heure de son partement, ce temps pendant vne grande & griefue maladie print au Roy, dont il mourut. Il fut fort plain, & moult regretté en son royaume. Chacun prioit Dieu pour luy: car en paix, en iustice & en grand' vnion les auoit tenus.

Son fils fut desplaisant de la mort de son pere, cõme raison donnoit: toutesfois les choses impossibles de recouurer, fault qu'elles ce

passent puis que remede n'y à. Ce dueil ce passa, le ieune Roy fut couronné & paisiblement obey en tout son royaume. Il estoit riche & puissant, il multiplia ces habillemens auant qu'ils les amoindrist, & tint son propos de partir & venir là huict ou quinze iours deuant le iour de la feste pour soy reposer, & ces cheuaux, & aussi esbattre & iouër auecques l'Empereur & les dames, & en especial auecq ceste belle Yolante, & sçauoit bien pour certain qu'on luy feroit bonne chere, & auoit grand' intention & espoir de paruenir à ce haut bien du mariage de ceste belle fille. Son propos estoit de faire enquerir par tout ces deux compagnons, & les auoir auecques luy le demeurant de sa vie, quelque chose qu'il luy coustast, pour abreger ma matiere le têps vint & le iour qu'il sembla au Roy d'Escosse qu'il estoit temps de soy partir. Il ce partit de son païs en si grãd estat qu'onoques-mais par auant Roy d'Escosse n'auoit fait le pareil. Son charriot, ces sommiers & tout son habillemẽt couuert de ces armes, toutes ces gens d'vne liuree tant de haus princes & de grands barons auec luy que merueilles estoient, montez & habillez chacun endroit soy si bien que mieux ne pouuoient estre, & estoiẽt en nombre de cheuaux deux mille & plus, il enuoia

ces

ces fourriers deuant en Sicille pour auoir son quartier pour son logis. Et y furent bien l'espace d'vn mois deuãt sa venuë, chacũ estoit esbahy du grand logis qu'ils demandoient, on leur fist departir au mieux qu'on peut, tantost apprés approucha le Roy d'Escosse, l'Empereur sçeut sa venuë, & qu'il disoit à trois lieuës pres dont il estoit. Apres disner il monta à cheual en grand' & noble compagnie de princes & de barons: car toute la fleur de Sicille estoit à ce iour deuers luy. Il partit de la ville & alla bien demie lieuë à lencontre du Roy d'Escosse.

Quand le Roy d'Escosse approucha de l'Empereur, les gens du Roy soubzrirẽt, l'Empereur qui vist ledit Roy, celuy luy sembla Athis. Et pource demanda ou estoit le Roy nonobstant qu'en vestures & habillemens Athis passoit tous autres: mais il ne l'osoit cognoistre pour Roy, pource que seul l'auoit veu en son royaume, toutesfois quãd il sçeut de vray que c'estoit il, y courut les bras tendus & l'acolla en estraignãt fort, & en luy disant: Haa beau sire, que vous auois-ie mesfait qu'ainsi enuers moy vous estes celé. Si ie vous eusse cogneu de la puissance que i'appris ie vous eusse honnoré, ie n'eusse iamais cuidé que fils de Roy eust esté seruiteur à mon Se-

neſchal Ferrant qui cognoit Athis, dont ſi long temps auoit eſté ſeruy, & qui vit qu'il eſtoit Roy bien humblemēt le vint ſaluër, & luy dit. Sire ie dois grādes graces à Dieu d'auoir ſi longs temps eſté ſeruy d'vn ſi puiſſant Roy comme vous eſtes. Vous ne me deuez ſçauoir nul malgré ſi ie vous ay fait honneur: car voulontiers le vous euſſe fait plus grand s'il n'euſt tenu à vous. Les cheualiers de Sicille cheuauchoient auecques ceux d'Eſcoſſe, il ne fut pas à ceſte heure oubliee toute la vie de leur Roy: mais bien au long leur fut recordee en cheuauchant, les grands biens de la perſonne, les grādes vaillances que fait auoit, à la prinſe du ieune Turc, & comment il l'auoit deliuré, & tant de biens en diſoient que tous ceux d'Eſcoſſe en auoient merueilleuſe ioye, nouuelles qui toſt coururent vindrent à l'Emperiere & à ſa fille, que le Roy d'Eſcoſſe qui venoit eſtoit Athis, que ſi longuement les auoit ſerui. Lequel c'eſtoit deſcogneu tant qu'il auoit eſté en ce royaume, ceſte choſe leur fut fort à croire: mais par tant de gēs leur fut certifié, qu'elles le creurēt, & furēt de ces nouuelles treſioyeuſes. L'empereur & le Roy approucherent le palais, l'Empereur ne voulut pas qu'il deſcendit deuers les dames: mais le fiſt mener en ſon hoſtel, & luy diſt qu'il les verroit

verroit tout à temps. Si tost qu'il fut descendu, il fist toutes ces gens habiller, & s'en vint deuers les dames, qu'attendoient en la salle nobles cheualiers & escuiers, princes & barons, deuant luy entra en ceste salle & salua l'Emperiere, & puis sa fille & toutes les autres dames & damoiselles, dont tant y auoit que c'estoit belle chose à voir. Apres il approucha à l'Emperiere, laquelle incontinent luy dit que malfait auoit, de soy ainsi estre celé enuers l'Empereur & elle. Car voulontiers luy eussent fait hōneur & bonne chere, il s'excusa disant qu'il l'auoit voué quād Dieu luy fist ceste grace d'estre prisonnier. Il deuisa à ceste belle ieune fille, qui sa maistresse auoit esté. Et luy dist qu'il se mettroit en peine s'il pouuoit de tant faire qu'il fut plus prochain d'elle qu'il n'auoit esté. La belle fille ne l'haissoit pas : car beau & vaillant le sçauoit, ne respondit mot : mais toute rouge se baissa le visage. Elle n'en sçauoit nul au monde, que plus voulōtiers eust que l'vn des trois qui l'auoiēt seruie, & sur tous autres le Surnommé, si de lignee estoit pour elle. Le Roy d'Escosse ne vouloit point pour ceste heure soupper auecques l'Empereur, il print son maistre Ferrant & plusieurs autres nobles seigneurs de la maide l'Empereur qu'il cognoissoit, & les amena

souppet auec luy. Et s'assist au milieu de tous à grand triumphe. Tous ceux de la ville qui virent Athis en tel degré l'ouërent Dieu de bon cœur,& disoient entre eux,pleust à Dieu que ces deux compagnons fussent aussi puissant Roys comme il est: à chacun d'eux seroit la chose bien employee. Apres soupper reuint le Roy d'Escosse deuers les dames & damoiselles, lesquelles il trouua prestes de dancer trompettes menestriers sonnerent:car moult en y auoit,& furent les dances moult grãdes, & durerẽt iusques à minuict. Le vin & les espi ces furent apportees, & puis le congé prins s'en alla le Roy d'Escosse dormir iusques à l'endemain qu'ils refirent le pareil: car ceste feste dura tousiours iusques à long temps apres les nopces il n'en y auoit pas vn en Sicille,si à son souhait eust esté, qui eust voulu que le Roy d'Escosse eust eu ceste fille en mariage pource que tres-vaillant & saige,large, & courtois le cognoissoient. Ainsi demeura le Roy d'Escosse auec l'Empereur comme ie vous cõpte faisant telle chere ensemble que merueille il estoit, tous les iours deuers les dames, & disoit tousiours à ceste belle fille quelque sournette, & estoit tresbien en sa grace ie le vous lairray la tant que temps sera,& vous diray d'Orkays le ieune Turc.

*Comment*

*Comment le ieune Turc Orkays vint au tournoy de l'Empereur; & comment il fut bien esbahy quãd il cogneut que Athis qu'auoit esté son prisonnier estoit Roy d'Escosse, & de la chere qu'ils firent l'vn à l'autre.*

PVis sçauez certainement par cy dessus comment il estoit ferme & determiné en son cœur d'estre à ce tournoy, quãd il vit que le temps approuchoit, il apresta son fait & s'en partit de son païs si hautement accompagné, & si bien habillé que c'estoit tresgrand merueille, & ne fina d'errer tant qu'il entra au royaume de Sicille, ses fourriers estoient deuant long temps auoit que son logis estoit retenu. L'empereur se donnoit merueille de sa venuë, & n'auoit point intention de la laisser tournoier que premier ne fut Chrestien. Il sçeut qu'il approuchoit, il alla au deuant de luy. Le Roy d'Escosse & sa cõpagnie, le trouuerent assez pres de la ville, & luy firẽt grand' ioye & grand hõneur, il regarda le Roy d'Escosse, & bien cogneut pour certain que c'estoit celuy qu'auoit esté son prisonnier. Il cognoissoit la vaillãce qu'à son aduis estoit trop merueilleuse, & meilleure que la sienne, par ainsi l'esperance qu'il auoit de tournoier luy fust en ceste heure assez esloignee & eust bien

voulu qu'il l'euſt laiſſé tuer à l'heure de ſa prinſe. Il ne s'en pouuoit repentir pource que trop tard eſtoit, il ſalüa le Roy nonobſtãt ces choſes il luy fiſt grãd' chere, & ſi luy diſt. Certes quand ie vous deliuray ie ne cuidois pas auoir en mes mains le chief de l'armee Chreſtienne combien qu'aſſez ie pouuois voir en voſtre façon que vous eſtiez de haut lieu, & bien le monſtriez à l'heure que ie vous approuchois. Par ma foy diſt le Roy d'Eſcoſſe, ie tiens ma vie de vous, & ne ſera iamais heure que ie ne ſois voſtre. Lors diſt le Turc ie vous deliuray nõ aiant cognoiſſance de vous, & vous me deliuraſtes ſachant veritablement que i'eſtois le ſeul fils du Turc parainſi plus grand' franchiſe fut en vous qu'en moy, & en ſuis plus voſtre tenu que vous n'eſtes pas à moy, certes diſt le Roy d'Eſcoſſe, ſauue voſtre honneur: car vous m'auez fait la premiere, & oncques pour vous n'auois rien fait. Lors dit le Turc la deliurauce que ie fiz de vous fut plus par orgueil & par boubant que par amitié, & à celle que vous fiſtes de moy, fut amitié & franchiſe. En telles deuiſes cheuaucherent iuſques à la ville & eſtoit l'Empereur treſaiſes de les ouïr. Apres ſoupper le Turc vint voir les dames, ſi fiſt le Roy d'Eſcoſſe, & tous les eſtrãgiers deſquels moult en y auoit: car

car à peine y auoit il de nation Chrestienne qui n'y eust gens pour prẽdre logis pour leurs maistres, le Turc fut fort festoié de nobles dames, & damoiselles si furent tous ces gens il fist secrettement donner à cognoistre à l'Empereur que s'il vouloit laisser ce grand tournoy, & lui donner sa fille il se Chrestienneroit mais son intention n'estoit pas de prendre la la loy Chrestiẽne sur incertain. Si l'Empereur eust par auant sçeu sa bõne voulonté de tresbõ cœur si fust accordé: car lui sembloit pour lui & pour son païs le plus propre. Car parce moien tout son royaume estoit en bõne paix & n'y auoit nulle frontiere autre que ces païs toutesfois il veoit ia la feste toute preste & pource lui sembloit trop tard & desia auoit retenu logis & les fourriers venuz de dix Rois & bien de deux cens Princes seigneurs pour riens ne voudroit abuser tant de grans Princes: car sans trop grand honte ne le pourroit faire & pource fit respõdre au Turc que trop tard l'auertissoit de ces parolles & lui fit remonstrer ce que ie vous aydit & en especial s'il eust ces choses remonstrees lui estant prisonnier l'Empereur en eust eu tresgrand' ioie & eust tenu sa fille hautemẽt & biẽ emploiee: car ces mœurs & conditions luy sont tresplaisantes. Ceste responce ouïe par le Turc il luy

sembloit bien qu'il lui disoit verité & que par honneur autremẽt ne le pouuoit faire, si n'en parla plus & se contenta de ceste responce en remerciant l'Empereur & seiourna en attendant la feste & la venuë des autres Princes auecques luy & auecques les dames & damoiselles lesquelles chacun iour le Roy d'Escosse & lui alloient veoir & faire bõne chiere.

*Comment le Roy d'Angleterre arriua à Naples ou il fut receu à grand' ioie de l'Empereur & du Roy d'Escosse son compagnon, & du ieune Turc, & des regretz qu'ilz faisoient tous de ce que le Surnõmé n'estoit point venu pensant qu'il eust quelque mal ou qu'il n'eust point de voulonté de reuenir & ce que les dames & damoiselles en disoient.*

OR est il temps que ie vous cõpte du Roy d'Angleterre, lequel sçauoit desia le partement du beau & ieune Roy d'Escosse qu'en tresgrãdes pompes & merueilleux habillemẽs c'estoit parti de son royaume il s'ẽ partit quãd il fut temps ainsi accompagné qu'autresfois vous ay dit & auoit encores plus de gẽs & de hautz princes que n'auoit le Roy d'Escosse ses habillemens estoient moult riches les vestures de ces gens leurs cheuaux & leurs harnois

nois estoient tant riches q̃ plus ne pouuoient: car chacun c'estoit mis en peine de tout passer pour l'honneur de leur Roy. Il fist le chemin le plus brief que faire ce peut, & quand l'Empereur sçeut sa venue. Il monta à cheual le Turc & le Roy d'Escoffe en sa compagnie & allerent au deuant. Quand ilz s'encontrerent & que l'Empereur le vit & le cogneut & sçeut que cestoit Hector que Roy d'Angleterre estoit en sa vie si esbahy ne fut pareillement ne fut le Turc ne le Roy d'Escoffe. Ilz ce vindrẽt embrasser l'vn l'autre & faire telle ioie que nul ne le pourroit dire au commencement il festoioit le Roy d'Escoffe comme Athis:mais quãd il sçeut qu'il estoit Roy cõme luy & le plus prochain voisin qu'il eut vo⁹ pouuez penser qu'il eut grand' ioie plus de cent-fois s'embrasserent chacun auoit ioie de l'honneur de son compagnon sur tous les hõmes viuans en auoit ioie Ferrant & ce tenoit le plus heureux de tous ceux qu'en son temps estoient,il regarda ces deux puissans Rois qui si long temps l'auoient serui, & que de leurs personnes faisoient tant à priser que nul autre pl⁹ qu'eux ne valoit. Il approcha le Roy d'Angleterre & le vint sauuer. Le Roy luy fit tout l'honneur qu'il peut, & luy dist. Mon bon seigneur & mon maistre voyés cy vostre serui-

teur

teur que iamais ne vous faudra. Vous voyez quelz deux seruiteurs ont esté nourris en vostre hostel & domicille. Pleust à Dieu que le tiers fust de telle condition, Car en toutes autres choses nul de nous ne fait à lui comparer & demāda ce nouuelle n'en estoit par m'a foy dist l'Empereur nõ ie croy qu'aucune chose luy faut : car pour tout certain il eust tenu sa promesse il est à malaise de son corps ie sçai de vray qu'autre chose ne le pourroit tenir ce seroit moult de dommage dist l'Empereur autant que d'homme que ie visse oncques. S'il vient à ceste feste iamais ne partira de moy ie lui partiray de mes biens assez lagement qu'il n'aura faute iour de sa vie. Les deux Rois qu'oient ce que l'Empereur disoit ce pensoiēt bien chacun endroit soy de tant faire qu'ilz l'auroient en leur compagnie & estoit chacun ferme de lui donner l'vne de ces sœurs & disoit chacun en lui mesmes, que mieux ne la sçauroit emploier: mais qu'il fust gentil-homme de laquelle chose ilz ne faisoient nulle doute : car trop de grandes & hautes vertus auoit en luy & qu'il ne pourroit estre autre.

En ces pensees & parolles cheuaucherent iusques à la ville tout ainsi que les nouuelles du Roy d'Escosse vindrent à l'Emperiere & à tous ceux & celles qu'à lors auecques elle faisoient

ſoient leur reſidence & auſſi à la treſbelle & treſgente Yolante ſa fille. Pareillement leur vindrent les nouuelles du Roy d'Angleterre & que pour vray c'eſtoit Hector que ſi lõguement l'auoit ſerui. De ces nouuelles furent l'Emperiere ſa fille & toutes les dames & damoiſelles moult ioieuſes & tenoiẽt ceſte choſe cõme miracle,& q̃ Dieu ne deuſt pas auoir oublié le Surnommé qu'eſtoit encores la fleur & l'eſlite deſſus tous : l'Empereur s'en alla à ſon hoſtel & le Roy d'Angleterre au ſien par le commandement & ordonnance de l'Empereur. Et le conduirent iuſques la le Turc & le Roy d'Eſcoſſe & puis reuindrent à leurs hoſtelz & n'eurent pas long plaiſir de ſoupper à moitié qu'ilz ne veniſſent vers le Roy d'Angleterre qu'auoit Ferrant ſon maiſtre à ſoupper auec lui, ilz trouuerent encores le Roy d'Angleterre à table & prindrent deux chaires & s'aſſirent deuant luy. Puis cõmencerent à parler de ceſte feſte, & entre les autres choſes parlerent du Surnommé leur feal compagnon on vous emploieroit vn grand liure des biens que chacun en diſoit, nul n'eſtoit ſaoul d'e parler, chacũ prioit pour lui, tout le mõde l'aimoit. Les Anglois & les Eſcoiſſois qui tant de biens oioient dire de ceſt hõme, nonobſtãt qu'onecques ne l'euſſent veu par la grand' re-

nom

nommee de lui l'auoient en leurs cœurs & moult desiroient chacun sa venuë, l'Empereur fut en salle moult fort accõpagné auecques les dames & damoiselles, en laquelle salle on ne faisoit que parler du Roy d'Angleterre & du Roy d'Escosse comment ilz ce-stoient celez & hautement & honnorablement conduitz chacun recordoit bien d'eux. On plaignoit le Surnommé & disoit on, que s'il sçauoit ces nouuelles ne seroit veu en ce royaume pour la hôte qu'il auroit de ses deux compagnons estre si puissans au regard de luy apres disoient vous ne sçauez encores n'est pas la feste passee, ie ne pourroie croire que Dieu eust oublié si belle ne si bonne personne. Et quand il n'auroit que le bien qu'est en luy si vaut il bien le meilleur royaume des Chrestiens toutes les dames disoient que pitié seroit ce de luy ne venoit quelque bonne nouuelle sur, toutes autres le desiroit sa maistresse la fille de l'Empereur & ce tenoit bien orgueilleuse de si long temps auoir esté seruie de deux si puissans Rois. Apres soupper les Rois d'Angleterre, d'Escosse & le turc & tous les Princes de leur compagnie vindrent voir les dames la salle estoit moult grande: car bien le failloit à telle feste faire. Le Roy d'Angleterre fut des dames ioieusemẽt receu, & lui de-
mande

manderent pourquoy ainsi c'estoit celé, il respondit qu'en sa prison & à sa deliurance il auoit ainsi iuré & dist Dieu vueille cõforter le Surnommé mon bon ami Il me sauua la vie, si ie le pouuoie iamais trouuer il auroit part en mes bien comme mon frere: car apres Dieu ie suis viuant par luy & en disant ces parolles pour la doute de son compagnon dont il n'auoit nulles nouuelles les larmes luy cheoient des yeux les dames de ces parolles lui sçeurẽt bon gré & disoient bien qu'il n'auoit pas oublié le grand seruice que le Surnommé luy auoit fait, menestriers sonnerent, les dances commencerent de toutes pars les plus grãdes & les plus riches en habillemens que parauãt eussẽt esté veuës. Cheualiers dames & damoiselles deuisoient ensemble de ceste feste & le plus des parolles estoiẽt du Surnõmé dont on n'oyoit nulles nouuelles en ceste feste & en ceste plaisance attẽdirẽt iusqs à la nuit de la feste or est il droit q̃ ie vo⁹ parle du Roy de Frãce & aussi de son oncle le duc de Bourgõgne.

*Comment le Roy de France incogneu accompagné du Duc de Bourgongne son oncle s'en partit de Paris & vint à Naples & comment on murmuroit de ce que le Duc de Bourgongne auoit prins les plaines armes de France auant le terme que son frere auoit ordonné.*

Et

ET le Roy de Frãce qui ce vouloit desco-gnoistre ne vouloit partir si brief que les autres, il sçauoit pour certain le partement des deux Rois d'Angleterre & d'Escosse en quel estat & en q̃lles richesses ilz estoient partiz souuent auoit deuises auec son oncle que iournellement il luy faisoit & auoit fait ap-pointer ce qu'il auoit ordonné. Le Roy estoit le mieux deuisant. Il ne deuisoit pas comme meschant: mais deuisoit de telle vertu & de tel courage comme Roy qu'il estoit, & si bien deuisoit q̃ nul autre de quelque estat ou con-dition qu'il fust n'estoit accomparer à luy non plus q̃ par les trois iours comparer ne ce pou-uoient à sa vaillance. Il auoit ses gens enuoiez deuant pour prendre & retenir logis pour le Duc de Bourgongne regent & heritier legi-time du royaume de France & en sa compa-gnie de cinq à six mille cheuaux, dont il auoit six ducz & quatorze Cõtes, sans les grans ba-rõs & puissans seigneurs qu'en sa compagnie estoient. Il ordõna à sondit oncle de à ce tour noy prendre les plaines armes de France & disoit que bien ce pouuoit faire veu qu'il n'y auoit apparẽt ou autre que luy pour les auoir & disoit qu'il failloit qu'il fust ainsi, pource qu'il seroit repris s'il tournoioit en autre cot-te d'armes qu'en la sienne & apres ce fut or-

donné

donné que toutes ces tentes & pauillons, bannieres & trompettes, cottes d'armes des herauх estoient de plaines armes de France. Le Duc de Bourgoigne à qui il ne chaloit de rien tant que de faire le plaisir de son nepueu fut sans grandes paroles content de ce qu'il luy pleut ordonner. Ce ne fut pas sans grandes murmures : car il n'estoit point couronné Roy, n'y le nom n'en portoit, & il prenoit les plaines armes, qu'estoit alencontre de ce qu'il auoit promis au Roy son frere, nul qui sçeut à parler de ceste chose, ne luy en dõnoit loüange. Et disoient que pour vn an qu'estoit aduenir de sept ans que le fils du Roy estoit parti, il pouuoit bien attendre, & ne pouuoit bien par raison prẽdre les plaines armes qu'il ne fust couronné & receu à Roy, nonobstant que le Duc de Bourgoigne ce doutа bien de telles paroles toutesfois il fit ainsi que ie vous ay dit, & n'y eut homme si hardi qu'enuers luy osast ouurir la bouche. Il sçauoit bien que la chose sçeuë, ceste maniere de faire luy tournoit à grand hõneur. Il n'estoit pas esbahy que chacun en auoit merueille : car quand le Roy luy fist ceste ouuerture elle luy sembla bien estrãge, & ne pensa point moins des paroles qu'on en disoit. La chose fut ainsi apprestee comme ie vous dis, & fut par le Roy,

& n'auoit en voulonté de venir plustost deuers l'Empereur que deux nuits deuant le tournoy. Et sur le terme que ie vous dis, print sont partement, & ne desiroit point à venir plustost de doute d'estre cogneu, l'Empereur à qui les fourriers du Duc de Bourgoigne auoient demandé logis pour grand nombre, il fut moult esbahy, & dist que trois des plus puissans Roys que venuz fussent n'auoiét pas plus de gens que luy seul en menoit, & si n'estoit que Duc, apres il dist qu'aussi il estoit regent & heritier du plus puissant royaume du mõde, & que nul autre que luy n'estoit apparu pour estre Roy sinon luy, & ainsi se pouuoit tenir cõme Roy, il n'estoit pas esbahy s'il venoit en telle compagnie. Considerees toutes ces choses, assez s'esmerueillerét que plus prochaine femme ne querroit oncques pieça n'auoit enuoyé demander sa fille, laquelle bien enuis luy eust refusé, & n'estoit lieu au monde ou si hautement la sentist mariee. Or vint le temps du partement du Duc de Bourgoigne nul ne pourroit penser la richesse qui à ceste heure fut à Paris, les puissans princes & seigneurs qu'estoiét venuz pour estre auec le regent, les habillemens & des paremens ne vous sçaurois deuiser, quand tous furent venuz deuers le Duc de Bourgoigne à grand' voulon

voulonté de luy faire seruice, le Duc se partit d'auec eux, ceux qui n'auoient à conduire le Roy alloient deuant ou derriere à leur plaisir, pour vne feste ne fut oncques de la ville de Paris si noble departie, ny tant de gés en point qu'eut à ceste heure, chacun prioit pour le Duc de Bourgoigne, que Dieu luy donnast bonne aduenture, moult l'aimoient: mais vn peu fut hay, à cause des armes plaines qu'il auoit prinses. Et disoient plusieurs notables cheualiers qu'il s'en pourroit bien repentir: car si le fils du Roy reuenoit il les luy cõuiendroit laisser. Ils ne sçauoient pas la pensee du Duc: car iour de sa vie sur son corps ne les porta, n'y n'eut voulonté, & tant qui vesquit fut le plus loyal qu'en son temps regnast. Ceste departie faite, ainsi que ie vous compte, tous les champs estoient couuers de grands princes & grands seigneurs, si richement & si notablement parez que l'air en resplendissoit. Le Duc fit tant par ces iournees qu'il approucha le royaume de Sicille, à l'entree du royaume sceut pour certain, que les princes & seigneurs qu'à ceste iournee estoiét ou deuoiét estre, pour lesquels on auoit prins hostel. Et à ce qu'ils entédoient, ils sceurent qu'ils seroiét derniers, & que pieça chacun estoit venu, ils se reconforterét qu'ils venoient à petites iour-

pées & que leurs cheuaux n'en seroiét guères greuez, ils disoient vray : car auãt leur entrée n'entra en la ville ou ils entrerent, passe mille ans autant de nobles puissans & hardi entreprenans pour vne compagnie. Ils sceurent aussi pour certain que les Roys d'Escosse & d'Angleterre estoient deux de ceux que si long temps auoient serui Ferrãt le Seneschal, s'estoiẽt donné nom Hector & Athis. Le Duc de Bourgoigne q cognoissoit ces deux noms par la relation de son nepueu en eut grand' ioye, & le plustost qu'il peut en fist à sondit nepueu le rapport : lequel quand il le sceut en eut merueilleuse liesse, & pensoit en soy oncque telles aduenture ne fut veuë, estre trois fils de Roys en vn hostel seruiteurs d'vn cheualier si lõguemẽt durer ensemble sans courtoux, enuie ne malueillance ainsi estre celez. Et encores plus par nul deux, en quelque maniere monstrer semblant d'estre de plus haut lieu l'vn que l'autre. Et puis pẽsoit que sa voulonté estoit impossible : car son intẽtion estoit de les auoir de son hostel quelque chose qu'il deust couster.

Quand il auoit ceste pensee, il ne pensoit pas que ses compagnons fussent Roys de si puissants royaumes, cõme il estoiẽt dit à son oncle le Duc de Bourgoigne ; cheuauchons

ioyeus

ioyeusemēt à ceste iournee. Ie verray la plus-part deuāt tous ceux que i'aime. Et ainsi cheuaucherent tant qu'ils approucherent le lieu où l'Empereur se tenoit, à la distance prouchaine d'icelle ville vindrent plusieurs notables deuers le Duc, lesquels y estoient enuoiez de par l'Empereur pour luy faire sçauoir l'heure de sa venuë, auec aussi pour luy faire honneur. Le Duc de Bourgoigne eut plusieurs deuises auec eux, & sceut bien les noms de tous ceux qui venus estoient, & pour grands merueilles les cheualiers de l'Empereur luy compterent du Roy d'Angleterre & du Roy d'Escosse. Apres luy compterent que ceste œuure estoit tenuë en ce royaume pour miracle: car par eux apres vn auquel nul ne se compare, le royaume de Sicille & l'Empereur principalement auoient honneur & cheuance recouuree. Apres luy compta du Sus nommé la venuë, sa vaillance, sa beauté & bonté, sa largesse & toutes ces mœurs si tres au long que par grand plaisir estoit au Duc de Bourgoigne de l'ouir racompter, & tenoit on Dieu pour iniuste, si à cest homme n'auoit fait & donné autant d'honneurs & de bien qu'au Roy d'Angleterre & au Roy d'Escosse, lesquels estoient faits de sa main. Et encores ne sçauoit le Duc si c'estoit son nepueu qui eust

nom le Surnommé. Apres qu'il se fut deuisé aux cheualiers auant qu'il montast à cheual, il vint à son nepueu & demanda par sa foy comme il auoit nom quand il ce partit de ce royaume. Le Roy qui ne doutoit de sa demãde, luy dit que son premier nom il ce donna le Despourueu : mais la fille de l'Empereur luy auoit changé ce nom, & luy auoit donné le nom du Surnommé. Quand le Duc ouït ce nom, il cogneut bien que c'estoit celuy dont la grãd' renommee sourdoit, il embrassa son nepueu & benist l'heure de sa naissance, le Roy luy demãda qu'il le mouuoit de ce faire. Il luy racõpta les biens que de luy auoit ouy dire, & tãt luy en dit q̃ le Roy en fut tout rouge & honteux, & luy dit, Bel oncle ceux qui vous ont rapporté ce rapport, pensez que ce sont mes amis, vous orrez paraduenture nouuelles de moy par deça, qui ne vous serõt pas si plaisantes, ne me louëz pas tant en vostre cœur que vous me puissiez blasmer, quãd temps sera, le Duc luy sçeut bon gré de ceste responce, & luy dist, monseigneur que voulez vous faire voulez vous aller deuant ou derriere. Certes dist le Roy, i'iray deuant assez prochain de vous, affin que ie puisse voir ceux qui à l'encontre viendront de vous, pour voir si ie cognoistray mes deux compagnons, le

Duc fut content, l'vn des cheualiers qui deuers le Duc estoiẽt venuz de par l'Empereur, retourna deuers l'Empereur & luy recorda qu'oncques iour de sa vie n'auoit veu telle noblesse que le Duc amenoit de sa personne disens moult de bien pour vn hõme aagé, & estoit à leur aduis prince de tresgrãde facon.

L'empereur auoit tousiours bonne esperance d'ouïr des nouuelles du Surnommé. Mais à ceste heure elle fut mauuaisement de tous poincts faillie, les dames qu'ouïrent parler de ceste grande richesse, & des plus puissans seigneurs qui deuoient entrer en la ville, veu que les autres seigneurs n'estoient point venuz descẽdre à leur hostel, elles requirẽt à l'Empereur d'estre aux fenestres, & qu'à ceste entree deuoit estre toute la noblesse qu'alors estoit assemblee. L'empereur qui leur accorda, l'Emperiere, sa fille & toutes les dames furent aux fenestres, & tous ceux qui dedans la ville estoient, incontinent sceurent ces nouuelles. Vous pouuez bien penser que chacun se monta & habilla le mieux & le plus richement qu'il peut selon son estat & puissance, d'autre costé le ieune Roy de France pensa bien voir les dames & damoiselles aux fenestres. Il c'estoit paré comme à escuier apartient, & estoit monté sur le plus beau coursier


sier

fiet qui fut point en toute l'assemblee; & auoit en sa compagnie trois ou quatre ieunes fils des princes ou grands seigneurs qui son fait s'auoiét vestuz de pareils habillemés, pareils harnois, & de cheuaux; & auoit chacun deuát son visage (luy principalement) la cornette de son chaperon: car moult estoit beau & plaisant nonobstát que son visage ne fust veu. L'Empereur, le ieune Turc, & tous les Roys & princes qu'en la vielle estoient, sachans la venue du Duc de Bourgoigne ce partirent de la ville le plus hautement accompagnez qu'ils peurent, & le mieux en point de leur personnes pour aller au deuant de luy, & n'arresterent gueres qu'ils les recontrerent assez pres de la ville. En la compagnie du Duc n'auoit cheualier n'escuier qu'à ceste heure ne fust vestu de pareilles robbes. Les cheualiers de beau veloux, & les escuiers de satin, chacun qu'auoit gaiges pour l'honneur du Duc, ils auoient de la soye ou couuers de belles orfeuerries: telles richesses ne furét onecques mais veües que ce iour. Le ieune Roy qui deuant luy alloit, auecques ces compagnons qui pareils estoient. Quand il vit le Roy d'Escosse, & le Roy d'Angleterre, il les cogneut tresbien & de loing les salüa. Le cheual sur quoy il estoit tousiours prest à la bonne voulonté de

son

son maistre Il fist deux ou trois saux tres nou-
uellement le cheual estoit moult plaisant &
l'homme qui dessus estoit encores plus. il fault
regarder de chacun: car moult leur plaisoit il
passa outre & l'Empereur vint iusques au deuant
du Duc le salua comme à son estat apparte-
noit si fist il tous les autres Rois & Princes
qui la estoient car nulz Princes en son temps
ne furent trouuez qui plus feussent d'hon-
neur que luy quand les acointances furent
faites ils cheuaucherent tous ensemble vers la
ville des honneurs qui faisoient au cheua-
chier ne comment ils entrerent en la ville ne
vous vueil compter car trop longuement y
mettrois ie vous dis bien que deuant la person-
ne du Duc estoit present le ieune Roy & auf-
si tous ses cõpagnons, lesquelz cheuauchoiet
sans ce qu'entre eux & le Duc y eust nully à
l'entree dedans la ville telle noblesse ne fut
veue puis le commencement du monde, & les
rues, & les fenestres estoient toutes tendues
de moult riches draps & toutes les fenestres
plaines de dames & damoiselles, & de sei-
gneurs. Qui eust veu lors cheuaux bondir par
les rues cheualiers & escuiers deuant les da-
mes eux monstrer, on eust deu tenir pour fol
qu'à pied eust esté en la rue.

Quand ce vint au passer deuant l'Empe-

riere & sa belle fille le Roy de France les cogneut bien croiez qu'à ceste heure la rue luy estoit trop petite, ce que cheual & hõme pouuoit faire estoit deuant les dames. Et sembloit proprement qu'il le fist de voulonté sans contrainte. Celuy que dessus estoit sembloit que nulle peine n'en eust & pour chose q̃ le cheual fist ne voioit son corps muer toutes les da dames & damoiselles, le regardoient moult à merueilles & disoient entre elles qu'encores n'auoient point veu ne cogneu tel hõme tous ceux qui là estoient & qui veoir le pouuoient pour vn homme & cheual luy donnoient le pris & le los. Ainsi ilz entrerẽt & pour le grãd nombre de gens qu'y furẽt, mirent long tẽps auant qu'il venissent deuant l'hostel de l'Empereur lequel Empereur descendit & fist conduire le Duc de Bourgongne iusques à son hostel par moult de Rois & de grans Princes lesquelz le laisserent descendre & reposer. Et s'en retourna chacun en son logis. Les dames deuisoient du Duc de Bourgõgne de la grãd' noblesse qu'auecques luy auoit, & grand estat qu'il tenoit & disoient que sa personne leur plaisoit fort & qu'il estoit encores d'aage raisonnable pour auoir lignee qu'estoit ce que l'Empereur deuoit desirer: nul si puissant Roy n'estoit encores venu comme il estoit taillé

d'estre

d'estre & desia estoit: car passé long temps soyssoit du royaume paisiblement comme droict estoit pource q̃ nulz autres heritiers n'y auoit mais la franchise de luy failloit laisser à prendre le nõ de Roy: pource qu'encores n'auoit pas sept ans que son neueu le filz du Roy son frere s'estoit parti du païs & ne sçauoit ou il estoit ces deuises & plusieurs autres se disoiẽt du Duc de Bourgongne il n'y auoit nulle cõparaison à son estat & à sa noblesse de tous les autres Rois & Princes qu'à ce tournoy fussent venuz. Son estat estoit trop plus grand & trop plus honnorable de trop que celuy de l'Empereur. Quand ce vint que le noble, & puissant Duc de Bourgongne eut souppé & mãgé à son aise tout par loisir & qu'il fut heure d'aller veoir les dames il s'en partit de son hostel si hautemẽt accompagné que merueille estoit de veoir sa compagnie il vint à l'hostel de l'Empereur il trouua l'Emperiere & sa fille accompagnees de foison de dames & damoiselles tant belles que merueilles estoit: mais cõme le Soleil passe la Lune & les estoilles ainsi de beauté & de maintien passoit toutes les autres la tresbelle Yolante.

Le Duc salüa les dames cõme à leur estat appartenoit il fut tresbiẽ receu & grand' ioie eut & tresbonne chiere. Il se print à deuiser à



coste

ceste belle fille laquelle il trouua en parolles & en tout ce qu'il voulut demander tant de biens que mieux n'eust sceu souhaiter. & pensoit que son neueu n'auoit point mal choisi de faire sa dame de ceste belle fille de laquelle à son aduis au monde n'auoit la pareille. Les dances commencerét parmi la salle les autres trois Rois & Princes vindrent veoir la dance la noblesse y fut si grande & si richement vestue, que le recorder ne seroit pas sceu: la salle estoit nouuelle faite, si tresgrande & si plantureuse qu'oncqs plus grande n'auoit on veüe. Il estoit bien besoing que tel fust; car le nombre de gens estoit tout autre à ceste feste qu'il n'auoit esté à nulle autre le ieune Roy de Frãce estoit derriere tous les autres & tenoit vn sien cheualier par les bras & regardoit les dames & en especial ceste belle fille sa maistresse laqlle oncqs en sa vie ne luy auoit desplcu tãt plus il regardoit ces deux cõpagnons tant blé & richement ordõnez qu'à souffisance ilz estoiẽt entre les dames ou il s'esbatoiét & deuisoient chacun les voioit voulentiers; car à merueilles estoient aimez Il y auoit plusieurs de l'hostel de l'Empereur qui moult regrettoient le Surnõmé, & disoient que toute leur esperance estoit hors & qu'il pensoient qu'il fust malade ou mort veu sa promesse, qu'il a-

uoit

uoit faicte d'estre ce iour s'il n'auoit incon-
uenient de son corps si ainsi estoit ce seroit de
sa mort le plus grand dommage que puis le
crucifiement aduint pour le corps d'vn homme
Ces parolles ouïrent les François de tout le
peuple & ceux qui ne sçauoiẽt point du Roy
le recordoient au Duc de Bourgongne leur
maistre, & seigneur la grand recõmandation
que ce ieune homme auoit par tout le païs où
il hantoit qu'on appelloit le Surnommé l'Em-
pereur mesmes auoit grãd douleur. Si auoiẽt
toutes les dames & damoiselles. Le Roy de
France qui voyoit toute ceste compagnie di-
soit bien à ses compagnons que sçauoient son
fait s'oncques mais il eut coeur de bien faire
il estoit heure à ce tournoy. Il cognoissoit les
Rois d'Angleterre, & d'Escosse & le Turc
tresuaillans gens & les sçauoit desirans cha-
cun d'eux paruenir à ce bien. Ainsi doncque
sans grand peine & trauail ceste grand con-
queste ne peut estre faite & accomplye. Ceux
à qu'il le disoit s'en rioyent moult & disoiẽt.
On dit tãt de mal en ce royaume de vo^r qu'à
peine auons nous espoir que vous y puissiez
paruenir: certes dist le Roy ie m'en mettray
en peine.

Et l'Empereur pria le lendemain nuict du
tournoy le Duc Bourgongne au soupper, &

les Princes de ſa compagnie pource que tous les autres auoit feſtoiez. Et il luy accorda de bon cœur puis print congé de l'Empereur, & des dames & s'en retourna en ſon logis. Pluſieurs le voulurent conuoier:mais il ne le voulut point & ſi toſt qu'il fut reuenu à ſon logis il trouua maniere de parler à ſon neueu & luy diſt que bien auoit choiſi,& que s'il euſt oncques bien en lui qu'il miſt peine de bien faire: car ce par faute il perdoit vn tel bien iamais le pareil ne recouureroit:ſi le Roy eſtoit bien amoureux par auant encores le fit ſon oncle plus fort embraſer. Le Roy luy diſt, Bel oncle ou les bras mes faudront ou ie mourray en la peine ou ie l'auray le Duc commença à rire & luy dit comment l'Empereur l'auoit prié au ſoupper le lendemain & tous les Princes de ſa court & luy auoit promis d'y aller: ceſte nuict s'en allerent repoſer il ſembla au Roy de France que la iournee de ce tournoy auoit encores à durer vn an & il n'y auoit qu'vn iour les cheualiers ordonnés de par l'Empereur pour deliurer place au chãp ou le tournoy deuoit eſtre pour tendre les tentes & pauillons des Rois & Princes en firẽt leur douoir & fut leur place prinſe par leur gens à ce commis: la place eſtoit la plus belle qu'oncques fut veuë pour telle choſe faire & la plus grãde. Ie vous

ay oublié à dire q̃ ceste nuict fut dit au Turc s'il ne ce Chrestiennoit qu'il ne seroit point receu au tournoy: il fist de grans doutes que ces subiectz ne le chassassent hors de ces païs chacun des Princes qui là estoient luy promirent aider sur leur espoir il se Chrestienna le lendemain & le lauerent les Rois d'Escosse & d'Angleterre. Aussi il eut plusieurs autres & luy fut donné nom tout autre que nul des deux Rois n'auoient pource que chacun faisoit honneur à son compagnon il fut appellé Charles & aussi fut ou nõbre des tournoyans.

Le lendemain au matin eussiez veu chacun en sa place ordõnee tendre tentes & pauillõs les plus riches qu'on pourroit deuiser. De toutes emportoit la richesse, & la renommee, celle du Duc de Bourgongne qu'estoit à pleines armes de France. Et son pauillon fut prisé plus de trois cens milles escus sa tente estoit ensuyuãt le pauillon. Chacũ alloit veoir les richesses & les habillemens des Rois & Princes que depuis la creation du monde ne fut veuë chose plus riche: la nuict vint le Duc alla soupper auec l'Empereur & tous le Princes de sa cõpagnie. L'empereur & les dames le festoierent, à ce soupper y eut grãd parlement du Surnõmé l'Empereur dist au Duc tant de biẽ de luiq̃ ne se pouuoit saouler & disoit qu'il

estoit

estoit cause de tout son honneur & se recouurerent de son royaume les mœurs de luy, & ces conditions dessusdites deuisoit si honnorablement q̃ le Duc que bien cognoissoit qui c'estoit n'eut oncques en sa vie si grand' ioie & puis le souhaitoit Roy aussi puissant que nul de ces deux cõpagnons & qu'oncques tournoy n'eust esté crié mieux vailloit sa personne qu'vn bien puissant Roy & que tous son pouuoit ne pouuoit faire : & puis dist, il m'auoit promis de reuenir à ce iour ce fortune de son corps n'auoit & par ainsi ie le tiens perdu: car oncques sa promesse ne faussa, en disant ces parolles les larmes luy cheoient des yeux.

Quand les dames ouïrẽt parler de la mort du Surnommé il n'eut dame ne l'Emperiere sa fille n'autres qui ce peussent tenir de plourer. Pareillement n'y eut homme de tous les gens de l'Empereur à qui les larmes ne cheussent especcement du visage le Duc, vit la grãd' amour dõt son neueu estoit aimé & auoit ouï recorder les vertus il dit à l'Empereur. Certes sire il à moult bien emploié son seruice: car vous dites de luy grand honneur & croy qu'il est ainsi que vous le dites : car ie ne voy personne de vostre hostel qui ne le monstre, il peut bien estre malade sans mort ce Dieu plaist vous le verrez q̃lque iour & pour vray dire,

dire, si ie sçauois vn tel homme au royaume de France, ie me tiendrois fort honnoré d'estre son compagnon, en telles paroles ce passa le soupper. Apres soupper le Duc ainsi cõme enuieux dist à la belle fille, vous ne vous estes peu tenir de plourer, quand vous auez ouy parler du Surnommé, estoit-il plus en vostre grace que nul autre, par ma foy dit elle, il est en ma grace, par les grands seruice qu'ils à fait a monseigneur mon pere : car s'il ne fust à ceste heure petite chose fut de luy & de moy & de tout le royaume, & par luy c'est auiourd'huy le prince plus honnoré qui viue, & qui plus à acheué de hauts faits: mais ne pensez point que pour autre chose i'aye amour en luy : car vous n'autre pour puissance ou pour seigneurie ie n'eux à cœur n'en plus grād' amour l'vn que l'autre ie m'attens à monseigneur mon pere de ce qu'il veut faire de moy. Si vous auiez en vostre cõpagnie vn homme qu'autant de bien vous eust fait comme le Surnommé à fait à moy, vous auriez le cœur bien dur, si vous oyez parler de sa mort si vous n'en auiez douleur ie n'ay pas esté seule qu'en ay plouré. Monseigneur mon pere & toute la salle partirent à mes larmes. Le Duc de Bourgoigne vit bien que ce qu'il luy auoit dit ne luy plaisoit pas il ce pēsa bien

qu'auant qu'il fut trois iours la paix en seroit faite, apres soupper n'arresta gueres, & print brief congé disant que c'estoit pour aller entendre à son fait. Ceste nuict ne vint nul des princes deuers l'Empereur, pource que chacun entendoit à ces affaires. Le Duc reuenu à son logis, il alla voir le Roy son nepueu, & luy compta toutes les paroles qu'en la salle de l'Empereur auoient esté dites, & commét luy & tous ceux de son hostel auoient poursuiui, & en especial Yolante. Puis luy compta les paroles qu'il auoit euës auec elle, lesquelles elle n'auoit pas bien prins en gré, luy compta sa responce, & puis luy dist. Or faictes monseigneur que ceste grand' louange & recommandation vous demeure, le Roy respondit, Dieu m'en doint grace, ceste nuict s'en allerent reposer, ie croy pour certain que plusieurs des Roys & princes qui tournoier deuoient, ne dormirent gueres pour ceste nuict: car chacun pensoit à son fait. Le lendemain ce leuerent assez matin & ouïrent messe, & s'appointerent pour estre prests quand temps seroit.

Comment

*Commēt le Surnommé gaigna la premiere iournee de ce tournoy, & cuidoient les François que ce fust le Duc de Bourgoigne, dont les Roys & princes en murmuroient, disant que le Duc de Bourgoigne n'estoit pas si puissant: mais faisoit tournoyer vn autre pour luy, parquoy fut ordonné que le lendemain ils seroient tous desheaumez deuant les dames, pour laquelle chose le Duc de Bourgoigne fit porter vne couronne à son nepueu sur son heaume, ainsi que les autres Roys, & comment il gaigna la seconde iournee, & fut cogneu de l'Empereur, & de tous les Roys qui l'auoient veu, & comment il gaigna la tierce iournee. parquoy il eut le pris.*

LEs princes furent par les cheualiers, & Roys d'armes l'vn contre l'autre, & furēt trouuez par nombre parmi les Roys, dont il en y auoit dix, sans ce qu'on cogneust le Roy de France deux cens & seze. Ainsi ce fut cent & huict de chacun costé. Le Roy d'Angleterre & le Duc de Bourgoigne furēt d'vn costé, le Roy d'Escosse & le Turc d'autre costé, & ainsi les autres Roys & princes partiz. Les eschauffaux ou les dames estoient tant richement ordonnez & parez que belle chose estoit. Et estoit ceste belle fille Yolante toute seule loing des autres assise haut, affin que chacun la peust voir à son gré, & qu'elle peust

donner bon courage à ceux qui la verroient, elle estoit tant richement & bien habillee, que mieux on ne pourroit deuiser, nul ne la voyoit à qui il ne semblast q̃ nature ne pourroit mieux faire ne plus belle creature, l'Empereur tresbien accompagné de notables cheualiers fort cognoissans en la guerre, estoit sur vn autre eschauffaut,& auoit auec luy entre les autres Ferrãt son Seneschal qui moult auoit veu à l'heure que le tournoy estoit ordonné, & que les trompettes sonnerent & issirent des pauillons, tous les princes qui là estoient venuz pour tournoier, armez l'heaume à la teste, vestus de leurs belles cottes d'armes, leurs banieres desploiees deuant eux, leurs cheuaux couuers de leurs armes, en la plus riche maniere qu'ils s'estoient peu aduiser. Le Turc & le Roy d'Escosse & leur compagnie allerent d'vn costé. Le Roy d'Angleterre,& celuy qu'on tenoit Duc de Bourgoigne qu'estoit Roy de France, d'autre costé quand on vit le Roy de France issir de son pauillon, chacun le regarda à merueilles, tant pour les armes qu'il portoit plaines comme pour la façon de luy : car nul n'estoit de telle façon ne qui semblast à redouter, & disoient les gens. Comment est ce Duc de Bourgoigne de parfaite beauté à cheual nul ne s'accompare

paroà luy. Il semble trop plus beau à cheual qu'à pied. S'il se contient aussi fierement que son semblant monstre, il fera auiourd'huy du bien: plusieurs luy donnoient grand' charge que sans estre Roy il prenoit les plaines armes, & disoient que c'estoit chose mal aduenante: mais toutesfois la chose ce fit ainsi. Ils furent l'vn cõtre l'autre mis quand temps fut, les cordes furent coppees & sonnerent les trompettes pour chacũ faire son deuoir. Pour vous aduertir la maniere du tournoy estoit telle qu'il y auoit iu deux estaches aux deux costez, & à chacune estache y auoit deux Roys d'armes auec papier & escriptoire: pour ce que tous ceux qu'estoient rendus failloit qu'ils s'en allassent à l'estache, & des celuy iour ne pouuoient plus rien faire. Le Duc de Bourgoigne estoit à cheual auecq les autres descognu, sa cornette deuãt son visage, si haut qu'on ne luy voyoit que les yeux, & estoient aupres de luy trois ou quatre de ces princes, qui ceste matiere sçauoiẽt. Il auoit grand desir de voir les vaillances de son nepueu duquel il auoit ouy dire tant de bien: oncques en sa vie ne luy sembla si bien hõme qu'il luy sembloit à cheual, & disoit bien à ses cheualiers qu'il pensoit bien autant de bien de son nepueu, qu'il en auoit ouy dire de tous autres

 à l'œil

à l'oeil c'estoit nompareil. Oncques telle assemblee ne fut veuë ne tant de noble ensemble, chacun fist son deuoir apres la trompette sonnee, & la corde couppees. Il ne faut point douter que ce tournoy ne fut à merueilles dur & fort combattu : car chacun se penoit d'auoir le pris, le Roy de France regardoit sa dame, si faisoient tous les autres, elle leur donnoit tel courage que leur voulonté redoubloit, ce tournoy dura long temps, tant qu'à peine est-il possible que l'alaine peust tant durer à corps d'homme, moult bien le faisoient les Roys d'Angleterre & d'Escosse : mais sur tous autres le faisoit merueilleusement bien le Roy de France, ces faits passoient tous autres. Il abbattoit hommes & cheuaux deuant luy, tant que nul ne l'osoit à coup attendre, en quelque part qui vint faisoit les rens si grãs & si larges autour de luy que chacun luy faisoit place. L'empereur & tous ceux qui de costé estoient, s'esbahissoient moult de la vaillance du Duc de Bourgoigne, pource que ia estoit fort sur aage, ils disoient entr'eux celuy Duc passe tout, nul n'est à luy accomparer, pareillement le disoient les belles dames, & estoient toutes esbahies des Roys d'Angleterre & d'Escosse, qui tant auoient de renommee comment à l'encõtre de ce Duc, qui tant estoit

estoit fort auant en son aage, il n'auoient autre pouuoir, Chacun voyoit clerement que contre luy ne pouuoient auoir duree, vous pouuez penser q̃ le Duc de Bourgoigne auoit grand' ioye; aussi auoiẽt tous les François qui cuidoient que ce fust le Duc qui tant d'armes fist, & disoient l'vn à l'autre, certes nostre maistre est merueilleusemẽt vaillant. C'est grand dõmage veu si grand' vaillance qu'il à passé la fleur de sa ieunesse sans estre en guerre, Toutes telles paroles ce disoient, toutes les natiõs estranges estoiẽt esbahiës de la merueilleuse prouësse du Duc, & disoient bien s'il continuoit ainsi qu'il auroit ceste fille sans nul remede, & disoiẽt aussi que la fille aimast mieux plus ieune comme ils pensoient: mais à la fille n'en chaloit gueres: car elle auoit toutes bonnes conditions en elle, tant dura ce tournoy que par ordonnãce la trompette sonna la retraicte, depuis qu'elle sonnoit par le serment fait chacun ce deuoit retraire sans plus auant faire. A l'heure qu'elle sonna ny auoit pas trente hõmes qui ce puissent combattre que tous n'eussent esté enuoiez aux estaches. Du costé du Roy de France estoit le double des combattans à ceste heure que ceux de l'autre costé n'estoient, de par ledit Roy de Frãce furent enuoyez aux estaches six Roys, & huict

Duc, & vingt & deux Contes, qui tous furẽt mis en escrit par les heraux desquels en estoit l'vn le ieune Turc, qu'à ceste heure eust bien voulu estre mort. Les Roys d'Escosse & d'Angleterre, bien virẽt que les trois iours ne pouuoient gaigner n'auoir le pris : car le premier iour estoit desia osté, ils estoient tant desplaisans que plus ne pouuoiẽt encore qu'vn homme de tel aage, les auoit ainsi vaincus, vn chacun s'en retourna en son pauillon triste & moult dolent & le Roy de France n'estoit point en ce party : mais ioyeux se fist desarmer. Son oncle ne ce peut tenir de l'embrasser, il fut moult aise ainsi qu'à luy appartenoit. Chacun alla soupper.

Et par toute la ville couroit le bruit du Duc de Bourgoigne, chacun disoit qu'apres le Surnommé si vaillant hōme ne virent oncques. Autres disoient que le Surnommé eust bien failly de mieux faire, & que tant auoit fait d'armes q̃ nul ne l'osoit attẽdre & qu'impossible estoit de plus faire. Apres soupper les dames vindrẽt en la salle, & deuisoient à ceste belle fille, en disant. Certes ma dame si le Duc continue en ceste vaillance, vous estes heureuse, pleust à Dieu qu'il fust pl⁹ ieune de trẽte ans, il vous seroit mieux seãt qu'il ne sera. Ce sera vn puissant Roy & le plus puissant du monde,

de, autres disoient il est ia sur l'aage Il sera demain si foullé qu'il ne ce pourra aider. Il n'est pas possible que homme de tel aage continue trois iours ceste peine. S'il ne continue l'Empereur peut choisir lequel qu'il luy plaira. Si ainsi estoit ie croy qu'il voudroit bien en sçauoir vostre voulonté par ma foy dit la fille, ma voulonté est la sienne, & ia autre chose n'en sçaura en ces deuises vindrent tous ses Rois & Princes à court. sur tous autres fut regardé le Duc de Bourgougne. Chacun disoit qu'il estoit à cheual plus grād demy pied qu'il n'estoit à pied plusieurs murmuroient & disoient, il pourroit faire tournoier vn autre en son lieu certes ce n'est pas le corps qu'ores estoit à cheual il ne pert à son visage qu'il soit de riens foullé impossible chose seroit d'auoir enduré telle peine sans ce qu'il y paroisse. Il est aussi frais qu'il estoit hyer à ceste heure ces parolles multiplierent tant que les dames & tous les cheualiers ne parloiēt d'autre chose & dit on à l'Empereur & q̄ les autres Rois ne s'en pouuoient rapaiser? Et luy prierēt que le lendemain chacun fust desheaumé sur le champ pour oster toute suspitiō. Les gens du Duc oioient bien les parolles qu'on disoit de leur maistre: car toute la salle en estoit plaine. Ceux qui ne sçauoient riens du fait en estoiēt

 desplai

desplaisans & aduertirent le Duc qui fit semblant d'en estre courroucé : mais il en estoit tresioyeux : car il ne desiroit point auoir la renommee sans desserte, & ce son nepueu l'eust creu ia pieça ce fut fait cognoistre toutesfois il ne dit riés à son nepueu : mais il aduisa d'vne autre chose chacun Roy portoit vne couronne sur son heaume reserué le Roy de France Apres les dãces il print cógé le plustost qu'il peut & s'en vint à son nepueu & luy dist.

Beaucoup de gens parlent que i'ay prins les plaines armes de France & ie ne porte point de couronne, ou les nobles armes n'y doiuent point estre plaines ou la couronne y doit estre & pource il la vous faut demain porter ou prendre mes armes, ma foy dit-il puis que vostre aduis est tel ie suis content de la porter, & croy que vous auez droit & fut cõclusion prinse ainsi. Puis s'en allerent reposer iusques au lendemain au matin. Depuis le partement du Duc de Bourgongne, qu'il fist deuers l'Empereur la plus part des Princes parlerent à l'Empereur & luy requirent que chacun fust desheaumé deuãt les dames, afin que suspicion fust hors de chacun & que le droit allast ou aller deuroit. L'empereur l'accorda & furent ordonnez cheualiers pource faire à chacun de ceux que tournoioient deux, lesquelz

quelz deuoient estre amenez deuāt l'eschauffaut des dames ou l'Empereur deuoit estre à ce iour & là estre deshéaumez. Pour le Duc de Bourgongne fut ordonné Perrane le Seneschal & encores vn autre, & prierent entre eux que la chose fust secrette cōme vous m'auez oui dire le Duc estoit aduerti de ceste chose le lendemain auant le tournoy, le Duc s'habilla richement & monta sur vn coursier touſiours sa cornette deuāt son visage & ainsi accompagné que parauant estoit. A l'heure ordonnée cōme deuant tous Princes yssirent de leur pauillō au son de la trompette, le Roy de France yssit tout armé le heaume en la teste sur lequel auoit vne couronne tant riche que nulle pareille n'auoit en la compagnie. Et quād on le vit porter vne courōne tout chacun s'en dōna merueilles & disoient qu'il ne le deuoit point faire puis qu'il ne prenoit nom de Roy chacun en parloit cheualiers & escuiers dames & damoiselles, Rois d'armes & heraux & luy tournoient c'est affaire a vn tresgrād outrage & les cordes furent coupees comme le iour de deuant ce tournoy dura longtemps bien combatu & grās armes à ce iour furent veuës aucuns en y eut de morts qui mieux aimoient mourir qu'estre menés à l'eschaffaut sur tous les autres auoit le bruit & le

pris

pris le Duc de Bourgongne & faisoit encores vn tiers plus d'armes que le iour de deuāt n'auoit fait & le tenoient ceux qui le voyoient pour chose impossible tous les autres faitz qu'en ce tournoy ce furent ne faisoient à comparer aux siens nonobstant que les plus vaillans hommes du monde y estoient mais comme l'aigle dessus tous les autres oyseaux du monde monstre sa prouësse, & grande vertu ainsi ce monstroit dessus tous autres il abatoit cheualiers & cheuaux, Il arrachoit heaumes de testes, & finablement faisoit tant d'armes que chacun le fuioit, & n'y auoit de ceux qui contre luy estoient, quand la trompette sonna plus que dix que ce peussent defendre que tous ne fussent menez à l'estache Si la trompette eust gueres mis à sonner ceux de son parti n'eussent trouué à qui cōbattre de ceux qui furent enuoiez à l'estache les deux pars y furent de par le Duc de Bourgongne, le Roy d'Escosse n'y fut pas mené ce iour ne le Turc peu s'en faillit des autres que tous n'y fussent amene. La trompette sonna les lices furent closes.

Et le Roy de France cuida partir mais Ferrant luy vint au deuant & luy dit le grand cry & l'ordonnance de l'Empereur. Le Duc de Bourgongne qui sçauoit bien ceste œuure estoit

estoit ia entré souldedās les lisses dōt plusieurs gens s'en donnerent merueilles. Le Roy de France ce sentant ainsi arresté fut moult desplaisant toutesfois il failloit obeir. Il fut amené deuant l'eschauffaut ou l'Empereur & les dames estoient, auquel lieu on auoit desia desarmé du heaume plusieurs Rois & Princes entre lesquelz le Roy d'Escosse & le Roy d'Angleterre estoient. Et pource qu'on auoit grand desir de veoir desheaumé celuy qui tāt auoit fait d'armes, chacun l'approucha quand il vint à son tour. Le Duc de Bourgongne le suiuoit tousiours & pource qu'on le veoit si richement habillé vn chacun luy faisoit voye. Or vint Ferrant au plus pres de l'eschafaut & deslaischa le heaume de celuy dont il auoit la charge si tost comme il luy eust osté le heaume de la teste & qu'il vit que c'estoit le Surnommé pour riens ne se fust tenu de le baiser & accoller. L'Empereur & les dames qui le cogneurent eurent à ceste heure telle liesse que la pareille ne fut en leur temps veuë, & Rois d'Escosse & d'Angleterre qui cogneurēt leur compagnon l'approucherent & l'embracerent, & ne se pouuoient saouler, & l'Empereur pour riens ne se fust tenu descendre & monter à cheual & venir embracer le Surnommé son tresespecial seruiteur & ami telle presse y

se y auoit autour de luy, que nul ne le pouuoit aprocher, & dura ceste chose treslonguemẽt plusieurs disoient, regardez l'ouurage de ce Duc de Bourgongne : c'est homme cy est du païs de France, il à sçeu sa vaillance il la fait tournoyer en son lieu cuidant auoir ceste fille si i'estoie que de l'Empereur ie la donneroie plustost au Surnommé qu'à luy, & le Duc de Bourgongne osta sa cornette deuant son visage & requit de parler à l'Empereur en la presence des dames. L'empereur luy fist faire place, & le fit approcher. lui venu il dit si haut qu'vn chacũ l'oüit, q̃ bien estoit vray q̃ la personne qu'en son lieu auoit tournoié estoit son souuerain & droiturier seigneur le Roy Frãce & q̃ par son cõmandemẽt & ordõnance il auoit fait ce qu'il luy auoit cõmãdé & qu'encores en son royaume ne s'estoit fait cognoistre. Et conta outre son partement de France & cõmẽt le Roy son pere en mourut de dueil & pria l'Empereur qu'il luy pardõnast ce que fait auoit : car il auoit obeï à son seigneur & pouuoit bien l'Empereur penser aux armes & à la couronne que ce n'estoit il point. Quand l'Empereur ouit qu'il estoit Roy de France le plus grãd royaume de tous il dit bien q̃ Dieu estoit iuste & qu'ainsi qu'il estoit meilleur de tous autres il estoit le plus grãd de tous autres

ceste

ceste chose fut tantost sçeuë par tout on eust peu tenir le peuple pour riens n'aussi les Frãçois qui de ce riens ne sçauoient qu'à haute voix s'il n'eussent cryé Noël en tel nõbre & si haut q̃ si grãd' cryee n'auoit long-temps esté ouïe Chacun battoit ces paumes en menant ioye. L'empereur & toutes les dames plouroient de ioye & de pitié sur tous autres en auoit ioye la belle Yolãte & disoit bien en son cœur qu'elle estoit biẽ fort tenuë à Dieu qu'il luy donnoit le plus bel, & meilleur en toutes choses le plus accomply & le plus grand seigneur du mõde & celuy de tous qu'oncques plus auoit desiré apres ceste grand' ioye chacun se retira en son pauillõ à peine peut estre le Roy de France desarmé & reuestu quand l'Empereur les Rois d'Angleterre & d'Escosse & le ieune Turc à petite cõpagnie vindrẽt vers luy l'Empereur ne se pouuoit saouler de le baiser & accoller & tant se festoierent entre eux que nul ne sçauroit recorder Ferrant n'y estoit pas oublié il regardoit ses trois seruiteurs & disoit bien que oncques homme ne fust si puissamment seruy que i'ay esté, le Duc de Bourgongne duq̃l l'Empereur voyoit si grande loyauté fut moult fort prisé en courage & disoit bien que si grande loyauté n'auoit pieça esté veuë ne aussi si grande fiance prinse

prinse que le Roy auoit prins en son oncle. Le Roy respōdit que de trop long temps cognoissoit son oncle & ses bonnes mœurs & qu'il estoit tout certain que de luy se pouuoit tresbien fier Chacun des Rois d'Angleterre & d'Escosse plus pensoient à leur vie & à leur estat plus estoient esbahys oncques n'auoient veu le pareil que d'eux estoit aduenu. Il ne pouuoient assez regarder le Roy de France qui si long temps auoit esté leur compagnō. Le Turc qui ces choses voyoit ne se pouuoit contenir, & assez esmerueiller il lui sembloit que par eux le royaume de Sicille auoit esté recouuré & l'Empereur comme par miracle qui luy sembloit aduenu & aussi pour la ioye fit sonner les cloches par tout la ville si hautemēt que faire se pouuoit il print le Roy de France par la main & le mena à l'Eglise. La presse estoit si grāde qu'à peine pouuoiēt passer les Rois, les Princes qu'à ce tournoy estoient y furēt tous. L'empereur l'Emperiere sa belle fille, & toutes les dames aussi. Chacun loüoyt Dieu de si treshaute & belle aduenture trouuee qu'à ceste feste auoit esté faite de trois si puissans Rois qui tant de biens auoiēt fait à ce royaume. Tous les estrangiers qui ceste chose oyoient cōter le tenoient à œuure miraculeuse chacū loüoit Dieu de bon cœur.

Les

Les François qui eurent à ceste heure leur Roy recouuré, & qui sceurent que c'estoit celuy qu'on appelloit le Surnommé qui tant de biens auoit fait au royaume de Sicille & duquel la renommee estoit espandue par le monde, ne pouuoient trop louër Dieu, ils voyoient en leur Roy tout honneur. Depuis qu'ils furent partiz de l'Eglise, ils vindrét voir les dames & damoiselles, si le Roy de France fut festoyé hautemét & comme Roy, ce ne fut pas merueilles. L'empereur & toutes les dames n'auoiét point de souffisance de la regarder, ceste belle fille qui toute seure maniere auoit, n'enduroit à saouler ses yeux de le voir, & voyoit-on bien que plus y auoit l'œil qu'à nul autre. Le Roy de France estoit en pareil estat qu'elle. Il fit tant qu'il parla vn petit à elle, & me sembla à ce que ie pouuois comprendre, que chacun de ceux de la court estoiét trescontéts de plus longuemét tenir paroles : mais il ne l'enduroit, & auoiét du tout chacun d'eux bonne esperance qu'en brief temps auroient plus grand loisir. Chacun print congé de l'Empereur pour eux aller habiller, & apres soupper venir voir les dames. L'empereur fist dire secrettement au Roy de Frãce, que luy & son oncle venissent soupper auec les dames, & il feroit estre les

Roys d'Angleterre & d'Escosse, à priuee compagnie pour plus priuément deuiser. Le Roy de France l'accorda : car autre chose ne desiroit, il print Ferrant par les bras qui mal-gré luy le mena au long de la ville iusques à son hostel, ils deuiserent maintes choses iusques que temps fut de soupper, que lors se partirét & vindrent deuers l'Empereur, & le Roy son oncle seulemét, & ceux que seruir le deuoiét. Ils trouuerent l'Empereur accompagné des deux Roys que ie vous ay dit, & auoit fait mettre la table en vne moienne chambre ou il n'en vouloit plus auoir que la sienne, & les autres tindrent salle. A ceste table furent assis l'Empereur, sa femme & sa fille, & deux dames seulemét, les Roys de France, d'Angleterre & d'Escosse, le Duc de Bourgoigne & Ferrant qui mal-gré luy y fut assis : à ceste table & à ce soupper, furét remis en memoire tous les gouuernemés des trois Roys, qui seruiteurs de Ferrant auoient esté depuis leur venuë en Sicille iusques à leur partement, & depuis ne fut pas oublié la recognoissance d'eux en ce royaume à la venuë du tournoy. Tous ceux qui le cõptoient & qui toutes ces choses auoient veu, à peine leur sembloit que ne fut songe. Ainsi passerent ce soupper à ioye & liesse, & disoit bien l'Empereur à Ferrant

qu'il

qu'il ne pouuoit pas mal auoir, d'auoir tels trois seruiteurs. Les Roys qui l'auoient seruy disoient, que Dieu leur auoit fait vne grand' grace d'estre tombez en la main d'vn si notable cheualier, & si rien de bien auoit en eux, leur bon maistre en estoit cause, & portoient l'honneur à Ferrant que digne estoit de tenir vn royaume ou empire, tant de bien & vaillance y auoit en sa personne.

Ferrant estoit tout honteux de la grande loüange que trois si puissans Roys luy donnoiét lesquels auoiét tant de vertus & de vaillances que nul à eux ne ce faisoit accomparer, celuy soupper ce passa ioyeusement. Peu y fut mangé & beu : car chacun estoit remply de ioye. L'empereur regardoit le Roy de France qui son beau fils deuoit estre, & là il estoit ferme. Il pensoit l'accomplissement des biens qu'en luy estoient, il regardoit vers le ciel souuent, en loüant Dieu, que si hautement l'auoit pourueu, l'Emperiere n'en faisoit pas moins : car ceste belle ieune fille qui pensoit d'estre si hautement assenée estoit comme rauie, en tout le souppé n'auoit beu ne mangé, elle escoutoit les grandes loüanges qui se disoiét de celuy qui sur tous autres elle aimoit, & par ainsi de penser telles paroles estoit saoulée que nul appetit n'auoit. Apres

ſoupper auant la venuë des autres Roys & princes, le Roy de France deuiſa auec la belle fille Yolante, & luy demanda par ſa foy ſi en tant de nobles princes qu'à ceſte aſſemblee eſtoient, elle n'en auoit nul plus en grace que l'autre, quelque choſe qu'il en fuſt, il trouua ces paroles telles qu'oncques ne peut apperceuoir qu'à nul euſt voulonté, ſinon le plaiſir de ſon pere accõplir, bien luy diſoit que treſioyeuſe eſtoit, de la treſgrãde ſeigneurie qu'il auoit à gouuerner, & q̃ biẽ luy eſtoit ſeãt voire toute la monarchie du mõde, & que iamais ne ſeroit q̃ ſon pere & elle ne fuſſent tenuz de prier pour luy. Et prioit Dieu qu'autãt de biẽ luy donnaſt qu'elle en voudroit ſouhaitter. Il la remercia, & luy demãda par ſa foy ſi Dieu luy dõnoit ceſte bõne fortune qu'il peuſt par uenir au mariage d'elle, s'elle ſeroit auſſi contente que d'vn autre. Elle changea couleur, & luy diſt, ne plaiſe ia Dieu, que celuy que mon ſeigneur mon pere me voudra donner, vous ou autre que ie n'en ſoye contente. En ces paroles & deuiſes vindrent pluſieurs Roys & princes en court, l'Empereur alla à l'encontre d'eux, ſi firent pareillemẽt les Roys de France, d'Angleterre & d'Eſcoſſe, & les amenerẽt deuers les dames, meneſtriers, trompettes, tabourins & inſtrumens ſonnoient. Tant en y
auoit

auoit que toute la salle retentissoit, les dances commencerent, les habillemens & vestures que chacun auoit à ceste heure estoient si riches qu'on ne sçauroit qu'amender, les dames & damoiselles estoient si bien & si adroit parees que merueille estoit, le Roy de Frãce print par la main la belle fille Yolante sa maistresse du temps passé & la mena à la dance, si belle ne si bien habillee ne si richemẽt paree, ne fut veuë en leur temps, chacun les regardoit voulontiers, & disoient que le Roy la deuoit auoir, & non autre, & que l'Empereur le vouloit, & que toutes les dames & damoiselles si accordoiẽt, & n'y auoit celle qui ne pensast bien que leur maistresse ceste belle fille ne le desdira iamais, chacune en estoit seure. L'Empereur & le Duc de Bourgoigne se deuisoient ensemble, & regardoient ceste belle fille danser, certes dist l'Empereur voyez la bonne compagnie, Dieu par sa grace la vueille garder. Le Duc luy respondit, ie croy qu'à nul d'eux ne feriez desplaisir, si vous faisiez ce mariage. Certes dit l'Empereur, tãt qu'il plaira au Roy de prendre ma fille autre que luy ne l'aura: car par ordonnance du tournoy nul n'y peut demander droit, s'il n'a gaigné tous les trois iours, & nul ne le peut iamais gaigner que luy. Il en a gaigné les deux, Dieu doint

 qu'il

qu'il gaigne l'autre, affin que chacun soit mieux content: toutesfois s'il ne le gaigne s'il luy plaist à prendre ma fille i'en feray tres-ioyeux, de bône heure est elle nee, s'elle peust estre addressee à homme de telle valeur, certes dist le Duc, elle vaut le meilleur homme du monde, & ie croy s'elle a le Roy mon neveu, que point n'en trouueroit de meilleur à ce que ie vous ay ouy dire, & à ce que i'ay veu nostre seigneur par sa grace le maintienne.

Vn chacun qu'estoit en la sale parloit de ceste matiere, & n'y auoit nul de quelq̃ estat qu'il fust qui ne donnast ceste belle fille au Roy de France. Apres les dances chacun faisoit entrer les dames & deuisoient ensemble. La belle Yolante estoit si pressee & estoit la salle tant garnie de peuple pour la regarder que merueilles estoit & aussi pour voir le Roy de France, lequel ils entendoient estre le Surnommé. Et quand on les vouloit faire aller hors, ils disoient tout haut laissez nous voir la fleur du monde, le bras dextre qui par sa valeur nous à rendu vie & cheuance, c'est le noble Roy de France duquel iamais homme ne deuroit estre saoulé de le voir, les Frãçois qui oyoient ces nouuelles & ausquels chacun recordoit tous ces biensfaits auoient leur cœur rempli de liesse. Ils n'auoient celuy iour re-

cogneu

cogneu leur Roy qu'ils cuidoient auoir perdu, lequel ainsi renommé estoit, & aimé, comme vous voyez ; La nuictee ce departit & alla chacun se reposer. Le lendemain à l'heure ordonnee, chacun vint sur les rangs ainsi que la iournee de par auant, bien fut aduisé celuy iour le Roy de France. Le tournoy commença en telle maniere que vous auez ouy, si les deux iours parauant le noble Roy de France auoit fait grãds merueilles d'armes, il sembla à vn chacun que celuy iour qu'estoit la derniere iournee il faisoit trop mieux & plus puissammẽt qu'aux deux iours precedẽs n'auoit fait: Le nom de luy & les grands prouesses que les deux iours parauant auoit fait & monstrees luy faisoit faire rangs, & tellement redouter que nul ne l'osoit approucher. Et vainquit celuy iour le tournoy: car par dessus tous les autres auoit le cry d'vn chacun. Les Roys d'Angleterre & d'Escosse, qui tant l'aimoient que plus on ne pourroit, n'estoiẽt pas enuieux de son bien, & l'Empereur auoit prié tous ses Roys princes & seigneurs à son hostel, & auoit appointé le plus noble soupper qu'on eust veu en ce temps. Chacun qui y fut prié y vint, & furent assis par ordre le mieux qu'on les peut entrelaçer, tousiours apres vn prince vne grand' dame, & le soupper fut à

merueilles grand.

Apres soupper l'Empereur appella la plus part de ces nobles hommes, qu'en la salle estoient reserué ceux qu'auoient tournoyé, & assembla les Roys d'armes & héraux notables de tous les princes qui là estoient, & ce mit en vne autre salle en conseil, & fit commencer les dances pour esbattre les princes tandis qu'ils se conseilloiēt. Quand il fut en son conseil ainsi accompagné que vous ay dit, il demanda qu'il deuoit faire, & deuisa l'ordōnance & la criee de son tournoy, & demanda s'ils sçauoient homme qu'eust accomply le cry, pource qu'il vouloit tenir sa promesse. Il commença aux estrangers à faire sa demāde, & les coniura par leur foy qu'ils en dissent la verité. Sans vous faire long compte pource que la chose estoit si clere tout d'vn commū accord, cheualiers Roys d'armes & heraux donnerēt le pris de tous les trois iours au Roy de Frāce. L'Empereur voulut auoir l'aduis des dames, & manda l'Empereur la plus-part des dames, & le surplus demeura auec sa fille, il demanda leur aduis comme il auoit fait aux hommes par auant. Il fut incontinent bien deliberé chacun disant le tres-vaillant Roy l'eslite du monde la gaigné. L'Empereur ouït la voix generalle, accompagné comme dit est, print

l'Emper

l'Emperiere par la main & vint en la salle on-on dançoit puis prindrét leur fille ou millieu d'eux deux & vindrent deuers le Roy de Frãce qui l'ors parloit à son oncle. Et quand il les vit venir il vint au deuant d'eux & si firent tous les Princes qui la estoient. L'empereur parla & dist ainsi tresnoble Roy & tres-vaillant ceste feste fut criee comme vous sçauez: car vous estiez present tous en general que i'ay peu auoir au conseil tant cheualiers escuyers Rois d'armes & heraux vous ont donné le loz & le pris de tous les trois iours par mon tournoy. Il n'est pas dit que deuiez prendre m'a fille s'il ne vous plaist: mais il est dit que celuy qui gaignera ie luy doy bailler ma fille si la veut prendre à femme & pour moy comme pere & la mere cy presente en entretenãt ma promesse vous donnons le pris & la fille s'il la vous plaist louant Dieu de bõ cœur que la voulu consentir qu'elle soit offerte à Prince & Roy de telle vertu.

*Comment le Roy de France espousa la belle Yolãte fille de l'Empereur moult honnorablement & cõment les mariages furent accordez du Roy d'Escosse & de l'vne des sœurs du Roy d'Angleterre & du Turc & de l'autre sœur dudit Roy & comment le Turc enuoia messagiers en son païs pour sçauoir s'ilz le receuroient à seigneur.*

ET quand le Roy de France vit ce present
grant desroit, nul ne doit penser qu'oncques en sa vie eust plus grand' ioye, & dit à l'Empereur. Mõseigneur de la grand' hõneur & courtoisie que vous me faictes de la chose que tant vaut que lãgue d'homme ne la sçauroit priser ie rens graces à Dieu: & à vous, trop outrageux seroit qui tel present refuseroit, ie suis tout prest de la prendre à femme & luy faire tel doüaire qui vo⁹ plaira aduiser, & lors print la fille & la baisa, chacun qui là present estoit frappoit l'vn sur l'autre pour les nopces & prioient à Dieu de bon cœur qu'il leur dõnast longue vie ensemble. On fist venir vn Archeuesque qui prestement les fiança & furẽt les nopces ordõnees à faire. Pour le lẽdemain au matin on fit crier vnes ioustes de vingt heaumes contre tous venans. Les dances durerẽt iusques pres du iour. Nul ne ce pouuoit saouler de faire ioye, vn chacun loüoit Dieu de ce mariage & disoiẽt que c'estoit vne paire moult bien sourtie. Et qu'en tout le monde chacun d'eux n'auoit son pareil. Et le Roy de France, & toute sa compagnie s'appointerent le plus richement & noblement qu'ilz peurent, ainsi que bien raison y auoit. Puis vindrent à l'hostel de l'Empereur où ilz trouuerent l'Emperiere & aussi l'espousee & toutes

les dames & damoiselles prestes tãt richemẽt habillees qu'on ne le vous pourroit recorder, Vn an auoit que chacune auoit fait ces habillemens les plus riches & honnorables qu'elles auoient peu : nul ne vous pourroit dire la grãd' richesse des habitz & ioyaux qu'en ceste salle furent ensemble puis la creation du mõde chacun à ce iour estoit le plus richement habillé que faire ce pouuoit de sa puissance. Vous pouuez penser que le Roy de France & ceux de sa compagnie n'y failloient pas biẽ desplaisans eussent esté ce nulles autres natiõs les eussent passez.

Le Roy de France & son oncle passerent en toute richesse d'habillemens les autres Princes qui la estoiẽt presens. Ilz s'en departirẽt de la salle en tel ordre que raison estoit. Et le seigneur des nopces premier, la dame apres: & allerẽt à la maistresse Eglise de la ville, en laquelle ilz furent espousez en noble compagnie & à grand' ioye. Plusieurs debatz y auoit leq̃l des deux estoit plus beau ou l'hõme pour hõme ou la femme pour femme nul ne sçauoit auquel tenir & fut la conclusion que chacun en son endroit auoit tant de biẽs que mieux on ne pourroit deuiser, chacũ les benissoit & leur fist Dieu ceste grace qu'ẽ toute l'assemblee n'en y eut vn seul desplaisant

& di

& disoient communemẽt que la chose estoit tant bien prinse que du contraire s'eust esté bien grand dommage apres la messe chantee ilz reuindrent de l'Eglise le disner fut prest tel & si grand qu'à telles gens appartenoit. Et furent seruis bien & si à droict que riens n'y eut à reprendre, la largesse fut donnee de par le Roy de Frãce moult large & riche Rois d'armes & heraux firent leur deuoir de crier largesse par la salle, ainsi qu'accoustumé auoient Apres les tables furent ostees. Les dances durerent peu pour les ioustes qui ce deuoiẽt faire. A ces ioustes pour l'amour du Roy & de sa femme iousterent l'Empereur & le Duc de Bourgongne, Ie ne pense point que oncques ensemble y eust tant de heaumes ioustans cõme il eut celuy iour, ne si riches habillemens le Duc de Bourgõgne estoit auec son nepueu de ceux de dedans. Ceste iouste dura iusques au soir, & mesmes à torches allumees. Il y eut pres de trois cens heaumes. Ilz ioustoient en douze ou quatorze rancz les eschauffaux des dames dont tant y en auoit que belle chose estoit & estoiẽt à deux costez de la place pour mieux veoir la feste. Si rudes ioustes ne si dures ne furent oncques veuë ne tant de lances rõpues pour vn iour. Maint haut & noble cry y fut ouï ce iour des puissans Rois Princes &
barons

barons qu'à ces ioustes estoient. Ainsi se passa celuy iour iusques au soupper & puis chacun reuint à l'hostel de l'Empereur. Le soupper fut si grād' riche & tel que chacū s'en esmerueilloit dont tant de biēs venoient Qui voudroit conter les estrenes qu'a ceste feste furēt faites le conte seroit trop long pource que tant de richesses ne furēt oncques veuës. Ce soupper passé les dances se firent, les riches momeries que les Princes faisoient n'est homme qui les vous sçeust deuiser. Le temps vint par ceste belle fille à souhait quelle fut menee coucher Moult ennuioit au Roy de France que si longuement on auoit tardé. Quand il sçeut quelle estoit couchee il n'arresta gueres puis ce coucha empres ceste belle fille laqlle il trouua en toutes choses si accomplie que riens de trayson elle n'auoit sur soy: mais le visage mōstroit bien que le surplus estoit. Or furent ensemble les deux personnes du mōde que plus faisoient celuy iour à priser. Si la nuict eust dure cent ans il ne leur eust pas ennuye chacun d'eux auoit la chose au monde que plus desiroit & se sentoient en leurs cœurs plus tenuz à Dieu que nul autre pource que la fleur & mirouër de tout le monde chacun se tenoit auoir auec luy. La nuict se passa le iour vint qu'il failloit leuer le Roy & la Royne sa femme

me,Se ne fut pas ſans baiſer. Ilz s'appointerẽt & ordonnerent ſi richement que plus il ne pourroit eſtre. Les Princes & ſeigneurs vindrẽt vers le roy,les dames,& damoiſelles vers la Roine: & ceſte feſte dura quinze iours tous entiers. Chacun iour iouſtes & tournoys nouueaux habillemẽs riches & grãs: & tint court haute & honneſte le Roy de France & à ſon eſtat ne ſe comparoit nulle court de Princes qui la fuſt,il n'eſt feſte tant ſoit grande qu'il ne luy faille prẽdre fin au moins en ce mõde.

A vne treſgrande aſſemblee vint le Turc vn iour vers l'Empereur, & vers les autres Rois & Princes & leur dit. Vous ſçauez meſſeigneurs que ſur voſtre eſperance i'ay laiſſé la loy que ie tenoie & ay prins celle de Ieſus-Chriſt, chacun de vous m'a promis ayde. Sans auoir ayde ie ſçay bien que mes ſubiectz me chaſſeront hors & mes voiſins me feront grand' guerre. Ie requier conſeil, confort, & ayde. Les ſeigneurs Princes là preſens cogneurent bien qu'il diſoit vray & q̃ grand beſoing luy eſtoit d'auoir ayde, & ſecours ainſi que promis luy auoient. Leur aduis fut tel qu'ilz reſcriroient tous aux eſtatz des pais du Turc certiffiãs par leurs ſeaux de bailler aide & cõfort au Turc s'en eux auoit deſobeïſſance. Et furẽt ces lettres enuoyees par notables Rois

d'armes

d'armes requerans responce, & furent encores les promesses de nouuel renouuellees au Turc de chacun Roy & Prince pour le seruir si le cas aduenoit que son païs luy fust rebelle : en ces parolles depuis les messages partis pour aller au païs du Turc aucuns s'aduiserẽt que le Roy d'Angleterre auoit deux sœurs de merueilleuse beauté & leur sembloit que le mariage d'elles estoit en aage tout prest il aduiserent la tresgrande amour & fraternité auec le voisinage prochain que luy & le Roy d'Escosse auoient & leur sembloit que le mariage de l'vne des filles luy seroit bien seant, ilz penserent pour l'autre,& en aduertirent le Duc de Bourgongne : mais il dist que iamais ne ce marieroit & qu'autre hoirs ne vouloit auoir que le Roy son nepueu. Quand ceux qui de ceste matiere parloient ouyrent la responce incontinent& sans delay ilz s'auiserent puis que le Duc de Bourgongne ne ce vouloit marier que la chose seroit tres-faisable du Turc & de l'autre fille d'Angleterre : car le Turc estoit vn des plus hautz Rois du monde veu son estat & la guerre qu'il attendoit à ces suietz mieux ne ce pouuoit alier. Ilz s'auiserẽt outre que ledit Turc auoit vne tresbelle sœur & la plus gẽte qu'il fust en sondit païs trouuee en q̃lque estat q̃lle fust. Si elle vouloit

prendre

prẽdre la loy Chrestiẽne ce seroit vn bõ mariage pour le Roy d'Angleterre & parce moien tous ces haux Princes seroiẽt aliez ensemble tant qu'estoit au Roy il ne pouuoit auoir plus grãd'amour par aliãce ne autrement qu'il auoit aux Rois d'Angleterre & d'Escosse. Ces parolles furẽt ouuertes tãt qu'elles vindrẽt és oreilles de ceux à qui la chose touchoit si fist-il de l'Empereur du Roy de Frãce, & du Duc de Bourgongne qu'à merueilles estoit sage: Il prindrẽt ceste matiere à cœur & tãt firẽt qu'il conduirent tous ces mariages que ie vous ay deuisez & que de consentemẽts de toutes les partiez ilz furent faitz & accordez ne demouroit que sçauoir si la sœur du Turc ce voudroit Chrestienner Messages furent enuoiez & demoura le Roy de France tant qu'il eut ouï nouuelles. Ceste fille obeït à son frere le Turc & vint ainsi qu'il auoit mandé à tres-haute & noble compagnie & quand il seut sa venuë l'Empereur & tous les autres Princes que là estoient allerent au deuant d'elle. Le Roy d'Angleterre ne s'oublia pas & fut d'elle tresamoureux quand il la vit & bien y auoit cause: car à merueilles estoit belle. Et en son païs treshautement renommee, quãd elle fut descenduë son frere parla à elle & luy dit cõment il estoit Chrestienné & la fit enhorter

de

de la foy Chrestienne, apres il luy dist qu'il l'auoit mariee à vn des puissans Roys qu'on sceust, moult vaillant de sa personne & hautement aorné de toutes bonnes vertuz s'elle se vouloit chrestiener il est tresioyeux de la prendre, & si elle n'est Chrestiene, pour rien ne la prendroit, pour ceste premiere nuict, ne deux ne trois ensuiuantes, ne peut estre tournee sa sœur, & disoit qu'en la loy que son pere & ses predecesseurs auoient tenuë elle moutroit, & si blasmoit fort son frere de ce qu'il auoit renié sa loy, oncques pour prier ne pour requeste ne pour menasses pour le present. Il n'en peut autre chose auoir, quand il vit qu'autre chose n'en auroit, il vint vers l'Empereur presens le Roy de France, le Roy d'Angleterre, & le Roy d'Escosse, & leur dit que nullemét ne pouuoit finer sa sœur, dont il estoit bien desplaisant & leur compta toutes les responses qu'elle luy faisoit, & comment elle se blasmoit, le Roy d'Angleterre qui desia estoit tant amoureux d'elle que plus ne pouuoit, quand il ouit ces nouuelles elles luy furent tresdesplaisantes, & ne cuidoit voir l'heure que la chose fut faite il changea couleur, & s'en apperceut bien l'Empereur, si fist le Roy de Frãce, & celuy d'Escosse, & virent bien clerement qu'il estoit amoureux d'elle. Le Roy de Frãce

dist encores n'a elle point esté seans, faites la venir auecques les dames pour voir s'elles auront plus de puissances que vous, ie croy que si auroit, aussi elle verra mon frere le Roy d'Angleterre, & le prendra à cognoistre par aduanture y pourra elle tellemẽt bouter son cœur qu'elle vous prieroit de ce dequoy vous l'auez priez, chacũ s'ẽ print à rire & dirẽt qu'il disoit bien, il ne desplaisoit pas à la cõpagnie de ce que trop legierement ne s'accordoit à prendre nouuelle loy. Et disoient entre eux qu'il luy venoit de Franc vouloir, le Turc dit que s'il pouuoit l'ameneroit deuers les dames si fit tant qu'apres soupper elle vint aux dances, & trouua la plus belle compagnie & la plus richement appointee qu'oncques iour de sa vie eust veu, & en son cœur en fut esmerueillee, elle salüa l'Empereur comme bien enseignee si fist elle l'Emperiere. Les autres Roys & princes Roynes & damoiselles en la compagnie n'auoit point de plus belle apres la Royne de France ne mieux se contenãt en sa maniere & beauté, sa maniere pleut à chacun, le Roy d'Angleterre la regardoit si voulontiers que ces yeux ne pouuoit oster. Il auoit doute que iamais sa loy ne voudroit changer, pour rien autrement ne l'eust prisee ne nul ne luy eust conseillé. Les dances se firent, elle vit

le

le Roy d'Angleterre qu'à merueilles luy sembla beau & de belle maniere, elle ouït recorder de ces moeurs & de sa vaillance tant que merueilles en auoit, chacun luy en recordoit pour la bouter en l'amour de luy, & la faire encliner à prendre la foy Chrestienne & de laisser la loy Payenne. Les dames à part l'enhortoient fort de ce faire: mais elle ne si voulut encores oncques nullement accorder, & retourna en son hostel.

En ceste nuict pensa beaucoup à la belle & gracieuse compagnie qu'elle auoit veuë. Si fist elle au Roy d'Angleterre, & auoit souuent sa veuë la beauté de luy, le sens & la bonté qu'il auoit, dont la renommee estoit si grande que bien luy estoit aduis que eureuse seroit d'estre ainsi assenee par condition qu'elle peust ioïr de sa loy. Souuetesfois auoit dit au Turc son frere que bien cõtente estoit de ce mariage moiennant qu'elle ne fust cõtrainte de renoncer à sa loy. Le Roy d'Angleterre ne gisoit pas en son lict pour dormir: car le plus du temps il pensoit à ceste belle fille de qu'il estoit tant surpris qu'à peine dormoit, buuoit, ne mangoit, il ne pouuoit penser que iamais la chose se deust faire & ce pensa que pour oster son cœur d'elle veu qu'en son propos demouroit q̃ son meilleur estoit de partir

le lendemain, si en deuisa au Roy de France, auquel rien de son fait ne celloit, & luy sembloit quand il parloit à luy, qui parloit à son propre frere il luy dit son intention, & qu'il ce vouloit partir, le Roy de France luy conseilla encore attendre, il vint au Turc & luy dist vous perdez le Roy d'Angleterre, il s'en veut aller, il luy semble que sa demeure ne sert de riẽ, si fait-il à moy, ie luy cõseille se partir, vo' semble il qu'il soit homme pour si longuemẽt tenir en paroles, il vaut la plus grand' princesse du monde, en toutes choses il ne peut faillir à femme, il est besoing de sçauoir la voulonté de vostre sœur. Au regard de moy ie m'en veux aller en desplaisir: de mon bon frere & amy le Roy d'Angleterre me desplaist, ie vous prie q̃ conclusion soit ennuict prinse, & que la chose soit concluse telle qu'elle doit demeurer. Par ma foy dit le Turc, il ne tient pas à moy ie n'ay de rien si grand desir: car ie cognois le bien qui de ceste alliãce nous peut venir, ma sœur est femme, elle fait à excuser ce si grand' cognoissance n'en a comme elle deust, ie parleray à elle, ie ne veux pas tant de si nobles abuser, & pource ie vous en sçauray demain à dire au plaisir de Dieu sa bonne voulonté.

Apres ces paroles ce departit le Turc, il

vint

vint à sa sœur, & luy dist, ie suis contraint de rendre ennuict finable respõse de vostre voulonté. Le Roy d'Angleterre s'en veut partir, si fait le Roy de France & les autres princes qui de present sont en ceste ville moult long temps y à qu'ils on esté icy, ce n'a pas esté sans grand' despense l'amour qu'ils ont à vous & à moy, & le bien qu'ils nous veulent les y a long temps tenuz : voz manieres sont estranges, dites vostre voulonté à vn mot ou ie le vous diray. Ie dõneray congé à toute la compagnie, & les remercieray de l'amour qu'ils m'ont monstree, ie m'en retourneray en mon païs attendant ma destruction & la vostre, dites moy à ceste fois vostre voulonté: car il est besoing de la sçauoir, ou demain sera la grãd' departie. Quãd la sœur du Turc ouït son frere parler, elle cogneut assez que force luy estoit de descouurir son courage & sa derniere voulonté touchãt ceste aliance elle fut si surprinse qu'elle ne sçauoit que dire, elle pensoit si sa loy renioit & prenoit nouuelle loy qu'elle seroit en danger de son ame, si mettroit son frere en aduenture de perdre tous ses païs. Apres elle consideroit le grand lieu ou elle estoit mise, la beauté & la bonté de celuy à qui on la vouloit donner, duquel la renommee couroit par le mõde, elle ne sçauoit quel-

le deuoit faire: & fut grand temps sans parler, son frere luy preschoit fort de respondre & en la fin elle luy dit, ie suis en mauuais parti vous me conseillez ceste chose à faire, vous estes mon chief & mon seigneur pour le present, vous dites si ie le fais vostre destrution est tres-apparente de laquelle ie serois courroucee comme ie dois, vous dites que vous me donnez vn puissant Roy fort renõmé ie le cognois: mais d'autre costé il faut que la loy ou i'ay esté nourrie que tãt de notables Roys & princes tiennent, ie delaisse que deuiendra mon ame, par ma foy dit le Turc, sœur le change est bon dont on amende. Ie prens sur mon ame le peché que vous y ferez, & veux porter de vostre peché la penitẽce. Les biens qu'en l'autre monde vous en viendront, les vous laisse & demetz, certes respondit sa sœur ie voudrois bien auoir encores respit le iour de demain pour tous delais. Il ne luy osa accorder qu'il n'eust parlé au Roy de France, qu'estoit moien de ceste chose, il fit tant au Roy d'Angleterre qu'il fut content, & le lendemain le Turc print deux ou trois des plus notables clercs qu'il peust trouuer & tout le iour les fist parler à sa noble & belle sœur, & luy remonstrer moult hautemẽt la foy Chrestienne, & tellemẽt qu'elle cuidoit estre dam-

nee

nee de tant de reffuz que fait auoit, elle fut contẽtée de ce baptiser, & elle le fut celle nuictee. Et là, la leua l'Emperiere, la Royne de France, & des parrains, les deux marriz des deux dames, & apres ce qu'elle fut baptizee elle vint vers l'Emperiere & demeura quatre iours pour le cresme auant que les nopces ce fissent, & le Roy d'Angleterre eust bien voulu le iour plus prochain, & toutesfois le iour vint & espousa son amie à grand solennité en grãdes ioustes & en grands tournois qui longuement durerent: car nul ny auoit qui voutiers ne fist chere.

Et ceste chose de ces trois Roys & de leur enfance estoit par tous ceux qu'en oyent parler tenuë à la plus nompareille chose qu'oncques eussent leu ne trouué en histoire. Ceste nuict coucha le Roy d'Angleterre auec celle du monde que plus aimoit. Et fut d'elle tant content, & elle de luy qu'à peine pouuoient partir arrierre l'vn de l'autre tant parfaitemẽt s'entraimoient. Or vous veux-ie parler des messages enuoyez au païs du Turc par tous les princes de ceste assemblee. Les messages firent leur deuoir, bien monstrerent les lettres & furent les estats assemblez, & par plusieurs iours en conseil, & leurent les lettres de tous les princes, & les nouuelles de leur seigneur

 qu'a

qu'auoit prins la foy Chrestiēne leur desplеut moult: mais la crainte des puissans princes qui luy auoient promis aide les fit fort craindre, & pourtant furent d'opinion de faire vne lettre à l'Empereur, le Turc leur seigneur à tous les Roys & princes de ceste assemblee, par lesquelles mandoiét en leursdites lettres qu'il les aduertissoit que desplaisans estoient, que sans point de plus grād conseil leur seigneur auoit renié sa loy. Et pource luy faisoient sçauoir qu'en sa conscience le mettoient: mais ils estoient prests d'obeir à luy & le tenir à seigneur par condition que nul ne contraindroit de prendre la foy Chrestienne s'il ne luy plaisoit: & pour rien autrement ne le feroient, & si leur seigneur vouloit faire autrement ils ce lairroient auant mourir que pour le present fussent d'autre opinion. Celles lettres veuës elles pleurét assez à tous ceux qui les oyoiét, & leur sembla que c'estoit grand commencement & en firét grand' feste pource que bien pensoiét qu'à longueur de temps (veu que le seigneur tenoit la foy de Iesus-Christ) ils ce pourroient conuertir. Les seurtez furét prinses, & lettres baillees, tant du seigneur comme des subiets: car grande ambassade y auoit ayāt puissance de tous les païs du Turc. Les choses ainsi faites chacun aduisa son fait. Le Turc

desiroit

desiroit fort d'espouser sa femmee, si faisoit le Roy d'Escosse. Le Roy de Frãce desiroit fort d'aller en son royaume & ce faire cognoistre, ainsi chacun vouloit la departie reserué l'Empereur qui sa vie eust voulentiers vsé en telle compagnie.

*Comment la conclusion fut prinse du partement des trois Rois de France, d'Angleterre & d'Escosse. Et comment le ieune Turc alla espouser la sœur du Roy d'Angleterre. Et comment l'Empereur & l'Emperiere s'en allerent auecques le Roy de France, & commẽt il fut receu lui & sa compagnie & la grãde ioie qu'on fit à Paris quand ilz sceurent qu'il estoit retourné, & fit ledit Roy de France deffroier l'Empereur par tout son païs, puis s'en allerent en Angleterre aux nopces du ieune Turc & du Roy d'Escosse qui espouserent les deux sœur du Roy d'Angleterre.*

VNe fois vindrẽt deuers l'Empereur sans riens sçauoir l'vn de l'autre & remõstrẽt leur fait & voulonté que chacũ auoit de partir. L'empereur en fut tresdeplaisant. Mais il cognoissoit bien qu'il auoit cause. Il leur demanda qu'il estoit de faire & quelle voulonté ils auoiẽt. Le Roy d'Angleterre parla premier & puis dit apres qu'il auoit les deux sœurs à marier & que grand desir auoit de parfaire ce

qu'il auoit promis. Le Roy d'Escosse & le turc luy prierent moult qu'il s'en vousist abreger. Car cestoit leur plus grand desir. Le Roy de France dist à l'Empereur que puis son partement pour venir à la guerre de Sicille n'auoit point veu sa mere n'esté cogneu en son royaume & qu'il vouloit aller vers elle & visiter ses subietz. Le Roy d'Angleterre luy dit qu'il se abregeast & qu'il peust estre aux nopces de ces deux sœurs certes dist le Roy ie le feray voulẽtiers. L'empereur oyãt ces deuises dites à moy qui tiẽs ma terre de vous & qui la mauez rẽduë & ostee des mains du plus puissant Roy du monde ne vous dois ie seruir certes si fais mon filz ie m'en iray en Angleterre aux nopces & repasseray par Escosse & y conduiray la Royne, & de là ie reuiendray en mon royaume finer le demourant de mes iours ren dant graces à Dieu des grans honneurs qui par son plaisir & par vostre vaillance & bienfait ma donné chacũ des Rois de Frãce d'Angleterre & d'Escosse qui ouïrent l'Empereur ainsi parler lui en sçeurent bon gré & le remercierent. Et fut ceste conclusion fermee & prise en la presence de tous les Rois q̃ ie vous dy & du Duc de Bourgongne sans lequel rien ne se faisoit. Il firent par tout sçauoir leur voulonté chacun s'apresta pour partir. L'empe-

reur

reur conuoia sa fille en son royaume de la ri-
chesse des chariotz haquenees couuertures
& harnois ne faut point douter: car il n'est nul
qui mieux le sceust deuiser, tout à vn iour se
partirent les Rois & Princes que la estoient le
Roy d'Angleterre sa femme & son beau frere
le Turc tindrent le chemin d'Angleterre, le
Roy d'Escosse tint le chemin d'Escosse pour
soit appointer, & venir au iour qu'estoit nom-
mé espouser sa femme. L'empereur & le Roy
de France & leurs femmes tindrét le chemin
de France. Ainsi conuiét que de chacun vous
face conte comment de ce iour en auant il
exploicterent & premierement vous diray du
Roy de France.

De son departement il fist sçauoir à son
royaume en especial à sa mere toute la verité
de son fait. Plus luy en dirent les messagiers
qui tout auoient veu que les lettres ne pou-
uoient porter la ioye qui fut lors au royaume
de France ne fait point à dire: car homme ne
le pourroit penser Sur toutes autres fut tres-
ioyeuse ceste desolee mere la noble Royne de
France & quãd elle eut ouï nouuelles de son
treschier filz, duquel elle ouit la renommee
multiplier sur toute la cheualerie du monde.
Tresdeplaisante fut en son courage quãd elle
sceut qu'il auoit esté en France, & si n'auoit
point

point parlé à ellé: & disoit comment mõ doux enfant se ie t'eusse cuidẽ bailler ioie ie fusse bien allee à pied iusques au bout du monde. Et tu m'as celé la plus grande liesse qu'en ce monde ne pouuoit aduenir. Las ! mon enfant se ton pere l'eust cuidé vif il fust parti de ce mõde plus à son aise. Or fasse Dieu de moy ce qu'il lui plaira: mais que ie te puisse veoir, celle parolle disoit la bonne Royne de France mere du noble Roy & ne sçauoit ou son cœur estoit, elle ne beuoit ne mangoit: mais se sentoit comme rauie en toute ioie tous ceux du royaume sonnoient cloches & faisoient processions nul ne vous pourroit compter ne dire la grand' ioie qu'à ce iour fust demenee iamais ne cuidoient veoir l'heure de venuë de leur Roy moult grand' ioie auoient de ce mariage & de la bonne renommee & de la ieune Royne & du haut lieu dont elle estoit ce tẽps pendant l'Empereur & le Roy de France approcherent du royaume & tant qu'ilz arriuerent à la plus prochaine ville du royaume ou leur chemin estoit à ceste ville auoit tant de peuple du royaume qu'à l'encontre de leur Roy venoient que plus de trois lieuës loing les chemins en estoiẽt couuers & tous les autres que sur les chemins estoient chargez, les estatz du royaume estoient au deuant de luy

les

les torches qu'au deuant de lui vindrent duroient aussi loing que le peuple s'estendoit. Les maisons & les murs de la ville estoient si chargés qu'on n'y eust pas veu vne ardoise: depuis qu'il approcha le peuple & qu'il entra en son royaume à haute voix crioient Noël rendant graces à Dieu à genoux les mains iointes regardant au Ciel en disant tu sois benit q̃ ce royaume desolé as auiourd'huy fait le plus reconforté & honnoré de tous les autres l'Empereur & sa femme voioient ce peuple en tel estat de ioie & de pitié cognoissant leur courage auoient les larmes aux yeux. Apres virent la grād' noblesse des estatz: le clergie estoit sans nombre selon leur estat & bien honnorablemēt en point saluerent le Roy & la plus grande reuerence qu'il peurent loüant Dieu de sa reuenuë ce n'estoit pas sans plourer apres vindrent les nobles en la plus pompeuse compagnie qu'oncques fut veuë qui pareillement luy firent la plus grand reuerence & par vn deux furent portees les parolles loüāt Dieu de son retour, & sa grād' loüāge & renommee apres vindrent les viles hōnorablemēt vestuz, & parce bourgeois, & citoiens d'icelles villes deliurees chacū endroit Roy qui firent comme les autres & puis allerēt au chariot de la Royne & luy firēt comme au

Roy

Roy puis vindrét deuers l'Empereur; & lui firent la bié venuë & lui dirent q̃ benoist fust-il qui leur bõ Roy & seigneur auoit si lõguemét & hõnorablemét gardé, ceste presse fut moult grãde toutesfois chacũ se mit deuãt. A l'étrée de la ville les ruës estoient tenduës en haut & tout deuant les maisons dames & damoiselles bourgeois, & pucelles moult hõnorablement & treisrichemét aornees chacune selon sa puissance & selon son estat & richesses aux fenestres pour veoir leur Roy & leur Royne. Toutes les cloches de la ville sonnoient le cry de ioie qu'estoit en la ville estoit si grãd q̃ nulles cloches n'y estoiét ouies les processiõs estoiét deuãt le Roy & l'Empereur, & le Roy s'é allerent descendre à la maistresse Eglise, si firent les dames pour louër & regracier Dieu de ces biensfaitz: car fort y estoient tenuz apres reuindrent en leurs logis qu'assez pres de l'eglise estoient. Le Roy conuoia l'Empereur iusquesà son hostel nonobstant que grand' difficulté en fist & de la s'en reuint au sien.

Ceux de la ville firent presens au Roy, & à la Royne comme à leur droicturier seigneur A l'Empereur & à l'Emperiere firent de gracieux presens selon leur pouuoir. Et ainsi de plus en plus par tout le royaume fut le Roy & l'Empereur ainsi receu tant qu'ilz vindrent

iusques

iusques à Paris ou ilz furent honnorablement receuz à plus grand honneur qu'oncques: mais Roy y fust receu. Paris estoit en ce temps si riche que toute richesse y habondoit les richesses qu'estoient par les ruës tant de draps de soie comme en tapisserie ne pourroient estre nombrez l'Empereur & tous ceux de sa compagnie estoient esmerueillez de la grãde richesse qu'il veoient & ne leussent iamais creu. Le Roy mena l'empereur pour descendre au palais. Le Royne sa mere fort accompagnee de dames & damoiselles vint à l'encontre de l'Empereur & de l'Empériere: mais quand elle vit son filz elle ne se peut soustenir de la grand' ioie qu'elle eut & fut comme morte & la conuint porter en sa chãbre l'Empereur toute sa compagnie auoient telle douleur que plus ne pouuoient sur tous autres estoit le Roy desplaisant & fist mener l'Empereur en son logis & les dames chacune au lieu & alla vers sa mere laquelle trouua vn peu reuenuë il se mist à genoux deuant elle & moult humblemẽt luy cria mercy du courroux que par luy auoit eu. Et luy pria qu'elle voulsist mettre peine d'estre auec ses autres pour festoier l'Empériere & sa fille la nouuelle Royne qu'ẽcores estoit toute foible & luy dist mõ filz puis que ie vous ay veu auant ma mort ie

suis contente que Dieu face de moy son plaisir. La grand' liesse que i'ay euë ma presque donné la mort ie feray la meilleure chere que ie pourray:mais certes ie ne pourroy aller ne sur iambe qu'aie ne me pourray soustenir.Elle desiroit veoir sa belle fille qui lui fut enuoiee querir elle lui sembla telle qu'elle estoit la pl$^{9}$ belle qu'oncques eust veuë sa recommandation & sa grande renommee auoit elle pieça ouï recorder & sa puissance. Elle lui fist la meilleure chere qu'elle peut l'Empereur & l'Emperiere soupperét en leurs logis. Le Roy & la ieune Royne soupperent auec leur mere pour la remettre en ioie ce soupper la bonne dame ne peut manger tant estoit ioieuse Elle fut le lédemain plus forte qu'elle n'auoit esté & fut auec l'Emperiere & les autres dames & damoiselles lesquelles elle festoioit,& honnoroit à son pouuoir & disna l'Empereur le Roy & la Royne à la grande salle : & furent seruiz de Ducz ; & de contes A ce disner furent apportes les plus beaux presens de par la ville de Paris à l'Empereur & aussi à l'Emperiere au Roy leur souuerain seigneur à la Royne sa femme qu'oncques mais fussent veuz estre donnez pour vne telle ville. Apres disner les ioustes se firent par la ville en plusieurs lieux , dames & damoiselles bourgeoises & pucelles

pucelles par toutes les rues de Paris menőiēt grand' feste. Il sembloit à ceste heure que tout le monde fust en ioye, ceste feste & liesse dura l'espace d'vn mois entier, l'Empereur, le Roy, & toutes les dames, chacun iour alloient voir les festes & esbatemēs par toutes les rues, & auoit chacun iour merueilleux misteres tant richemēs ordōnez que belle chose estoit de voir. La Royne mere du Roy en ce iour estoit si ioyeuse, & en ioye tellement qu'elle oublia toutes les douleurs du temps passé, & luy sembloit qu'à peine estoit-elle nee.

*Comment le Roy de Frãce ce partit de Paris pour aller en Angleterre accõpagné de l'Empereur, & de l'Emperiere, & mena sa mere la Royne & sa femme pour les esiouïr, & comment le ieune Turc & le Roy d'Escosse espouserent les deux sœurs du Roy d'Angleterre & comment apres les nopces lesdits Roys accompagnez de l'Empereur & du Turc s'en allerent en Escosse, & seiournerent long temps puis ce departirent l'Empereur & le Turc & s'en allerent en Sicille, & comment le Roy de France s'en vint en son royaume, & mena sa mere, & sa femme, & gouuerna si bien son royaume que tout son peuple l'aimoit, & fut Roy de Sicille apres la mort de l'Empereur.*

OR vint le temps que partir deuoiēt aux nopces en Angleterre. Le Roy de Fran-

ce y mena sa mere pour luy faire prẽdre ioye que passé à long temps n'auoit euë. L'Empereur par tout le royaume de France fut defrayé par toutes les places & par tous les lieux ou ils passerent qu'estoient du royaume de France iusques au royaume d'Angleterre ils furent ainsi bien festoiez qu'ils auoient esté depuis lentree du royaume iusques à Paris chacun selon sa puissance. Ils passerẽt la mer, & arriuerent à Douurez. Le Roy d'Angleterre qui sçauoit ceste venuë fut à leur descendue & pareillement la Royne sa femme qui merueilleusement & hautemẽt auoit esté receuë au royaume d'Angleterre, & le Turc son frere tant que tous estoient esbahis. Auec la Royne d'Angleterre estoiẽt les deux sœurs du Roy qui tresbelles estoient à eslite. Et gueres ne pourroient estre trouuees plus belles, le Turc estoit auecques le Roy d'Angleterre son beau frere, tant amoureux qu'il ne desiroit fors que le iour venist de ses espousailles, & le Roy d'Escosse n'estoit pas encores venu: mais il n'arresta gueres depuis, car au departement de Sicille leur iournees despousailles estoient prinses. Et sçauoit chacun ce qu'il deuoit faire, & le Roy d'Angleterre receut hautement & honnorablemẽt l'Empereur & le Roy de Frãce, si fist l'Emperiere la Royne

& tou

& toutes les dames & damoiselles, dont grãd foison en y auoit, depuis qu'ils entrerent en son royaume oncques denier ne despendirẽt: mais les fit tous deffrayer voulsissent ou non, belle chose estoit de voir son estat, & ces grãdes richesses & pompes qui par son royaume estoient & les grãdes largesses qu'il faisoit. Ils cheminerẽt par le royaume d'Angleterre tant qu'ils vindrent à Londres l'entree de l'Empereur & des Roys dessusdits fut merueilleusement riche & moult grande: car ils furent receuz & recueillis de ceux de la ville si richement & puissamment que mieux on ne pourroit demander. Gueres se iour n'eurent seiourné quãd le Roy d'Escosse vint: Alencontre luy allerent les Roys princes qu'en la ville estoient, & fut hautemẽt & bien honorablement receu, belle chose estoit de voir ce trois beaux cõpagnons commẽt ils s'entr'aimoient & festoient. L'Empereur & l'Emperiere les regardoiẽt voulontiers, & tant plus pensoiẽt à ce qu'ils auoient veu, & plus estoiẽt esbahis.

Et le iour des nopces vint que le Turc & le Roy d'Escosse espouserent tout à vn iour les deux sœurs du Roy d'Angleterre merueilleuse feste y eut moult riche & bien seruie, grandes ioustes & tournois. Et dura ceste l'espace de quinze iours, l'Empereur auoit

haste de s'en partir, aussi auoit le Roy de Frãce grand' voulonté. Les princes du royaume d'Angleterre qui leurs enfans auoiēt perduz, quand leur Roy s'en partit de son pere firent requeste au Turc qu'il enquist en son païs si nuls de leurs enfans estoient viuans & que voulontiers payeroiēt finance. Le Roy d'Angleterre luy en pria fort & promit à tous les princes s'ils estoient viuans de les rachepter à ces despens, & le Turc leur promit de bonne foy d'en faire diligēce à son pouuoir. Tous les princes d'Angleterre qui là estoient luy promirent encores seruice contre ses subiets s'ils luy estoiēt rebelles. L'Empereur cognoissoit que toute sa conqueste & bonne fortune luy venoit des trois Roys là presens, pour l'amour du Roy d'Angleterre, dit au Turc l'aliance que vous auez au Roy d'Angleterre cy presens vous fera reconquerre les places & portz de mer que ie tiens de present en voz païs lesquelles places me furēt baillees & deliurees par vostre deliurance, vous fustes son prisonnier. Or estes-vous de present son frere, ie les vous rends franchement, dites-en grand mercis à vostre frere: car mieux estoiēt siennes que miennes, Ferrant le noble cheualier, estoit nuict & iour pressé de ces trois seruiteurs du temps passé chacū à part soy pour

le

le vouloir auoir de son hostel & luy faire grãs biens, il remercioit chacun moult humblement, disant qu'il ce voyoit moult ancien, & que sa marche & son lieu ne laitroit iamais, & toute sa vie prieroit Dieu pour eux, par lesquels toute la gloire & honneur mondaine qu'à ce iour il auoit luy estoit venuë, & ne fut oncqs nul d'eux qu'autremẽt en peust finer, vn chacun en son royaume le festoya si grandement qu'il en estoit tout honteux. Auecques ce luy firent de grands dons & merueilleux, & tant que toute sa vie fut riche & puissant plus qu'homme viuant de son estat, & si eut par le moyen d'eux plus d'hõneur qu'autre de quelque estat qu'il fust au royaume de Sicille apres l'Empereur, & eut toute sa vie nom sage & vaillant cheualier. Or passa le temps que l'Empereur eut voulonté de ce partir. Le Roy d'Escoffe luy pria de prendre son chemin par Escosse, & requit à ces compagnons qu'ils voulsissent conduire l'Empereur iusques en Escosse, le Turc ce conclud de prẽdre son chemin vers l'Empereur & s'en retourner par Sicille. L'Empereur, le Roy de France & le Roy d'Angleterre accorderent la requeste du Roy d'Escosse, & prindrent leur chemin par Escosse, depuis Londres iusques en Escosse furent par tout le royaume d'An-

gleterre desfrayez, cõme ils auoient esté à l'entree, depuis qu'ils arriuerét en Escosse, le Roy d'Escosse fit le pareil, & tant qu'ils furent en son royaume ne despendirent rien, & les festoya hautement & grandement par tout son royaume. Les bonnes cheres, festes, dances & tournois, qu'en son royaume furent faits, si merueilleusement & si honnorablement furent accomplis, que rien n'y failloit. Or voyãt l'Empereur ces trois vaillans & beaux seruiteurs que si tres-long temps & grande espace l'auoient serui, moult bien & certainement estoit si ioyeux du grand estat & puissance ou il les voyoit, qu'il tenoit sa fille la plus heureuse qu'oncques fut née au royaume dont elle estoit. Si faisoit-il le royaume de Sicille que si heureux estoit d'auoir vn tel & puissant heritier apres sa mort. Rien ne desiroit fors voir lignee de sa fille auãt sa mort, Dieu lui ottroia sa requeste : car assez en vit & des plus beaux enfans qu'en leur temps fussent formez, lesquels firent depuis maints grands faits & accomplirent comme on trouue és histoires, & cronicques de France.

Et la departie de ceste haute & ioyeuse cõpagnie ce fit en Escosse. Et au departement y eut assez de pleurs, des hommes & des femmes, & l'Empereur, au dire à Dieu ne pouuoit parler

parler, à chef de piece dit que puis sa naissance n'auoit eu autāt de biē: mais par la departie reuenoit la douleur. Plusieurs respondirent que tous puissans Roys comme ils estoient n'estoiēt ordonnez en ce mōde pour demeurer ensemble vn chacun print congé de luy, & aussi sa belle fille en le recommandant à Dieu. Le pere ny la fille ne pouuoient dire vn tout seul mot, l'Empereur embrassoit sa fille qu'à deux genoux estoit deuāt luy, nul d'eux ne disoit mot. Le Roy de France voiant leur estat en fit la departie, & dit à l'Empereur que toutes les fois qu'il luy plairoit il la verroit. Et apres il l'émena deuers l'empeririere qui moult grand' douleur auoit au cœur, elle ne la pouuoit regarder, si ne faisoit sa fille elle. Elle estoit si plaine de dueil, si estoit toute la compagnie de l'Empereur ꝗ piteuse chose estoit de voir. L'Empereur monta à cheual tous les Roys le conuoierent, le Turc estoit auecques luy, à qui les grands seigneurs d'Angleterre ramenteurēt bien sa promesse, il dit que bien luy en souuenoit, il auoit sa femme auecques luy à prēdre congé de son frere, & de sa compagnie auoit eue grand' douleur au cœur, & si auoit eu son frere apres elle. Les Roys de France, d'Angleterre & d'Escosse, prindrent cōgé de l'Empereur, ceste departie fut moult

douloureuse à l'Empereur, & à Ferrant qu'à nul autre, ils s'embrasserét l'vn l'autre moult longuemét, puis se departirét. Ils ne faisoient pas dueil par eux: car toutes leurs gens & seruiteurs qui long temps auoiét esté ensemble, & qui s'entraimoient cõme freres furent tant desplaisans de ceste departie l'Empereur, le Turc & Ferrant, en faisant leur chemin, chacun iour deuisoient de ce qu'en leurs temps auoient veu des biens, honneurs & grands vaillances, & des trois puissans Roys que si longuemét auoient esté decogneuz au royaume de Sicille, & puis ils deuisoient les grands festoiemens les grandes largesses & les puissans seigneurs que chacun auoit soubz luy. En telles paroles & en telles deuises cheminerét tant qu'ils vindrent en Sicille. Le Turc n'y arresta gueres: ains s'en alla en son païs auquel pour la grand doute des puissans Roys qu'auecques luy alliez estoient, il fut receu treshonnorablement: car autrement ne l'eussent osé faire. Il fit sa diligence des enfans d'Angleterre, & en trouua la pluspart & presque tous. Il les r'enuoya à leur pere sans rançon payer: mais auant les fit mettre en estat: car moult poures estoiét, il les reuestit & monta & tous ensemble les r'enuoya en Angleterre, & rescriuit lettres à son beau frere de recom-
 mandat

mãdacion en lui faisant ce present don: dõt le Roy d'Angleterre n'eust esté aussi ioieux pour la moitié de son royaume. Il r'enuoya grans presens au Turc & fort le remercia les peres & les meres qui leurs enfans y auoiét, estoiét en telle liesse q̃ nature donné il furent festoiés du Roy & de tous ceux du royaume & les aima fort le Roy le demourant de sa vie. Le Roy de France apres le partement de l'Empereur n'arresta gueres: mais au plustost qu'il peut se departit la nuict & à son partemét soupperét tous ensemble & firét à ce soupper alliáces & ꝓmesses l'vn à l'autre & q̃ iamais ne seroit heu re qu'ilz n'aimassent l'vn l'autre côme freres. Et l'vn auoit à faire pour sa terre, & pour son honneur qu'il serviroient l'vn l'autre de leur corps, & de leur cheuáces. Le lendemain s'en partit le Roy de Fráce les deux Rois d'Angleterre & d'Escosse le conuoierent le plus loing qu'ilz peurét au prédre cógé y eut entre eux maintes accoller, on ne les pouuoit nullemét departir l'vn de l'autre Il eussent bien le demourát de leur vie voulu ensemble vser mais leur estat & dignité ne le pouuoit souffrir. Le Roy de France & sa compagnie monterent en mer & tant nagerent au vent qu'il arriuerent à Cecluse. Le conte de Flandres le sçeut il fut au deuant de lui & le festoia en tout son païs

 grande

grandemẽt & hautement & puis les mena en Bruges & là lui fist la plus grand' chere qu'en la ville eut point iamais esté. Et fist le Roy les deux Roynes deffraier par tout son païs en les conduisant iusques à Paris. Le Roy le festoia & lui donna au partir de beaux dons. Apres le partement du conte de Flandres le Roy n'oublia pas son hoste de Toulette sa femme son filz & sa fille, & aussi le nepueu de sa femme qui l'auoit logé en celuy hostel, & lesquelz auoient tant bien pensé de lui & sa grande fortune & grande maladie que bien il sçauoit que si la grace de Dieu & leur bonne aide & secours n'eut esté qu'il fut mort se luy sembloit bien raison veu si grand pouuoit & puissance de leur en faire guerdon. Et pource enuoia vers eux leur signifier son estat & quel hoste ilz auoient logé en leur mandant que tous ensemble le venissent voir. car il les vouloit bien hõnorer & festoier Le messagier venu vers eux apres qu'il eut presenté les lettres du roy & qu'ilz entendirent la grãd' grace que Dieu leur auoit fait d'auoir eu en leur logis & maison vn si noble hoste dont la renommee couroit par tout le monde: car de sa valeur & grand' renommee bien auoient oui parler; mais iamais n'eussent pense que c'eust esté leur oste. Bien sçauoient que celuy qui si

grand'

grãd' renõmee auoit, estoit filz du noble Roy de France que si long-temps auoit esté perdu Or sçauent bien maintenant que c'est celuy à qu'ilz ont sauué la vie, le bon hoste sa femme son filz & sa fille & tout leur mesnage en plorent de ioie & de pitié : eux reputans bien heureux d'auoir esté si bien fortunes à l'heure que ce messagier de par le Roy vint vers eux n'auoient filz ne fille ne nepueu : qui ne fussent mariez. Si se penserent qu'ilz meneroiét leurs maris & femmes auecques eux & s'abillerent selon leur estat tresnoblement : & vindrent deuers le Roy de France en plus brief temps qu'ilz peurent, lesquelz festoia & honnora le plus hautement qu'oncques gens de leur estat fussent & donna à chacun grandes terres & possessiõs & offices, dont ilz vesquirent grandement entre les puissans barons du royaume n'oncques depuis ne les laissa partir & apres eux demourerent leurs hoirs riches & puissans. Apres ces choses ainsi faictes & passees la Royne de Frãce mere du Roy vesquit son temps & le demourant de sa vie en grand' ioie & liesse. Le Roy & la ieune Royne sa femme vesquirent en paix ensemble tant aimant l'vn l'autre q̃ plus ne pouuoient. Et en seruoient, aimoient & craignoient nostre seigneur Ies⁹ christ & tindrét leur royaume leur

vie

vie durant en tresgrande iustice paix & tranquillité, eurẽt generatiõ à leur plaisir. Le Roy d'Angleterre print cõgé du Roy d'Escosse & s'en alla en son païs, chacun d'eux s'en alla en son royaume auecques leurs femmes q̃ moult aimoient. Ilz vesquirent sainctement & bien eurent lignee dont il furent contens. Leurs royaumes tindrẽt en moult grãd' paix oncq̃s Roy n'y eut qui tãt fust aimé leurs nobles enfans apres leurs trespas tindrent plusieurs autres royaumes & seigneuries & firẽt plusieurs hautz faitz. L'Empereur ne vesquit gueres & escheut le royaume de Sicille à la Royne de France laquelle en print la possession & y fut paisiblement obeye aimee & honnoree le Turc tint fermement la foy de Iesu-Christ Plusieurs de son royaume viuoient soubz luy en son obeissance, qui ne voulurent oncques laisser nullement leur loy. Apres la mort du Turc la foy de Iesu-Christ ne fut oncquespuis tenuë cõme il appert de present. Il ne'ut nul hoir de sa chair dont la Royne en fut heureuse: car apres la mort de son mary elle reuint demourer auecques son frere iusques en la fin de sa vie.

TAB

FIN.

# TABLE DES SOMMAIRES contenus en ce present liure.



*Comment*

Comment

